

Dr Gérard Vigneron

L'ULTIME CHOIX

Transhumanisme ou éveil intérieur



ARIANE
ÉDITIONS

Dr Gérard Vigneron

L'ultime choix

Transhumanisme ou éveil intérieur



OceanofPDF.com

L'ultime choix
par Gérard Vigneron.

© 2021 Ariane Éditions inc. pour l'édition française
C.P. 183, Saint-Sauveur, Qc, Canada J0R 1R0
Téléphone : 514-276-2949
Courrier électronique :
Site Internet : www.editions-ariane.com

Tous droits réservés.

Révision linguistique : Monique Riendeau
Illustration de la couverture, graphisme et mise en page : Carl Lemyre
Conversion au format ePub : Carl Lemyre

Première impression : décembre 2021
ISBN papier : 978-2-89626-600-5
ISBN ePub : 978-2-89626-601-2

Dépôt légal :
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021
Bibliothèque et Archives nationales du Canada, 2021
Bibliothèque nationale de Paris, 2021

Diffusion

Québec : Flammarion Québec – www.flammarion.qc.ca
France et Belgique : D.G. Diffusion – www.dgdiffusion.com
Suisse : Servidis/Transat – www.servidis.ch

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Nous reconnaissons l'appui [financier]
du gouvernement du Canada.



Membre de l'ANEL

Droits d'auteur et droits de reproduction
Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à:
Copibec (reproduction papier) – (514) 288-1664 – (800) 717-2022

Imprimé au Canada

OceanofPDF.com

A Louis...

et à tous ceux qui sont
entrés en résistance.

OceanofPDF.com

Introduction

Septembre 2020

« Actuellement, il est préférable de se tenir loin les uns des autres. Je crains la mort qui est dans la veste du passant que je rencontre. Et il craint la mort qui est dans la mienne. »

Jean Giono, Le Hussard sur le toit.

Oui, la peur de la mort rôde tout autour de nous. Il règne depuis six mois une atmosphère bien particulière, une impression de fin du monde. L'angoisse, la panique même se reflètent dans les yeux des visages masqués que l'on croise dans la rue. Ce « *sentiment de peur de la mort est en train de l'emporter sur l'amour de la vie* », constate le philosophe André Comte-Sponville^[1]. Et pourtant, précise-t-il, « *le taux de létalité pour le covid se situe entre 0,3 et 0,5 %.* Il n'y a donc pas de quoi s'affoler ». Incontestablement, un rapide survol de l'histoire de l'humanité ne nous permet pas de retrouver un tel bouleversement des conditions de l'existence humaine pour un péril si peu léthal.

Oui, nous vivons une drôle d'époque où la majorité de nos concitoyens ne savent plus comment faire pour ne pas se laisser dévorer par l'angoisse, comment profiter encore de la vie en ces temps désenchantés

– durant lesquels nous sommes exposés au délire paranoïaque depuis si

longtemps qu'il a fini par s'immiscer partout et altérer le jugement d'une grande majorité de la population,

- durant lesquels nous avons été abreuvés pendant des mois de discours infantilisants et culpabilisants,

- durant lesquels notre vie est devenue de plus en plus régentée, nos libertés individuelles rognées,

- durant lesquels le quidam a été poursuivi pendant deux mois jusque, non pas dans les « chiottes » comme le dirait avec élégance le grand démocrate Poutine, mais dans les bois, sur les plages, dans nos montagnes par une police sanitaire qui pouvait disposer sans aucune restriction de drones, d'hélicoptères et de tout l'attirail technologique... pour faire respecter la loi sanitaire sous prétexte que notre survie ou celle des anciens (dont je fais partie) en dépendait,

- durant lesquels celui qui tentait de garder son calme et sa capacité à raisonner par lui-même de façon critique a été aussitôt traité de complotiste, de populiste, de trumpiste ou d'égoïste et d'irresponsable,

- durant lesquels les hommes politiques ont semblé tout à coup découvrir l'importance vitale d'un système de santé efficace alors que, depuis des décennies, ils se sont évertués à le réduire et le « rationaliser », en diminuant le nombre de lits de réanimation rendant ainsi très délicate la gestion d'un futur épisode épidémique,

- durant lesquels le plus grand d'entre eux a envoyé, sur le ton martial qui s'imposait, les soignants au front « à poil », sans équipement ni moyens,

- durant lesquels les savants prévisionnistes prédisaient, grâce à leur modélisation, à moins que ce ne soit au doigt mouillé, plus de 500 000 morts en France,

- durant lesquels les médecins ont vu un ministre de la Santé promulguer une interdiction de prescrire, portant ainsi gravement atteinte à leurs droits fondamentaux,
- durant lesquels ces derniers ont découvert avec stupeur que l’ambition du Conseil de l’Ordre n’est pas de protéger ces droits fondamentaux mais de faire respecter la doxa gouvernementale,
- durant lesquels, stupéfaits, les médecins ont perdu toutes leurs illusions en se rendant compte du peu de probité des publications parues dans les revues médicales les plus prestigieuses qui sont en réalité truquées, « bidouillées » par les laboratoires pharmaceutiques qui les commandent,
- durant lesquels le désenchantement du politique est parvenu à son apogée,
- durant lesquels les journalistes, transformés en marchands de peur, s’en sont donné à cœur joie pour entretenir l’effroi quotidiennement pendant six mois et ainsi augmenter l’audimat,
- durant lesquels les autorités sanitaires ont semblé sous l’emprise d’un vent de panique quand elles considéraient les masques « totalement inutiles » pendant la phase la plus importante de l’épidémie, puis quelques semaines plus tard, comme étant « obligatoires en toutes circonstances » quand l’épidémie s’est transformée en une « épidémie de cas positifs » et non plus de malades,
- durant lesquels, pour résumer, un simple virus nous a rendus fous.

Sans conteste, nous éprouvons tous l’envie que cesse cette folie et le chaos qui en résulte, mais il ne va pas être facile de retrouver nos esprits, ni pour certains de recouvrer le goût de vivre. Pouvons-nous néanmoins espérer que cette fin du monde annoncée donnera naissance à un nouveau

monde plus humain, plus fraternel, et pouvons-nous pour cela profiter de cette période de désenchantement pour nous poser les bonnes questions ?

Pour ma part, je fais malgré tout le pari que le citoyen sidéré par tant d'incompétence, de mensonges, d'arrogance saura faire preuve de résilience pour participer à l'invention d'un monde plus humain, au prix peut-être d'une révolte si l'intention sanitaire cachait en réalité celle de mettre en place une société où seule la survie compterait, quitte à sacrifier la liberté individuelle. Dans cette période particulière « où tout fout le camp » – le monde politique, le monde des experts, le monde médiatique –, la mise en place d'une dictature sanitaire n'est pas un fantasme mais un risque. Il devient donc urgent de définir nos priorités pour transformer ce chaos en un avenir florissant et bourdonnant de projets. Il me semble en effet urgent de trouver un autre idéal de vie que celui de consommer toujours plus, d'être de plus en plus dépendant d'une hypertechnologie qui peu à peu nous broie, ou d'une médecine totalement déshumanisée qui voudrait guider nos vies.

Pour aborder cette quête d'un monde plus humain et plus vivant, je vais d'abord explorer l'impasse dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui. En premier lieu, cette exploration portera sur la pandémie qui vient de nous toucher. Cette actualité brûlante présente l'intérêt de nous forcer à questionner le monde de la médecine. Que nous dit cette pandémie, et surtout la façon dont elle a été gérée, sur l'évolution de l'Art de guérir, de la place de plus en plus prépondérante que prend l'expertise médicale dans notre vie et dans celle de la cité ? Que nous dit-elle de la validité des recherches médicales, des conflits d'intérêts qui distillent un énorme doute sur l'impartialité et l'indépendance de certains médecins, et donc sur la qualité et l'efficacité des thérapeutiques qui sont administrées, mais aussi au sujet de la place de plus en plus prépondérante des méthodologistes dans la prise de décision des politiques de santé ? Tout naturellement, ce

questionnement m'amènera à aborder un autre sujet, celui de notre capacité à développer des qualités d'humanité puisque, pendant cette période, nos anciens, soi-disant pour leur bien, ont été laissés seuls, livrés à eux-mêmes, sans pouvoir être réconfortés par leurs proches.

Je vais donc, dans un premier chapitre, retranscrire les pages que j'ai écrites pendant ces mois qui viennent de s'écouler, au risque de dévoiler les erreurs d'appréciation que j'ai pu commettre pendant cette période tumultueuse. Mais je tiens à préciser que le thème principal de cet ouvrage ne concerne pas la pandémie, ni sa gestion, aussi calamiteuse soit-elle. Ce livre s'intéresse à ce qu'elle révèle : nos peurs, nos illusions, notre difficulté à aimer la vie et à accepter l'idée de mourir ; mais aussi l'état de notre société et la façon dont la technocratie l'a envahie en ayant pour conséquence la négation de l'humain. D'une part, il me paraît donc important de définir quel pourrait-être un autre idéal que celui qui nous a conduits à ce monde que l'on qualifie d'ancien mais qui est toujours bien présent. D'autre part, il me semble aussi urgent de réfléchir au paradigme à inventer pour revitaliser cette société où l'anxiété règne en maître.

En ce qui me concerne, j'ai choisi de devenir médecin car j'ai l'intime conviction que l'homme possède un extraordinaire potentiel d'évolution, de transformation, de résilience et donc de guérison, mais encore faut-il bien apprécier la direction à donner à l'expression de ce potentiel. S'agit-il de transgresser notre condition humaine, d'être toujours « plus », de plus en plus fort, de plus en plus intelligent, de plus en plus beau, ou d'être « simplement » plus humain ? Pour répondre à cette question, je m'intéresse, dans un deuxième chapitre, aux promesses des transhumanistes.

Nous vivons une époque formidable où le progrès fait rage, mais dans quel but puisqu'il n'est même pas capable d'éradiquer un simple petit

virus ? Tous les jours, certains scientifiques, certains médecins s'emploient à nous promettre des jours heureux, des lendemains enchanteurs. Ces promesses toujours plus invraisemblables sont livrées par ceux qui ont une foi aveugle en une humanité transfigurée par la technologie qui pourrait transformer l'homme en une espèce de surhomme, un homme augmenté. On les qualifie de transhumanistes. Mais le progrès ultime pour l'homme réside-t-il en une maîtrise technologique de l'humain et de son destin ?

En réalité, c'est à la suite d'une discussion avec un médecin qui était devenu un parfait technicien de la santé, et se délectait des promesses des transhumanistes, qu'avant l'apparition de la pandémie j'avais entrepris la rédaction de ce livre dans lequel je m'interroge sur ce qui fait notre humanité et comment pouvoir l'épouser totalement, comment être « pleinement humain ». Doit-on succomber au chant des sirènes du transhumanisme et croire en ses promesses qui en font fantasmer plus d'un, ou doit-on considérer que « le tout technobiologique » qu'il promeut n'est qu'un leurre puisqu'il considère l'être humain comme une machine perfectible et ne prend donc pas en compte toutes les dimensions de l'individu ? Doit-on réduire l'être humain à un ensemble psychosomatique, un assortiment réifié, une « chose » que l'on peut manipuler à notre guise puisque nous maîtrisons parfaitement les outils technologiques pour nous « réparer » et nous remodeler, ou doit-on considérer que l'être humain ne se limite pas à si peu et qu'en tant qu'être conscient il dispose de la possibilité de se transcender, de se réinventer et d'exprimer ce à quoi la vie l'appelle, et donc ce qui fait sens pour lui ?

Certes, et ce à juste titre, nous ne sommes pas prêts à abandonner les apports de la science et de la médecine occidentale que nous considérons comme la meilleure du monde. Il est, je pense, légitime d'utiliser ses apports techniques dans la mesure où ceux-ci restent au service de

l'humain. Il est, par contre, très préjudiciable de succomber à l'utopie d'un post-humain, un être hybride mi-homme, mi-machine en prenant le risque que cette quête d'un homme augmenté ne se transforme, au contraire, en l'émergence d'un être diminué, amputé de son humanité. Vaclav Havel nous mettait en garde quand il écrivait : « *Ballotté, manipulé, automatisé, l'homme perd peu à peu la notion de son être.* »

Il est vrai que, par nature, l'homme est un être limité et vulnérable et qu'il a, depuis toujours, cherché à pallier cette insuffisance. Cette intention demeure louable, mais nous sommes confrontés aujourd'hui à un autre défi tant les progrès de la technologie médicale s'effectuent à pas de géants. Nous courons le risque d'être instrumentalisés, manipulés par les techniques que nous élaborons.

Régulièrement, des marchands d'illusions font leur show sur les plateaux de télévision pour nous convaincre qu'il est temps d'abandonner nos réticences et que, de toute façon, si nous tentons de résister, nous serons balayés par le cours de l'histoire. « *Ceux qui décideront de rester humains et refuseront de s'améliorer auront un sérieux handicap. Ils constitueront une sous-espèce et formeront les chimpanzés du futur*^[2]. » La messe serait donc déjà dite ainsi que tous les scénarios écrits pour nous convaincre de plonger à corps perdu dans la technoscience et d'accepter ce projet fou de remodelage biotechnologique de l'être humain sans, évidemment, en mesurer toutes les conséquences.

Ce scénario de science-fiction se réalisera-t-il un jour ? « *L'homme moderne est prêt [sic] de réaliser un fantasme qui lui est cher, celui de la toute-puissance dans un univers vide de sens, mais il risque de se trouver confronté à un abysse sans fond, au néant complet*^[3] », car, en vérité, nous ne sommes en aucun cas des « Tout-puissants » face au vivant,

contrairement à ce que veut nous faire croire le mythe moderne de la technologie.

Aussi, même si certains d'entre nous semblent hypnotisés par les promesses des technosciences et développent une forme de croyance aveugle en la technologie, je pense qu'il est encore temps de dénoncer ce fantasme qui s'insinue peu à peu dans l'esprit de nos contemporains, une illusion de toute-puissance qui voudrait conduire l'homme à un être humain si augmenté qu'il toucherait l'immortalité. Dans quel état serait-il alors ? Quelle serait la qualité de cette vie prolongée ? Et pour quoi faire ? Serait-il prudent de suivre les transhumanistes, ces apprentis sorciers qui considèrent l'homme comme une machine que l'on pourrait réparer et améliorer sans cesse ? Ne serait-il pas tout à fait illusoire de s'en remettre à la technoscience pour trouver un élixir de jeunesse éternelle qui nous protégerait de la mort ? Cette quête risque fort de se solder par un cuisant échec, car « *notre civilisation a atteint une puissance inégalée, mais dans le même temps est minée par une angoisse existentielle jamais égalée*^[4] ». L'être humain rendu immortel ne sera donc pas plus heureux pour autant. Grisé par l'illusion d'être arraché à sa condition humaine, il risque fort de déchanter rapidement, car il sera toujours confronté à ses doutes et rongé par ses peurs et ses angoisses. Au lieu d'atteindre un état de félicité perpétuelle, et malgré une quantité de psychotropes toujours plus importante avalée avec soin tous les jours, il continuera à être habité par un profond sentiment de manque, d'incomplétude. Le devenir immortel dans un état de panique intérieur insurmontable se transformera rapidement en cauchemar.

L'être humain ne doit donc surtout pas attendre une quelconque solution de la part de ceux « *qui croient que la réponse au néant qui les taraude est de l'ordre de la quantité et non de la qualité*^[5] ». La solution est donc tout

autre, car qu'avons-nous besoin de cette hybridation que nous proposent les transhumanistes pour exprimer toute notre humanité ?

Plutôt que de bricoler le Vivant pour se hisser au rang d'un Dieu immortel, l'être humain devrait s'appliquer à exprimer toute son humanité, encore plus d'humanité qu'il n'a pu exprimer jusque-là. Nous en avons la capacité. William James^[6], dans un petit livre intitulé *On Vital Reserves*, écrit que l'homme vit le plus souvent dans des limites qu'il s'est fixées. L'auteur identifie le problème central de l'être humain comme étant son incapacité à exprimer tout son potentiel pour se réaliser. Comment ? Non pas en se plaçant toujours plus de prothèses, toujours plus de puces électroniques, mais « en tournant le regard vers le dedans », en s'épanouissant dans des expériences intérieures qui lui permettent non seulement d'éveiller ses ressources, mais aussi de s'ouvrir à une autre dimension de la réalité. Ces expériences qui réenchangent l'homme vont lui permettre de savourer le fait d'être bien vivant. C'est aussi au cours de celles-ci qu'il va puiser ce qui donne un sens à sa vie.

Cette démarche est à l'opposé de celle de l'homme futuriste dont rêvent les transhumanistes qui ne cessent de s'en remettre entièrement à des moyens matériels pour augmenter les capacités de l'être humain. Mais il ne peut y avoir de total épanouissement par un quelconque apport extérieur, aussi élaboré soit-il. En un mot, avec ou sans prothèses nous ne pouvons pas ignorer l'importance de la recherche d'un équilibre intérieur.

Dans cette tentative pour trouver une alternative aux promesses des transhumanistes, je proposerai au lecteur dans la troisième partie de ce livre de se pencher sur la façon dont la réalité humaine doit être considérée dans son ensemble et plus en profondeur. De toute évidence, elle ne peut être réduite à l'activité biologique d'un amas de cellules. Cette vision très mécaniste et très simpliste de la réalité humaine n'est pas satisfaisante et

repose sur une erreur fondamentale qui est de nier l'existence d'une extension immatérielle de l'être comme celle de la conscience dont nous ne pouvons en aucun cas faire l'impasse.

L'expansion du progrès technologique à tous crins en fait rêver certains. Pour ma part, j'y discerne plutôt une vision apocalyptique de la nature humaine, mais je suis convaincu qu'il existe d'autres voies. Pour les découvrir, je mettrai en évidence dans un chapitre ultérieur la nécessité de définir un nouveau paradigme et j'aborderai plus particulièrement celui que proposent les post-matérialistes, car il est sous-tendu par une conception de la conscience qui permet d'élucider des expériences encore inexplicables aux yeux des neuroscientifiques orthodoxes.

Si les scientifiques ont négligé l'étude de la conscience pendant plusieurs siècles, ils s'attèlent depuis quelques années à mieux la définir, la cerner et la localiser. Mais justement, se réduit-elle aux hypothèses avancées par les neuroscientifiques qui la considèrent comme le fruit de processus neuronaux ou devrions-nous plutôt « *la considérer comme la toile de fond de l'univers, la donnée la plus primordiale avant toute notion d'espace, de temps et de matière, qui viendraient s'y imprimer en second lieu*^[7] » ? La réponse à cette question fera l'objet d'un chapitre important de ce livre, car « *comprendre la conscience est la clef pour comprendre l'univers comme pour nous comprendre nous-mêmes*^[8] ».

En ce qui concerne les post-matérialistes, ils ont décidé d'étudier un large éventail de niveaux de conscience pour rendre compte des vastes étendues de l'expérience humaine qui révèlent notre humanité, toute notre humanité. Je rendrai donc compte de certains niveaux de conscience qui nous conduisent à explorer l'au-delà des limites habituelles de la personnalité et ainsi à avoir une connaissance plus étendue de notre véritable potentiel en tant qu'humains. Cette exploration nous conduira à considérer la conscience

comme un champ qui ne s'arrête pas aux frontières de l'individu mais s'étend sans limites, si bien que certains post-matérialistes la définissent comme étant « non locale » et la considèrent comme une caractéristique fondamentale de l'univers.

Nous avons tous la capacité d'étendre notre conscience individuelle, telle une vague qui se prolonge dans l'océan, et de nous connecter à une dimension illimitée de la conscience. Ces expériences engendrent une transformation de notre rapport au monde. Vivre de telles expériences intérieures constitue une voie de connaissance car elles représentent l'occasion d'approcher les dimensions subtiles de l'existence et donc d'appréhender toute notre humanité.

Le défi de l'homme du XXI^e siècle n'est donc pas de succomber une nouvelle fois au mythe de « l'homme nouveau », mais au contraire de se préserver de l'hubris des technosciences pour accoucher d'un homme noétique, c'est-à-dire un homme capable d'exprimer toutes les facettes de son humanité. « *L'homme a une vocation... Il a comme vocation la vie. De plus en plus de vie*^[9]. »

I

Voyage au pays de la démesure

« La propagande nous enseigne à accepter pour évident ce dont il serait raisonnable de douter. »

– Aldous Huxley.

L'homme apeuré et sidéré La fin des illusions

Panique à tous les étages

17 mars 2020

Cela fait déjà plusieurs jours que tous les soirs se déroule un rituel mortifère au cours d'une grande messe vespérale. Des experts médicaux bardés de certitudes, des « supposés sachants », mais qui sont en réalité totalement dépassés par ce qui est en train de se dérouler sous leurs yeux, nous annoncent l'apocalypse en livrant aux téléspectateurs comme aux auditeurs les décomptes macabres des décès de la journée dus à la pandémie causée par le coronavirus, des chiffres qui n'ont aucune valeur scientifique puisqu'ils ne sont pas corrélés avec d'autres données telles la moyenne habituelle des décès à cette période de l'année, la comorbidité dont ces personnes souffraient, leur âge, etc. Ce discours alarmiste a pour effet de

créer une psychose collective, une épidémie de panique qui révèle la fragilité et la fébrilité de notre société.

Ce sont ces mêmes experts qui faisaient preuve de déni il y a encore quelques semaines et cherchaient par tous les moyens à minimiser les risques et à nous rassurer en nous disant que le virus n'atteindrait pas la France. « *Mais le virus chemine de main en main, de souffle à souffle, prend la route, le bateau, l'avion, va de terre en terre, de toux en salive. Il pénètre en catimini, ici et là, en Lombardie, dans l'Oise, se répand en Europe*^[10]. » Comme pour le nuage de Tchernobyl en 1986 qui devait s'arrêter à nos frontières, nos experts en santé publique affirmaient il y a quelques semaines encore que l'épidémie ne nous toucherait pas. Le pouvoir politique discrédité depuis de nombreuses années a fait appel à ces experts pour se doter d'une boussole qui lui donne le cap dans la tempête de la pandémie. Mais, totalement médusés, nous observons la boussole tourner dans tous les sens.

Aujourd'hui, tous ces acteurs des plateaux de télévision distillent quotidiennement aux téléspectateurs leur ration de peur et entretiennent la dramatisation collective ambiante en leur annonçant, la mine défaite, que ce n'est que le début et que demain sera encore pire. Ils semblent à l'affût des premiers signes qui nous indiqueraient que nous allons vivre la grande épidémie, celle dont l'ampleur dépassera la grippe espagnole de 1919, qui fit plus de 50 millions de morts dans le monde. Les téléspectateurs transpirent d'angoisse devant leur poste de télévision à l'idée que des millions de vies humaines vont être fauchées en quelques jours. Le massacre sera terrible.

Hier soir, un palier supplémentaire a été franchi. Le président de la République a annoncé un confinement des plus sévères pour tenter de freiner l'avancée du tsunami qui va déferler sur les hôpitaux. Tout est mis à

l'arrêt... la vie sociale, économique, culturelle. Cette mesure est totalement inédite puisqu'elle n'a jamais été mise en œuvre et n'a fait l'objet d'aucune étude scientifique qui aurait pu en mesurer l'intérêt. Mais aucune voix ne s'élève pour la contester alors que l'on peut sans peine imaginer ses effets à moyen et à long terme.

« Nous sommes en guerre », a proclamé le président de la République à plusieurs reprises, ne faisant que renforcer le sentiment de sidération qui s'est installé dans toutes les strates de la société. Comment en sommes-nous arrivés là ? Il faudra certainement plusieurs mois pour répondre à cette question ; aujourd'hui règne le sentiment que la mort rôde autour de nous, nourrissant une sensation d'angoisse d'autant plus vertigineuse qu'elle est proportionnelle au déni de la mort qui pèse sur notre civilisation occidentale. Nous sommes brutalement rappelés à notre condition humaine et à ses limites... nous pouvons mourir. Certes, nous allons tous mourir, et cette année ce sont un peu plus de 600 000 personnes qui vont passer de vie à trépas en France. Peut-être 1 à 2 % d'entre nous mourront-ils du coronavirus, tandis que 98 % mourront du cancer, qui tue plus de 400 personnes par jour, d'accidents cardiovasculaires, d'une chute, de leur belle mort ou encore d'autres choses. Dans le monde, près de neuf millions de personnes mourront de malnutrition cette année, comme chaque année depuis des décennies ; d'autres mourront de tuberculose ou de paludisme par centaines de milliers sans que cela nous émeuve le moins du monde. Toute perte de vie est tragique et regrettable, mais la mort fait bien partie de la vie. « *Nous mourons de ce que nous sommes vivants.*^[11] » et immanquablement, tôt ou tard, l'aventure chaotique de la vie prend fin.

Et quand je fais remarquer à un ami que la panique qui gagne empêche l'être humain de vivre et qu'elle est, sans aucun doute, une façon de mourir, il trouve mes propos incompréhensibles. Toutefois, si j'insiste et que

j'émets quelques doutes sur le bien-fondé des prévisions délivrées par les oracles du 20 heures qui prennent grand soin d'exclure de leurs propos toutes les données qui n'alimentent pas cette peur mais au contraire usent de récits poignants pour que la dramatisation soit maximale, je me fais alors méchamment rabrouer et traiter d'irresponsable. « Nous sommes en guerre, me dit-il, on ne discute pas. » Doubter, réfléchir, se renseigner, se poser des questions, prendre du recul, plutôt que de se laisser terroriser par les prophéties claironnées sur les chaînes d'information en continu, représente pourtant un droit légitime et même une nécessité vitale, un acte de santé mentale, dans cette période très trouble. Préférer écouter d'autres avis plus tempérés ou encore faire fi du politiquement correct – sans tomber pour autant dans le complotisme – en pensant qu'il existe indéniablement une certaine disproportion entre le risque encouru et les mesures prises pour y faire face, tout cela est impossible à entendre et semble même relever d'un acte de haute trahison. Jour après jour, la peur se voit érigée en vertu cardinale et celui qui n'en affiche pas assez est vite considéré comme un égoïste insensible au sort des anciens, voire un salaud.

Cette dramatisation de l'épidémie entretenue par les autorités sanitaires et politiques a pour conséquence de diffuser un état de panique à une grande partie de la population, alors qu'un très faible pourcentage d'entre nous est touché par la maladie. Soumis à des mesures extrêmes comme le repli et l'enfermement dans chaque cellule familiale, certains deviennent complètement paranos. Effrayés à l'idée d'être contaminés, ils tournent le dos à leurs sympathiques voisins qui, en quelques jours, se révèlent être des individus menaçants et même l'ennemi absolu puisqu'ils sont susceptibles d'être porteurs du virus. Pour d'autres, à moins que ce ne soit les mêmes, l'effroi qui les étreint les conduit à vider les rayons des supermarchés pour constituer des réserves en prévision de pénuries...

Cette communication alarmiste est relayée sans discontinuité par des médias qui se gargarisent le plus souvent de thèmes sans intérêt, mais semblent avoir déniché avec le COVID un scoop qu'ils répètent à l'infini et *ad nauseam* sur nos antennes pour ainsi augmenter toujours plus l'audimat. Soucieux avant tout de « sensationnel », ils se contentent d'égrener à chaque bulletin d'informations le nombre de décès de la journée, plutôt que de contribuer à diffuser une information qui nourrisse le débat d'idées et d'opinions. Ils se rendent ainsi grandement responsables de l'absence de débats éclairés en martelant tous les jours le même message de propagande pour fabriquer des croyances, au lieu de faire appel à l'intelligence et à la faculté de raisonnement de chacun d'entre nous. Ce message s'est révélé d'un grand pouvoir anxiogène, car la répétition d'un seul message qui tourne autour d'un seul sujet, la mort (le nombre de décès, les décès prématurés, ceux qui se sont produits à l'hôpital, en EHPAD, à la maison, ceux qui n'ont pu être comptabilisés, etc.), provoque une véritable déferlante de stimuli cérébraux et sature les capacités cognitives. « *En valorisant spécieusement le total cumulé des morts, on construit un storytelling de l'anxiété, voire de la panique*^[12]. » L'individu est alors plongé dans un état de sidération qui le laisse, les bras ballants, dans l'incapacité de réfléchir. Il se trouve alors en situation de croire aveuglément à l'information reçue. Il est vrai que le téléspectateur, comme l'auditeur ou le lecteur, a été soumis à un tir d'artillerie intense. En ce qui concerne la télévision, c'est la première fois dans son histoire que lors de la grande messe vespérale est énuméré le nombre de morts causées par une maladie. Aucun journaliste ni aucun expert ne s'étaient livrés jusqu'à ce jour à ce décompte macabre des décès quotidiens dus au cancer ou aux maladies cardiovasculaires, à la malnutrition, ou autre.

En participant à cette débâcle intellectuelle, les médias contribuent à amplifier la vague de peur et de désolation qui s'abat sur la société entière. Ils nous annoncent qu'inexorablement le virus va envahir nos poumons, mais à n'en pas douter c'est surtout notre esprit qui en est farci. Notre horizon de pensée s'est réduit à sa seule existence ; objet de fascination, il capte toute notre attention, nous pétrifie, affecte nos capacités de discernement et d'analyse et nous fait régresser dans des réactions d'angoisse, ce qui, par peur de l'autre, qui ne peut être qu'un pestiféré, nous amène à nous claquemurer à double tour.

Mais si cette pandémie bouleverse notre quotidien, nos habitudes et nous ébranle émotionnellement, elle met aussi en évidence l'effondrement d'une certaine science qui, enivrée par sa propre hubris, avait fait croire à certains qu'elle pouvait maîtriser le vivant. Mais voilà que ce dernier nous échappe, nous obligeant à éprouver notre vulnérabilité. Nous ne maîtrisons plus rien, surtout pas nos peurs qui circulent plus vite que n'importe quel virus. Le désarroi s'étend peu à peu et gagne tous les cœurs : peur de tomber malade, peur de l'irréparable pour nous et nos proches qui, les jours passant, se transforme en une panique proportionnelle au déni de la mort de notre société. Le mot « pandémie » réveille en l'homme un sentiment de peur viscérale et ancestrale, un sentiment de peur tout à fait compréhensible, car il est le fruit des épidémies que nos ancêtres ont subies et qui ont décimé des générations entières. Il est lié au désir primaire de retrouver une sécurité et n'est pas une mauvaise chose en soi. La peur présente même l'intérêt de susciter des questionnements fondamentaux sur notre nature humaine et le sens de notre vie, mais encore faut-il qu'elle ne se transforme pas en état de panique qui nous paralyse, car ce virus infecte nos esprits, peut-être plus encore que nos corps.

La pandémie devrait au contraire nous rappeler qu'il importe de garder une certaine lucidité dans les moments difficiles pour éviter toute réaction disproportionnée. Pour cela, la première condition est de ne pas prendre pour argent comptant ce que les experts médicaux, à l'instar des médias, nous présentent comme la vérité absolue, d'autant plus que la vérité du lundi ne sera pas celle du mardi.

Il faut dire que le matraquage que nous subissons atteint un tel degré qu'il est compréhensible que la raison vacille et que certaines personnes ne soient plus capables de prendre un peu de recul et d'élaborer une réflexion par elles-mêmes. Des centaines de fois par jour sont réitérés les mêmes éléments de langage, si bien qu'il est difficile de ne pas être terrifiés et sidérés par ce pilonnage médiatique délivré en continu si ce n'est en pratiquant la « distanciation médiatique », car tous les soirs le même mantra est psalmodié : « Nous sommes en guerre. » Cela sous-entend que nous devons soutenir sans faille les soignants, les applaudir tous les soirs, eux qui ont été sacrifiés sur l'autel de la rentabilité depuis trente ans et ont été envoyés au front pathétiquement désarmés, sans masque, sans blouse de protection du fait de l'incurie des technocrates de la santé et des politiques que nous avons élus. Il y a quelques mois encore, nos gouvernants ont envoyé les CRS les matraquer alors qu'ils revendiquaient plus de moyens pour simplement remplir leur mission, qui est de soigner. Aujourd'hui, ils sont traités en héros, mais ils ne demandent qu'une chose, que les promesses faites se traduisent en actes au plus vite. Car il est vrai que les hôpitaux, saignés par des décennies d'austérité, sont saturés. Les plus fragiles, ceux qui souffrent de pathologies chroniques, sont les premiers à être emportés par la grande faucheuse. Terrés chez nous, ayant pour certains fait le plein de papier toilette comme s'ils s'étaient trompés d'épidémie et pensaient qu'ils allaient affronter une épidémie de choléra, nous tournons

en rond et les plus pessimistes retiennent leur souffle, la peur au ventre, devenant complètement paranoïaques vis-à-vis du voisin qui prend quelques libertés avec les horaires de sortie, ou de l'infirmière, leur voisine de palier, qu'ils estimaient tant mais qui, du jour au lendemain, devient une pestiférée, car elle travaille à l'hôpital et est donc suspecte de porter la mort virale qui va, à n'en pas douter, se répandre dans tout l'immeuble. Il serait vraiment préférable qu'elle déménage, pensent-ils !

Les jours s'écoulent, le mois de mars s'achève. Ni le nombre de morts provoqué par la « grippe de Hong Kong » de 1968 qui a fauché un million de personnes dans le monde, dont 31 226 en deux mois en France, ni celui de l'épidémie de grippe de 2017 (14 400), ou encore de la canicule en 2003 (19 490 en deux semaines) ne sont encore atteints, mais il ne fait aucun doute pour la pythie du 20 heures que si ce n'est pas en mars, la vague déferlante emportera tous les plus fragiles à Pâques. Certes, toute mort est une tragédie et elle est d'autant plus injuste qu'elle est provoquée par un petit virus, alors que les hommes politiques nous serinent depuis des années que nous possédons le meilleur système de santé du monde. Toutefois, les prévisions terribles qui nous étaient annoncées ne se réalisent pas.

Mi-avril, les courbes qui attestent du nombre de victimes et qui étaient jusque-là commentées avec terreur, prennent une forme descendante. Le professeur Didier Raoult annonce même la fin de l'épidémie à Marseille. Mais il ne faut pas se réjouir pour autant. « Détrompez-vous, nous avertissent les experts médiatiques, ce sera au déconfinement que le pire va survenir, à moins qu'une deuxième vague ne survienne plus tard, à l'automne peut-être. » De toute évidence, ils n'en savent rien.

Les téléspectateurs découvrent tout à coup avec stupeur les propos contradictoires des technocrates de la santé qui, lors de la messe du 20 heures, veulent un soir nous convaincre que les masques et les tests ne

servent à rien, pour souligner quelques jours après tout leur intérêt... dans quelques semaines quand nous pourrons enfin en disposer. En réalité, leurs propos ne font qu'habiller la pénurie ; ils cherchent tout bonnement à camoufler leur manque d'anticipation et leur incompétence. Cela devrait mener les divers « experts » à une plus grande humilité, mais il n'en est rien. Ils continuent à parader sur nos écrans, à discourir avec suffisance et arrogance sur nos antennes et à conseiller les politiques en plein désarroi. Ils bénéficient d'une véritable adulation, alors que contrairement à ce qu'ils affirment ils ne maîtrisent pas grand-chose et certainement pas la vie qui, sous la forme d'un virus, fait plier la civilisation humaine techniquement la plus développée de la planète et nous précipite dans un chaos que nous sommes incapables de gérer. *« Le roi est nu. La première grande pandémie de ce siècle révèle le spectacle cruel "d'une start up nation" sûre d'elle-même, incapable de stocker et de produire une pièce de quelques centimètres carrés de tissu indispensable pour protéger des millions de vies à commencer celles de ceux qui soignent tous les jours*^[13]*. »*

Hier, les ardents admirateurs de la technologie nous promettaient un progrès sans fin. Aujourd'hui, ces prédictions s'effondrent aussi facilement qu'un château de cartes. La vie nous fait un pied de nez et nous en sommes réduits à chercher dans l'urgence comment nous procurer des masques et du gel hydroalcoolique que l'incurie des technocrates de la santé rend introuvables même dans nos hôpitaux. Dans un monde dominé par la marchandisation et le profit, un des pays les plus riches du monde manque de tout, de lits d'hôpitaux, de soignants, de respirateurs, de blouses pour les hospitaliers, de gel hydroalcoolique, de masques, de tests... Non, nous ne sommes pas, contrairement à la fable que l'on voulait nous faire croire, des super-puissants capables de dominer et maîtriser le vivant. *« Nous sommes des joueurs/joués, des possédants/possédés, des puissants/débiles*^[14]*. »*

Aujourd'hui, un petit virus nous confronte brutalement à la fragilité inhérente à notre condition humaine et à notre finitude car « *si nous pouvons retarder la mort par vieillissement, nous ne pourrions jamais éliminer les accidents mortels où nos corps seront écrabouillés, nous ne pourrions jamais nous défaire des bactéries et des virus qui sans cesse s'automodifient pour résister aux remèdes, antibiotiques, antiviraux, vaccins*^[15] ». Personne ne peut nous garantir un droit à une vie pérenne à moins d'être un fieffé menteur.

Il est vrai que ce virus représente encore une *terra incognita*, mais plutôt que d'avouer leur ignorance, les experts médicaux, tels les médecins de Molière, nous assènent des vérités absolues, des affirmations irréfutables qui sont démenties dès le lendemain. De plus, la médecine n'est en rien une science exacte même si certains voudraient bien la revêtir de ces habits. Elle ne se cantonne pas à l'application de protocoles rigides, mais est avant tout une pratique empirique basée sur des décennies d'expérience et d'intuition, un art que le médecin tente en toute humilité d'exercer au lit de son patient en tissant patiemment un lien avec lui pour trouver comment le soigner. Le médecin, sur le terrain, est donc loin du pouvoir médical sacralisé exercé sur les plateaux de télévision par les soi-disant « sachants », car sa priorité absolue est de soigner. Cela semble une lapalissade, mais l'actualité m'oblige à asséner cette évidence puisque les médecins se voient privés de prescrire un traitement (hydroxychloroquine + azithromycine) qui diminue la charge virale et apporte dans la balance bénéfices-risques plus de bénéfices que l'attitude qui consiste à attendre que le virus ne se soit diffusé dans tout l'organisme et que l'on soit alors obligé d'être hospitalisé en urgence dans un service de réanimation. Selon les statisticiens de la santé, aucune étude scientifique ne démontre la validité de ce traitement. Mais, de même que lorsque l'on voit quelqu'un se débattre dans une tempête pour ne

pas se noyer, on ne se pose pas la question de savoir si la bouée que l'on voudrait lui lancer a bien été homologuée, il me semble que le rôle du médecin est bien de soigner son patient et non pas d'attendre le résultat d'études randomisées pour la mise au point d'un éventuel traitement, études qui demandent le plus souvent beaucoup plus de temps que ne dure une épidémie.

La polémique qui a enflé pendant cette pandémie entre les tenants d'une médecine basée sur les preuves et celle qui valorise plus l'expérience des médecins qui sont sur le terrain est significative de la dérive de la pratique médicale qui subit de plus en plus la pression de l'industrie pharmaceutique, la seule capable de financer les études qui doivent apporter les preuves en question.

Il ne fait aucun doute que la pratique de la médecine est fondée sur des preuves – les données de la recherche – mais aussi et surtout sur l'expérience du médecin et les attentes, et donc les choix du patient.

Au début, il y a plus de cinquante ans, les essais thérapeutiques ont été mis en place pour contrôler l'industrie pharmaceutique et vérifier la qualité et l'efficacité des médicaments qu'elle cherchait à nous vendre. Puis, ces essais ont évolué, et ce sont maintenant les firmes pharmaceutiques qui mènent la danse. Ce sont elles qui les financent, en particulier les essais cliniques randomisés en double aveugle, c'est-à-dire ceux dans lesquels on attribue au hasard à différents patients soit le traitement à tester, soit un placebo. Ces essais ont pris une place prépondérante dans cette logique de démonstration d'efficacité et sont devenus le nec plus ultra de la recherche médicale ; la médecine fondée sur les preuves est devenue l'idéologie dominante en matière de recherche. Mais ces essais posent quelques questions.

– Tout d’abord, est-il éthique de convaincre un patient de se soumettre à une étude en double aveugle et donc de prendre un traitement qui présente le risque de n’être qu’un placebo ?

Deux auteurs britanniques, Gordon Smith et Jill Pell, ont tenté de répondre à cette question en utilisant une métaphore^[16]. Ils veulent ainsi balayer définitivement l’idée qu’il est toujours éthiquement recevable de remplacer un traitement possiblement utile par un placebo. Ils soulignent pertinemment qu’aucune étude sérieuse mettant en œuvre des essais contrôlés randomisés n’a été effectuée pour déterminer si les parachutes sont réellement efficaces pour prévenir les traumatismes majeurs liés au défi de la loi de la gravitation. Ils conseillent donc aux adeptes qui sont les plus attachés à respecter la liturgie de la médecine fondée sur les preuves d’organiser et de participer à un essai en double aveugle randomisé et contrôlé avec remplacement du parachute par un placebo !

– Plus sérieusement, est-il bien éthique de s’adonner au culte des essais randomisés en période de pandémie, essais qui demandent beaucoup de temps alors que le temps presse et qui, d’autre part, réclament des moyens financiers importants ?

– Enfin, est-il sérieux d’exiger ce type d’essais en ce qui concerne l’hydroxychloroquine, alors que l’on sait pertinemment que personne n’obtiendra de l’industrie pharmaceutique les moyens pour faire des essais en double aveugle pour cette molécule qui est passée dans le domaine public et qui donc ne rapportera pas un kopeck pour celui qui oserait se lancer dans une telle aventure ?

D’autre part, il existe de nombreux traitements qui ne sont pas validés par « de hauts niveaux de preuve » et sont néanmoins prescrits quotidiennement.

Alors, que doit faire le médecin au lit de son patient ?

Si l'on considère que la prise en charge des pathologies et des souffrances d'un patient se fait grâce à des traitements qui résultent avant tout d'un savoir empirique, d'une connaissance clinique et thérapeutique accumulée au cours des années, alors dans ce cas c'est l'expérience qui prime. Elle permet d'avancer l'hypothèse de l'efficacité d'un traitement pour ensuite vérifier son bien-fondé. L'histoire de la médecine nous montre que cette démarche a été la plus efficace en particulier dans le cas de maladies infectieuses.

L'autre solution pour le médecin est de s'en remettre aux études réalisées par l'industrie pharmaceutique qui n'ont d'autre objectif que de prouver l'efficacité du médicament qu'elle-même produit.

Depuis les années 1970, seules les études randomisées en double aveugle sont considérées comme répondant au standard exigé. La prééminence absolue de ces essais est si grande qu'elle est devenue un dogme intouchable qui a contribué à mettre sur pied « l'evidence-based medicine », la médecine fondée sur les preuves. Celle-ci se révèle un outil essentiel pour imposer, sous couvert de preuves scientifiques, une pratique médicale uniformisée. Mais l'avantage des études randomisées sur les études « observationnelles » n'est pas clairement prouvé, notamment dans les maladies infectieuses. De plus, cette prééminence cache une réalité peu reluisante qui devrait faire réfléchir ceux qui ont une foi inébranlable dans les études randomisées. En effet, seules les puissantes firmes de l'industrie pharmaceutique peuvent financer de telles recherches qui nécessitent un recrutement de patients important et donc des moyens financiers considérables. Il faut être aveugle pour ne pas s'apercevoir que de plus en plus d'études – même celles qui sont publiées dans les revues les plus prestigieuses – présentent des biais, voire des falsifications, dans le but de tromper les prescripteurs sur l'efficacité d'un médicament qui est

produit par cette même firme pharmaceutique qui finance l'étude^[17]. Malheureusement, peu de médecins ont une formation méthodologique qui leur permettrait d'évaluer la validité des preuves que présentent ces études, d'autant plus que leur montage est d'une grande complexité. Il suffit que l'initiateur de l'étude apporte la moindre modification (la durée de l'essai, le moment où on administre le candidat-médicament, le dosage, le nombre de patients à inclure, les critères de jugement de l'efficacité du médicament, le choix des outils statistiques, etc.) pour provoquer leur réussite ou leur échec. Chaque étude a un montage différent, d'où la difficulté de comparer avec précision différentes études.

Les méthodologies de « la médecine basée sur les preuves » et les désormais célèbres méthodes statistiques de randomisation ont fait rêver une génération de médecins qui voulaient élever la médecine au rang d'une science en substituant l'approche statistique à l'expérience clinique. Mais l'intuition du médecin nourrie de son expérience n'a pas moins de valeurs que les canons de la vérité promulgués par les méthodologistes. De plus, cette dérive fondamentaliste est totalement incapable de rendre compte de la complexité du vivant. Plutôt que de s'appuyer sur des études qui, l'actualité le montre, peuvent être « bidouillées » sans aucun scrupule, il est donc plus pertinent de compter avant tout sur l'expérience du soignant pour comprendre et appréhender avec justesse la réalité de chaque patient qui, par nature, sera chaque fois différente. Le clinicien au chevet de ses patients aura toujours une réponse thérapeutique plus adaptée, car aucun de ses patients ne peut être réduit à des paramètres ou des variables quantifiables et ne pourra jamais être modélisé.

Le praticien va certes faire appel à ces données, mais le soin réclame autre chose, soit une approche individualisée et globale qui se traduit par une prescription souvent différente de celle des protocoles établis à partir

des données fournies par les méthodologistes. Il est illusoire de penser que, dans le secret de son cabinet médical, le médecin suit à la lettre les consignes prodiguées par les diverses et nombreuses agences de santé. Néanmoins, la contrainte exercée sur les médecins se fait davantage ressentir et ceux qui osent exprimer un avis différent de la doxa gouvernementale sont de plus en plus souvent traînés devant les conseils de l'Ordre des médecins dont les membres se sont érigés en gardiens de la science. Au Moyen Age, le dogme scientifique était énoncé par le Saint-Office. Sous le joug soviétique, il l'était par les sbires du régime stalinien. Aujourd'hui, le praticien risque d'être sanctionné par les tribunaux ordinaires pour avoir contrevenu aux injonctions officielles, et d'être jugé au nom de la vérité scientifique.

Mais, en réalité, il n'y a aucune trace de science dans tout cela. C'est un ramassis d'assertions invérifiables, de justifications qui sont démenties très rapidement évoquant, au mieux, une forme de scientisme, au pire, une collection de croyances totalement infondées. Il n'est pas besoin d'être un grand clerc pour savoir que l'esprit scientifique n'est pas habité par la conviction de posséder la Vérité, mais par un doute fondamental. Seuls les scientifiques, remplis de leur hubris et de leur arrogance pensent posséder la vérité qui se trouve le plus souvent très vite réfutée. Mais leur emprise est telle qu'il n'est pas bon d'être considéré comme un déviant de la ligne officielle. Celui-ci risque gros face à la surenchère scientifique qui voudrait définir la vérité officielle et les « bonnes conduites » qui en découlent. De plus, cette croyance a pour conséquence d'empêcher l'émergence de toute voie novatrice. De tout temps, ce sont justement ceux qui ont osé remettre en cause la vérité du moment qui ont suscité les progrès dans la prise en charge thérapeutique.

Ne serait-il pas plus judicieux de favoriser la liberté de pensée et d'expression du médecin puisque toute décision thérapeutique résulte d'un colloque singulier entre lui et le patient ? Par conséquent, cette décision prise par le médecin en toute responsabilité se trouve chaque fois bien spécifique pour donner une réponse individualisée. Et qui mieux que le médecin de proximité, celui qu'on appelait il y a peu « le médecin de famille », celui qui reste au plus proche de ses patients, pour remplir ce rôle ? Mais la technostructure qui gère la crise sanitaire en a décidé autrement et les médecins généralistes, considérés avec dédain, sont écartés de toute prise en charge.

Malgré tout, il ne fait aucun doute que c'est bien cette médecine clinique, celle qui se fonde sur la rencontre avec le patient, qui prime, car l'expérience du clinicien sera toujours plus opérante pour composer avec l'incertitude qui imprègne le vivant. C'est lui qui possède la boussole pour aider le patient à affronter l'incertitude de l'issue d'une maladie et *« l'arrivée de ce virus doit nous rappeler que l'incertitude reste un élément inexpugnable de la condition humaine. Toutes les assurances sociales auxquelles vous pouvez souscrire ne seront jamais capables de vous garantir que vous ne tomberez pas malade ou que vous serez heureux en ménage ! Nous essayons de nous entourer d'un maximum de certitudes, mais vivre, c'est naviguer dans une mer d'incertitudes, à travers des îlots et des archipels de certitudes sur lesquels on se ravitaille^[18]... »*.

Cette pandémie met en lumière les carences de l'expertise médicale et même son effondrement, et nous sommes violemment confrontés aux limites de cette médecine qui se voulait scientifique. Les données statistiques sur lesquelles elle s'appuyait lui donnaient l'illusion de bâtir quelques îlots de certitude, mais ils se sont transformés en mirages. Ceux qui ont cru que sa toute-puissance allait les protéger de tous les aléas de la

vie et qu'elle représentait la meilleure assurance vie commencent à en douter en prenant tout à coup conscience de leur vulnérabilité et paniquent à l'idée de ne pas pouvoir en réchapper. Et si toutefois dans leur voyage ici-bas ils parviennent à accoster des îlots de certitudes, ils seront toujours, comme tout un chacun, confrontés à leur fragilité et à leur finitude.

Nous sommes donc contraints d'accepter l'incertitude. L'hubris technologique nous promettait il y a encore peu l'homme augmenté, mais nous sommes aujourd'hui confrontés avec virulence à la fragilité de notre existence et à la vulnérabilité de notre condition d'être humain. Puisse cette pandémie nous « vacciner » à tout jamais contre l'illusion de toute-puissance. Mis à genoux par le vivant, nous n'avons d'autres solutions pour nous protéger que de nous isoler comme au Moyen Age lorsque les populations étaient confrontées à une épidémie.

Sans polémiquer sur le confinement qui a certainement été mis en place trop tardivement et de manière disproportionnée, nous sommes en droit de nous interroger sur cet emballement médiatique qui a nourri sans interruption pendant plus de deux mois un état de panique stupéfiant face au risque de mourir, qui était pourtant des plus faibles pour la grande majorité d'entre nous. Notre société occidentale riche et consumériste a tout fait pour nous détourner de l'interrogation sur la mort en nous gavant de gadgets divers et variés, rendant souvent notre vie futile et superficielle, et voilà que le virus nous saute au visage. La vie factice se lézarde et se révèle à nous brutalement une vérité que nous voulions effacer à tout prix, à savoir que notre avenir est bien de vieillir et de mourir.

Cette difficulté à vivre avec la mort et la volonté de l'oublier à tout prix la rend encore plus insupportable quand elle se rappelle à nous. Il est à espérer qu'en étant amenés à penser plus que d'ordinaire à la mort, nous prenions pleinement conscience de notre finitude et que cela nous conduise à aimer

encore davantage notre vie si fragile et si précieuse. Elle est toujours trop brève et la pandémie devrait nous mobiliser pour donner assez de prix au plus petit instant de l'existence en vivant avec encore plus d'intensité, de présence et de lucidité.

Considérer uniquement notre vie biologique est-il satisfaisant ?

« La grande tragédie de la vie n'est pas la mort. C'est ce que nous laissons mourir en nous alors que nous sommes en vie. »

– Norman Cousins

Le fait de prendre conscience que la grande faucheuse peut frapper à tout moment à notre porte sous la forme d'un misérable petit virus nous contraint à méditer non seulement sur le rôle que nous attribuons à la médecine, mais aussi sur la qualité de vie à laquelle nous aspirons. Il est en effet manifeste qu'il existe chez de nombreux contemporains l'illusion que la médecine va déjouer et vaincre la mort, si ce n'est aujourd'hui, cela sera bientôt. Ils sont persuadés que les médecins les sauveront toujours et se remettent donc corps et âme entre leurs mains, les considérant comme de véritables démiurges. Cette attente est non seulement illusoire mais insensée. S'il est urgent d'accorder enfin les moyens nécessaires aux soignants pour nous soigner, il est dangereux de placer les experts médicaux dans une position dominante et de les laisser s'arroger le droit de définir la conduite de nos sociétés à la place des politiques.

Le philosophe Comte-Sponville a mis en exergue dans une interview sur France Inter le 14 avril 2020 le danger que nous courons en faisant « *de la santé (et non plus de la justice, de l'amour ou de la liberté) la valeur suprême, ce qui revient à confier à la médecine, non seulement notre santé,*

ce qui est normal, mais la conduite de nos vies et de nos sociétés. Terrible erreur ! La médecine est une grande chose, mais qui ne saurait tenir lieu de politique, de morale, ni de spiritualité. » Ce n'est surtout pas aux experts cathodiques de résoudre tous nos problèmes, et en aucun cas ils ne doivent être à même d'édicter à notre place les valeurs qui motivent notre désir de vivre.

La santé demeure un objectif louable, mais elle ne doit pas devenir « l'essentiel ». « *Un de mes amis me disait au moment du sida : “Ne pas attraper le sida, ce n'est pas un but suffisant dans l'existence.” Il avait raison. Eh bien, aujourd'hui, je serais tenté de dire : “Ne pas attraper le Covid-19 n'est pas un but suffisant dans l'existence*^[19]*.”* » Assurément, échapper aux virus ne représente pas un projet de vie d'une grande valeur, car le but de la vie ne peut se réduire à ne pas mourir. Vivre en bonne santé, c'est certes toujours mieux, mais avoir la santé n'est rien... si elle n'est pas accompagnée de tout ce qui fait la qualité de la condition humaine : la liberté, l'amour, la fraternité, la culture, des valeurs qui sont le fondement de notre vie sociale et l'essentiel pour construire une société plus juste et plus respectueuse de l'ensemble du Vivant. Indéniablement, le risque est grand d'abdiquer sur l'essentiel si l'objectif prioritaire est la survie du corps. Aussi est-il préjudiciable de vouloir sans cesse privilégier l'avis des médecins par rapport à celui des philosophes, des artistes, des économistes, des psychologues, des sociologues et autres, tous ceux qui peuvent en somme nous éclairer sur les répercussions des mesures sanitaires sur le « vivre-ensemble ».

D'une façon plus générale, cette pandémie du coronavirus nous place à la croisée des chemins et nous allons devoir choisir la direction à prendre et la communauté humaine à laquelle nous aspirons. Voulons-nous construire une société plus éthique, plus solidaire, ou au contraire une société

totalitaire à laquelle nous donnons pour mission principale d'assurer la survie de notre vie biologique dépourvue de toute dimension sociale, affective et spirituelle ?

De nombreuses personnes âgées dans les EHPAD avaient d'emblée fait leur choix. En paix avec l'idée qu'elles allaient bientôt achever ce séjour ici-bas, elles auraient préféré continuer à recevoir leurs proches pour vivre leurs ultimes moments de joie en serrant leurs enfants dans leurs bras, en les embrassant une dernière fois, au risque d'abrégé leur vie de quelques mois, plutôt que de rester confinées dans leurs chambres pendant près de deux mois. De multiples témoignages font état d'un complet isolement fatal à des personnes dans un état de grande vulnérabilité. Elles ont été dans l'impossibilité de recevoir le moindre soutien et le plus minime réconfort de leurs proches et se sont laissées mourir. Les têtes bien pleines qui nous gouvernent n'ont pas voulu prendre en considération leurs droits humains les plus fondamentaux. Prétextant que c'était pour leur bien, ils les ont privées de la présence aimante de leurs proches. Cette perte de liens sociaux essentiels pour l'équilibre de la santé physique et psychique de tout un chacun a eu bien évidemment un impact majeur sur leur espérance de vie.

Sommes-nous prêts, sous prétexte de préserver notre vie biologique, à renier ce qui fait notre humanité, c'est-à-dire nos rapports sociaux, nos amitiés, nos amours, le partage de moments essentiels que nous offre la vie, pour ne pas tomber malade ? Demeurer en bonne santé est-il la quintessence d'une existence ? La réduction de la mortalité est-elle la norme pour mesurer le progrès alors « *que vivre est une maladie mortelle ? Que le risque est consubstantiel à la fragilité magnifique du vivant* ^[20] ? »

Et que deviendra cette société qui est prête à renoncer à une valeur essentielle comme la liberté pour privilégier la survie ? Jamais nous ne pourrions atteindre le risque zéro et aucune structure, que ce soit l'Etat ou

les commissions d'experts, ne pourra nous protéger complètement des risques d'être vivants. C'est une évidence, mais qui semble devoir être rappelée, tellement sont nombreux ceux qui sont prêts à renoncer à leur liberté. Effrayés et encore en état de sidération face à cette pandémie, ils sont prêts à accepter la pérennité de l'abrogation de leurs droits. Si cette atteinte peut être justifiée à court terme tant que l'épidémie n'est pas contrôlée, qu'en sera-t-il dans l'avenir ? Désirons-nous vivre dans une société qui sacrifie la liberté sur l'autel de la sécurité, mais qui, paradoxalement, nous conduirait à vivre dans un état d'angoisse et d'insécurité permanent provoqué par la peur que l'autre ne soit contagieux ? Nos sociétés n'ont jamais été aussi sécuritaires et sécurisées, et pourtant l'anxiété y règne en maître. Cette angoisse qui se transforme si facilement en panique et qui nourrit en retour une société avide d'encore plus de mesures sécuritaires va rendre notre manière de vivre de plus en plus étreinte et la transformer en un véritable cauchemar. Désirons-nous vraiment vivre dans un monde où les êtres humains ne pourront plus se rencontrer et se toucher et ne vivront les rencontres que virtuellement ? C'est déjà une tendance qui s'est développée depuis quelques années. Nous nous rendons moins souvent dans les magasins et nous nous faisons livrer à domicile. Quant aux rencontres amoureuses, elles se font avant tout sur Internet. Voulons-nous continuer à nous isoler encore plus les uns des autres et du monde, sachant que « *neurologiquement, on ne peut pas vivre coupé des autres : un cerveau isolé s'éteint*^[21] » ? Ou faut-il considérer que tous ces symptômes sont le signe d'une civilisation sans ressort, totalement épuisée et désespérée qui s'approche de sa fin ?

Le Covid-19 finira par se faire beaucoup moins menaçant, pour peut-être revenir à nouveau cet automne avec des effets encore plus importants s'il se conjugue alors à une épidémie de grippe. Nous risquons alors d'assister, une

fois de plus, à une situation dramatique dans nos hôpitaux. De nouveau mise sous tension, la structure hospitalière qui, tous les ans à cette époque de l'année, est prête à craquer malgré le dévouement du personnel soignant dont le nombre diminue à chaque coupe budgétaire, risque fort de s'écrouler. Quoi qu'il en soit, la menace des maladies infectieuses ne disparaîtra pas demain par enchantement. Au contraire, avec la dégradation de notre biosphère, la destruction des écosystèmes, le nombre d'épidémies ne peut qu'exploser. Cette pandémie, nous explique l'écologue Gilles Bœuf, s'est déclarée à cause de « *notre irrespect du vivant* » qui s'est traduit par une déforestation effrénée, un élevage intensif, etc. Ce non-respect du Vivant aboutit à faire cohabiter des espèces qui ne s'étaient jamais rencontrées et qui sont à l'origine de nouvelles infections comme celles causées par le virus Ebola. Il ne fait aucun doute que de nouveaux virus vont émerger dans les années à venir. Ainsi, est-il bien raisonnable de succomber à l'hystérie hygiéniste qui s'installe dans notre société, laquelle a dès lors l'illusion de faire disparaître virus, bactéries et champignons de nos vies, mais nous fait réellement courir le risque de voir l'état d'urgence sanitaire et les dispositions liberticides qui l'accompagnent devenir permanents et définir une « nouvelle normalité » ? Ces mesures de restriction qui, à l'origine, devaient être temporaires menacent d'être réitérées encore et encore, jusqu'à ce qu'elles deviennent une forme d'habitude que chacun s'imposera.

Les consignes qui nous sont adressées quotidiennement sur toutes les ondes nous ont appris que toucher des objets, être trop proche d'autres personnes, respirer l'air dans un espace clos représente un risque^[22]. Cela pourrait donc devenir pour nous une seconde nature de refuser de nous serrer la main, de nous prendre dans nos bras ou de nous embrasser pour ne pas être contaminés par le virus qui représentera un danger à ce moment-là,

au risque de déshumaniser toute relation humaine et de dire adieu à jamais à tout ce qui nous rend vivants. Pour réduire le risque d'une autre pandémie éventuelle, allons-nous choisir de vivre dans une société où auront disparu à jamais toutes les manifestations d'empathie, de solidarité, d'amitié, d'affection, d'amour, et donc de survivre sans contacts physiques, sans embrassades, sans poignées de main ? Les hommes se sont touchés, congratulés, embrassés, serrés dans leurs bras, aimés pendant des millions d'années et le summum du progrès serait de dépouiller nos vies de ces manifestations d'attention à l'autre, d'affection et d'amour parce qu'elles seraient trop risquées !!

Toutes ces supputations qui reposent sur la peur ne peuvent éliminer les risques bien réels que nous fait courir l'utopie hygiénique. Le premier d'entre eux est une dégradation de notre système immunitaire, car le contact microbien provoqué par la proximité sociale est nécessaire à notre santé. Si, lors d'une épidémie, le virus ou la bactérie sont considérés comme des ennemis, hors de ces périodes particulières, ils participent en réalité à un équilibre bactérien essentiel et les virus jouent un rôle fondamental dans notre écosystème. Virus et bactéries sont dix fois plus nombreux dans notre organisme que le nombre de cellules dont celui-ci est constitué. Nous sommes donc en permanence dans un bain viral et bactérien qui nous imbibe mais aussi nous anime. Le fantasme hygiénique dont nous sommes atteints ne peut donc pas être sans conséquence s'il doit régir notre façon de vivre. Nous savons, par exemple, que sans un microbiote intestinal prolifique et diversifié composé de milliards de bactéries mais aussi de virus et de levures, notre système immunitaire sera incapable de nous défendre correctement. En confinant nos existences, nous avons l'illusion de nous placer sous cloche, dans une bulle immunitaire protectrice. Si cette situation est appelée à perdurer et que l'hygiénisme devient l'alpha et

l'oméga de notre existence, cette illusion disparaîtra car la vie ne s'épanouit pas en vase clos, et l'efficacité de notre système immunitaire est totalement soumise au contact du Vivant.

Il est tout aussi évident que la prise de distance vis-à-vis de l'autre, cet autre qui est en train de se muer en un danger redoutable, débouchera rapidement sur un plus grand isolement et occasionnera donc plus de souffrance car l'isolement peut certes représenter une protection physique, mais génère dans le même temps une véritable agression psychique. Boris Cyrulnik relate, dans un article paru dans la presse en avril 2020, le cauchemar des enfants des orphelinats roumains pendant la dictature de Nicolae Ceausescu. L'isolement sensoriel et affectif dont ils ont été victimes a provoqué des altérations psychologiques mais aussi cérébrales définitives. Chez l'adulte, l'isolement sensoriel prolongé est la cause de crises d'angoisse, mais aussi de décompensation chez les prépsychotiques. Quant aux personnes âgées, la carence affective provoquée par la solitude peut très bien provoquer chez elles ce que les médecins appellent pudiquement « un syndrome de glissement » qui les conduit à abandonner la vie. Est-ce de cet avenir-là dont nous rêvons, où la distanciation sociale et le chacun chez soi deviendront la règle ?

2 mai 2020 : l'état d'urgence sanitaire est prolongé jusqu'à la fin juillet

« Nous sommes tous des égarés. »

– Jean d'Ormesson

Semaine après semaine, les médias se délectent à relater les nouveaux épisodes du mauvais feuilleton du coronavirus et de ses multiples rebondissements. Un jour, les journalistes nourrissent l'angoisse en

affirmant que le virus ne provoque pas de réaction immunitaire pour nous défendre d'une contamination ultérieure. Une semaine plus tard, ils corrigent *mezza voce* cette information erronée. Une autre fois, ce sont les enfants qui sont de redoutables dangers pour les seniors, puis quelques jours plus tard ils sont dédouanés. Sur les ondes, la rengaine des données épidémiologiques et le refrain des mesures à respecter entonnés tous les soirs par les experts médicaux sont régulièrement entrecoupés pour laisser place à des témoignages qui rendent compte de la façon dont certaines personnes supportent le déconfinement, de leur façon de s'occuper, etc. Aujourd'hui, l'état d'urgence est à nouveau prolongé. Cette prolongation nous oblige à nous interroger à nouveau sur notre manière de concevoir notre vie sociale car il y a eu par le passé des épidémies beaucoup plus graves, mais aucun dirigeant n'avait pour autant imaginé promulguer un état d'urgence sanitaire comme celui que nous subissons depuis plusieurs semaines. Mais attention, nous prévient le philosophe italien Giorgio Agamben, « *une société qui vit dans un état d'urgence pérenne ne peut être une société libre* ». Quelle sera notre liberté de circulation si cet état d'urgence sanitaire se prolonge jusqu'à ce que le virus disparaisse ou que soit découvert un vaccin à l'efficacité très hypothétique ? Envisage-t-on un quotidien régi en permanence par des laissez-passer qui permettront de suivre chacun de nos mouvements et de juger ainsi s'ils sont autorisés ou interdits ?

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les moyens technologiques existent pour mettre sous surveillance toute une population dans laquelle l'éloignement social sera la règle. Voulons-nous vraiment nous assujettir à une société maîtrisée ? Combien de vies seront sauvées par de telles mesures puisque nos dirigeants assurent que c'est pour nous protéger ?

Personne ne peut répondre à cette question avec précision, mais il ne fait aucun doute que le confinement que nous avons subi pendant près de deux

mois aura des conséquences sur l'état de santé physique et psychique d'un grand nombre d'individus, sans évoquer les conséquences économiques et sociales incommensurables qui vont elles aussi se traduire en termes de mortalité. Nous voyons, jour après jour, nos appréhensions croître devant un avenir qui s'annonce très sombre pour les plus jeunes. Car le violent effondrement de l'économie mondiale va, dans les mois qui viennent, provoquer une telle catastrophe économique que des millions de personnes vont voir leur vie gâchée en perdant leur emploi et en étant plongées dans la misère. Cette situation ne manquera pas d'avoir des répercussions en matière de santé. Selon une étude publiée dans *The Lancet*, la hausse du chômage due à la crise de 2008 a causé 260 000 morts supplémentaires par cancer, dont 160 000 en Europe. Le confinement va donc produire des effets collatéraux dont on mesure difficilement l'impact mais qui vont aussi se manifester par une « épidémie » de dépression, un nombre de suicides plus élevé, des troubles psychologiques plus nombreux, et ainsi de suite. Sous prétexte de nous protéger, nous ne mourrons peut-être pas de l'épidémie, mais plusieurs d'entre nous mourront d'affection psychique, d'un état d'angoisse par exemple, qui, devenant chronique, affectera gravement le système immunitaire et provoquera des problèmes de santé susceptibles de réduire l'espérance de vie. Il est généralement très difficile de mesurer le nombre de décès supplémentaires causés par un confinement et donc un isolement social prolongé, mais on sait pertinemment que le manque de contact social facilite l'installation d'un état inflammatoire qui ne peut être que dommageable pour la santé.

Tourmente au cœur de la science

« Tel savant nous dit, affirmatif et catégorique, qu'il ne peut y avoir de seconde vague [...], tel autre, aussi savant, aussi respecté, nous dit l'inverse. [\[23\]](#) »

La faillite des experts, des « dataïstes »... et des autres

« L'ennui dans ce monde c'est que les idiots sont sûrs d'eux et les gens sensés plein de doutes. »

– *Bertrand Russell*

31 mai 2020

Malgré toutes les prédictions, il n'existe à ce jour aucun soupçon de deuxième vague dans aucun pays d'Europe. Peut-être qu'une autre épidémie surgira à l'automne si elle devient saisonnière comme la grippe. Mais pour l'instant, la catastrophe tant redoutée n'a nullement eu lieu. Pourtant, à de rares exceptions près, la totalité de la communauté scientifique nous promettait un désastre sanitaire sans précédent qui allait se traduire par des millions de morts dans les pays occidentaux. Comment des prédictions aussi alarmistes proférées en continu se révèlent-elles aussi erronées ?

Pour tenter de répondre à cette question, il est légitime d'examiner de quelle manière les responsables de la santé publique comme les responsables politiques ont fait face à cette pandémie, non pas pour réécrire l'histoire a posteriori, mais pour en tirer des enseignements pour la prochaine épidémie qui ne manquera pas de se produire dans les années qui viennent et pour laquelle nous serons bien obligés de réagir autrement. Il ne fait aucun doute que de graves dysfonctionnements se sont accumulés jour après jour dans la gestion de cette pandémie. Ils représentent pour moi l'aboutissement d'une approche soumise à une logique technocratique et sont révélateurs de la façon dont l'emprise de la technocratie aboutit nécessairement à la négation de l'humain.

C'est l'approche technocratique de la santé et l'arbitraire économique qui en découle qui ont conduit les hauts fonctionnaires à prendre des mesures d'austérité draconiennes depuis trente ans et à supprimer 69 000 lits d'hôpitaux en quinze ans pour obéir aux sacro-saintes lois de la rentabilité, provoquant ainsi une saturation rapide des lits de réanimation pendant la pandémie. Le pouvoir technocratique avait la prétention de tout maîtriser en flux tendu, comme savent le faire les chefs d'entreprise, mais la pandémie met à nu l'illusion de son savoir et de sa maîtrise car la santé ne répond pas aux lois de la société marchande.

Cette pandémie signe aussi la faillite d'une approche technoscientifique de la santé. Les méthodologistes ont envahi l'espace de la médecine. Armés des données statistiques qu'ils recueillent et guidés par des modélisations mathématiques qu'ils élaborent, ils ont une emprise sur la décision médicale qui est devenue de plus en plus importante, car leurs données ont plus de valeurs que les données observationnelles récoltées par les médecins sur le terrain. Ce sont eux qui ont l'oreille des décideurs politiques qui n'écoutent pas assez les réalités du terrain certainement plus difficiles à saisir pour une tête bien pleine qu'un beau graphique. Mais autant il est facile de récolter des données informatiques à l'aide de puissants ordinateurs, autant il est beaucoup plus hasardeux de les analyser et de les interpréter correctement.

Pendant la pandémie, faute de tests suffisants pour vérifier l'importance de la contagion, ce sont les modélisations mathématiques qui ont eu la primauté auprès des politiques pour évaluer sa progression et l'efficacité du confinement. Les fervents croyants dans les datas, les « dataïstes », convaincus que la vie est réductible au traitement des données, pensaient prophétiser le devenir de la pandémie et avaient pronostiqué un nombre de décès de plus de 500 000 personnes en France. Paniquées devant de telles perspectives, les autorités politiques ont décidé de mettre en place un

confinement des plus sévères dont les conséquences sont pires que le mal qu'il est censé combattre. L'influence des projections sur la prise de décision politique est donc d'une grande importance et soulève bien évidemment la question de la composition des nombreux comités d'experts et la compétence de ces derniers dont l'ascendant a été manifeste pendant cette pandémie. Malgré le peu de fiabilité de leurs prévisions, ils ont toujours l'oreille des décideurs politiques qui comptent sur eux pour les éclairer. Savants en informatique, les yeux rivés sur leurs chiffres, leurs courbes et graphiques, ils arrivent à persuader les hommes politiques que seules les données qu'ils détiennent sont en mesure de les aider à prendre la décision juste et « objective ». Mais la certitude de détenir le seul moyen d'accéder à la réalité objective les rend totalement « hors-sol », car toutes les « datas » du monde ne pourront rendre compte de la complexité de l'humain et apporter autant de connaissances que celles données par l'expérience du médecin au lit de son patient.

La médecine ne se résume en aucune manière au bon usage de la statistique ou des modélisations mathématiques ; elle est avant tout une pratique empirique qui malheureusement se heurte de nos jours à l'hégémonie des méthodologies technoscientifiques abstraites basées sur les « big datas ». Celles-ci aboutissent à l'élaboration d'un univers virtuel dans lequel la santé serait réductible à l'évaluation de quelques paramètres. Mais comment modéliser la santé humaine qui ne peut aucunement se réduire à quelques paramètres ?

Cette pandémie nous a montré que nous avons davantage besoin de soignants que de médecins maniaques de la méthodologie, ces « modélisateurs de l'avenir », ces prophètes des temps modernes « scotchés » devant l'écran de leur ordinateur pour manipuler des données informatiques en vue de faire des prédictions qui n'ont strictement aucun

rapport avec l'inextricable maquis de la réalité. Cette fois encore, l'art de la prédiction s'est révélé une formidable imposture face à l'extrême complexité de l'humain. Pourtant, ces ingénieux prophètes, ces nouveaux astrologues ont réussi à infiltrer le pouvoir et influencer des décisions politiques en fournissant des données alarmistes qui l'ont incité à envisager le « pire du pire » et, par conséquent, à provoquer la mise en place de mesures qui ont un impact sur notre vie. Mais ces données reposaient-elles vraiment sur des bases scientifiques sérieuses comme l'ont prétendu nos dirigeants politiques qui se référaient à la science comme à une parole sainte ?

Si l'on s'en tient aux titres universitaires de Neil Ferguson, le scientifique qui a le plus inspiré la réponse des politiques face à la pandémie, il ne fait aucun doute que celui-ci est une figure scientifique incontestable. Brillant professeur de médecine, membre éminent de l'Imperial College de Londres, reconnu par ses pairs, il est considéré comme une star de l'épidémiologie. Plus précisément, il est un spécialiste des modélisations mathématiques des épidémies et se présente auprès des décideurs politiques du monde entier comme étant capable de fournir des analyses prédictives de la propagation des maladies infectieuses grâce à des outils statistiques et mathématiques. Il est le devin que l'on écoute religieusement quand il commente les algorithmes ou autres courbes et schémas. C'est lui qui a prédit une vallée de larmes face à l'avalanche de cadavres provoqués par le COVID dans toute l'Europe et les Etats-Unis, si rien n'était fait. Confrontés à ces prédictions, la plupart des responsables politiques ont réagi avec détermination en exigeant un enfermement plus ou moins « soft » de la population suivant les pays, mais rares sont ceux qui ont osé remettre en cause cette stratégie. Seul le confinement pouvait nous sauver de la pandémie.

Mais, en vérité, que valent les prédictions de ce grand professeur qui ont glacé d'effroi nos dirigeants politiques ? Quand ses collègues lui demandent quel est le code informatique qui lui a servi à bâtir ses modèles, pour pouvoir vérifier son hypothèse, le professeur Ferguson refuse de fournir la moindre information. « *Il prédit, il oriente les politiques des principaux gouvernements du monde, mais sa cuisine est privée, circulez, il n'y a rien à voir*^[24]. » Et quand, sous la pression, il se décide enfin à fournir ce code secret, ses collègues sont effarés : le programme utilisé pour faire ses prédictions est vieux de treize ans – une éternité en sciences informatiques – et comporte de nombreuses erreurs. « *D'étranges formules mathématiques et d'intégrales, de signes et de trucs* » parsèment sa modélisation, estime Johan Giesecke^[25]. Qui plus est, ses collègues sont dans l'impossibilité de reproduire les résultats donnés par l'éminent statisticien en utilisant le même modèle. C'est pourtant sur la base de ce modèle que la grande majorité des responsables politiques a pris la décision de confiner toute la population. « *Le modèle de Neil Ferguson de l'Imperial College pourrait être l'erreur informatique la plus dévastatrice de tous les temps*^[26]. »

Il est quand même hallucinant qu'aucun grand média officiel en France n'ait eu « l'audace » de soulever ce problème, comme s'ils voulaient tous se garder à tout prix de diffuser des informations qui auraient remis en cause les décisions gouvernementales. Peut-être ont-ils eu peur d'être traités de complotistes ? Pourtant, dès le 12 avril 2020 Jean-François Toussaint, professeur de physiologie, médecin à l'Hôtel-Dieu et directeur de l'IRMES qui étudie avec son équipe de statisticiens toutes les données qui lui arrivent du monde entier, écrivait un article dans l'*UP Magazine* en ligne où il remettait en cause l'efficacité d'un confinement généralisé et prônait un confinement plus sélectif réservé aux personnes les plus fragiles.

Acceptée comme la solution indiscutable, appliquée scrupuleusement par les autorités, contrôlée avec zèle par la maréchaussée qui s'est même offert le luxe d'utiliser des hélicoptères ou des drones pour remplir sa mission, la mesure de confinement s'est donc traduite aussi par une mise sous surveillance de la population sans précédent. Aujourd'hui, il est temps de savoir si le confinement a été efficace et si le sacrifice enduré par la population a donné des résultats sur la maîtrise de la pandémie. Cette question a donc été posée par les politiques aux scientifiques.

Les résultats d'une étude confiée au professeur Jonathan Roux (Ecole des hautes études en santé publique) aboutissent le 23 avril 2020 à cette conclusion : « *L'étude montre qu'un mois de confinement aurait permis d'éviter jusqu'à 60 000 morts et que sans confinement, plus de 100 000 lits de réanimation auraient été nécessaires au 20 avril 2020.* » A la lecture des conclusions de cette étude, l'efficacité du confinement est indiscutable. Mais dix jours après cette publication, d'autres chercheurs ont publié les conclusions de leur étude dans le *Journal international de médecine* sans qu'aucun grand média n'y fasse référence. Ils soulignent comment l'étude du professeur Roux pose des problèmes méthodologiques qui ont pour effet de surestimer de façon exagérée les effets positifs du confinement. Les auteurs de l'étude publiée par le JIM affirment même qu'aucune vie n'a été sauvée par cette stratégie de confinement, en comparaison avec les politiques de distanciation sociale moins restrictives que le confinement total. Ils poursuivent : « *La comparaison de l'évolution de l'épidémie entre les pays totalement verrouillés et les pays voisins appliquant uniquement des mesures de distanciation sociale confirme l'absence de tout effet du confinement à domicile*^[27]. » Il risque même d'être contre-productif. En effet, enfermer des personnes contaminées ou présentant une affection

asymptomatique mais contagieuses avec des personnes saines augmente les risques de propagation du virus.

Le confinement fabriquerait alors un bouillon de culture hautement explosif. Il serait donc inefficace et serait plutôt révélateur de l'état psychique de l'homme du XXI^e siècle, de ses insuffisances et de son désarroi. De plus, ce confinement a découragé les patients souffrant d'autres pathologies de se rendre à l'hôpital dans des délais raisonnables. Cette perte de temps dans leur prise en charge s'est traduite par une augmentation du nombre de décès parmi eux.

Peu à peu, l'impression qui domine est que les décisions politiques reposent sur des études scientifiques qui se révèlent fausses, voire falsifiées. L'étude parue dans *The Lancet* sur l'hydroxychloroquine qui a conduit à l'interdiction de sa prescription est à ce point si stupéfiante qu'elle restera certainement dans les annales de la médecine comme une des plus grandes escroqueries scientifiques de ce début du XXI^e siècle. Cette étude a même obligé le journal, véritable bible de référence pour les médecins, à se rétracter. Bidouillée et effectuée dans un temps record sur un nombre impressionnant de patients par quatre médecins financés par l'industrie pharmaceutique, cette étude, de toute évidence, n'avait pas pour but de donner des arguments permettant une prescription qui soit la plus efficace, mais de mettre à bas définitivement l'avenir thérapeutique de l'hydroxychloroquine en affirmant que ce vieux médicament était non seulement totalement inefficace mais d'un grand danger ! C'est en se basant sur cette parution largement diffusée par tous les principaux médias français que le ministre de la Santé décida prestement pendant le week-end de l'Ascension d'interdire la prescription de ce médicament alors qu'il était dans nos officines depuis soixante ans et encore en vente libre en 2019.

Le 28 mai, Laurent Mucchielli^[28] écrit sur son blogue : « *La Science, c'est un peu comme Dieu, certains parlent en son nom quand ils veulent croire que leur argument est définitif... Il faut cesser de sacraliser la Science et analyser le travail réel et concret des scientifiques.* » Il faut en effet être bien naïf pour croire que le milieu scientifique est indemne de tout jeu de pouvoir, de tout enjeu économique, de toute pression, et ne subit aucune influence des grandes firmes pharmaceutiques.

Cette épidémie aura aussi mis en lumière un mécanisme qui a cours depuis de nombreuses années. Pour exister et continuer à recevoir des financements, un directeur de laboratoire de recherche doit publier le plus grand nombre d'articles dans des revues de référence. C'est ainsi que l'intérêt scientifique d'une étude n'est pas défini par sa qualité mais par l'acceptation d'une grande revue qui, elle-même, n'est pas indemne de toute pression. Ce fait aboutit à ce que dénonçait Richard Horton, rédacteur en chef de la revue *The Lancet* depuis 1995, dans son journal en avril 2015 : « *Une grande partie de la littérature scientifique, sans doute la moitié, pourrait être tout simplement fausse.* » L'idéal scientifique n'a peut-être pas complètement disparu, mais comme le souligne Laurent Mucchielli, mieux vaut « *analyser le travail réel et concret des scientifiques* », car ceux qui savent lire les protocoles des essais thérapeutiques par exemple savent pertinemment qu'ils offrent des possibilités inépuisables de manipulation et de fraude et que les résultats sont de plus en plus biaisés. De nombreuses études menées par les grandes compagnies pharmaceutiques sont ainsi enrobées d'un vernis de respectabilité scientifique pour mettre sur le marché des produits coûteux souvent inutiles et parfois dangereux.

Pendant toute la crise sanitaire, les dirigeants politiques ont voulu s'appuyer sur les scientifiques pour justifier leurs décisions. Cela a eu pour effet de placer la science comme maîtresse de notre destin et a entraîné par

conséquent la perte de sa crédibilité puisque les experts qui disent s'y appuyer pour prendre leurs décisions n'ont cessé d'énoncer des consignes contradictoires et donc de lui faire dire tout et son contraire. Nous avons pu ainsi constater que son aura était instrumentalisée selon les circonstances pour défendre des intérêts économiques ou des décisions politiques.

Ce marché de dupes s'est fait aussi aux dépens des politiques car, en assignant une telle importance aux experts, ceux-ci donnent l'impression de se défaire de leur responsabilité. Alors qu'ils sont totalement dépourvus de toute légitimité démocratique, mais investis d'un pouvoir octroyé par leur surexposition médiatique, les experts ont assumé un rôle qui n'était pas le leur. Ils n'ont pas hésité à énoncer des règles qui régissent depuis des mois notre vie quotidienne et qui nous rendent donc victimes de ce marché de dupes. Il aurait été légitime et certainement beaucoup plus efficace que les experts restent à leur place et que soient entendues d'autres voix pour débattre de ces questions puisque nos conditions de vie en dépendent.

Les politiques ne se sont pas aperçus comment cette confusion des genres allait leur être défavorable. Certes, dans un premier temps ils rendaient responsables les experts de mesures qui risquaient d'être impopulaires, mais comment allaient-ils reprendre la main, recouvrer ce pour quoi ils ont été élus ? C'est-à-dire prendre toute leur responsabilité dans la décision de l'action publique. Il est légitime de s'interroger sur les compétences d'un conseil scientifique dans lequel le poids des experts médicaux est prépondérant pour définir la réponse sociétale à apporter face à une pandémie. Jusqu'à preuve du contraire, la démocratie n'est pas un régime politique où le pouvoir est détenu par des experts, mais plutôt celui dans lequel s'organisent des échanges fructueux entre des personnes possédant des savoirs différents pour que le politique puisse mettre en place la réponse la mieux adaptée. Dans le cas présent, le sujet était de déterminer tous les

risques encourus et non pas seulement celui que nous faisait courir le COVID. En se focalisant uniquement sur l'affection virale, ces experts se sont révélés incapables d'appréhender la situation dans sa globalité. Il est en effet inconcevable qu'une politique sanitaire soit conduite en prenant en compte une seule maladie. Cette approche est par essence dramatique. Que vont devenir les personnes souffrant d'un cancer, d'une affection cardiovasculaire dont la prise en charge est retardée du fait de la priorité donnée à la pandémie ? Sans parler des conséquences économiques, sociales et psychologiques qui vont impacter une proportion importante de la population, plus particulièrement la jeunesse qui, de nos jours, n'est plus envoyée au front mais dont l'énergie de vie est condamnée à s'étioler. Les mesures devant être alors mises en place ne relevaient donc pas uniquement d'un médecin, aussi brillant soit-il, ni ne pouvaient s'appuyer sur des modélisations qui se sont révélées farfelues.

En donnant tant d'importance à l'expertise médicale dont la faillite est patente, au détriment d'une prise en compte des autres domaines du savoir, le politique a perdu de sa légitimité. Abreuvé d'informations contradictoires, il a été condamné à piloter à vue, dans un brouillard des plus épais. De plus, en sacralisant la parole médicale, les responsables politiques ont renforcé l'impression qu'ils étaient complètement dépassés et ne savaient plus comment assumer leurs responsabilités.

Par ailleurs, ces derniers ont franchi une ligne rouge en foulant aux pieds la liberté de prescription du médecin. Cette décision ne fait qu'accroître le danger de saper le contrat social qui lie les citoyens à ceux qui sont censés conduire la vie de la cité avec sagesse et discernement. Ce contrat étant déjà fortement entamé, le risque d'un effondrement sociétal n'est pas à négliger.

Peut-être plus encore que les ministres, ce sont leurs conseillers qui sont à critiquer. Aucun d'eux n'a tenu compte des incohérences et des erreurs que

pouvaient contenir les études méthodologiques. Ils n'ont aucunement cherché à savoir comment avaient été relevées les données pour écrire cette fameuse étude du *Lancet* ; la parole des modélisateurs était d'or et leur avis faisait force de loi. Personne n'osait la défier ou simplement la questionner. Les journalistes étant de plus incapables de décrypter correctement une étude scientifique, ils se contentaient d'annoncer les conclusions de ces études « bidouillées » ou totalement « foireuses ». Toutes les têtes bien pleines étaient sous l'emprise des modélisations, des prédictions statistiques et nous autres, simples quidams, guettions devant notre écran la sentence des experts. Totalement infantilisés, nous attendions d'eux une « information scientifique » comme si leurs allégations étaient paroles d'évangile et nous étaient « révélées » pour nous permettre de tout comprendre et d'être rassurés. Mais, face à un virus inconnu, cette parole ne pouvait être que très approximative, voire totalement inexacte, en ayant pour conséquence des prévisions rigoureusement fausses qui ont alimenté un climat de panique aussi bien dans les opinions publiques que dans les hautes sphères des organismes de santé et même au sein des gouvernements.

Août 2020 : Quand garder raison devient difficile,
voire impossible.

« La Covid-19 donne raison aux deux personnages qui nous habitent : le paranoïaque et l'hypochondriaque. Le premier se méfie des autres, le second se méfie de soi. Notre corps abrite un ennemi qui peut nous terrasser à chaque moment^[29]. »

Cela fait quelques semaines que le visiteur du soir à la mine sombre qui faisait son décompte morbide quotidiennement a disparu de nos écrans. En réalité, je ne sais pas exactement quand cette disparition s'est produite puisque mon écran de télévision reste éteint depuis quelque temps. Il est

déjà fâcheux et inquiétant de subir les contraintes sanitaires et de voir nos libertés se réduire comme peau de chagrin pour ne pas avoir, de surcroît, à supporter les représentants du monde médiatique et politique diffuser en boucle les messages toujours aussi infantilissants et culpabilisants.

Depuis quelques mois, nous assistons incrédules et quelque peu abasourdis à une surenchère de mesures, de règlements et de décrets qui ne présentent aucun intérêt sanitaire mais qui rognent insidieusement nos libertés. Certes, nous devons faire preuve de responsabilité et respecter par exemple les consignes de distanciation sociale ou de lavage des mains, mais qu'en est-il de l'intérêt de certaines mesures comme celle du port du masque en milieu extérieur alors que le taux de mortalité en Suède est actuellement plus bas qu'en France, sans masque et sans parano ? Il est peu à peu rendu obligatoire en tout lieu et envahit nos rues et nos vies alors que ceux qui ne cessent de nous dire qu'ils s'appuient sur des données scientifiques pour mettre en place les mesures sanitaires sont incapables de fournir la moindre preuve scientifique du bien-fondé de cette mesure. Ce qui était « inutile, voire dangereux » alors que l'épidémie battait son plein et que les réanimations hospitalières étaient débordées, s'est progressivement transformé en quelque chose d'indispensable puis d'obligatoire alors même que les services continuent de se vider et que le nombre de malades est infime par rapport à celui des patients qui souffrent de la canicule. Certes, le virus est toujours en circulation, mais le nombre de décès qui définit la gravité d'une épidémie se situe autour de 20 en ce mois d'août alors que l'on comptait 1 438 décès le 14 avril. Peut-être sera-t-il plus virulent cet automne ou cet hiver mais le port du masque en extérieur n'y changera rien. Et si cette inquiétante éventualité n'est pas du tout à écarter, alors pourquoi les autorités sanitaires continuent-elles à supprimer des lits de réanimation dont nous aurons alors besoin ? Dans ce même cas de figure, il serait fort utile de mettre en place une prise en charge

thérapeutique plus pertinente que celle qui a consisté à demander aux patients de prendre du paracétamol, de rester chez eux et d'attendre que leur état s'aggrave. Pourquoi, dans ces conditions, l'hydroxychloroquine n'est-elle toujours pas délivrée dans les officines alors qu'elle représente à ce jour le seul traitement disponible ?

Il est urgent, écrit le philosophe Drieu Godefridi dans son livre *Trois mois qui ont changé le monde*, « que chacun retrouve son calme et sa capacité à raisonner de façon critique, par soi-même en se tenant soigneusement à distance des marchands de peur ». Une peur créée par une modélisation mathématique totalement farfelue et soigneusement entretenue par les politiques qui se refusent à assumer les erreurs du printemps, leurs improvisations édifiantes, leurs consignes contradictoires assénées tous les soirs, en un mot leur incurie notoire, et qui cherchent avant tout à nous faire croire qu'en gesticulant ils maîtrisent parfaitement la situation et remplissent donc leur devoir de protéger la population. Et si par malheur leur politique sanitaire n'est pas couronnée de succès, ils pourront toujours tenir pour responsables et culpabiliser ceux qui ont pris quelques libertés avec les consignes pendant cet été.

Plus le temps passe, plus la parole de nos décideurs politiques, comme celle des experts qui continuent à occuper les plateaux télé, se décrédibilise. Comment croire ceux qui nous ont déjà prédit à plusieurs reprises et à des dates très précises une deuxième vague depuis six mois ? Tout d'abord, le tocsin a été sonné lors du relâchement au mois d'avril, puis lors du déconfinement en mai ; ensuite, ce fut pour la fête de la musique au mois de juin. Avec l'apparition des petits groupes en Mayenne au mois de juillet, l'alarme a retenti avec plus de vigueur, mais toujours pas de survenue d'une deuxième vague qui n'a pas surgi non plus quand certains vacanciers ont profité de l'été pour retrouver leurs amis. Nous ne pouvons que nous en

réjouir, mais à force de crier au loup sans qu'il se manifeste, il y a de fortes chances que le jour où il fera réellement son apparition, personne ne voudra y croire. La perte de crédibilité des politiques comme des soi-disant experts risque d'être fort dommageable si dans un avenir proche nous sommes confrontés à une véritable deuxième vague ou à la réapparition saisonnière du virus ou encore à une nouvelle épidémie. En attendant, la vague a déjà touché violemment l'espace économique, a anéanti la vie culturelle, et la peur est non seulement toujours présente mais elle croît de façon exponentielle. Les raisons sont certainement multiples, mais une me paraît essentielle, c'est le changement des indicateurs qui permettent de juger de la gravité de l'épidémie. Il y a trois mois, nos décideurs s'appuyaient sur le nombre d'hospitalisations, le nombre de personnes entrant en réanimation et le nombre de décès. Mais en ce mois d'août, il y a moins de 20 décès par jour au lieu des 1 400 il y a cinq mois, et le nombre d'hospitalisations en réanimation est insignifiant. En conséquence, aujourd'hui c'est le nombre de contaminations qui définit la gravité de l'épidémie, alors que parmi toutes les personnes contaminées la plus grande partie est totalement asymptomatique et le restera. Elles ne sont ni malades ni contagieuses, mais porteuses de fragments de virus qui ne présentent aucun caractère pathogène. Ce changement d'indicateurs entretient une confusion entre cas confirmés, maladie bénigne, malades hospitalisés et ceux qui, parmi eux, sont en soins intensifs en ayant pour conséquence d'entretenir « l'épidémie de panique et d'irrationalité » qui s'est répandue depuis cinq mois, d'autant plus que le nombre de nouveaux cas de contamination ne peut qu'être en augmentation puisque aujourd'hui les tests jusque-là introuvables sont maintenant disponibles.

Pourquoi modifier ainsi les indicateurs qui permettent de suivre l'évolution de l'épidémie ? Les autorités ne nous fournissent aucune

réponse mais, en tout état de cause, ce changement a pour effet de maintenir une bonne partie de la population dans l'effroi. Associés au sensationnalisme éhonté de la majeure partie de la presse qui continue à prédire l'apocalypse, nos politiques laissent se diffuser dans le corps social une hystérie hygiéniste qui dès la rentrée frappera nos enfants et nos petits-enfants qui, dès l'âge de 11 ans, devront porter le masque pendant tout le temps scolaire.

Plus le temps passe, plus j'éprouve un sentiment de malaise mêlé à de la colère face aux informations tronquées délivrées par les médias qui ne font qu'entretenir l'état de sidération dans lequel sont plongés nombre de nos concitoyens, état qui les prive de toute réflexion et de toute faculté de réaction face aux mesures mises en place. Mais sommes-nous vraiment encore capables de réfléchir, de questionner certaines décisions de santé publique sans être automatiquement taxés d'irresponsables, d'illuminés, de complotistes, de trumpistes... voire de chantres de l'extrême droite ?

Peu à peu, la société se délite depuis la mi-mars et notre communauté s'enlise dans une vie sociale amoindrie et névrotique sans que grand monde y trouve à redire. Quelque chose ne tourne vraiment pas rond dans le meilleur des mondes que l'on nous prépare où seules la dimension biologique de l'individu et sa survie sont considérées alors que l'on sait pertinemment que la prise en compte de la dimension sociale et relationnelle de la vie est un déterminant essentiel de notre état de santé. L'OMS ne définit-elle pas la santé comme étant « *un état de bien-être physique, mental et social complet* » ? L'impact des mesures que nous avons subies au printemps est difficilement mesurable mais a créé des situations de déshumanisation très traumatisantes dont les effets vont se révéler peu à peu. Nous sommes donc confrontés à l'obligation de trouver des solutions pérennes pour nous en guérir.

Cette pandémie peut-elle donner naissance à des opportunités ?

« Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve. »

– Friedrich Hölderlin^[30]

Toute crise peut être approchée sous deux formes opposées : soit elle représente le danger de tout perdre et même de disparaître, soit elle prend la forme d'une opportunité pour rebondir et faire preuve de résilience. Les possibilités ne sont donc pas si nombreuses. Soit nous ne tirons aucun enseignement de cette crise et nous continuons inlassablement à poursuivre les mêmes chimères et à nous nourrir des illusions dans lesquelles nous nous sommes perdus, illusion d'un progrès infini, illusion de la toute-puissance scientifique et technologique, mais aussi de celle de l'homme qui, gonflé par sa propre démesure, s' imagine encore être en mesure de maîtriser le Vivant et d'éradiquer ce phénomène si gênant, la mort. Dans ce cas, il n'y a aucune raison que la panique disparaisse car, tôt ou tard, les mirages s'évanouiront et la déception sera cruelle.

Soit cette pandémie se révèle une opportunité, nos yeux se décillent et tout à coup la réalité fantasmée dans laquelle nous vivions vole en éclats. Nous prenons alors conscience de l'état de notre société marchande et technocratique et de la façon dont malgré toute notre intelligence, notre science, nos technologies, « *nous avons réagi à la crise de façon tellement déshumanisée et déshumanisante, tellement irrationnelle derrière les apparences de la plus grande rationalité, que cela signe sans appel la fausseté parfaite de notre vision du monde, de notre mode de pensée, du sens que nous avons, ou prétendons avoir, de notre humanité même*^[31] ». La pandémie nous oblige alors à nous interroger sur nos priorités, à les réorienter pour mettre en exergue d'autres valeurs que le progrès technoscientifique à tout prix, le « toujours plus », la rentabilité, la course

au profit. Elle nous contraint à promouvoir d'autres valeurs qui nous permettront de construire un monde plus respectueux de l'homme et du Vivant. Ce qui constitue notre humanité est par nature fragile et son équilibre précaire ; l'hubris qui habite l'homme technologique a non seulement rompu notre équilibre intérieur mais a aussi créé des bouleversements écologiques considérables. Or, notre pleine humanité ne peut s'exprimer que si l'on est respectueux de notre environnement. Cette pandémie nous rappelle cette condition pour que la vie humaine soit préservée.

L'ancien monde est en train de s'effondrer. Certains restent remplis d'effroi, d'autres ressentent de la colère monter en eux et cherchent les coupables qui n'ont pas su éviter la catastrophe qui s'annonce. A tous se présente l'occasion d'abandonner une vision du monde qui nous mène droit dans le mur pour redessiner un avenir dans lequel nous ayons envie de nous inscrire. Il est temps de nous interroger sur notre mode de vie qui fait de l'espèce humaine le plus grand prédateur du Vivant, mais aussi de considérer nos vrais besoins, les valeurs que nous voulons privilégier et nos aspirations profondes pour ne plus voir la vie de nombreuses personnes s'étioler et n'avoir aucune valeur à leurs yeux.

Manifestement, depuis le début de cette pandémie, notre humanité a été mise à mal car nous avons perdu nos valeurs. *« Nous avons voulu sauver la vie mais nous l'avons, à l'inverse, coupée de tous les liens qui la nourrissent, vidée de toutes les significations qui la font grandir. Cesser d'exister pour rester en vie ? [...] Nous avons maximisé la sécurité en écrasant la liberté, alors que l'être humain est pleinement humain quand sa société politique lui garantit autant l'une que l'autre^[32]. »* Il nous reste donc à relever le défi de retrouver toute notre humanité, d'être simplement mais pleinement humains.

Oui, cette pandémie peut donc se révéler une opportunité et se traduire par l'ouverture de nos consciences, ouverture qui nous amènera à mieux discerner ce qui touche à l'essentiel et ce qui relève du futile. En « déconfinant » nos esprits, nous avons ainsi l'occasion de saisir l'importance de nourrir toutes les dimensions de notre humanité, dimensions sociale, affective, spirituelle, et ainsi de nous libérer de la frénésie consumériste qui nous emporte vers la fin de notre planète plus sûrement que tout virus. Il est donc urgent de construire un autre modèle de société qui fasse émerger plus d'éthique pour élaborer une communauté de destin dans laquelle seront privilégiés l'entraide, l'échange, le partage..., des valeurs qui définissent un savoir-être que la société matérialiste nous avait fait délaisser mais qui sont consubstantielles à notre humanité.

Saisissons-nous ce moment de crise qui met cruellement en lumière notre fragilité pour nous interroger au sujet de qui nous sommes en profondeur mais aussi comment être plus respectueux de notre écosystème ? Notre survie en dépend. Profitons du miroir que nous tend cette pandémie. Il nous renvoie l'image de notre rapport avec notre environnement, avec le monde vivant et nous oblige ainsi à réfléchir pour savoir si nous voulons et pouvons continuer comme si de rien n'était. Cette pandémie nous fait prendre conscience que nous avons développé un rapport vicié à la Nature. Elle nous rappelle que nous, les humains, des êtres souvent présomptueux qui ont la prétention de tout résoudre, devrions retrouver une certaine humilité et être plus respectueux du Vivant, sous peine de mourir d'une « simple » infection que nous pensions juguler grâce à l'efficacité de notre hégémonique industrie pharmaceutique. Cette pandémie nous en apprend aussi beaucoup sur nous-mêmes. Nous avons oublié la nature profonde de notre humanité qui ne peut s'exprimer qu'en respectant un écosystème à la complexité fragile dans lequel tout est interconnecté.

Alors que « *tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre* ^[33] », voilà que le sort nous a obligés à nous confiner, à être assignés à résidence. Et, de ce fait, nous avons été confrontés avec plus ou moins de bonheur à nous-mêmes et à notre condition humaine pour trouver comment « demeurer avec soi avec plaisir ». Joli clin d'œil de la destinée qui nous a donné l'occasion, pendant ce confinement du printemps, de nous libérer de toute futilité qui compensait un manque de profondeur et a facilité aussi un retour sur soi pour réinvestir un espace intérieur qui, pour la plupart d'entre nous, avait été déserté. Ceux qui, plongés dans la frénésie du quotidien n'avaient plus le temps ni l'envie de réfléchir sur le sens de leur vie, leur destinée dans ce monde et leur finitude y sont brutalement contraints en voyant la question de la mort venir tarauder leur esprit. Elle ne les effleurait jamais, sinon de façon très fugace, lorsqu'un proche en faisait l'expérience et voilà que la mort se met à envahir leur quotidien et qu'ils sont obligés de se réhabituer à sa présence, d'autant plus que l'espérance de vie n'est plus ce qu'elle était il y a encore quelques années. Après l'âge de 65 ans s'exprime avec encore plus de force et d'évidence la fragilité de l'être vivant. Nous vivons dans un des pays qui annoncent des valeurs d'espérance de vie les plus élevées, mais du fait de notre mode de vie conduisant à la sédentarité, à l'obésité et donc à certaines affections chroniques, elles commencent à stagner et même à décroître depuis quelques années déjà aux USA et au Royaume-Uni. Ces facteurs de risque se surajoutant au vieillissement rendent les « séniors » encore plus vulnérables à de nouveaux agents pathogènes. Nous approchons-nous donc des limites de nos capacités biologiques ? L'avenir nous le dira et nous permettra de répondre à de nouveaux questionnements qui, les illusions étant effacées, ne manqueront pas de se poser. Cette pandémie peut faciliter l'émergence de nouvelles

perspectives qui donneront un autre sens à notre vie et nous permettront de retrouver toute notre humanité et d'aimer la vie avec encore plus d'intensité au prix d'en mourir, puisque telle est la destinée de l'homme.

Septembre 2021 : En cette fin d'été 2021, rien n'a changé... sinon pour le pire

« Le vieux monde est en train de mourir. Le nouveau tarde à apparaître. Et dans ce clair-obscur, les monstres naissent. »

– A. Gramsci

Voilà un an que j'ai cessé d'écrire sur la pandémie, pensant pouvoir passer à autre chose, mais le degré de coercition hier impensable qui s'installe peu à peu assombrit davantage notre horizon. Quel est ce monde qui se dessine, un monde cybersécurisé, dans lequel nous sommes contraints de vivre masqués, tracés, fichés, « code-barrisés » et survaccinés jusqu'à la fin des temps ? En mal d'espérance, nous observons la pénombre qui s'abat sur le corps social. Les mesures toujours plus arbitraires et liberticides qui rythment maintenant notre vie m'obligent à reprendre la saga du coronavirus : ses mutations multiples, son habilité à déjouer toutes les mesures sanitaires qui nous sont présentées chaque fois comme la solution miracle continuent à nous préoccuper. Devant ce virus, ceux qui promulguent et diffusent la doxa gouvernementale semblent jour après jour plus inquiets de s'être trompés et supportent de moins en moins toute voix dissonante. En quelques mois, le pouvoir technocratique allié au pouvoir médiatique a su mettre sur pied une nouvelle Inquisition qui use et abuse du terme de complotistes. Cette étiquette est utilisée fréquemment pour discréditer et diffamer ceux qui mettent en doute la pensée unique. Toute analyse subtile et perspicace est impossible, tout débat contradictoire est impensable puisqu'il y a d'un côté ceux qui pensent détenir la vérité, friands d'une police de la pensée, et de l'autre les nouveaux hérétiques que

l'on excommunie faute de pouvoir les brûler sur le bûcher de la vérité officielle.

Mais peu importe que cette vérité ne dure qu'un jour, pourvu que le narratif de la peur puisse continuer à se diffuser...

Sur les plateaux de télévision, le « coronacircus » fait toujours le plein d'audience et profite à plein de cette merveilleuse caisse de résonance pour présenter aux heures de grande écoute la comédie des experts de plateau qui n'en finit pas de faire recette. Leurs propos contredits sans cesse par le réel prennent de plus en plus la forme d'une odieuse propagande qui fait peut-être toujours aussi peur au téléspectateur mais dont celui-ci rira bientôt tant elle est ridicule. Ils ont essayé de nous vendre le remdésivir comme étant le remède miracle, puis ce fut le tour du vaccin attendu comme le Messie qui devait sans l'ombre d'un doute nous sauver. Mais, toutes ces certitudes se sont pitoyablement effondrées. Plus personne n'est dupe. Il n'existe aucune baguette magique ni aucun sauveur providentiel pour nous permettre d'atteindre le graal, l'immunité collective à laquelle plus personne ne croit.

Dans la rue, la colère gronde. Tous les samedis, des citoyens sortent dans la rue pour manifester contre l'instauration du « pass sanitaire » qui a été décidée par notre président à la suite d'une étude publiée par l'institut Pasteur^[34]. Basée sur une modélisation mathématique, cette étude se proposait de prédire l'évolution future de l'épidémie en France durant l'automne et l'hiver 2021, en fonction du degré de vaccination de la population. Cette modélisation fondée sur des hypothèses très hasardeuses concernant l'efficacité du vaccin sur le variant Delta prévoyait une réduction de 95 % du risque d'hospitalisation et de 80 % du risque d'infection chez les personnes vaccinées. Ces prédictions se sont avérées totalement fausses avec le variant Delta moins d'un mois plus tard.

Comme les modélisations précédentes à partir desquelles ont été prises les décisions politiques, cette étude repose sur des bases très fragiles. Elle n'est en réalité qu'un document de travail qui n'a jamais fait l'objet d'aucun débat scientifique contradictoire, elle a été publiée sans qu'aucune relecture par les pairs n'ait été effectuée, et elle fait l'objet à ce jour d'une plainte déposée par le mathématicien Vincent Pavan, consterné par l'indigence de cette modélisation totalement biaisée, si ce n'est fallacieuse, et dont les calculs ne sont même pas rendus publics.

Néanmoins, cette étude fut reprise par le pouvoir politique qui, prétextant s'appuyer sur des recommandations scientifiques – comme si ces dernières constituaient une vérité révélée –, légitime la division de la population entre vaccinés et non-vaccinés, l'obligation vaccinale pour une partie de la population, et l'extension du pass sanitaire à des actes de la vie quotidienne des Français. Celui-ci oblige de fait tous les adultes et les adolescents – et demain les enfants – à recevoir un vaccin dont l'efficacité sur le dernier variant, le variant Delta, n'est guère convaincante puisque la charge virale est identique chez les vaccinés et les non-vaccinés et qu'il n'empêche ni d'être contaminé ni d'être contagieux. Au mieux aurait-il dû être réservé aux personnes à risque, mais converties au dogme vaccinal, les autorités politiques ont privilégié une vaccination de masse. En outre, du fait d'une efficacité insuffisante malgré deux injections, il est conseillé aux seniors de prendre une troisième dose dans quelques semaines et, en Israël, pays dont la politique sanitaire a été longtemps considérée comme exemplaire, les autorités envisagent la nécessité d'une quatrième injection dans quelques mois au vu de la flambée épidémique...

Il se joue là encore un jeu malsain entre le pouvoir politique et un cénacle de scientifiques cooptés entre eux et dont la formation a été souhaitée par le pouvoir politique. Le conseil scientifique qui n'a de compte à rendre à

personne présente un modèle mathématique dont les hypothèses sont totalement fausses, mais considéré comme l'incarnation du savoir scientifique, ce conseil fait des recommandations qui se révèlent d'ordre politique puisqu'en réalité elles impactent la vie de la cité. A la suite de quoi le pouvoir politique s'en empare, les présente comme si leur validité était irréfutable et les exploite pour prétexter la promulgation d'une législation liberticide.

Nos gouvernants devraient se souvenir que si l'erreur est humaine, s'obstiner dans l'erreur risque de s'avérer dangereux. La locution latine *Errare humanum est, perseverare diabolicum* s'applique parfaitement à la politique que nous subissons.

Et il est vrai que la colère commence à gronder. Depuis l'annonce des mesures faites par le président de la République, cette obstination délétère fait face à une détermination indéfectible partagée par tous ceux qui battent le pavé tous les samedis. Même si ce mode de protestation risque de s'essouffler rapidement, l'exaspération de ceux qui manifestent persistera. La majorité d'entre eux, contrairement là encore à ce qu'affirment les médias traditionnels, ne sont ni des complotistes, ni des militants d'extrême droite, ni des « Anti-vax », mais de simples citoyens qui, après avoir été plongés dans un état de sidération pendant de longs mois, état provoqué par une propagande éhontée, semblent se réveiller d'un long sommeil et cherchent à élucider ce qui se trame. Ils prennent subitement conscience que l'instauration de ce « laissez-passer » qui, de fait, interdit toute vie sociale, représente les prémices d'une société dont ils ne veulent pas. Ils sont attachés à préserver leur esprit critique et leur liberté de choix, et s'interrogent à juste titre sur le bien-fondé de mesures qui n'ont eu aucun résultat sur le plan sanitaire. Le prétexte sanitaire cacherait-il une volonté de contrôle et d'emprise sur la population ?

Le pass sanitaire ne constitue-t-il pas en effet la première phase d'une course en avant sécuritaire qui va nous plonger inexorablement dans une nouvelle société où l'être humain fiché, pucé, « fliqué », se verra attribuer une identité numérique qui le soumettra à la police du « tout technologique » qui connaîtra exactement ses moindres gestes et exigera de lui de se conformer à des règles sociales de plus en plus coercitives ? La menace se fait plus pressante même sur les soignants. Au mois de mars 2020, ils étaient considérés comme des héros ; en ces jours d'automne, ils sont pris à parti, traités en parias sur les ondes et les plateaux de télévision, et menacés de ne plus pouvoir exercer leur profession s'ils ne se soumettent pas à la politique vaccinale.

La peur qui est distillée depuis dix-huit mois a envahi tout le champ de la pensée. Manipulée par elle, la majorité d'entre nous est tombée dans le piège du choix entre la liberté et la sécurité. Mais en privilégiant la sécurité, et en renonçant à la liberté de déplacement, de pensée, d'expression et de choix, nous risquons de tout perdre : le développement de la technologie de surveillance et de traçage mise en place sournoisement sous la forme du pass sanitaire menace de faire voler en éclats les valeurs qui fondent notre République : la liberté, l'égalité et la fraternité. La façon dont est gérée l'épidémie du Covid ne donnerait-elle pas un avant-goût de l'usage des technologies numériques ?

Effectivement, nous ne sommes plus libres de nous déplacer dans les lieux de culture, de convivialité, ni de prendre le train. Le lien avec les autres disparaît peu à peu, et une discrimination se crée entre le « bon citoyen » qui accepte de gré ou de force les oukases gouvernementaux et ceux qui refusent de se soumettre.

Il y a quelques mois déjà, alors que nous étions en période de confinement et que la paranoïa covidienne battait son plein, de nombreuses

réflexions avaient été rapportées dans les médias sur l'apport de la technologie pour lutter contre le COVID. En ce mois de septembre 2021, « le solutionnisme technologique » semble triompher. Le gouvernement a préféré tout miser sur la vaccination et le traçage numérique pour le bonheur des tenants des industriels de l'e-santé, qui vont sans aucun scrupule monnayer nos données de santé. De guerre lasse, laisserons-nous s'installer définitivement une société « adémocratique » dans laquelle nous serons tous tracés, fichés, surveillés et nous n'aurons d'autre solution que d'attendre, angoissés, l'inévitable prochaine pandémie, puisque aucune mesure d'ampleur n'est prévue pour limiter « l'épidémie » de maladies chroniques que sont le diabète, l'obésité, les maladies cardiovasculaires, responsables des formes graves du Covid ? Qu'en est-il des limitations des fast-foods, de la disparition des élevages industriels sources principales de zoonoses dans les pays riches, de l'élimination des perturbateurs endocriniens, de l'interdiction des pesticides, mesures qui devraient être mises en œuvre en priorité pour freiner la mauvaise santé de la population des pays riches ? Rien de tout cela n'est programmé, il ne faudrait quand même pas perturber le business de l'agroalimentaire ! Il ne reste plus à ceux qui attribuent une forme de toute-puissance à la technologie médicale de brûler des cierges et de continuer naïvement à croire qu'elle dénichera toujours « quoi qu'il en coûte » la baguette magique – un nouveau traitement ou un nouveau vaccin – pour nous accorder le salut. Il faut dire que le clergé en blouse blanche se donne beaucoup de mal pour nourrir et entretenir cette foi en une pseudo-science omnipotente et sacralisée. Il ne se passe pas un soir sans qu'ils viennent ânonner leur catéchisme hypnotique à la messe du 20 heures. Alors que l'histoire de l'humanité nous enseigne que *« ni les utopies, ni le progrès sacralisé n'ont tenu leurs promesses... ils ont*

offert, au lieu des paradis promis, tantôt des serpents et tantôt de nouvelles médiocrités^[35] ».

Pouvons-nous vraiment faire confiance à ceux qui brandissent le drapeau du « solutionnisme technologique », pour préserver notre bien-être et notre santé ? Le doute est légitime si l'on prête attention aux déclarations des plus fervents adeptes de cette idéologie que sont – puisqu'il faut bien nommer la principale menace – les transhumanistes. Ce sont eux qui, dans leur délire technico-scientifique, nous promettent l'imminence d'un progrès sans frein, l'avènement d'humains hybridés avec des machines d'une intelligence infinie pour qu'ils soient plus forts, plus intelligents et qu'ils puissent, rassasiés de bonheur, vivre en bonne santé jusqu'à... une date indéterminée puisque, nous promettent-ils, la mort sera vaincue. Cependant, confrontés à « l'épreuve du pangolin », un petit mammifère exotique recouvert d'écailles, ces prétendus sauveurs de l'humanité qui prédisaient que l'homme allait contrôler le Vivant et conjurer la mort, se sont montrés d'une souveraine inefficacité. Ces orgueilleux transhumanistes qui s'obstinent à vouloir nous barder de capteurs divers et variés de haute technologie se sont vu infliger un fracassant camouflet. Ils n'ont pu que constater leur impuissance en assistant à l'effondrement de leur hubris technologique incapable de stopper la prolifération d'un petit virus qui a décidé de se loger dans nos poumons et de venir, tel un grain de sable, bloquer leurs savants projets. Voyant donc leur vanité se fracasser brutalement sous nos yeux pour une simple histoire de virus, ils avaient disparu quelque temps des plateaux de télévision. Terrifiés par la pandémie, ils avaient été obligés, comme tout un chacun, de prendre des mesures archaïques et de se mettre en quarantaine comme le faisaient nos ancêtres au Moyen Age.

Mais où est donc le nouveau Prométhée qu'ils nous promettaient tant et qui devait nous faire oublier notre fragilité ? Au printemps 2020, nous nous

sommes tous rendu compte en quelques jours des carences de la médecine hypertechnicienne dans la vraie vie. Faute d'être des Prométhée tout-puissants, ceux qui étaient atteints par l'infection en étaient réduits à avaler du paracétamol et à rester cloîtrés chez eux. Brutalement, ils ont été confrontés à leur profonde vulnérabilité qui les exposait aux atteintes les plus graves. Pétrifié, le nouveau Prométhée tant promis a tenté désespérément au mois d'août 2020 de se préserver du virus derrière une pièce de tissu de quelques centimètres carrés. Confrontés à cette pandémie, nous avons vu le fantasme démiurgique des transhumantes se volatiliser tout à coup, et leur utopie paraît encore plus délirante. Le coronavirus a sonné le « sauve-qui-peut » parmi ses thuriféraires et les ramène à leur dimension d'humains confrontés à la réalité de leur vulnérabilité et de leur finitude dont ils cherchaient à s'échapper par tous les moyens.

Néanmoins, même si cette pandémie constitue une épreuve implacable pour ceux qui ont une foi inébranlable dans la technique et sont persuadés que notre société de start up est à la pointe du progrès salvateur, ils ne désarment pas pour autant. Il en faut beaucoup plus à ces mégalomanes ; ils caressent toujours le projet de réduire en cendres une médecine trop artisanale à leurs yeux et trop faillible puisque pratiquée par des humains qui cherchent à exprimer toute leur humanité dans leurs soins. Nullement déconfits par leur mésaventure, ils se pressent à nouveau pour parader sur les plateaux de télévision et professer leur foi en la toute-puissance technologique qui va nous permettre de prendre le dessus sur tout ce qui pourrait affecter notre santé. Mais pouvons-nous encore les croire ?

La foi inébranlable en un progrès scientifique sans fin que voulaient nous imposer les transhumanistes va-t-elle enfin s'éteindre, entraînant avec elle la disparition du paradigme scientifique qui sous-tend cette conviction ? Il est encore trop tôt pour l'affirmer car le danger demeure, le désir d'un homme

augmenté en fait toujours rêver certains... Mais il ne fait plus aucun doute en ces jours d'automne 2021 que cette crise sanitaire est en réalité le reflet d'une crise plus profonde et plus essentielle, une crise morale qui nous oblige à nous interroger sur notre nature humaine, sur ce qui nous rend humains. Cette interrogation peut-elle nous éviter l'ultime catastrophe, la disparition de nos valeurs, de notre dignité et de tout ce qui fait notre humanité ?

Jour après jour se dessinent avec plus de précision les contours d'un débat de société fondamental entre deux conceptions du monde et de l'être humain. Le débat entre progressistes et réactionnaires est totalement périmé. Nous sommes de nos jours confrontés à un autre défi. Devons-nous adhérer aux thèses défendues par les apôtres du tout technologique, ceux qui vénèrent le nouveau veau d'or, le scientisme, et réduisent l'être humain à une machine biologique ? Ou bien sommes-nous capables de sortir de cet obscurantisme scientiste en embrassant une vision plus généreuse et plus riche du Vivant et donc de l'être humain ? Laisserons-nous le Vivant refaire surface dans ce monde trop policé où l'on nous promet d'être augmentés, optimisés, perfectionnés... ?

Pour trouver des réponses à ces questions, il est temps de sonder d'une façon plus précise les propositions des zéloteurs du « tout technologique » que sont les transhumanistes.

L'homme augmenté est-il une belle promesse ?

« Singes en colère, nous nous sommes imaginés, à cause de notre habileté simiesque, être des anges, des dieux... »

Le mythe d'Icare

« Au début était le mythe, quelque chose d'indéfinissable qui n'a jamais été mais qui se produit toujours, l'ADN codé de la psyché humaine. »

– Jean Houston^[36]

Il était une fois un roi, le roi Minos, qui régnait sur la Crète et qui ordonna la construction d'un labyrinthe pour y enfermer le Minotaure, un monstre au corps d'homme et à la tête de taureau, fruit de l'amour adultère de sa femme avec un taureau blanc donné par le dieu Poséidon. Ce fut Dédale, célèbre architecte, qui fut chargé de dessiner les plans du labyrinthe.

Tous les neuf ans, pour se nourrir, le Minotaure devait dévorer sept jeunes hommes et sept jeunes femmes d'Athènes. A Athènes, Thésée, le fils du roi, voulut mettre fin à ce terrible massacre et se joignit alors volontairement à ceux que le sort avait désignés. En arrivant en Crète, il rencontra Ariane, la fille du roi Minos, qui s'éprit éperdument de lui. Contre la promesse d'un mariage, elle accepta de l'aider dans son projet. Mais, réalisant que personne ne pouvait sortir vivant du labyrinthe, elle demanda à Dédale une solution : « Hélas, moi-même je ne saurais y parvenir seul », lui dit-il. « Mais prends cette pelote de fil et donne-la à Thésée. Dis-lui de la dérouler dès son entrée dans le labyrinthe, lorsqu'il voudra trouver la sortie, il lui suffira alors de suivre le fil. »

Sur ses conseils, Ariane donna la pelote de fil à Thésée, ainsi qu'un glaive pour tuer le monstre. Thésée entra dans le labyrinthe et déroula le fil comme convenu. Lorsqu'il trouva le Minotaure endormi, il le tua. Puis, suivant le fil, il retrouva sans encombre son chemin vers la sortie. Victorieux, Thésée et Ariane libérèrent les malheureux prisonniers et s'enfuirent, quittant la Crète pour Athènes.

Quand Minos découvrit la fuite de sa fille, il entra dans une violente colère. Persuadé que Dédale l'avait aidée, il le fit enfermer dans le labyrinthe, avec son fils, Icare. Très vite, ces derniers se rendirent compte

que, sans fil, il leur serait impossible de s'en échapper. C'est ainsi que les jours puis les semaines passèrent, les deux hommes étant abandonnés à leur triste sort.

Un matin, alors que Dédale levait les yeux au ciel pour implorer la clémence des dieux, une idée illumina son esprit. Il se tourna vers son fils et lui dit : « Icare, notre fuite est entravée par la terre et par l'eau, mais l'air et le ciel sont libres. A l'image de ces oiseaux, nous allons voler et fuir ce maudit labyrinthe. » Immédiatement, ils se mirent à la recherche de plumes d'oiseaux, tombées au sol. Ils en rassemblèrent suffisamment pour que Dédale puisse confectionner de grandes ailes. L'astucieux et habile inventeur attacha les plumes entre elles grâce à de la cire. Puis, il les fixa sur les épaules de son fils et sur les siennes. Avant de retrouver la liberté, Dédale prit soin de mettre en garde son fils : « Icare, je te conseille de voler ni trop bas, car l'humidité risquerait d'alourdir les ailes, ni trop haut, car la chaleur du soleil pourrait faire fondre la cire de tes ailes et tu tomberais aussitôt. Vole sur une ligne médiane. » Tous les deux s'envolèrent au-dessus du labyrinthe, et celui-ci devint à leurs yeux de plus en plus petit, jusqu'à disparaître complètement. Ils quittèrent ainsi la Crète.

Ce vol était l'occasion pour Icare de découvrir de nouveaux horizons : il admirait les plaines, puis les montagnes, observait à perte de vue une mer calme. Les oiseaux volaient près de lui, l'accompagnant dans ce rêve enchanteur. C'était un spectacle grandiose. Grisé par tant de beauté et oubliant les alertes de son père, Icare s'éleva toujours plus, se rapprochant dangereusement du soleil. Mais, ivre de liberté, il n'entendit pas les cris de son père, qui le suppliait de revenir près de lui. La cire se mit à fondre, les ailes se détachèrent et Icare tomba dans la mer en une longue et vertigineuse chute. Puis les eaux se refermèrent sur lui.

Le transhumanisme : l'ultime imposture des scientifiques

« C'est le scientisme, et non la science, qui désunit l'humanité, et le scientisme se déploie par le despotisme d'une rationalité sans rival^[37]. »

Nos ancêtres savaient mesurer les défis auxquels est confronté l'homme dans son existence. Pour en éclairer les différentes facettes, ils faisaient volontiers appel aux mythes qui préfiguraient pour eux une réalité. Il en est ainsi du mythe d'Icare, qui illustre parfaitement les dangers que nous font courir ceux qui éprouvent une fervente croyance en la technologie. Icare incarne l'homme qui veut toujours aller plus haut, plus loin, être toujours plus fort et dépasser ainsi sa condition d'homme, s'en libérer, mais qui, très vite, est aspiré dans une spirale sans fin de toute-puissance. Il fait preuve d'hubris, ce sentiment d'orgueil et de démesure que les Grecs redoutaient tant, car il savait qu'il déréglerait irrémédiablement le cours naturel de la vie, entraînant malheurs et catastrophes. Alors que son père, Dédale, représente le sage prudent qui connaît le danger qu'encourt l'homme en tentant de déployer une toute-puissance. Il demande donc à son fils de faire preuve de retenue et d'une juste mesure pour éviter de se laisser emporter trop loin par son désir de repousser les limites de sa condition. Dédale sait que son fils, même s'il peut bénéficier de certains expédients pour voler, est soumis à des contraintes qu'il doit impérativement respecter.

Quelle que soit l'époque, l'homme a toujours refusé de se plier aux circonstances qui lui étaient imposées et, de tout temps, il a cherché à dépasser sa condition humaine en prolongeant les pouvoirs de son corps grâce à l'invention d'outils. Il s'est souvent aventuré à taquiner ses limites et même quelquefois à aller au-delà. L'intention est louable et a certainement favorisé l'émergence d'un mieux-être, car son inventivité, sa créativité, qui se sont traduites par la conception d'outils et le déploiement

de technologies de plus en plus performantes, ont permis à l'homme d'avoir davantage de possibilités d'agir. Sans ce désir, l'homme n'aurait pas appris à maîtriser le feu, à inventer la roue, la charrue, etc. Le transhumanisme n'est que l'aboutissement de ce désir et ne présente donc aucun caractère de nouveauté dans l'histoire de l'humanité pourraient penser certains lecteurs. Et pourtant si ! Car aujourd'hui l'homme moderne dispose d'un tel pouvoir technologique que le risque est grand pour lui de se « brûler les ailes », de transgresser sa condition humaine ; il lui est tout à fait possible de transcender ses limites biologiques. La question qui se pose alors est de savoir jusqu'à quel point les transhumanistes pourront manipuler l'humain. Pourront-ils continuer à répandre l'illusion que le salut de l'homme réside dans la technologie en prenant le risque d'amener l'être humain à perdre son humanité ?

Depuis le début des années 1990, certains penseurs se sont mis à rêver de la possibilité non pas de changer les rapports sociaux en vivant « le grand soir », mais de transformer l'homme pour qu'il puisse amplifier ses capacités physiques, cognitives et psychiques d'une façon illimitée en transcendant sa constitution biologique et en procédant à une hybridation de l'homme avec la machine. Tous les moyens sont bons, la chimie, la génétique, les nanotechnologies, l'intelligence artificielle et autres, pour lutter contre le vieillissement et accroître la longévité de l'être humain bien au-delà de ses limites naturelles. Soustrait au vieillissement et à la mort, l'homme pourra pleinement jouir de son fantasme de toute-puissance et programmer des enfants scientifiquement parfaits grâce au clonage, et ce, au risque d'une standardisation de l'espèce humaine.

Ce courant de pensée, le transhumanisme, prédit donc l'apparition d'un homme nouveau revu et corrigé par la technique, l'homme augmenté, une sorte de surhomme ou plutôt de super-machine biologique capable de

prendre la maîtrise de sa propre évolution, si bien qu'il serait immortel. Ce courant de pensée « *travaille à l'avènement d'un post-humain, d'une forme d'Homo Novus qui transcende la biologie, par exemple avec une intelligence artificielle surpassant la nôtre* ^[38] ». Francis Bacon, à la fin du XVI^e siècle, invitait l'homme à se rendre maître de la nature. Aujourd'hui, le transhumanisme nous invite à développer une maîtrise technologique totale du Vivant.

C'est cet âge d'or qui nous est promis grâce à la mise au point d'un élixir de jouvence élaboré au moyen d'une pharmacologie de plus en plus sophistiquée, de biotechnologies, de nanotechnologies, de génie génétique ; un élixir dont l'effet serait démultiplié grâce aux apports de l'informatique et des sciences cognitives. En utilisant toutes ces sciences, le résultat promis serait d'améliorer l'espèce humaine et de pallier ainsi ses insuffisances pour transformer l'*Homo sapiens sapiens* en un être plus performant, une espèce de super-héros. Il serait libéré de tout déterminisme naturel pour accéder à un nouveau stade de l'évolution, la post-humanité.

Pour ces zélateurs de la surenchère technologique, il suffirait de pallier nos déficiences physiques en nous plaçant quelques prothèses très sophistiquées ou quelques puces électroniques sous la peau pour nous transformer en super-machines. Grâce aux progrès de la robotique, de la bio-ingénierie, des techniques biomédicales, l'homme verra son corps capable non pas d'être réparé mais « augmenté ». Il deviendra ainsi un cyborg ^[39], un homme-machine, résultat d'un couplage entre l'être humain et des machines de plus en plus sophistiquées. Si bien que cet être humain fantasmé sera pourvu d'une telle capacité à guérir son corps que celui-ci, osent-ils affirmer, deviendra immortel. Ils en viennent donc à récuser sans aucune équivoque la réalité ultime qui attend tout être vivant : la mort. Mais quelle est la vision de l'homme qui sous-tend cette volonté ? « *Le*

transhumanisme aspire à la perfection. Reste à savoir si la perfection vaut mieux. Les catastrophes sont toujours parfaites, les chefs-d'œuvre jamais^[40]. »

« *Il faut encore porter du chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse*^[41] », écrivait Nietzsche. Oui, il est important de ne pas succomber à l'idée obsédante de perfection ou d'ordre, car l'ordre sans diversité ni nuances ne produirait que fadeur et monotonie et cette obsession nécessiterait de surcroît de devoir tout contrôler. Nous courons alors le risque de ne jamais pouvoir accoucher d'une étoile qui danse mais, au contraire, de nous plier à ce qui sera défini comme étant la normalité physique, intellectuelle et psychique, nous abreuvant ainsi sans cesse à l'insipidité d'une vie normative dotée d'un confort anesthésiant, une vie bien lisse, bien ordonnée mais ô combien triste et ennuyeuse. D'autant plus qu'une totale maîtrise va aussi se traduire par la mise sous tutelle de ce prodigieux potentiel que nous possédons tous et qui nous permet de nous exprimer de façon singulière. Elle va donc aboutir inexorablement à une perte de liberté pour chacun d'entre nous puisque cette part d'indétermination, cette singularité qui nous est propre ne pourra plus s'exprimer. Il y a donc tout lieu de penser que l'homme augmenté, fruit de l'ivresse technoscientifique, sera réduit à un hybride homme-machine « *adaptable aux exigences d'une société axée sur la performance et la concurrence*^[42] ».

L'homme augmenté sera donc un « post-humain », résultat de la fusion de l'humain et de la machine, vivant en Occident, suffisamment riche pour se payer tout cet arsenal biotechnologique et qui n'aura qu'un souhait : se conformer aux normes occidentales de l'homme idéal, toujours plus fort, plus beau, plus performant, plus intelligent... et ayant le secret espoir de vivre presque éternellement grâce aux apports des techno-sciences. Ayant

parfaitement assimilé ces contraintes normatives et enivré de toutes ces promesses, il aura l'illusion de devenir étranger à toute vulnérabilité, au doute, à toute question existentielle puisque la science lui promet l'immortalité. Il ne fait aucun doute que le réveil sera douloureux car l'accomplissement de l'homme ne peut pas se réaliser en obéissant aux diktats d'une science omnipotente. Il a besoin d'autre chose pour exprimer tout ce qui constitue son humanité, mais cette « autre chose » ne présente aucun intérêt pour les transhumanistes.

Pour Nick Bostrom, militant de la première heure de la cause transhumaniste, « *l'espèce humaine se partagerait [...] en deux espèces, ou plus, n'ayant plus grand-chose en commun, à l'exception de leur histoire partagée. Les génétiquement privilégiés pourraient être sans âge, en bonne santé, des super-génies d'une beauté physique sans défaut*^[43]... », si bien que « *ceux qui décideront de rester humains et refuseront de s'améliorer auront un sérieux handicap* » dans ce monde de surhommes. Ils seront l'objet de dérision, « *constitueront une sous-espèce et formeront les chimpanzés du futur*^[44] », soustraits ainsi à toute forme de dignité.

Cette vision de l'homme augmenté n'est donc pas sans conséquence sur le type de société à venir puisqu'elle accentuera la discrimination (notamment en raison du coût de l'arsenal technologique nécessaire), vis-à-vis d'une grande partie de l'humanité qui sera laissée de côté et déconsidérée. Elle nous amène à nous poser la question de savoir si nous aspirons à voir le monde évoluer de telle sorte que soit promue une inégalité toujours plus considérable, celle qui règnerait entre ceux qui resteront humains et les hommes augmentés. Certains, soutiennent les transhumanistes, pourront vivre plus de quatre cents ans, alors que d'autres ne passeront pas les 70 ans d'espérance de vie. Raymond Kurzweil, un autre fervent adepte du transhumanisme, pense même qu'en 2050

« quiconque possède un corps sain et un solide compte en banque aura une chance sérieuse d'accéder à l'immortalité en trompant la mort de décennie en décennie. »

En quête de vie éternelle

« La folie euphorique du transhumanisme porte au paroxysme le mythe de la nécessité historique du progrès et celui de la maîtrise par l'homme non seulement de la nature, mais aussi de son destin, en prédisant que l'homme accédera à l'immortalité et contrôlera tout par l'intelligence artificielle^[45]. »

En quête de vie éternelle, certains individus s'en remettent à une nouvelle religion. Animés d'une croyance aveugle en la science qui leur promet de les guérir de la mort, ils sont prêts à faire appel soit à l'intelligence artificielle pour télécharger leur esprit sur une puce électronique, soit à conserver leur corps dans le froid. Ils ont ainsi recours à des sociétés qui leur proposent, contre le versement de sommes d'argent importantes, de les cryogéniser dans l'espoir de les ressusciter quand la médecine sera capable de soigner l'affection qui les aura emportés dans l'au-delà. Certains se font vitrifier complètement, leur sang étant remplacé par une solution de glycérine qui fait office d'antigel et empêche ainsi la formation de cristaux de glace nuisibles aux cellules. Alors que par mesure d'efficacité d'autres sociétés technologiques proposent à leurs clients de ne cryogéniser que leur tête et leur cerveau (!) à leur mort clinique, espérant qu'un jour (?) la science aura suffisamment progressé pour leur redonner un corps de chair en ayant recours à des cellules souches. Quand cela sera-t-il possible ? Ils ne le savent pas, mais comme tous les nouveaux convertis ils ont une foi inébranlable en la science et sont convaincus que le jour tant attendu surviendra.

Face au dessein des sciences technologiques qui, dans leur toute-puissance, nous promettent de nous délivrer de notre finitude, nous pouvons

légitimement nous demander si cette attente messianique verra un jour son accomplissement. Aujourd'hui, rien ne peut nous faire penser que cela sera possible. Accordons quand même quelque crédit à cette hypothèse et réalisons cette expérience de pensée. *« Admettons que l'homme immortel soit possible, un double problème va se poser : plus personne ne mourant, la terre va être surpeuplée. Comment nourrir tout le monde ? Si pour ne pas surpeupler la terre on arrête de faire des enfants, l'humanité ne va plus se renouveler. Comment alors maintenir la diversité humaine ? La biodiversité de l'humanité s'épuisant, celle-ci risque fort de mourir non plus de faim, mais mourir ontologiquement, son être étant atteint. L'hypothèse de l'homme immortel montre que si celle-ci devait se réaliser, elle entraînerait la mort de l'humanité^[46]. »*

La seule chose avérée est le prix élevé qui sera demandé à ces croyants pour goûter à l'éternité. On peut aussi, à juste titre, douter qu'à leur « résurrection » les adeptes de cette nouvelle religion (qui faisait leur singularité, leur identité) aient préservé leur personnalité après ce voyage dans la froideur du néant. Et puis, que deviendront-ils, seuls sans leurs amis, privés de tous ceux qui les entouraient, les aimaient et qui n'auront pas pu ou pas voulu se payer ce délire ?

Oui, certains d'entre nous veulent créer une nouvelle religion, une techno-religion qui nous promet non pas l'éternité dans l'au-delà mais l'immortalité dans le monde terrestre. Si, pour Nietzsche, Dieu est mort, pour certains fanatiques de la technologie l'homme augmenté serait le nouveau Dieu tout-puissant.

D'autres comptent sur l'intelligence artificielle pour combler leur désir d'éternité. Bien qu'il n'existe aucune preuve montrant que la conscience soit un produit du cerveau, ils sont convaincus de pouvoir transférer la conscience humaine sur une puce d'ordinateur d'ici 2045 et garantir ainsi

une immortalité digitale. De grosses fortunes sont investies dans ces projets et des fondations sont créées pour soutenir des mouvements qui revendiquent être des mouvements transhumanistes religieux. Ces mouvements technico-religieux « *professent le salut par les ordinateurs quantiques, la résurrection par le téléchargement de la conscience et la vie éternelle dans le cloud universel*^[47]... ».

Raymond Kurzweil, un des plus fervents prophètes de cette nouvelle religion, pense que l'intelligence artificielle va devenir un substitut d'un Dieu tout-puissant avec lequel il aimerait entamer un dialogue des plus profonds : « *J'aimerais demander à cette intelligence artificielle, dans le futur : quels devraient être mes buts ? Quelles devraient être mes actions ? Pourquoi suis-je ici ?* » Il explique dans son livre *Humanité 2.0. La bible du changement* comment, lorsque son père est décédé alors qu'il était âgé de 15 ans, il prit soin de collecter le maximum de données sur son cher défunt : ses écrits, ses photographies, ses films..., tout ce qui pouvait nourrir son souvenir, qu'il conserva précieusement. Au fur et à mesure des années émergea son projet d'intégrer toutes ces données dans un ordinateur dans le but de faire revivre virtuellement son géniteur. Dans son livre, il écrit : « *Télécharger un cerveau humain signifie scanner tous les détails essentiels et les installer ensuite sur un système de calcul suffisamment puissant. Ce processus permettrait de capturer l'intégralité de la personnalité d'un individu, sa mémoire, ses talents, son histoire* », avec le fol espoir de pouvoir un jour retrouver l'être cher, n'ayant aucun doute que ce qui définit la personnalité, l'individualité d'une personne pourrait se télécharger sur un ordinateur !

De toute évidence, il ne s'agit donc plus pour les transhumanistes d'encourager les progrès scientifiques pour améliorer notre santé, mais d'un changement radical dans la façon d'appréhender la condition humaine qui

se traduira par une complète négation des valeurs humanistes d'entraide, de fraternité, de justice, faisant fi de la nécessité pour l'être humain d'appartenir à un groupe social s'il veut exister et révéler tout son potentiel. Car ce projet qui repose sur l'illusion puérile que le temps de l'homme-Dieu est advenu et qu'il va enfin se manifester dans sa toute-puissance va se traduire par la naissance d'un monde individualiste où seul comptera pour un individu la conservation de sa petite personne. L'homme ressuscité, que ce soit après un long séjour dans le froid ou au travers d'une machine, se retrouvera bien seul, tel un zombie grotesque et pitoyable ayant oublié qui il est, ce qui constitue l'intimité de son être, ce qui en aucun cas ne peut être conservé ni dans une machine ni dans une vitrification.

Ce projet d'être réduit à l'objet d'un fantasme mégalomane ou à celui d'une utopie du marché se traduirait donc par l'enfermement dans une société de castes dominée par des surhommes promus à l'immortalité. Tout cela n'est guère exaltant.

Il est évident que la mort est une grande épreuve à traverser, mais « *comme humains nous sommes structurés par la conscience de la finitude*^[48] ». Ainsi, tout fantasme d'immortalité ne pourra jamais être assouvi. Aucune des techniques médicales, même les plus sophistiquées comme le clonage, la cryogénie et le téléchargement du cerveau dont les transhumanistes sont particulièrement friands, ne se révélera efficace pour se dresser contre l'inéluctabilité de la mort. Et si l'on en croit Jacques Lacan, c'est mieux ainsi, car « *la mort nous aide à vivre. Si la vie était sans fin, l'homme deviendrait fou*^[49] ! » Nous ne pouvons que l'apprivoiser, mais certainement pas par les expédients que les transhumanistes tentent avec un aplomb imperturbable de nous vendre.

Il est à noter que cette promesse d'immortalité se répand au moment où l'espérance de vie est en train de baisser dans les pays anglo-saxons mais

aussi en France. L'utopie post-humaniste risque donc bien de se réduire en une occultation de la finitude humaine, « *un refus pathétique d'accepter que la mort donne son sens à la vie elle-même*^[50] ».

Quant à la vieillesse, elle est de plus en plus perçue comme un spectre hideux à repousser par tous les moyens. Certains espèrent relever le défi du temps qui passe et tentent d'effacer ses empreintes en faisant appel à différentes techniques proposées par la médecine anti-âge, mais des études effectuées auprès d'eux montrent que la satisfaction qu'ils en retirent n'est que de courte durée. Il est certainement plus sage d'accepter les désagréments causés par le poids des ans, en considérant que les plaisirs de l'apparence sont éphémères et que « *si l'on ne peut s'empêcher de vieillir, on peut s'empêcher de devenir vieux*^[51] », on peut éviter que notre âme soit ridée par les peurs, les doutes, les peines, les regrets... en appréciant la connaissance de soi plus profonde qu'apporte le fait de vieillir. La vieillesse est alors « *comparable à l'ascension d'une montagne. Plus vous montez, plus vous êtes fatigué et hors d'haleine mais combien votre vision s'est élargie*^[52]! » Alors que refuser l'issue inéluctable de la vieillesse, refuser de laisser la vie œuvrer en soi, est non seulement peine perdue mais risque de nous empêcher de faire bon usage du temps qui nous reste à vivre, sachant que moins il en subsiste, plus il se révèle être précieux pour réaliser de nouveaux rêves. L'acceptation représente alors une occasion insoupçonnée de goûter tant qu'il est encore temps au Vivant, alors que « *refuser de mourir, refuser de vieillir, c'est refuser de s'humaniser... Nous nous transformons alors en ces concrétions pierreuses, en ces véritables calculs qui bloquent nos reins, qui bloquent le passage du flux de l'être, en ces statues liftées au seuil de la vieillesse*^[53]. »

La vieillesse est donc une des manifestations de notre finitude auxquelles nous devons nous accommoder, car quelles que soient les promesses des

transhumanistes, l'être humain augmenté, technicisé, chosifié y sera confronté.

Aussi, au lieu de vouloir acquérir à tout prix un élixir de jouvence ou de courir après une immortalité illusoire, en un mot au lieu de prêter l'oreille aux transhumanistes qui sont convaincus de pouvoir « *sauver une humanité "fatiguée" de ses limites, de la finitude et de la faillibilité inhérentes à l'homme* ^[54] », mais qui en vérité cherchent à sublimer coûte que coûte l'angoisse qui les étreint face à leur vulnérabilité, ne serait-il pas plus judicieux d'accepter une bonne fois pour toutes que l'être humain tôt ou tard est confronté aux limites de sa condition humaine ? Il ne fait aucun doute que le fait d'accepter sa vulnérabilité et même sa finitude rend l'envie de vivre encore plus pressante sachant qu'un jour tout s'éteindra. « *Une fois [l'idée] admise que la mort ne s'excise pas comme une tumeur du tissu vivant de notre vie mais qu'elle est consubstantielle, le pas principal est franchi* ^[55]. » Loin de nous enfermer dans les angoisses de la mort, la prise de conscience de la fragilité de notre vie humaine nous aide à mieux discerner ce qui est essentiel et nous oblige à nous révéler à nous-mêmes, en nous invitant à goûter sans tarder à la saveur inestimable d'être pleinement vivants sans être altérés par la vieillesse puisque nous sommes toujours habités par nos rêves qui demeurent intacts.

La vision du post-humain qui nous incite à courir après une jeunesse fantasmée, même si elle se révèle une imposture, est dépeinte entre autres par des investisseurs de la Silicon Valley qui se positionnent sur le marché de l'allongement de la vie et des maladies liées à l'âge. Ils sont liés aux GAFA ^[56] et ont par exemple créé la California Life Company (Calico). Cette société de biotechnologies fondée en 2013 par Google a pour seul but de relever le défi de la lutte contre le vieillissement et les maladies associées ayant pour projet de « tuer la mort ». Belle trouvaille pour

rassurer ceux qui risqueraient d'être anéantis par leur peur de mourir, ou plus vraisemblablement pour nous inciter à consentir à toutes les formes de progrès technologique qui rapporteront avant tout des espèces sonnantes et trébuchantes à ceux qui en font la promotion. Plus sérieusement, l'histoire nous montre qu'il est préjudiciable de laisser notre avenir entre les mains des puissances d'argent ou de fournisseurs de technologies qui n'ont cure de savoir si l'être humain aspire à autre chose que d'être considéré comme un objet, une chose, un produit transformé pour répondre aux intérêts du marché et être rentable. Ils considèrent l'individu comme un système d'information riche de données qu'ils s'empressent d'exploiter pour en tirer le maximum de profits. Il n'a échappé à personne que les principales entreprises pharmaceutiques se sont alliées à Google. « *Il s'agit de marier l'extraordinaire capacité de Google à collecter et traiter de gigantesques masses de données, et la faculté de l'industrie pharmaceutique à gorger tout un chacun, sur la base de corrélations établies au sein de ces données, de produits prétendument adaptés à son cas*^[57]. » En un mot : toujours mieux nous connaître pour mieux contrôler nos choix et nos désirs dans le but évidemment de récolter toujours plus de profits pour les grandes entreprises. Car une fois connecté, l'individu participe de bon gré ou malgré lui à cette entreprise qui consiste à collecter un maximum de données biométriques pour que les algorithmes puissent les analyser et le conseiller. Il se soumettra ainsi, malgré lui, au monitoring complet de sa vie. Mais l'être humain usiné par les technosciences dans le but d'avoir une plus grande valeur marchande sera-t-il plus heureux pour autant ? Là n'est pas la question pour les transhumanistes. Seul compte pour eux le fait de façonner et rectifier les humains pour les ajuster au monde tel qu'il est et les rendre ainsi « *plus adaptés aux contraintes qui pèsent sur eux*^[58] ».

Pour ma part, ce projet me fait froid dans le dos. Promouvoir l'augmentation de l'être humain par la grâce de la technologie évoque les pages les plus sombres de l'histoire du XX^e siècle. Cette volonté témoigne d'une certaine conception de l'être humain qui est alors considéré comme une chose que l'on instrumentalise, refaçonne et remodèle à volonté pour être toujours plus rentable.

Le transhumanisme risque donc bien de se transformer en une nouvelle utopie totalitaire qui, comme celles du XX^e siècle, effacera l'être humain en tant que sujet. Il représente une menace bien réelle aux conséquences aussi redoutables que celles engendrées par les totalitarismes du siècle précédent qui avaient le projet de créer « l'homme nouveau ». *« La biotechnologie sera capable d'accomplir ce que les anciennes idéologies ont maladroitement tenté de réaliser : enfanter un nouveau genre humain^[59]. »* Chacun sait qu'elles ont abouti à la négation de l'humain si fragile et si imparfait, à l'oubli de l'être et donc à une déshumanisation totale de l'individu. *« Ainsi les révolutions sociales et politiques ayant démontré, outre leur démente, leur incapacité à faire advenir la nouvelle humanité, on s'en remet à la révolution médicale et génétique pour honorer la même attente... Les idéologies vénéraient un homme abstrait, les transhumanistes vénèrent un homme de plus en plus réduit à sa biologie : ces deux réductions, chacune à sa façon, insultent l'humanité^[60]. »* Quel est cet avenir si radieux, ces lendemains qui chantent, ces « grands soirs » que nous promettent les transhumanistes, promesses qui ne font que nourrir la peur de vivre ? Jusqu'où iront-ils trop loin dans ce projet de fabriquer un surhomme ? Telles sont les questions que l'on doit se poser quand on prend connaissance des promesses délivrées par les transhumanistes.

Promesses du transhumanisme

« Pensez-vous à tous les sermons, les jeûnes, les disciplines astreignantes que les gens se sont imposés à travers les âges pour tenter d'ennobler leur personne ? Bientôt il sera possible d'atteindre bien mieux les mêmes objectifs en avalant chaque jour un cocktail de comprimés^[61]. »

En préambule, je voudrais préciser que je ne suis pas un technophobe, mais je considère qu'il est bon de réfléchir sur l'usage que l'on fait des avancées technologiques pour « *déterminer quelque chose comme un juste milieu entre ce que permettent, ce que promettent les techniques et ce en quoi elles menacent de nous déshumaniser*^[62] ». Ce n'est donc pas le progrès technologique en soi qui représente un danger, mais son mésusage, son développement illimité et la façon totalement irréfléchie d'y recourir. Il peut mener au meilleur comme au pire. Promouvoir, par exemple, la technologie médicale et les avancées biomédicales pour soulager la souffrance est tout à fait légitime car elles représentent un apport essentiel dans l'arsenal diagnostique et thérapeutique de la médecine occidentale, mais faut-il pour autant considérer que « *la vie est une question technique qui exige une réponse technique*^[63] » ? Si l'on répond positivement à cette question, alors notre dépendance à la technique qui s'approprie le Vivant est totale. Et que devient alors l'homme dans cette technicisation du Vivant ? Rares sont les réflexions éthiques qui permettent de trouver des réponses claires à ces questions ou, quand elles sont élaborées, l'avancée technologique est tellement bien installée dans notre vie quotidienne qu'il est trop tard, elle ne supporte plus aucune discussion. La recherche et ses applications technologiques avancent toujours plus rapidement que les réflexions éthiques sur leur bien-fondé ou leurs dangers éventuels. Nous courons donc le risque de voir se déployer une science sans conscience, sans valeurs, ce qui ne peut conduire qu'à une plus grande déshumanisation. Ces réflexions s'avèrent donc de plus en plus nécessaires pour mieux estimer les conséquences sociales, environnementales et médicales des applications technologiques du fait de notre dépendance toujours plus grande vis-à-vis

des outils technologiques dans notre quotidien. Dans l'Art de guérir, par exemple, la place de la technologie devient si importante que la logique de l'ingénieur, du constructeur de machines, a pris le dessus et peu à peu les médecins perdent la prise en considération de la globalité de l'humain. Cette emprise est si grande qu'il est légitime de se demander si cette mécanisation de l'humain ne nous expose pas au risque de le considérer uniquement au travers de critères biologiques à corriger, alors que, de toute évidence, l'humain est d'une complexité beaucoup plus grande ; il se déroule en son sein des interactions entre le biologique, la psyché parcourue d'interrogations spirituelles qui aboutissent à élaborer un être complexe qui cherche à trouver sa juste place dans son environnement.

Le danger essentiel qui guette chacun d'entre nous est donc de ne plus prendre en considération la globalité de son être. Disparaît alors le désir légitime d'être un sujet responsable de sa vie, un sujet qui accepte « *d'être l'auteur de sa vie, de participer à la singularité irréductible de sa présence au monde*^[64] ». Il va sans dire que ce renoncement ne sera pas sans conséquences sur l'évolution de notre condition humaine. Aussi, je revendique une juste place à la technologie pour qu'elle ne soit pas hégémonique mais développée au service d'un progrès plus humain, respectueux du Vivant et donc de la nature et de l'homme. Manifestement, ce fragile équilibre n'est pas ce que nous promettent les tenants du transhumanisme puisque leur frénésie mégalomane qui se traduit à coup de nanotechnologies, de biotechnologies, d'informatique, de sciences cognitives et d'intelligence informatique pour nous assister dans tous les domaines de notre existence et nous transformer en dieux vivants, les poussent à vouloir transcender la condition humaine.

*Où se situe la limite entre l'homme « réparé »
et celui qui est « augmenté » ?*

« La pâte humaine, dont on proclame qu'elle ne doit plus servir de chair à canon, n'a pas vocation non plus à entrer dans les cages à cobayes des utopies^[65]. »

Il est bien sûr tout à fait justifié de corriger nos déficiences en portant une paire de lunettes, une prothèse du col du fémur, des stents sur un vaisseau obstrué, des cristallins artificiels pour corriger notre vue, etc. Nous sommes tous ainsi un peu « réparés » par la technologie médicale et c'est tant mieux. Aujourd'hui, on peut même remplacer un membre par des prothèses de plus en plus intelligentes, comme celles qui sont conçues par l'armée américaine pour des soldats amputés. Les ingénieurs en biomécanique savent comment relier la prothèse au cerveau grâce à des électrodes placées sur des terminaisons nerveuses du membre amputé. Depuis les nerfs, un « signal » est transmis à un micro-ordinateur situé dans le membre bionique. A l'aide de ces prothèses, le sujet peut ainsi accomplir les gestes de la vie quotidienne.

Mais si ces progrès sont à saluer, il est de plus en plus difficile de définir précisément la limite qui existe entre un homme réparé et un homme augmenté. Elle devient de plus en plus poreuse et la zone grise qui pourrait les séparer est de plus en plus grande. Alors, quelle est la différence et jusqu'où faut-il réparer le corps ? Ce qui doit nous guider pour répondre à cette question réside dans la finalité. Il est donc *« légitime de se demander chaque fois qu'il s'agit d'augmenter l'humain, de le "prothéser", de le transformer génétiquement ou technologiquement : quel en est le dessein, [quelle en est] la finalité^[66] ? »* Car si le but ultime de ces augmentations est de « tuer la mort » et non plus de soulager une souffrance, on peut considérer que la limite est franchie. De plus, il est essentiel que la technique reste au service de l'accomplissement de l'humain. Il est important dans le cas d'un paraplégique, par exemple, de garder toujours présent à l'esprit que derrière l'exosquelette – une sorte de combinaison

qu'il porte et qui utilise des signaux émis par son cerveau afin de lui permettre de remarcher – il y a un être humain détenteur d'une histoire et porteur de fragilités, de doutes, de peurs. Il est donc nécessaire de prêter attention à l'ensemble de la personne et non pas seulement à son corps physique. Cette indispensable attention nous évitera de tomber dans le travers de simplifier le Vivant en réduisant l'humain à sa dimension biologique. Mais elle permettra aussi de discerner plus facilement où se situe la frontière entre un homme « réparé » et un homme « augmenté ». De nos jours, les technosciences sont capables de transformer le Vivant en modifiant notre génome et de toucher ainsi à la nature même de l'humain. On ne peut donc que s'inquiéter de la dérive qui peut s'effectuer entre le désir de réparer et celui d'augmenter, sous le prétexte d'améliorer nos capacités. Emettre l'hypothèse de pouvoir « fabriquer » un homme augmenté ne résulte pas de l'imagination fertile d'un auteur de science-fiction ni d'un simple fantasme d'adeptes d'une secte d'illuminés qui rêvent d'un humain programmable comme un logiciel d'ordinateur. Cela mérite d'être considéré avec soin et attention, car les technosciences ont un fort impact sur notre rapport au Vivant et l'augmentation de l'humain soulève un nombre considérable de questions. Cette vision a un retentissement sur notre aventure humaine, elle va impacter notre façon de vivre, mais aussi modifier notre représentation de l'humain, notre façon de le penser, et par conséquent notre rapport à soi et notre relation à l'autre. Cette relation à l'autre semble complètement occultée par les transhumanistes. Pourtant, en flattant les fantasmes de toute-puissance et d'autosuffisance, les relations humaines seront détériorées et le lien social, très altéré.

L'écrivain de science-fiction Alain Damasio en souligne bien l'importance dans une conférence où il développe ce qu'il appelle « le très humanisme ». Il nous invite à nous demander chaque fois que nous est

proposée une nouvelle technologie : « *Qu'est-ce que cette technologie vient ouvrir ou fermer dans mon rapport aux autres et au monde ? Est-ce qu'elle m'aide à mieux me lier à la nature, aux gens, à la société, à moi-même, ou est-ce qu'elle me coupe, me sépare de ce que je peux ?* » Car le lien à l'autre est essentiel pour s'accomplir, « *l'altérité est une chance pour devenir soi*^[67] ». Dans cette même conférence,^[68] Alain Damasio suggère à chacun « *d'accroître sa surface sensible, son spectre d'écoute et d'accueil pour retrouver un rapport direct avec le dehors, avec la nature, l'étranger et l'étrange chaos dans lequel [il] peut avoir l'impression de vivre* ». C'est ainsi que l'on pourra répondre plus précisément à cette question fondamentale : les projets des transhumanistes vont-ils nous rendre « plus humains » ou témoignent-ils plutôt d'une fuite éperdue provoquée par la peur de la mort?

L'âne aspire-t-il à devenir cheval ?

Certainement pas, répond saint Thomas d'Aquin : « *L'âne ne désire pas devenir cheval car il cesserait d'être lui-même*^[69]. » Comment alors l'homme peut-il aspirer à un post-humain sans perdre ce qui le constitue ? Est-il si fatigué de lui-même, a-t-il une telle mésestime, un tel mépris de lui-même pour poursuivre ce mirage ?

Il est vrai que de n'avoir pour seul objectif que de « tuer la mort » et survivre, et pour cela s'en remettre pieds et mains liés à la puissance tutélaire que représentent les biotechnologies n'est guère enthousiasmant. La quête de la survie a même quelque chose de mortifère car si s'empêcher de mourir représente le seul objectif de vie, on ne perçoit plus son mystère et on oublie très vite de vivre. Renoncer à vivre et à exprimer tout son potentiel, ce quelque chose d'unique et porteur de sens que l'on pourrait incarner témoigne d'une forme de démission de la part du transhumaniste.

Il n'attend plus rien de l'être humain et laisse derrière lui un paysage désolé, un monde désenchanté. Il a fait son choix : plutôt que de cultiver le désir d'exprimer le potentiel intrinsèque propre à chacun de nous, il n'a de cesse de transférer ce désir dans la manifestation de la toute-puissance de la technique. S'adonnant au techno-culte, et considérant que seules la science et les technologies permettront à l'humain de se transcender, il projette sur elles tous ses espoirs. L'intention des transhumanistes est claire : dépasser notre humaine condition, en finir avec nos failles, nos imperfections, nos incertitudes, pour nous transformer en des machines aux mécanismes parfaitement huilés grâce à l'apport de la biotechnologie. Leur ambition n'est donc pas de devenir plus humains mais de transgresser notre humanité, de dépasser notre finitude pour devenir des post-humains. A nos risques et périls, car celui qui se laisse persuader par les promesses des transhumanistes court le danger de s'aliéner, de se perdre, de se défaire de tout ce qui le rend bien vivant, mais aussi de se voir dépouiller de toute dimension métaphysique en abandonnant le désir de découvrir un sens et une orientation à sa vie. Alors que cette quête est l'un des moteurs d'une transformation intérieure et participe à constituer la grandeur de l'homme. Au lieu d'accéder à sa pleine humanité, à son humanité profonde, il s'expose à rester à la périphérie de son être en confondant ce qui fait la grandeur de l'homme avec la toute-puissance fantasmée de l'homme augmenté.

Un certain nombre d'Occidentaux ont balayé du revers de la main ce questionnement éthique et attendent de pied ferme de la science qu'elle atteigne cet objectif. C'est ainsi qu'il existe déjà des individus ne souffrant d'aucune maladie, mais en quête d'un corps parfait, sans âge, et d'un cerveau infaillible ou d'une vie plus productive, qui sont déjà bardés de capteurs portables pour contrôler différents paramètres de santé dans les

différentes activités qu'ils pratiquent. « *Pour eux le vieil adage connais-toi toi-même ne nécessite pas de s'adonner à la méditation ou à une forme d'introspection, mais consiste à collecter un maximum de données biométriques pour que les algorithmes puissent les analyser et ainsi puissent leur donner des conseils. Ces personnes qui s'examinent par le truchement incessant de ces appareils finiront par se voir davantage comme un assemblage de systèmes biochimiques que comme des individus*^[70]. » Ayant renoncé à l'exigence de l'introspection et ne sachant plus entamer le dialogue avec eux-mêmes, ils se considéreront peu à peu comme constitués d'un ensemble de fonctions susceptibles d'être augmentées grâce à un ensemble de technologies embarquées et l'implantation d'appareillages de plus en plus sophistiqués.

Mais est-il raisonnable de considérer l'être humain comme un assortiment de composants mécaniques que l'on pourrait manipuler à l'infini pour les perfectionner ? Et sera-t-il plus heureux pour autant ? Evidemment non, l'accomplissement de l'être est le fruit d'un processus dynamique qui résulte de l'intégration de toutes les dimensions de l'être pour qu'il puisse trouver toute sa place dans un environnement le plus large possible et continue à s'émerveiller devant la beauté et le mystère de la vie.

Ce constat nous pousse à nous questionner sur le rôle que la société s'apprête à donner aux médecins, car les tenants du transhumanisme ont une approche philosophique fondamentalement différente de l'approche humaniste qui imprègne notre médecine depuis des siècles. Ils ne se contentent pas de vouloir corriger nos déficiences mais, imprégnés du culte de l'homme parfait et de celui de la performance, ils ont élaboré un projet beaucoup plus ambitieux, celui de mettre en place un totalitarisme technologique des plus implacables pour contrôler l'humain par des dispositifs techniques et ainsi l'optimiser au maximum de ses capacités.

Face à ces projets de science-fiction qui nous conduisent naturellement à nous demander vers quoi l'aventure humaine nous achemine, différentes façons de réagir nous sont offertes :

- Soit les considérer comme des inepties qui montrent que ces « techno-prophètes » font peu de cas de la complexité de l'être humain et en particulier du fonctionnement cérébral. Il est évident que le cerveau ne peut être en aucun cas comparé à une puce électronique, aussi puissante soit-elle. La question quelque peu provocatrice qui pourrait suivre la prise en compte de cette évidence est de savoir si nos pensées, nos désirs, nos émotions, notre conscience pourront être téléchargés, alors que la conscience reste une réalité que les neuroscientifiques ne savent toujours pas définir de façon satisfaisante.
- Soit s'alarmer d'un tel délire qui nous pousse à nous poser une autre question fondamentale : que restera-t-il de l'humain une fois que cette ingénierie de l'esprit encore connue sous le terme de « téléchargement de l'esprit l'aura totalement dématérialisé ?
- Soit faire preuve de détachement et d'humour en se demandant si nous en serons réduits à être un âne ou plutôt un cheval, ou encore en écoutant la mise en garde proférée par Francis Fukuyama qui écrit dans son livre^[71] : « *Les illuminés de l'informatique dans les laboratoires d'intelligence artificielle, qui se conçoivent eux-mêmes comme rien d'autre que des programmes informatiques complexes et qui rêvent de se transférer dans un ordinateur supérieur, devraient se faire du souci, car personne ne risque de vérifier s'ils ont été éteints ou non...* »

Dérives de la médecine

« Il est des techniques qui servent la maturation et la liberté des êtres, il en est d'autres qui participent à leur maintien dans l'immaturation et la servitude^[72]. »

Même si le terme « réparé » fait plus référence à la mécanique qu'à l'humain, faute de mieux c'est celui que je retiendrai pour l'opposer à celui « d'augmenté » ou « d'amélioré », car il me semble important de préciser la différence qu'il peut exister entre ces termes. De cette définition dépendra le rôle que s'octroieront les médecins : resteront-ils dans le champ d'action qui leur est traditionnellement dévolu, celui de soigner, ou verront-ils leurs prérogatives augmenter de telle sorte que leur profession se transforme en une pratique qui modifie l'individu, repousse sans cesse ses limites, pour qu'il soit mieux adapté à la société ? Je crois que malheureusement se profile plutôt le sacre d'une médecine d'adaptation, car le médecin du XXI^e siècle dispose d'une panoplie de techniques et de pratiques dont le nombre s'accroît sans cesse. Entre la médecine anti-âge, la chirurgie esthétique, le dopage pharmacologique, l'ingénierie génétique, les nanoparticules, le médecin n'a que l'embarras du choix pour confectionner le cocktail le plus performant dans le but d'augmenter l'humain, mais au prix d'une profonde transformation de la relation entre le patient et son médecin. « *L'homme cherchant ce type d'augmentation n'est plus un patient devant un médecin mais davantage un client devant un ingénieur du vivant. Il cherche non à se soigner mais à s'améliorer, voire à changer de statut*^[73]. » Les médecins seront donc amenés à devenir des techniciens du Vivant qui auront tout le loisir de le manipuler pour optimiser les performances d'hommes sains, grâce aux technologies biomédicales et un environnement de plus en plus « high tech ». Le résultat de cette manipulation sera un être humain plus facilement adaptable aux exigences d'une société axée sur la performance et la concurrence.

Ne soyons ni dupes ni naïfs. Il est évident que le risque encouru en voulant améliorer l'humain par la technique, en voulant transformer le

Vivant en une « chose », un objet de la technologie, est celui de voir se multiplier des clones, car cette amélioration sera réalisée dans un cadre normatif très précis, celui défini par les acteurs hégémoniques des technosciences qui définiront et imposeront la meilleure manière de penser, d'agir, d'être et de vivre. La tentation est grande pour les transhumanistes de modéliser l'humain, de le chosifier, de nier ce qui fait sa singularité, c'est-à-dire ce qui résulte de ses expériences, de son vécu, mais aussi des fruits de son imaginaire.

A n'en pas douter, certains médecins succomberont au chant des sirènes susurré par les transhumanistes et se prêteront au jeu des apprentis sorciers pour rendre tout individu plus adaptable jusqu'à médicaliser les problèmes sociaux. Mais quel avantage pourra en retirer chaque individu ? Il y a fort à parier que l'homme augmenté sera toujours confronté aux mêmes maux, ceux qui sont induits par notre mode de vie, comme l'anxiété, les addictions, l'épuisement professionnel, etc. L'illusion risque de se transformer en un redoutable cauchemar et l'homme du XXI^e siècle s'expose à la menace de se retrouver dans « le meilleur des mondes » d'Huxley. Il pourra, il est vrai, avoir l'illusion d'être maître de ses émotions au prix d'un dopage médicamenteux prescrit sur ordonnance, mais il y a fort à parier que l'homme biomédicalisé se rende rapidement compte qu'il est de plus en plus mal avec lui-même. Consommant de manière exponentielle toujours plus de psychotropes pour dépasser encore un peu plus ses limites, sevré de l'exigence de toute réflexion personnelle pour mieux se couler dans le moule que lui présentera la société et assumer le rôle qu'elle lui demandera de tenir, il sera confronté à de nouvelles formes d'addictions aux médicaments. Bien loin d'être « augmenté », l'être humain verra sa condition se rétrécir, assujetti qu'il sera à une optimisation toujours maximale de ses capacités pour survivre dans une société qui, loin d'être

une société d'hédonistes libérés de l'effort promis par les transhumanistes, en demandera toujours plus pour que l'individu puisse accéder à une reconnaissance sociale valorisante.

En prendrez-vous encore une dose ?

Pour illustrer mon propos, je reprendrai l'exemple de la Ritaline cité dans le livre de Francis Fukuyama^[74]. Ce médicament est un stimulant du système nerveux central, chimiquement proche de la méthamphétamine et dont les effets sont un accroissement de l'attention et donc une meilleure concentration, mais aussi un sentiment d'euphorie. L'indication thérapeutique de ce médicament est le trouble déficitaire de l'attention avec hyperactivité (TDAH), « maladie » dont souffrent particulièrement les garçons qui sont agités et présentent une grande difficulté à rester assis à l'école durant de longues journées. On ne connaît pas les causes de cette affection et le diagnostic est porté d'une façon très subjective, car il n'existe ni biomarqueurs ni critères de diagnostic unique, si bien que deux psychiatres, Edward Hallowell et John Ratey, affirment dans leur livre *Driven to distraction* : « Une fois que l'on sait ce qu'est le syndrome, on le voit partout. » Ceci explique qu'aux USA, 15 millions d'Américains sont porteurs du diagnostic de ce syndrome. Celui-ci représente donc « un état fourre-tout, recouvrant un large spectre des problèmes de comportement des enfants^[75] ». Aussi, on peut légitimement se demander si le TDAH est une véritable maladie ou plutôt une étiquette dont les médecins affublent les enfants qui ont de la difficulté à rester attentifs. « Ceci est de facto un cas classique de construction sociale d'une pathologie : le TDAH ne figurait pas dans le lexique médical voici quelques générations^[76]. » Et il semble jouer « le rôle d'un instrument de contrôle social ».

Il y a tout lieu de penser que les laboratoires pharmaceutiques qui profitent pleinement du surdiagnostic du trouble déficitaire de l'attention se

montreront suffisamment persuasifs auprès des prescripteurs pour étendre encore davantage le domaine thérapeutique de la Ritaline de façon à couvrir le plus grand nombre de situations possibles. Pourtant, les effets secondaires de ce médicament sont nombreux, mais je retiendrai surtout une perte d'appétit, voire des épisodes d'anorexie, une diminution de la croissance chez l'enfant, des troubles du sommeil, une altération de l'humeur, des troubles cardiovasculaires. A fortes doses il peut même entraîner des phénomènes de dépendance.

Ce médicament est, d'après la DEA (Drug Enforcement Administration), utilisé de manière abusive aux USA par un nombre d'individus de plus en plus important, car il a la propriété d'améliorer les performances de tout un chacun, que l'on soit ou non atteint du TDAH. C'est ainsi qu'il était très prisé sur les campus universitaires américains, les étudiants ayant découvert que ce médicament les aidait à mieux se concentrer. L'abus de la prescription de la Ritaline aux USA est un exemple très révélateur du modèle médical avant tout biologique des troubles du comportement réduits à des déficits biochimiques et solutionnés par une approche médicamenteuse, alors que leur origine est beaucoup plus complexe. Cette approche tend à réfuter ou à négliger tout autre mode de compréhension, qu'il soit psychologique ou qu'il s'appuie sur des facteurs d'ordre psychosocial, tel un système éducatif totalement inadapté à certains élèves. Elle représente donc au mieux un raccourci médical dommageable, au pire « *une camisole de force réductionniste*^[77] » que le patient doit enfile du fait de l'impossibilité pour le médecin à considérer les multiples dimensions de l'être humain. Ce réductionnisme « neurobiologisant » représente une négation de ce qui constitue l'humain et témoigne de la difficulté pour la médecine occidentale de maintenir l'exercice d'une médecine humaniste.

Mais l'impact de la prescription médicale est encore plus pernicieux car, en donnant la primauté à l'origine biologique d'une affection, on encourage la prise de la Ritaline à un âge de plus en plus précoce, même avant l'âge scolaire, alors que ce médicament est contre-indiqué avant l'âge de six ans.

De plus, une étude parue en 1995 aux USA a montré que la prescription de ce médicament était plus importante chez les patients de milieu défavorisé ou appartenant à une minorité ethnique. Ces résultats ont provoqué de vives réactions, car ils tendaient à démontrer une intention de médicaliser le comportement d'enfants appartenant à des classes défavorisées de la société. Le risque est donc de voir la biotechnologie être transformée en un outil de contrôle social qui aura pour but d'éliminer tout comportement « politiquement incorrect », au risque de médicaliser l'existence entière.

La prise en compte de cette approche biochimique de certains troubles du comportement chez l'enfant nous donne aussi un avant-goût des réalisations futures de la neuropharmacologie quand elle disposera de molécules encore plus puissantes pour nous « normaliser ». Car il y aura toujours un prescripteur pour convenir qu'une réaction inappropriée dans une situation déplaisante ou anxiogène représente une pathologie. Il se fera fort de les médicaliser, alors que le plus souvent « *nous sommes résilients, nous léchons nos blessures, nous mobilisons nos ressources et nos amis et nous repartons de l'avant* ^[78] ».

Comme les entreprises pharmacologiques savent faire preuve d'une grande ingéniosité, il est certain que lorsque les effets secondaires de la Ritaline seront trop préjudiciables et que ce médicament ne pourra plus être prescrit, elles réussiront à mettre sur le marché des molécules encore plus puissantes et mieux ciblées. Il est donc essentiel que les médecins ne succombent pas aux sirènes de la biotechnologie et qu'ils prescrivent ces

médicaments uniquement dans un but thérapeutique et non pas pour modifier un comportement en un autre socialement mieux accepté.

Mais le problème réside dans le fait qu'il n'y a pas de frontière nette entre un usage proprement thérapeutique de la Ritaline et un recours à cette molécule dans l'unique but d'améliorer des performances. Peut-être est-il nécessaire de prescrire ce médicament à certains enfants hyperactifs, mais un nombre important d'enfants se voient quand même prescrire le traitement alors qu'ils ne présentent qu'un nombre limité des symptômes de l'hyperactivité. Cette difficulté à définir une frontière précise entre les différents usages d'une molécule chimique risque de devenir de plus en plus fréquente dans une médecine qui ne se contentera pas de soigner mais d'augmenter les performances de l'individu pour qu'il « fonctionne » mieux, d'autant plus que les prescripteurs subiront une pression de plus en plus forte de la part de certains patients demandeurs. Le médecin est de plus en plus souvent confronté à des consommateurs de soins qui exigent que la science toute-puissante apporte une solution, et si possible immédiatement. *« Mais le monde et la vie ne sont pas taillés sur mesure pour se plier à nos impatiences et à nos prétentions »*, nous rappelle le docteur Christophe André. Il est totalement illusoire de penser que la science médicale toute-puissante va pouvoir tout résoudre, comme sous l'effet d'une baguette magique, toutes nos maladies, nos souffrances, nos blessures, et toutes nos peines... car il n'existe pas de passe-droit pour que la vie soit obligée de prendre en considération nos exigences.

Sans nier la responsabilité de celui qui prescrit, il faut reconnaître que si la prise de médicaments comme la Ritaline est croissante, cela est dû aussi au fait que de plus en plus de consommateurs souhaitent, par convenance personnelle, avoir recours aux fruits de la technopharmacologie pour « s'augmenter » ou améliorer les performances de leur progéniture. Il ne

fait aucun doute que certains, croyant que le bonheur se trouve dans une pilule rose ou bleue, seront prêts à succomber totalement à l'emprise de la pharmacologie, persuadés que pour atteindre ce mirage « *il suffirait de demander aux psychiatres de déclarer que le malheur est une pathologie*^[79] » et donc de leur prescrire la bonne pilule dont l'indication aura été donnée grâce à un algorithme standard.

* * * * *

En me pliant à l'exercice de rendre compte des promesses du transhumanisme, mon intention est de dévoiler les dérives et les dangers pesant sur l'être humain qui court inlassablement après les avancées technologiques pour se laisser « techniquer » sans prendre le temps de mesurer leur impact et de se demander si elles lui apportent plus d'équilibre et d'harmonie. Le génie de la technique est sorti de sa lampe magique et n'en fait qu'à sa tête, c'est lui qui mène la danse et il a toujours un temps d'avance. Nous sommes incapables de suivre le rythme endiablé qu'il nous impose. Mais sait-il vraiment où il nous mène ? On peut en douter. Les tourbillons dans lesquels il nous entraîne ne suivent aucune direction bien déterminée, ne révèlent aucun plan préétabli, si ce n'est d'aller toujours plus loin, plus haut... de repousser sans cesse nos limites en technicisant le Vivant sans jamais se soucier des conséquences sur notre condition humaine.

Considérant le Vivant uniquement sous l'angle mécaniste, tel un technicien qui, face à une machine, cherche à la simplifier au maximum dans le but de pouvoir en obtenir le meilleur rendement, le transhumaniste s'attèle à la même tâche : simplifier l'être humain en le réduisant à ses composantes biologiques pour mieux le réparer, le contrôler à sa guise et en tirer ainsi le maximum de productivité, au risque de voir les promesses d'un

homme augmenté aboutir à un homme diminué, soumis plutôt que libéré par la technique. Voilà donc l'impasse à laquelle les prouesses technologiques des transhumanistes risquent de nous amener ; car l'être humain doit, pour accéder à l'épanouissement de tout son être, prendre davantage en compte toute sa complexité, qui le rend impossible à « maximaliser » à moins de le réduire à une chose que l'on manipule à souhait. Leur surenchère nous offre aussi l'opportunité de nous interroger sur le monde dans lequel nous voulons vivre. Dennis Gabor, Prix Nobel de physique, a énoncé la loi suivante : « *Tout ce qui est techniquement réalisable sera réalisé, quoiqu'il [sic] en coûte moralement.* » Nous avons donc du souci à nous faire si nous ne choisissons pas d'élaborer un autre projet qui tienne compte de toute la complexité de l'être humain. Dans ce projet, l'être humain refuse de se soumettre au « tout technologique » et cherche à discerner ce qui va dans le sens de l'accomplissement des différentes dimensions qui définissent toute son humanité. Plutôt que de se laisser enfermer dans un univers mécaniste et de devenir totalement dépendant du développement technologique qui envahit peu à peu sa vie, il est invité à reformuler le sens de sa vie, ses valeurs, mais aussi à choisir de cultiver ses capacités de résilience devant l'adversité, d'exprimer sa créativité, d'approfondir son lien avec autrui, et il est également encouragé à vivre certaines expériences qui auront une incidence sur la globalité de son être (corps, psyché, esprit) pour exprimer toute son humanité et être totalement « soi ».

L'apport technologique dont nous bénéficions dans tous les domaines de notre vie est certes très profitable, mais il a transformé fondamentalement la vision que nous pouvons avoir de notre humanité. Pour appréhender celle-ci dans sa globalité, il est essentiel de cesser de penser que la rationalité technique porte à elle seule l'avenir de l'humanité. Il ne s'agit donc pas de

rendre l'être humain plus performant, ni de l'augmenter ou de le perfectionner, mais de penser l'homme autrement pour qu'il puisse se rendre plus perméable à sa propre humanité, la faire croître, afin qu'elle puisse s'accomplir pleinement.

Néanmoins, il y a fort à parier que certains demeureront subjugués par le génie de la technologie et continueront à l'idolâtrer ; ils n'auront d'autre souhait que de se fondre dans le moule de cet ordre nouveau qui leur fera miroiter la fin de toute entrave physique. Mais en réalité, ils resteront toujours aussi ignorants quant à la nature de leur être et toujours aussi désenchantés. Mis sous perfusion technologique et ayant de plus en plus de difficultés à s'échapper de l'emprise technoscientifique et biomédicale qui les modèlera, ceux-ci « fonctionneront » peut-être mieux en cédant sans cesse aux injonctions d'efficacité d'une société bien malade, mais leur souffrance ne fera que croître. Car ils se verront amputés de ce qui fait leur identité, leur dignité, leur singularité, leur personnalité faite de force mais aussi de faiblesse. En un mot, considérés uniquement dans leur réalité biologique ils deviendront une « chose ». Le « produit manufacturé » final de cette transformation ne sera donc pas un homme augmenté mais un être standardisé, uniformisé et contrôlé par ceux qui maîtrisent les technosciences. Il est évident qu'au fur et à mesure que la complexité des technologies s'accroîtra, le sujet ne maîtrisera plus grand-chose et sera totalement dépendant des maîtres de la technique dont le pouvoir sera de plus en plus incontrôlable et hégémonique. Il comprendra de moins en moins comment tout cet attirail technologique fonctionne et sera donc dans l'obligation de se mettre totalement entre leurs mains et de leur accorder une confiance aveugle, perdant ainsi tout pouvoir d'être soi.

A moins que l'homme ne parvienne à sortir de cette transe technologique dans laquelle l'ont plongé les sirènes du « tout technologique » et qu'il

puisse ainsi changer de focus pour retourner son regard sur lui-même, développer inlassablement son intériorité afin de trouver en lui les ressources physiques, affectives, spirituelles... en un mot tout ce qui peut lui permettre d'exprimer l'entière de son humanité. Alors, son avenir sera réenchanté...

OceanofPDF.com

II

Comment éprouver toute son humanité ?

« Une vie pleinement vécue jusqu'à son terme, travaillée, mûrie, ciselée par les pertes et les lâcher-prises, traversée du souffle de la vie intérieure est comparable à une œuvre d'art^[80]. »

Effectivement, l'homme ne peut se résoudre à se considérer comme une machine biologique, un « cyborg^[81] » invulnérable. Il doit refuser cette démesure technologique qui l'amène à devenir un adepte d'un « technoculte » dans lequel le progrès est sacralisé sous peine de courir le risque le plus important pour l'espèce humaine^[82]. Pour éviter de voir la capacité d'accomplissement de l'être humain totalement étouffée, il est impérieux d'abandonner définitivement le projet d'un homme augmenté par son pouvoir technologique pour réaliser celui qui lui permettrait d'être soi et de s'accomplir.

Car, aussi augmenté soit-il, l'homme moderne court le risque de se sentir telle une coquille bien lustrée, mais bien vide. Il peut certes devenir une merveilleuse machine mise au point en fragmentant le corps pour mieux l'appareiller des dispositifs technologiques les plus ingénieux, mais au risque de vivre une existence totalement absurde. Incapable d'écouter sa petite musique, de puiser dans ses ressources intérieures pour jouer sa

partition, il sera de plus en plus impuissant à affronter sa fragilité. Oui, l'être humain est fragile et vulnérable. C'est vrai : il n'est pas toujours aisé de vivre avec sa vulnérabilité ou celle de ceux qui nous entourent, mais cette vulnérabilité est constitutive de la condition humaine. Alors que faire ? « *Devant cette difficulté, l'illusion de puissance des technologies peut tenter les insatisfaits de la condition humaine. Mais à quel prix ! Au prix de nier la condition humaine tout en prétendant l'améliorer*^[83] ? »

Vulnérabilité et plasticité de l'humain

« La vulnérabilité est une propriété ontologique de tout vivant^[84]. »

La vulnérabilité est bien consubstantielle au Vivant et donc à l'être humain. On peut, il est vrai, considérer que cette vulnérabilité témoigne d'une blessure que l'homme cherche à guérir depuis la nuit des temps, mais encore faut-il ne pas administrer le mauvais remède pour la soigner comme celui que les transhumanistes ne cessent de nous faire miroiter comme une panacée et qui consisterait à transcender notre réalité biologique. Il est indéniable que certains aspects de la condition humaine comme la souffrance, la maladie, le vieillissement ou la mort accablent l'être humain, mais c'est un leurre de penser que l'homme colonisé par la technologie en serait préservé. Il sera lui aussi confronté aux sentiments d'incomplétude qui minent l'être humain puisque sa santé, son bien-être, son accomplissement ne sauraient se réduire au seul respect de lois physico-chimiques, ni à un apport biotechnologique de plus en plus performant. Pour dépasser sa vulnérabilité, soigner cette blessure profonde, il devra prendre en considération et nourrir toutes les dimensions de l'humain qui participent pleinement à son accomplissement, telle la qualité de ses relations humaines. L'être humain a besoin de l'autre pour élaborer « le pouvoir d'être soi », le pouvoir de révéler l'être singulier qu'il est. Dans ces

conditions, « *la vulnérabilité est une promesse de solidarité : c'est parce que je suis fragile, incomplet, que je communique avec vous*^[85] ». Elle nous oblige à grandir en humanité.

Il est vrai que la vulnérabilité est souvent déconsidérée si ce n'est moquée dans notre monde où il est essentiel de montrer sa force et donc de rejeter toute forme de faiblesse ou de fragilité. Nous la cachons derrière des masques d'assurance, d'autorité, d'aplomb et même de crânerie ou de fanfaronnade, mais ce n'est pas en se « blindant » contre cette vulnérabilité ou en comptant sur une toute-puissance du médecin, de la science, de la technologie que l'on peut espérer traverser les tempêtes de la vie. Oui, la vulnérabilité de l'homme est un signe que celui-ci est « boiteux », incomplet et que quelque chose de fondamental lui échappe. Il est tout à fait illusoire de penser que les technosciences pourront combler cette incomplétude et lui révéler « le fond des choses » qu'il tente d'atteindre. Il vaut mieux qu'il apprenne à surfer et à épouser les vagues pour surmonter les difficultés qu'il sera amené à rencontrer, et jouer ainsi pleinement le jeu de la vie. Cela nécessite de discerner avec plus d'attention ce qui se déroule dans notre monde intérieur, d'appréhender toute sa complexité et toute sa richesse et de percevoir le sens que nous pouvons donner à notre existence. C'est ainsi que se révélera le mystère qui nous habite.

Le témoignage de Viktor Frankl^[86] atteste que même dans les situations aussi dramatiques que celles que lui-même a vécues dans les camps d'extermination, ceux qui étaient les plus à même de dépasser la situation inhumaine qui leur était infligée, qui étaient capables de résilience, étaient ceux qui savaient effectuer ce voyage intérieur pour y trouver des ressources inaltérables. Grâce à cela, ils arrivaient à continuer à penser, à imaginer, à éprouver et restaient habités par cette quête inlassable visant à donner du sens aux circonstances dramatiques qu'ils vivaient.

La vulnérabilité est bien une disposition consubstantielle du Vivant. Mais, en même temps, elle le contraint à toujours évoluer, devenir, se laisser transformer par l'environnement. Ne pourrions-nous pas, nous autres humains, en tirer profit ? Oui, si nous ne la considérons pas comme un handicap, une incomplétude qui nous condamne, mais l'acceptons et la considérons plutôt comme la nécessité de changer, de déployer toute notre inventivité pour nous éveiller à notre humanité, toute notre humanité. Accueillir notre vulnérabilité ne signifie pas pour autant se résigner ou renoncer. C'est au contraire une façon de dire oui à la vie telle qu'elle se présente, une ouverture à ce qui est. Elle représente un acquis préalable pour profiter avec plus d'intensité du plaisir d'être en vie. Cette première étape consiste à regarder en face cette vulnérabilité qui est bien là, présente, inscrite dans le Vivant, et à dire oui en toute humilité à cette vérité liée à notre humanité. Non pas pour nous lamenter de la souffrance qu'elle occasionne, mais bien pour la reconnaître puis la transcender, et ainsi façonner notre monde intérieur de telle sorte que l'on puisse contacter ce noyau au plus profond de notre être, indestructible et présent depuis le premier jour. C'est ainsi que nous pourrions déployer cette force qui nous pousse à nous accomplir. Car lorsque l'on abandonne l'illusion de la toute-puissance et que l'on accepte sa vulnérabilité, un autre regard sur nous émerge. L'acceptation, créant ce mouvement nécessaire à l'émergence d'un dynamisme bouillonnant, nous pouvons alors voir surgir d'autres dimensions de l'humain dans toute leur force. Alors « *qu'un organisme "invulnérable" ne saurait grandir, s'adapter, se laisser façonner par son environnement et le façonner en retour* ^[87] ».

Aussi, plutôt que de considérer cette contingence comme un handicap que l'on chercherait à corriger par tous les moyens technologiques, l'accepter conduit à mettre en évidence la plasticité du Vivant. Celle-ci

représente une qualité essentielle du Vivant et donc de l'être humain à se transformer, à évoluer, à être en perpétuel devenir. Thierry Magnin souligne avec force combien la plasticité est une propriété intrinsèque du Vivant qui se traduit chez l'être humain par une aptitude fondamentale, celle de dépasser sa vulnérabilité.

Encore faut-il que cette plasticité soit favorisée de telle façon qu'elle intéresse toutes les dimensions de l'être. L'humain est complexe et ne se réduit pas à des fonctions physiologiques, même si leur bon équilibre est essentiel. Il est évident que cela reste totalement illusoire de permettre à l'homme de s'accomplir si l'on ne reconnaît pas l'humain dans sa globalité constituée d'un ensemble tripartite complexe dont les différentes dimensions corps-psyché-esprit sont en perpétuelle interaction entre elles mais aussi avec leur environnement. Car l'être humain ne vit pas sous cloche mais il appartient à un écosystème qui le modifie sans cesse. Cette prise en compte qui intègre tous ses éléments représente la condition essentielle pour pouvoir être pleinement soi et s'accomplir.

Pendant longtemps, la science a renoncé à considérer ce point de vue et a même délaissé l'étude des rapports entre le psychisme et la biologie. Et si elle lui reconnaissait un quelconque intérêt, c'était avant tout pour examiner comment la biologie agissait sur notre psychisme. Une preuve de ce désintérêt réside dans le peu d'études scientifiques publiées sur l'effet placebo. Ce n'est que depuis quelques années qu'il fait l'objet de recherches. Pourtant, les médecins sont confrontés tous les jours à la complexité de l'être humain dont une approche mécaniste ne peut d'aucune manière en rendre compte. Aussi, nombreux sont ceux qui refusent d'être transformés en simples techniciens du Vivant, et se tournent vers une médecine plus globale, qui se veut plus holistique, car ils se rendent bien

compte que la vision réductrice et purement mécaniste de l'humain l'appauvrit.

Deux approches conceptuelles, la neuroplasticité et l'épigénétique, ont permis de considérer l'équilibre de l'être humain dans une vision plus globale en prenant en compte les trois dimensions qui le constituent et de le repenser dans une interrelation étroite avec son environnement. Car la qualité de plasticité de l'humain s'exprime d'une façon très significative dans la zone cérébrale et l'expression de ses gènes.

L'humain est modelé sans cesse par son environnement, mais aussi par ses expériences et l'état émotionnel qu'elles procurent, et ce, jusqu'au plus profond de ses cellules. Cela fait déjà plusieurs années que l'épigénétique a assis la certitude que nous ne sommes pas déterminés [\[88\]](#) par le programme génétique qui siège dans nos gènes, mais que nous pouvons modifier leur expression. En effet, l'expression de certains gènes est inhibée, tandis que d'autres gènes s'exprimeront plus fortement en fonction de notre environnement biologique mais aussi de notre comportement, de notre manière d'être. Notre façon de nous nourrir, notre volonté de développer l'activité physique, notre capacité à gérer le stress, mais aussi notre aptitude à créer des relations sociales satisfaisantes qui facilitent l'éclosion d'un environnement qui nous apportera plus de plaisir, d'équilibre. Tout cela favorisera la modulation de l'expression des gènes.

Il en est de même pour notre fonctionnement cérébral qui est sans cesse modulé par notre vécu.

La neuroplasticité

« Il faut être prêt à se débarrasser de la vie que l'on a prévue pour avoir la vie qui nous attend. »

– *Joseph Campbell*

Dès notre plus jeune âge, tout ce que nous vivons nous façonne, nous configure et nous reconfigure sans cesse, laissant ainsi des traces en nous. Notre manière de vivre nous impacte, et ce, plus spécifiquement dans la zone cérébrale, où les circuits neuronaux se remodelent à chaque expérience vécue. Notre cerveau est « plastique », son fonctionnement mais aussi sa structure sont profondément transformés selon ce que nous vivons. Quand les neurones sont stimulés en réponse à une expérience, ils envoient des messages électriques et chimiques aux autres neurones par l'intermédiaire des synapses, créant ainsi des circuits neuronaux. Plus nous répétons la même expérience, plus nous renforçons ces connexions et donc ces circuits. Mais ces connexions cérébrales ne sont pas inscrites à jamais sur un disque dur ; elles sont « effaçables » et perdent ainsi tout pouvoir de programmation définitive. Une des possibilités les plus remarquables de l'être humain est de pouvoir changer le fonctionnement cérébral à partir de ses expériences. Nous pouvons « recabler » les circuits neuronaux, créer des habitudes de résilience neurologique en choisissant délibérément les expériences qui vont permettre de créer une plus grande flexibilité dans l'agencement des circuits neuronaux. Grâce à ce phénomène de résilience, de nouveaux circuits neuronaux sont créés, permettant à l'être humain de percevoir autrement la réalité et de mieux répondre aux circonstances difficiles de la vie, de se relever et de se rebâtir sans cesse. De la même manière que nos expériences précédentes ont structuré notre réalité d'une certaine façon, de nouvelles expériences vont nous amener à développer cette capacité naturelle de nous transformer, de nous recréer.

Cette trajectoire d'évolution n'est pas et ne sera jamais un long fleuve tranquille et il ne s'agit pas pour moi de nier la difficulté de se dépouiller de tout ce qui nous empêche de nous accomplir. Mais assurément, nous pouvons tirer profit de ce processus de neuroplasticité, cette capacité naturelle qui a permis à l'homme de s'adapter à un monde changeant, et de

le renforcer en choisissant consciemment les expériences qui vont nous aider.

On connaît aujourd'hui l'importance de certaines pratiques basées sur l'attention, tels la méditation, le yoga nidra ou l'hypnose, pour favoriser cette neuroplasticité. Dans la méditation, par exemple, nous pouvons renforcer les structures cérébrales du cortex préfrontal simplement en focalisant notre attention sur la respiration. Ce renforcement va se traduire par une modification de notre état émotionnel et une capacité à être plus présent, pour pouvoir ainsi nous détacher plus facilement de la souffrance. Enseignée depuis des millénaires, elle ne se limite pas à un outil visant à nous renforcer mais nous enseigne la résilience et la capacité de mieux discerner les promesses de la vie. En faisant preuve de résilience, nous découvrons que rien n'est inéluctable, rien n'est écrit à jamais dans le marbre, et cela nous apporte un grand sentiment de liberté.

Ces pratiques nous conduisent à acquérir plus de fluidité et donc à accueillir et assumer plus facilement ce que nous sommes en éclairant différemment ce que nous vivons avec une perspective beaucoup plus large, comme si nous changions de focale. Il n'est pas nécessaire, pour retrouver cette fluidité du Vivant, de chercher à gommer à tout prix toutes nos imperfections, sachant que de toute façon ce serait peine perdue puisque l'homme n'est pas un produit, une chose dont on pourrait définir précisément les caractéristiques pour mieux les corriger. L'être humain n'est pas une somme de caractéristiques ou de propriétés déterminées par un environnement physico-chimique. Il est beaucoup plus que cela. Par notre expérience, nous prenons conscience avec certitude que ni la biologie ni la physique ne peuvent épuiser ce que nous sommes.

En s'octroyant des moments de calme méditatif, ou en s'adonnant à des pratiques comme l'autohypnose, le yoga nidra, nous élargissons notre

champ de perception et nous nous libérons ainsi de nos prétendus déterminismes. La neuroplasticité mais aussi l'épigénétique témoignent de la possibilité pour l'être humain de les transcender sans cesse. Ces caractéristiques garantissent une éclosion généreuse de nouvelles perspectives pour l'être humain et nous permettent d'affirmer que si nous sommes déterminés, ce serait plutôt à nous transformer, à nous transmuter sans fin.

Oui, nous avons la capacité de tirer avantage de la plasticité du Vivant qui favorise l'éclosion d'expériences intérieures certes très mystérieuses mais dans lesquelles se manifestent les caractéristiques fondamentales de la nature humaine. Cette plasticité fait de chaque être un pèlerin sur le chemin de son accomplissement, un être en perpétuel devenir qui tente inlassablement de répondre à cette intuition qui, au fil des ans, se transforme en une nécessité, celle d'exprimer le maximum de son potentiel en le rendant de plus en plus vivant. Voilà une *« belle perspective pour “devenir homme” pleinement plutôt que de considérer que nous sommes soumis à la chimie du cerveau*^[89] ».

La vie se transforme alors en une grande aventure sur laquelle l'être humain pose alternativement le regard d'un enfant curieux et plein d'émerveillement face à un monde dans lequel fleurissent constamment des possibilités infinies, mais aussi celui d'un être qui questionne inlassablement le profond mystère qui l'habite. Cette interrogation ne reçoit pas toujours de réponse satisfaisante mais elle a le mérite de lui permettre d'assumer ce qu'il est et, en particulier, d'accepter sa finitude.

« Où cours-tu ?

Ne sais-tu pas que le ciel est en toi^[90] ? »

« Les sciences de la vie sont arrivées à voir dans les organismes des algorithmes biologiques... »

– Yuval Noah Harari,
Homo deus : une brève histoire
de l'avenir, Albin Michel, 2017.

Cette capacité à changer l'expression de nos gènes comme celle de modifier les connexions neuronales signent la possibilité de l'être humain à cultiver l'ensemble du potentiel d'évolution qu'il possède en lui pour naître à toute son humanité. Une façon pour lui de plonger dans le courant de la vie, de se laisser prendre dans le mouvement d'expansion qui sourd de cette force vitale qui l'habite. Elle l'incite toujours à renouveler son existence, à sortir de sa zone de confort pour explorer d'autres possibles et exprimer ainsi la totalité de son être.

Il est évident que l'être humain possède une force intérieure, une qualité d'âme qu'aucune technologie ne pourra ni relever ni contenter. Il faut sans cesse la cultiver, alors que le transhumanisme ne répond d'aucune manière à cette nécessité. Ce dernier représente à mes yeux une tentative désespérée et totalement inefficace de l'homme occidental à trouver un remède palliatif à l'angoisse existentielle née de la prise de conscience de sa finitude et donc d'être un jour confronté à la mystérieuse énigme de la mort. Mais par peur de mourir, il en oublie de vivre, si bien que cette fuite éperdue de l'homme augmenté le ramène tôt ou tard face à son incomplétude, à sa vulnérabilité et à ses limites avec d'autant plus de dommages qu'il aura voulu les nier. Pour le philosophe Jean Guillebaud, le transhumanisme est mêlé à une forme d'immaturité qui conduit à la haine du corps vulnérable qui souffre d'imperfections, une haine en somme de ce qui constitue l'être humain. Mais évidemment, nous ne pouvons pas échapper à cette contingence de la condition humaine, et le credo des transhumanistes en un « no limit » n'y changera rien, car en quoi l'arsenal technologique qu'ils nous promettent

peut-il nous aider à surmonter le malaise existentiel que nous éprouvons régulièrement ? En quoi peut-il nous apporter une quelconque aide à trouver des réponses aux questions que nous nous posons sur le sens ou le non-sens de nos choix, sur la direction que nous donnons à notre vie, alors que ces interrogations sur la nature des choses et sur notre destinée sont une des caractéristiques fondamentales de l'être humain ?

Certes, le fonctionnement de notre corps est soumis à des lois physiques, à des processus biologiques ou encore à des arrangements moléculaires dans le cerveau comme dans le système immunitaire, mais en tant qu'être humain, notre réalisation ne se limite pas à ce bon fonctionnement. L'accomplissement de notre existence résulte d'une autre disposition, celle de pouvoir donner du sens à notre vie, ou encore celle de cultiver des valeurs humanistes d'entraide, de compassion qu'aucun robot ne pourra générer. L'humain ne peut donc pas être saisi uniquement au travers d'une machine, fût-elle biologique. Il y a beaucoup plus à connaître sur lui lorsque l'on s'autorise à étendre son investigation sur une autre dimension qui transcende cette réalité.

Faisant fi de toute notion de valeurs ou de « sens », les transhumanistes ne considèrent l'humain qu'en termes mécanistes ou de processus biologiques. Cette vision réductrice, qui malheureusement devient dominante dans l'Art de guérir, me plonge, en tant que médecin, dans un profond questionnement sur le devenir de l'humain. Car ceux qui se laissent abuser par les promesses du transhumanisme d'accroître nos pouvoirs en nous transformant en post-humains, ne savent pas qu'ils perdent quelque chose de très subtil, leur vraie puissance, celle d'habiter le monde avec toute leur singularité et de pouvoir la déployer directement sans artifice ni prothèse. Aussi, le risque est grand de voir « *l'accumulation massive des technologies que l'on nous propose se payer, comme une ombre portée,*

d'une diminution de notre puissance et même d'une forme latente et grave de dévitalisation^[91] ». Bardé de capteurs, le post-humain perdra non seulement un rapport intime avec son corps mais aussi le lien avec l'énergie de vie qui le traverse et lui permet de trouver sa juste place dans ce monde.

En réalité, face à l'imposture des chantres du transhumanisme, mon humeur oscille entre l'envie de brocarder de telles inepties qui sont relayées avec délectation par les médias et un relatif découragement teinté d'un agacement certain lorsque je perçois comment cette idéologie se propage et comment l'aspect mercantile qui l'accompagne devient prépondérant.

L'envie de me moquer me vient quand les transhumanistes tentent de nous aguicher en nous faisant miroiter l'éternité dès 2045. Ils trouvent cette proposition très affriolante, mais cela n'a rien de très excitant et cette négation de la finitude de l'homme risque d'amener certains d'entre nous à trouver que « *l'éternité c'est long... surtout vers la fin* »^[92] ! »

L'agacement, voire l'exaspération, pointent le bout de leur nez quand ils nous promettent de nous transformer en des robots parfaitement huilés en reprogrammant le Vivant grâce au développement des technologies NBIC (Nanotechnologies, Biotechnologies, sciences de l'Information et sciences Cognitives), pour pouvoir vivre en pleine forme jusqu'à 100 ans et plus dans un corps parfait et sans âge, disposant de surcroît d'un cerveau infaillible ; tout cela au prix d'une « machinisation » de l'individu. Le fantasme de pouvoir accéder dans un avenir proche au post-humain, voire à l'homme-Dieu, ne me fait pas rêver alors que tous les jours nous sommes confrontés aux limites de la médecine. Aucun traitement efficace n'existe, par exemple, pour traiter les maladies neuro-dégénératives comme la maladie d'Alzheimer. Sans la capacité de guérir ces affections, les médecins ne peuvent espérer que le maintien du patient dans une dépendance infantile ou prolonger sa vie dans un état végétatif pendant de longues années, au-

delà du raisonnable. Les bonimenteurs du transhumanisme non seulement nous racontent des balivernes mais nous promettent aussi des lendemains qui ne chantent vraiment pas pour moi.

Deviens ce que tu es

« Le transhumanisme croit qu'il manque à l'homme quelque chose. Moi, je vous le dis : j'ai la tranquille et furieuse conviction que l'être humain a en lui tout ce qu'il faut pour une vie riche, intense et féconde. Nous n'avons pas besoin de devenir plus qu'humains, mais plus humains, très humains^[93]. »

Oui, je sais, cette injonction « Deviens ce que tu es » attribuée à Nietzsche qui, lui-même, l'aurait empruntée au philosophe Pindare, est un peu éculée. Elle serait de l'ordre de l'utopie, un leurre pour nous inciter à partir à la recherche d'un paradis perdu, ou même, pour certains bien-pensants, un leurre qui ferait référence à des formules énoncées avec force et sous différentes formes par les gourous du développement personnel qui proposent, grâce à des éléments de marketing bien élaborés des séminaires qui en un week-end ou en une semaine vont changer radicalement notre vie. Mais se réduit-elle à si peu et ce terme de développement personnel serait-il un gros mot qu'il faudrait bannir, car définissant quelque chose de vraiment trop fumeux, trop « gazeux », ou ferait-il uniquement référence à « *un juteux marché où certains auteurs profitent de la crédulité de lecteurs pour les placer sous perfusion de conseils lénifiants*^[94] » ? Et serais-je en train de conseiller au lecteur d'abandonner les prodigieuses avancées de la science pour se plonger à corps perdu dans des formations souvent coûteuses pour recevoir de simples recettes ? La réponse est évidemment non.

Malgré toutes ces réticences, cette maxime est intéressante à méditer. Elle n'est aucunement une recette mais conduit à une réflexion profonde qui

nous aidera à définir un véritable art de vivre qui impactera les différents niveaux de notre être pour faire résonner en nous toute notre humanité. En ce sens, elle représente une invitation à nourrir le Vivant qui nous traverse dans le but de réaliser un état d'être qui nous permet de goûter à un « bien-vivre ». Pour réaliser ce projet, il suffit d'une chose : cultiver le désir de s'accomplir, mobiliser ce mouvement intérieur, cet élan vital qui nous pousse à nous réinventer, nous reconstruire, nous recréer en permanence pour réaliser l'ensemble de nos potentiels. Ce désir d'aller au bout de ce que nous sommes est constitutif de notre condition d'humains, il habite au plus profond de l'être humain. Il s'agit donc de le retrouver et de se sentir responsable de sa pleine expression. Car il ne fait aucun doute que la mise en œuvre de cette créativité qui participe à l'élaboration de notre propre accomplissement ne dépend que de nous, nous en sommes pleinement responsables.

Il nous faut donc procéder à un retournement intérieur, nous plonger dans notre intériorité pour reconnaître ce qu'il y a de plus humain en nous et approfondir ce que nous sommes. C'est en contactant une aide qui vient du dedans, et non pas en attendant une solution magique de la technologie, que se révélera l'opportunité de faire la lumière sur certaines questions qui nous taraudent, de discerner des changements à apporter à notre façon d'être et de deviner un nouveau chemin de vie... L'existence n'est alors plus perçue comme un fardeau ; au contraire, c'est elle qui nous porte et nous offre l'occasion d'aller toujours plus loin dans l'expression de ce que nous sommes. Car, à n'en pas douter, « *la vie est, au fond, un long et passionnant éveil, une mise au monde permanente de nous-mêmes*^[95] », et nous disposons tous de la capacité naturelle à exprimer le potentiel que nous possédons.

Ce dessein nécessite aussi d'aménager notre espace intérieur, comme notre existence, pour apprendre à gérer notre vulnérabilité, voire à nous aventurer hors du connu chaque fois que cela est possible. N'est-ce pas le propre de l'homme d'avoir l'intuition que *« la limite n'est pas ce où quelque chose cesse, mais bien, comme les Grecs l'avaient observé, ce à partir de quoi quelque chose commence à être^[96] »* ?

L'émergence de ce potentiel découle de la liberté dont nous disposons et de la responsabilité qui nous incombe de nous ouvrir à une existence de plus en plus riche. En tant qu'êtres conscients, nous sommes prédisposés à choisir la voie qui nous offre le plus de perspectives pour réaliser ce que nous sommes et ainsi mieux affronter les épreuves que nous serons, quoi qu'il en soit, obligés de traverser. *« La véritable augmentation consisterait à faire accéder les hommes à l'âge adulte au lieu de les garder immatures, désorientés par la première panne de réseau, incapables de supporter la moindre frustration et pleurnichant au moindre aléa, anéantis par le plus petit "trauma" sans le recours de plaques d'anxiolytiques et l'assistance de psychologues diplômés. Elle consisterait aussi, et peut-être surtout, à revitaliser les facultés spirituelles^[97]... »* C'est une condition essentielle pour qu'émerge un « savoir-être » qui nourrisse l'humain dans toute sa profondeur *« jusqu'à la contemplation de ce "fond des choses" qui nous échappe et ouvre l'homme à l'infini^[98] »*.

Cette accession de l'homme à l'âge adulte ne s'opèrera jamais dans une fuite en avant désespérée au cours de laquelle nous sommes invités à fantasmer sur un ailleurs, un autre monde dominé par un être bionique sans limites. Elle se fera par une revitalisation de l'être humain pour qu'il entreprenne son chemin d'accomplissement. D'où la nécessité de revivifier une vie intérieure intense, de restaurer une relation à l'infini qui nous habite pour cultiver toutes les dimensions de notre être, car il ne fait aucun doute

que cette relation à l'infini représente une part constitutive de notre être que nous ne pouvons délaïsser.

L'alternative à laquelle nous sommes confrontés se résume donc à quelques questions fondamentales : est-il envisageable d'être réduits à n'être qu'un bouillon de réactions chimiques et d'interactions neuronales pour lequel les transhumanistes nous promettent une « *maintenance technologique*^[99] » ? Si la réponse est positive, alors indéniablement notre être est subordonné à la technique et à sa capacité de maintenance pour bricoler et augmenter sans cesse notre corps physique. Ou bien décidons nous de faire confiance à la vie qui nous offre de devenir. « *Devenons. Devenons ce que nous sommes, à savoir des vivants*^[100]. »

Sans aucun doute, la façon de répondre à ces questions révèle notre manière de penser le monde, de le percevoir, et la relation que nous voulons avoir avec lui. Faire par exemple l'expérience d'une partie immatérielle de soi-même et la percevoir comme une partie d'un univers ininterrompu, à l'instar de la vague par rapport à l'océan, n'est pas sans conséquence. Elle éveille en soi une sensation de connexion et de compassion avec l'étendue de la vie. Nous nous reconnaissons alors comme des êtres en quête de la connaissance de toute l'étendue et de toute l'épaisseur du Vivant et nous percevons notre corps comme étant une entité périssable mais qui nous permet de vivre les expériences de vie les plus profondes et les plus mystérieuses.

Mais ce changement dans la façon de se penser et de penser le monde demande de procéder à un véritable retournement, car nous sommes profondément imprégnés par une vision mécaniste de la vie qui soutient que l'homme est une machine biologique perfectionnée, une sorte de robot vivant dans un univers fonctionnant comme un merveilleux mécanisme. Cette imprégnation nous a dépouillés de la possibilité de ressentir le Vivant

qui infuse l'univers et le rend si mystérieux. Pourtant, ce changement de perspective s'avère indispensable car « *nous ne pouvons résoudre les problèmes en utilisant la même façon de penser que celle qui les a créés* », écrivait Einstein. Il n'y a donc rien à attendre de cette approche matérialiste qui entrave l'expression de notre véritable nature et nous conduit à une véritable déshumanisation, et nous devons, pour retrouver la véritable valeur de l'humain, abandonner définitivement le culte de la technologie.

« *Le transhumanisme est l'un des fruits pourris de l'arbre à méconnaître la vie*^[101]. » Aussi, moins nous croquerons ce fruit pourri, plus vite nous serons imprégnés de la connaissance de la valeur du Vivant et nous serons mieux à même de reconsidérer ce qu'est notre humanité. En nous libérant du modèle conceptuel qui sous-tend la vision transhumaniste nous pourrions alors accéder à une compréhension plus profonde de la vie et ainsi l'honorer pleinement.

Le vrai défi que nous devons relever aujourd'hui est donc de refuser d'être ramenés au rang de « choses » en renonçant aux promesses de survie artificielle que nous font miroiter les transhumanistes. Il est donc essentiel de nous libérer de notre dépendance à l'hubris technologique et de nous décider à plonger dans l'aventure tumultueuse de la vraie vie en assumant son impermanence et son incertitude. C'est ainsi que se révèle toute la grandeur de l'homme.

Car le projet des transhumanistes conçu à partir d'une vision déformée et appauvrie de l'humain débouchera inéluctablement sur l'avènement « d'un monde sans l'homme », un monde habité par des zombies ayant oublié leur véritable nature d'être humain, dépourvus de toute volonté créatrice, habités qu'ils seront par la quête obsessionnelle et quelque peu chaotique d'en finir avec la mort. Tel un animal pris dans un enclos, l'homme moderne tournera en rond à la recherche d'une issue que la mégalomanie technologique ne lui

permettra jamais de trouver puisqu'il sera réduit à une fabrication biotechnologique dépourvue de sens. « *Ce ne sont pas d'innovations disruptives, de liberté morphologique ni d'implants dont nous aurons besoin, mais de facultés et de vertus très humaines*^[102] », car seule l'incarnation d'un humanisme qui tient compte de nos fragilités peut nous aider à surmonter les épreuves de la vie.

La force de vie

« Sa force principale ne vient pas d'un bras artificiel, mais de l'intérieur de lui-même, une force qui dit l'inépuisable richesse de l'homme qui accueille la vie... Une force comme celle-là permet à l'homme d'entrer et de marcher vers son accomplissement, de grandir dans le "pouvoir d'être soi"^[103] ». »

L'une des caractéristiques fondamentales de l'être humain est d'être habité par un mouvement vital qui insuffle en lui le désir de se dépasser, de s'inventer, d'exprimer tout son potentiel, et de comprendre davantage ce qui l'entoure pour devenir lui-même. « *Le dépassement de soi est l'essence de l'existence* », écrivait Viktor Frankl et cette quête amène, tôt ou tard, l'être humain à être confronté à des interrogations fondamentales, celles qui lui permettent d'appréhender une dimension qui est au-delà de lui. Il ne s'agit donc pas de vouloir dépasser sa condition humaine, de modifier l'essence de ce que nous sommes comme nous le proposent les transhumanistes, mais plutôt de la vivre pleinement, d'accomplir toute son humanité et pour cela de se mettre à l'écoute de sa vie intérieure pour contacter la puissance de vie souvent insoupçonnée qui s'y trouve et qui est indispensable pour dévoiler toutes les facettes de sa véritable nature. Opérer ainsi une sorte de voyage intérieur qui nous amène à découvrir de manière plus subtile la complexité mais aussi la richesse de notre être grâce auxquelles nous pouvons nous « *nourrir de l'expérience de la profondeur du monde*^[104] ». »

Car en aucun cas l'être humain ne peut être réduit à un amas d'organes ou de cellules dont le fonctionnement laisse à désirer mais que nous pourrions sans cesse réparer.

Le projet des transhumanistes est identique à celui des semenciers qui ont inventé la « tomate éternelle », une tomate hybride qui a une durée de vie de 21 jours au lieu des trois jours habituels, mais qui est totalement insipide. Ils ont, en voulant nous transformer en êtres hybrides, le projet de nous faire durer le plus longtemps possible sans qu'il y ait d'autres objectifs que de vaincre le temps et de survivre, comme si le sens que peut donner un être à sa vie se réduisait à une stratégie de survie. Nous courons alors le risque de voir notre existence perdre tout goût et toute saveur et n'avoir plus aucun désir de tenter d'exprimer inlassablement ce qu'elle attend de nous. « *Pour la pensée ancienne et médiévale*, écrit Olivier Rey^[105], *chaque vivant avait un être à accomplir* » qui transcendait le désir « *d'autoconservation car ce qui importait le plus n'était pas la vie en soi, mais la conformité de la vie à ce qu'elle devait être*^[106] ».

Il y a en nous une part que l'on ne peut ni créer ni remplacer. Elle est là depuis toujours et il suffit de la nourrir pour qu'enfin elle se dévoile et puisse s'accomplir. Reconnaître l'importance de ce projet qui nous habite au plus profond de nous-mêmes et le poursuivre sans fin représente certainement la plus belle aventure qui nous attend, « *plus pétrie de merveilles et de miracles que toutes les légendes du monde ! Entreprise qui n'est d'ailleurs possible que sans attente de gain, sans espérance autre que de nous rapprocher de notre nature véritable*^[107]. » Se pencher sur soi, pénétrer son intériorité, sonder ce puits profond pour « *s'exposer au vent de l'être*^[108] » et faire l'expérience de cette force intérieure qui nous pousse à nous dépasser pour exprimer toute la richesse de la nature humaine, tel est le défi que nous propose la vie. C'est en consacrant du temps à cette

aventure, en cultivant notre vie intérieure qui a été si longtemps laissée en jachère, en respectant une forme d'écologie intérieure, c'est-à-dire un mode de vie plus respectueux de ce que nous sommes, que nous allons enfin pouvoir « rentrer dans le mystère^[109] ». Où nous mène-t-il ? A reconnaître cette dimension d'infini en nous que nous avons tendance le plus souvent à ignorer et même pour certains à nier. « Cette partie constitue notre source, celle qui nous humanise^[110] ». Il est donc essentiel de la retrouver pour la nourrir. Les transhumanistes n'ont d'autres objectifs que de s'approprier le Vivant comme une marchandise. Ce projet va aboutir à la « fabrication » d'un être humain en perpétuelle fuite de soi, un être en réalité amputé d'une partie de lui-même et miné par le désespoir de se voir chosifié et transformé en un objet technologique entièrement inorganique qui aura perdu son âme. Mais heureusement d'autres perspectives attendent l'homme du XXI^e siècle. Elles ne demandent rien à inventer, mais plutôt quelque chose à retrouver. Pour cela, il doit en premier lieu se libérer de cette conception morbide qui réduit l'homme à une machine et nie un pan entier de son expérience. Elle est source de souffrance, car cette approche mécaniste cherche à maîtriser la « matière grossière » et prend peu en compte la dimension psychologique de l'homme et encore moins sa dimension spirituelle. Mais comment s'épanouir si l'on refuse d'entendre l'insatisfaction fondamentale qui habite l'homme, insatisfaction qui le pousse à partir en quête de lui-même et de « plus grand que soi » ? Comment s'épanouir si l'on ne croit pas en l'homme et en ses capacités d'éprouver sa vie intérieure dans toutes ses dimensions ?

Appréhender toutes les dimensions de l'homme

« Il me semble que l'une des expériences humaines les plus élémentaires, celle qui est véritablement universelle et nous unifie ou, plus précisément, pourrait unifier toute l'humanité, est l'expérience de la transcendance au sens le plus large du terme. »

– *Vaclav Havel*

Il est évident que l'être humain ne se réduit pas à un corps aussi augmenté soit-il et il est essentiel de l'appréhender dans une vision englobant chacune des facettes physique, émotionnelle et spirituelle, car c'est au travers de ces trois dimensions que l'être humain déploie toute son humanité. Même si cette approche n'est pas celle qui est la plus habituelle en Occident, en particulier dans l'Art de guérir, prendre en compte la globalité de l'être, tout ce qui constitue son humanité, représente la seule façon de respecter l'humain dans sa dignité.

Dans notre société occidentale, si les médecins mais aussi les médias nous encouragent à prendre soin de notre corps et même à le redessiner au point de créer chez certains une préoccupation obsédante et très narcissique, il est toujours aussi suspect de se préoccuper de la mystérieuse dimension qui nous pousse à exprimer ce désir d'infini qui nous habite. Notre croyance en une identité pauvre et limitée est si forte qu'il nous est souvent impossible d'envisager que nous pouvons être plus que ce que nous donnons à voir. Seule compte la bonne santé de notre corps physique baignant dans un bouillon de molécules biochimiques qui lui procure des sensations agréables. Le reste est sans importance. Mais cette préoccupation exclusive, cet enfermement du Vivant dans le biologique, ce refus d'ouvrir la fenêtre pour nous mettre en relation avec ce qui nous dépasse, cette difficulté à envisager et donc à explorer et à nous enrichir d'autres plans de la réalité que celui du monde sensible n'est pas sans conséquence. Tout cela

ampute l'humain d'une prise en compte de la composante spirituelle de son être qui pourtant représente une part importante de ce qu'il est et pourrait même être considérée comme un marqueur d'humanité. L'expérience humaine est d'une infinie richesse et elle intéresse différents plans dont celui de la dimension spirituelle qui doit avoir toute sa place. S'ouvrir à son mystère constitue un aspect vital de notre existence. L'homme ne peut en faire l'économie.

Je suis conscient que le mot spirituel est très connoté pour certains et en fait bondir plus d'un ; il peut aussi être tourné en dérision mais, paradoxalement, ceux qui se moquent souvent se lamentent de ce que le matérialisme efface toute humanité et réduit l'humain à n'être qu'un paquet de neurones, de gènes... ou encore de ce que notre cerveau n'est qu'un ordinateur hyperperformant.

Aussi, pourrait-on tout aussi bien parler de dimension transpersonnelle pour définir les expériences dans lesquelles nous réalisons une connexion avec une réalité au-delà de celle que nous vivons habituellement, expériences qui, quoi qu'on en pense, ont façonné notre histoire personnelle et collective car elles sont porteuses de sens.

Il arrive à l'être humain, quelquefois volontairement, d'autres fois involontairement, de vivre des moments pendant lesquels est suspendue sa façon habituelle d'appréhender la réalité pour vivre une reliance avec une dimension au-delà de tout ce qu'il connaît. Ce sont ces expériences que l'on peut qualifier de spirituelles car cette mise entre parenthèses de « l'ordinaire », nous ouvre au mystère de ce qui est plus grand, de ce qui nous dépasse, nous transcende. Elles représentent des occasions d'accéder à une connaissance plus étendue et plus globale de la réalité au travers d'expériences intérieures, comme des expériences contemplatives ou

d'émerveillement qui nous font entrer en résonance avec l'âme du monde, le ferment qui rend l'univers vivant.

L'expérience spirituelle peut être aussi l'aboutissement d'une quête personnelle, d'une recherche, de pratiques dans le but de contacter ce dynamisme. Mais, dans tous les cas, elle représente une forme de connaissance et peut-être même l'ultime source de connaissance au sujet de la structure intime du Vivant, une forme de connaissance globale qui dépasse toute autre forme de connaissance.

Aussi est-il temps de revisiter cette dimension de l'être, de lui redonner toute sa place dans notre vie pour sortir de l'impasse dans laquelle nous avons menés la conception matérialiste de l'humain. En aucun cas la spiritualité se confond à mes yeux avec le sentiment religieux. Au contraire, elle transcende les religions car elle est totalement affranchie des dogmes religieux. *« La spiritualité est universelle. Autant l'adhésion à une religion ne concerne pas tout le monde, autant le questionnement spirituel sur le sens de la vie intérieure, sur les pratiques qui amènent le calme en soi, est une chose que tout le monde peut partager, parce que tout être humain est spirituel par essence^[111]. »*

La spiritualité est donc un terme qui définit un ensemble d'expériences singulières à laquelle l'être humain accède naturellement et qui peuvent s'avérer si puissantes qu'elles sont alors de nature à bouleverser son existence. Tandis que la religion risque de restreindre ces expériences spirituelles dans la mesure où elle fait référence à un corpus constitué de croyances et d'aspects culturels et historiques qui peu à peu s'est institutionnalisé. Ces expériences subjectives sont animées d'un processus dynamique important permettant à l'être humain de connaître une réalité qui dépasse le domaine étroit de notre réalité ordinaire. Elles ne dépendent donc, en aucune façon, d'un quelconque lien avec une religion dogmatique

qui peut même représenter un empêchement au développement spirituel. Cette notion de spiritualité représente un sujet délicat et même tabou pour certains, mais son importance paraît essentielle car l'expérience subjective qu'elle permet approfondit notre compréhension de la réalité en nous donnant un accès direct à son ordonnance, à sa texture. Elle représente une habilité inhérente à notre nature humaine, celle de nous connecter à une dimension plus étendue de la réalité sans passer par nos sens. De tout temps, l'homme a eu l'intuition de l'existence d'un autre niveau et de la nécessité de créer un lien avec celui-ci. Stanislas Grof^[112] définit la spiritualité comme « *une expérience directe de dimensions "numineuses"^[113] d'ordinaire invisibles* » qui deviennent accessibles dans certaines conditions, comme « *dans les états holotropiques de la conscience* », des états qui se définissent par la sensation de faire partie d'un Tout. Quant à André Comte-Sponville qui revendique son athéisme, il décline une forme de spiritualité laïque qui se présente sous la forme d'un sentiment d'émerveillement et de communion avec la nature et l'univers, sentiment qui a toujours accompagné l'homme dans son cheminement. Pour cet auteur, cette spiritualité « *fait appel à l'intériorité de l'homme, lui fait refuser l'inhumain, l'invite à s'accomplir dans une recherche de transcendance^[114]* ». Il relate dans le livre de Jacques Castermane^[115] une expérience vécue alors qu'il était jeune adulte : « *Je devais avoir vingt-cinq ans. Je me promenais avec des amis, la nuit, dans une forêt. Nous étions quatre ou cinq. Plus personne ne parlait. Tout à coup, voilà une expérience que je n'avais jamais vécue. C'était quoi cette expérience ? C'était un certain nombre de mises entre parenthèses. Mise entre parenthèses du temps ; c'est ce que j'appelle l'éternité. Tout à coup il n'y avait plus le passé, le présent, l'avenir. Il n'y avait plus que le présent. Là où il n'y a plus que le présent ce n'est plus le temps, c'est l'éternité... Mise*

entre parenthèses de l'espérance et de la peur. Bien sûr puisque j'étais dans le présent. Pour la première fois de ma vie peut-être, et pour l'une des dernières, je n'avais peur de rien. Ça c'est une expérience très étonnante. Tout à coup vous n'avez peur de rien ! C'est ce que j'appelle, ce qu'on appelle la sérénité... Enfin, mise entre parenthèses, et c'était plus étonnant, de tout jugement de valeur ; et c'est ce que j'ai mis plusieurs années à appeler l'absolu. Naturellement tous ces mots trahissent l'expérience, parce qu'elle était, par définition, intégralement silencieuse » et que de plus les mots que l'on emploie pour la dépeindre ne font que la pétrifier.

Ces expériences de transcendance ne font aucunement référence à un mystérieux mysticisme oriental, mais témoignent plutôt d'un processus naturel qui pousse l'être humain à se dépasser pour vivre l'absolu, l'infini, l'éternité... Elles nous transforment et donnent ainsi plus d'épaisseur à notre humanité alors qu'en acceptant les perspectives des transhumanistes, nous acceptons l'inhumain, nous encourons le risque de réduire l'humain à n'être qu'un « objet de la technologie », et nous nous exposons à générer un désenchantement de l'humain et du monde.

Jean-Guilhem Xerri définit cette dimension de l'être de façon plus métaphorique en écrivant qu'elle est cette « *fenêtre intérieure à l'humain qui lui permet une ouverture vers ce qui le dépasse*^[116] ». Mais elle pourrait tout aussi bien être comprise comme un processus dynamique qui pousse l'être humain à trouver le fil d'argent qui le relie au tissage du Vivant. Grâce à ce lien, il pourra sonder le substrat qui sous-tend l'organisation du monde, et ce, au travers d'une expérience intérieure.

Thierry Janssen souligne qu'il préfère définir la spiritualité comme la « *science de l'esprit des choses* », en prenant soin de définir l'esprit comme étant « *le souffle qui anime tout ce qui vit comme l'ensemble des liens qui relient les différents éléments du vivant dans toutes les dimensions de la*

réalité pour créer l'élan de cette dynamique inouïe que nous appelons la vie^[117] ». Ces différentes citations tendent à montrer que l'aspiration spirituelle est une des dispositions les plus communes à l'espèce humaine, elle en est une partie intrinsèque et représente un mouvement de l'humanité qui existe depuis la nuit des temps. Elle participe à actualiser tout notre être pour nous sentir pleinement vivants en nous aidant à accéder à notre nature fondamentale. Elle enrichit donc la lecture que l'on peut se faire de l'expérience humaine et lui donne tout son sens. Aussi, toute personne croyante, agnostique, athée peut avoir l'opportunité de vivre cette expérience d'ouverture qui représente une occasion de se plonger dans la profondeur du mystère de l'être. Même s'il demeure illusoire de vouloir le percer totalement, s'y atteler permet non seulement d'aller plus loin dans la possibilité d'être « pleinement soi », mais induit de plus un profond changement de la compréhension du monde et de la place qu'on y occupe.

Mais pour s'ouvrir à cette dimension de l'être qui participe pleinement à son accomplissement, on doit se libérer de certains préjugés qui voudraient que « *ceux qui sont en quête de spiritualité sont au mieux, de doux rêveurs... au pire, des imbéciles superstitieux, peut-être même des malades atteints par une grave psychopathologie qui les pousse à rechercher le spirituel* »^[118]. Non, contrairement à ce que pensent certains, ce n'est pas l'intérêt que l'on peut porter à la dimension spirituelle qui serait pathologique et signe d'une profonde névrose, mais plutôt le refus d'explorer cette dimension et de la prendre en compte sous prétexte qu'elle relève d'une expérience intime, intangible, incommunicable... La spiritualité n'est ni une absurdité ni un amas de superstitions pathologiques, mais représente la quête de l'essence de notre être, ce qui en constitue son fondement. L'homme n'a donc pas besoin d'être augmenté mais de retrouver la totalité de son être pour pouvoir exprimer ce qui en fait sa

singularité. En exprimant toute l'étendue de son humanité, il répond pleinement au défi de l'existence, celui de révéler la puissance de créativité qui l'irrigue.

La condition humaine

« La condition humaine demeure un mystère mais j'ai cessé d'habiter le mystère avec angoisse, je l'habite avec confiance [\[119\]](#). »

Oui, la condition humaine, le « propre de l'homme », reste un mystère car elle a pour caractéristique essentielle d'échapper à toute description claire, précise et exhaustive puisqu'elle dépend de l'idée que l'on se fait de l'homme et de sa relation avec son environnement. Sa définition ne peut donc qu'être insuffisante et incomplète pour rendre compte de tout le potentiel que renferme notre humanité. Je vais donc m'efforcer de l'appréhender de façon holistique, d'apporter un éclairage sur cette notion complexe, un éclairage dépourvu de tout prisme réducteur, qui ne limite pas mais au contraire ouvre les yeux sur cette part d'infini que nous portons en nous.

La condition humaine est ce qui caractérise l'humain dans son universalité et donc ce qui nous rattache à tous les autres humains. Elle est définie par ce que tous les êtres humains partagent, comme l'aptitude à faire l'expérience d'émotions, à s'interroger sur soi-même, à faire des projets, à imaginer, à résoudre des problèmes, à créer et à aménager ses conditions d'existence grâce à la technique mais aussi en s'impliquant dans des rapports sociaux.

Mais l'être humain possède une autre qualité qui me paraît fondamentale : il est perfectible et cherche constamment à s'accomplir. Eternel insatisfait, il est mu par la promesse d'élaborer et de manifester l'entièreté de son être. En tant qu'être conscient, il possède la liberté de

pouvoir ou non se renouveler, se réinventer en déployant une infinité de possibles, se transcender, se dépasser, non pas en venant à bout de ses limites biologiques grâce aux outils biotechnologiques, mais en s'ouvrant à son intériorité, en redécouvrant tout un continent intérieur particulièrement fascinant, et honorant ainsi toute son humanité. Cette quête de soi n'est en rien narcissique, elle va à l'encontre d'un repli sur soi et participe au contraire à l'expression de tout l'être.

L'être humain exprime cette perfectibilité grâce à la liberté de se doter d'un dessein, un projet de vie qui a du sens pour lui, et d'opérer les choix nécessaires à sa réalisation. Il peut transcender tout ce qu'il pourrait appréhender comme étant des déterminismes, qu'ils soient d'origine familiale, socioculturelle ou autre, sauf évidemment celui qui est lié à sa condition d'humain qui le mènera tôt ou tard à être confronté à l'expérience de la mort.

Certes, le chemin qui le conduit à accéder à soi et à interroger ce profond mystère de la condition humaine n'est pas une simple promenade de santé. Cette quête risque d'être accompagnée d'inconfort, de peur, d'angoisse et même de désespoir en attendant de trouver la réponse à cette question lancinante : en tant qu'être humain, de quoi avons-nous besoin pour nous sentir pleins et entiers ? Confrontés à ce questionnement, nous pouvons, comme nous invite l'écrivain Eric-Emmanuel Schmitt, à l'aborder avec confiance puisqu'il nous amène à nous réconcilier avec notre vulnérabilité, notre fragilité et conduit à exprimer toute notre singularité. Quoi qu'il en soit, cette quête nous met en présence d'une nécessité intérieure impérieuse : découvrir ce qui nous anime, ce qui nous rend chacun si singulier et donne du sens à notre vie. L'être humain se doit d'écouter ce puissant dynamisme intérieur qui le meut et de répondre à cet appel qui ne cesse de le tarauder et l'incite à faire de sa vie une œuvre d'art^[120].

Cette réalisation, qui ne pourra s'opérer que si elle intéresse toutes les dimensions de notre être, est non seulement sans fin mais nous conduit à nous heurter tôt ou tard aux limites inhérentes à la condition humaine, à notre finitude. Nous savons que, comme tous les organismes vivants, nous naissons, nous croissons et nous mourons... La confrontation avec cette réalité de la condition humaine oblige l'être humain à s'interroger sur le sens de sa vie et à se demander comment disposer de sa liberté pour le trouver. Non seulement il ne peut échapper à ce questionnement, mais celui-ci va aussi l'amener à rester respectueux de ce qu'il est et de ne pas sombrer dans la démesure ou la toute-puissance chimérique de la technologie.

Plutôt que de s'illusionner sur les progrès techniques avec l'intention d'effacer ses limites, il se rendra compte qu'il est plus opérant de questionner ce qui constitue son humanité pour pouvoir ainsi être plus apte à relever les défis auxquels il sera, comme tout être humain, de toute façon confronté. Cette attitude me semble plus judicieuse pour pouvoir s'accomplir et rendre ainsi les années que nous avons à vivre plus vivantes. Si, comme l'écrivait Montaigne, philosopher c'est apprendre à mourir, alors il s'agit bien de méditer et de spéculer sur notre fin ultime en nous inscrivant dans une quête intérieure pour retrouver notre nature profonde que nous interrogeons et sur laquelle nous travaillons. J'emploie intentionnellement ce terme, car accepter notre condition humaine et donc se préparer à vivre l'ultime initiation, celle qui nous mènera à franchir l'étape de la mort, présuppose un travail ou tout au moins un effort un tant soit peu plus important que la simple ingestion d'une pilule aux pouvoirs fantasmés.

Il ne s'agit donc pas de succomber aux illusions de toute-puissance que promeuvent les transhumanistes, car aucune technologie ne peut remplacer le chemin intérieur que l'on doit faire pour s'accomplir, aller plus loin, au-

delà de soi. Il n'est pas question, non plus, de se résigner, mais d'accepter sa condition d'être humain, composée notamment de fragilité et de vulnérabilité.

La vision matérialiste transhumaniste se révèle un écueil irréconciliable avec la volonté de considérer l'étendue de l'expérience humaine et de prendre en compte son intégralité. D'une part, elle nie que l'être humain puisse être autre chose qu'un corps, aussi magnifié soit-il. D'autre part, son approche mécaniste l'amène à nier la possibilité pour l'être humain de contacter une dimension transcendante, « quelque chose » d'un autre ordre qui le dépasse et qui mérite grandement d'être exploré même si ce « quelque chose » se révèle être irréductible aux explications d'un matérialisme desséché. En réalité, elle ignore ce qu'est un être vivant, ce que sont la vie et la conscience. Elle ne s'intéresse, par exemple, d'aucune manière à l'expérience subjective de la réalité et en particulier aux différents niveaux de conscience qui sont une source d'expériences et s'avèrent pourtant riches de sens pour celui qui les vit.

En questionnant toute son humanité, l'être humain verra donc se dévoiler un rapport à la réalité totalement différent puisqu'il englobera aussi bien le monde visible que le monde invisible. Décidément, l'aventure ultime de notre vie n'est pas de nous augmenter, « d'avoir ou d'être plus », ce qui nous amène irrémédiablement à vivre la même situation que la grenouille de la fable – voyant le bœuf, elle « *s'enfle, et se travaille pour égaler l'animal en grosseur [...] s'enfla si bien qu'elle creva* ^[121] » –, mais de vivre des expériences dans lesquelles nous pouvons enfin ressentir la réalité du monde au-delà du sensible et dévoiler l'inconnu grâce à une subtile exploration de notre conscience.

Il ne fait maintenant plus l'ombre d'un doute que l'approche matérialiste que l'on dénomme aussi « physicaliste », c'est-à-dire « *le point de vue selon*

lequel les individus ne sont rien d'autre que de la matière physique et que leurs états mentaux sont des états physiques de leur cerveau^[122] », nous donne une interprétation inaboutie de l'humain et une vision très réductrice de tout ce dont nous pouvons faire l'expérience. La tâche qui incombe donc à l'homme du XXI^e siècle est en premier lieu de tenter de répondre à cette question : « *Qu'est-ce que l'homme et au-delà de quelles limites commence-t-on à le détruire comme tel*^[123] ? » Ce questionnement métaphysique paraît bien loin des préoccupations des transhumanistes, mais à quoi est réduit l'homme sans lui ? A une machine, un robot, un cyborg, c'est-à-dire un être en complète symbiose avec la technique, un être hybride qui ne sera plus capable ni de se questionner ni de s'étonner devant les mystères de sa propre existence et devant le spectacle du monde.

Cet avenir que les transhumanistes nous promettent radieux n'équivaut-il pas à la destruction de notre humanité ? Il est donc temps de réinventer notre façon d'être au monde. Pour cela, je propose au lecteur de se pencher sur notre façon de penser le monde, de discerner le paradigme^[124] qui sous-tend notre vision, un paradigme qui explique comment les éléments fondamentaux qui nous constituent sont régis par les lois de la physique et de la chimie. Si ce paradigme est particulièrement efficient pour penser le monde inanimé, est-il suffisant pour expliquer comment peuvent s'émouvoir des êtres conscients ? En un mot, la vision du monde qu'il nous propose est-elle en mesure de dépeindre toute la réalité dont nous faisons l'expérience, ou faut-il changer de paradigme car celui-ci est incapable d'en rendre compte ? Erwin Schrödinger évoquait cette possibilité quand il écrivait : « *Cher lecteur, ou mieux encore, chère lectrice, rappelez-vous les yeux brillants et joyeux avec lesquels votre enfant vous éclaire quand vous lui apportez un nouveau jouet, puis laissez le physicien vous dire qu'en réalité rien n'émerge de ces yeux ; en réalité, leur seule fonction*

objectivement décelable est d'être continuellement frappés par des quanta de lumière et de les recevoir. En réalité ! Étrange réalité ! Quelque chose semble manquer en elle^[125]. »

Oui, quelque chose semble manquer au paradigme matérialiste. Puisseons-nous nous éveiller à la perception d'un univers réenchanté en reconnaissant les limites de cette approche physicaliste ! C'est l'espoir que je formule, l'espoir de voir se lever des lendemains qui chantent en constatant que le statu quo scientifique qui repose sur le dogme du matérialisme est en train de se craqueler. Je parie que cette désintégration va déboucher sur un élargissement du cadre conceptuel de la science, un élargissement riche de promesses en ce qui concerne la compréhension du monde, de l'homme et plus particulièrement de la conscience qui reste encore une *terra incognita*, un continent à découvrir.

OceanofPDF.com

III

Pourquoi doit-on changer de paradigme ?

« Il est possible que la redécouverte de l'humain passe par une reconsidération de ce qu'étaient les idéaux de la modernité au sens où Descartes et les philosophes du XVIII^e siècle l'ont envisagée [\[126\]](#). »

Quelles sont les limites du matérialisme ?

« L'image d'un univers purement matérialiste fonctionnant comme une horlogerie représente la plus grande superstition de notre époque. »

– Arthur Koestler

Pour comprendre le monde dans lequel il vit et connaître son fonctionnement, l'être humain a élaboré au fil des siècles une procédure, la démarche scientifique qui est avant tout une méthode non dogmatique d'acquisitions de connaissances au sujet de la nature obtenues en l'observant et en la sondant pour isoler, étudier et modéliser le fonctionnement des éléments qui la constituent, et espérer ainsi en déchiffrer tous ses mystères. En fait, « *la science pose des questions directement à la nature, sous forme d'expériences. La nature répond ensuite en manifestant certains comportements afin que les questions puissent être*

traitées de manière objective^[127]. » Cette méthodologie qui consiste à tenter de faire la lumière sur les phénomènes en considérant leurs constituants et les forces qui les animent a permis des avancées considérables quant à la compréhension du monde de la matière et a par conséquent grandement contribué au développement technologique dont nous bénéficions.

Pour atteindre cet objectif, la procédure scientifique s'efforce d'éliminer toutes les interférences causées par la subjectivité de ceux qui réalisent les observations. Tous les protocoles scientifiques sont donc réalisés en prenant soin d'écarter une quelconque influence de l'expérimentateur pour atteindre une vision objective. Mais l'on sait maintenant que cette visée qui fut considérée comme incontournable jusqu'au début du XX^e siècle est tout à fait illusoire.

A cette date, les physiciens prirent brutalement conscience en explorant le monde subatomique qu'ils devaient réviser bon nombre de leurs concepts quant à la nature de la réalité, car les acquis de la physique quantique questionnent autrement notre relation au réel. Ils mettent à bas « le réalisme physique » qui avançait l'hypothèse de l'existence d'un monde extérieur à nous, composé d'entités aux propriétés bien définies que l'on pouvait observer avec objectivité. La physique quantique nous montre que tout est beaucoup plus flou, indéterminé, et semble attribuer une fonction à la conscience au niveau subatomique, puisqu'à ce niveau le rôle de l'observateur n'est pas neutre, celui-ci participant au phénomène qu'il observe.

Des expériences comme celle des fentes de Young ont montré que la conscience d'un observateur influence le comportement soit ondulatoire soit corpusculaire d'une particule comme un électron. Ce dernier n'est, intrinsèquement, ni une particule ni une onde. Ce sont les conditions de

l'expérience et plus précisément la présence ou non d'un observateur qui l'amèneront à se comporter comme une particule ou comme une onde. La physique moderne a donc rendu obsolète l'idéal classique d'une description objective de la nature, mais a également remis en question le mythe d'une science objective. L'observation des phénomènes de la nature n'est pas neutre, elle dépend de l'observateur ; plus précisément, elle est soumise au modèle conceptuel qui anime sa recherche, si bien que David Bohm pouvait expliquer en 1977, lors d'une conférence à Berkeley, que « *la réalité est ce que nous tenons pour vrai. Ce que nous tenons pour vrai est ce que nous croyons. Ce que nous croyons prend appui sur nos perceptions. Ce que nous percevons est lié à ce que nous cherchons. Ce que nous cherchons dépend de ce que nous pensons.* » Cela signifie qu'en aucun cas nous ne percevons la réalité telle qu'elle est mais plutôt telle que nous pensons qu'elle peut être. Cet entendement étant limité par le cadre conceptuel qui domine alors.

Malgré tout, « *la philosophie matérialiste, dans laquelle ont été élevés la majorité des hommes de science contemporains, conserve toute son influence dogmatique sur leur pensée bien que la matière se soit évaporée*^[128] ». Il est vrai que ce cadre conceptuel représente encore l'interprétation la plus usitée de la réalité et, par conséquent, constitue le fondement implicite à la majorité des recherches scientifiques, d'autant plus que la révolution conceptuelle opérée dans le champ de la mécanique quantique ne s'est pas encore réalisée dans de nombreux domaines scientifiques, en particulier dans les sciences de la vie qui restent toujours imprégnées de la vision mécaniste élaborée par Descartes.

En effet, suite à Descartes et Newton, le paradigme qui a dominé les sciences pendant des siècles impliquait la conviction que l'univers était un système mécanique composé de particules matérielles élémentaires, et les scientifiques considéraient que les phénomènes complexes peuvent être

compris en les réduisant à leurs constituants fondamentaux et en cherchant les mécanismes selon lesquels ils interagissent. L'univers était donc considéré comme une machine dont les scientifiques cherchaient à comprendre l'arrangement et les mouvements de ses différentes pièces.

Le présupposé qui domine encore la science d'aujourd'hui est donc que le monde n'est constitué que de matière ou, tout du moins, que de phénomènes physiques. On parle d'une science « matérialiste » ou « physicaliste ». Cette conception soutient que tout est matière ou plus précisément que tout est gouverné par des lois physiques qui sont considérées comme premières, la matière représentant la base de notre univers. Pour les matérialistes, l'univers et tout ce qui le constitue, mais aussi l'être humain, peuvent être réduits et appréhendés en termes d'interactions entre des constituants physiques. Nous sommes donc « *des machines à survie, des véhicules-robots aveuglement programmés pour préserver des molécules égoïstes qu'on appelle "gènes"* »^[129].

Cette approche matérialiste qui réduit l'univers à la seule dimension matérielle et considère donc qu'il n'existe rien d'autre qui viendrait parachever cet agencement a des effets non négligeables sur notre façon de vivre et notre manière d'être, car elle nous amène à considérer que nous sommes, comme tous les êtres vivants, intégralement sous la dépendance de lois physiques. Elle considère « *qu'il n'y a d'être(s) que matériel(s)* »^[130], et que tous les événements sont gouvernés par les lois physiques de la nature, telles qu'elles sont décrites par la physique classique. Ce sont des mécanismes physico-chimiques qui vont donc régenter nos désirs, nos espoirs, notre état émotionnel, notre façon d'être. Dean Hamer, généticien de réputation mondiale, a ainsi écrit que les humains ne sont en définitive que « *des tas de réactions chimiques qui se baladent dans un sac* ». Pour les matérialistes contemporains, il suffira donc de mieux piloter ces réactions

en faisant appel à la technoscience pour avoir toujours plus de plaisir, de satisfaction... Et c'est ainsi que s'est dessinée peu à peu la volonté de fusionner l'homme avec des machines de plus en plus performantes dans le but de mieux contrôler notre bien-être qui ne peut être que la résultante d'un bon équilibre de « ce tas de réactions chimiques ». Ce paradigme matérialiste exerce donc, dans notre civilisation occidentale, une influence considérable sur la perception que nous pouvons avoir de la réalité. Certes, il a permis le développement d'une technologie très élaborée, mais il corsete aussi notre pensée. Et non seulement, il conditionne notre façon de penser le monde, mais il structure aussi l'expérience que nous pouvons en faire et donc nous appauvrit. Car il réduit l'homme à un dispositif mécanique dénué de toute signification et plongé dans un monde mécanique régi par des lois physiques. La comparaison qui revient souvent pour décrire cette approche mécaniste est celle de l'horloge : l'homme sain est comparé à une horloge fonctionnant parfaitement, l'homme souffrant d'une maladie, à une horloge défectueuse. Avec les découvertes des phénomènes chimiques et électriques, les « mécanismes horlogers » furent abandonnés pour laisser place à une machine chimique, les organismes vivants étant réduits aux interactions physiques et chimiques de leurs plus petits constituants. Mais là encore persiste une conception réductionniste de la réalité du Vivant et donc de l'humain, une conception selon laquelle une réalité peut être expliquée à partir de la compréhension de ses unités élémentaires. En embrassant cette conception réductionniste, l'être humain est perçu préférentiellement comme étant le fruit de processus physico-chimiques.

Conséquences du réductionnisme matérialiste sur l'Art de guérir.

« Le réductionnisme scientifique a vidé la médecine de la vie. »

– Thierry Janssen^[131]

L'adhésion de la médecine occidentale à ce réductionnisme bouleversa son évolution. Certes, souligne Fritjof Capra^[132], cette approche mécaniste est pertinente pour rendre compte de certains phénomènes physiologiques, et cet auteur cite dans son livre l'exemple de William Harvey qui appliqua avec succès ce modèle pour décrire le processus de la circulation sanguine. De même, les généticiens ont pu décrypter le code génétique en utilisant ce même modèle, mais avec pour corollaire la conviction que cette découverte allait permettre de relier un grand nombre de maladies à des anomalies génétiques et donc de pouvoir les guérir. Mais le résultat escompté ne fut pas au rendez-vous, car si « *les biologistes possèdent l'alphabet du code génétique, ils n'ont pour ainsi dire aucune connaissance de sa syntaxe*^[133] ».

Quelle que soit l'ingéniosité des scientifiques, la compréhension de l'humain comme de tous les êtres vivants ne peut décidément pas se faire en abordant uniquement le fonctionnement des composants élémentaires et il ne suffit pas, par exemple, de posséder le code génétique pour percer le secret de la complexité de l'être humain. Celui-ci représente une globalité et sa santé ou son bien-être ne peuvent être obtenus en le considérant comme une machine dont le bon fonctionnement serait déterminé par son « programme » génétique. Il ne peut être compris que s'il est perçu comme une totalité dont l'organisation dynamique est en perpétuel changement. Cette dernière est le fruit d'interactions multiples et d'interdépendances entre la dimension physiologique, la dimension psychologique et la dimension spirituelle de l'être qui, de surcroît, sont en étroite relation avec l'environnement social et un écosystème complexe. Le maintien de la santé ne peut donc être assuré par une approche réductrice de l'être humain.

Le modèle biomédical qui représente le fondement de la médecine scientifique moderne a tendance à définir la maladie comme étant une entité bien définie ayant une cause spécifique et nécessitant un traitement qui va éliminer l'origine causale de la maladie. Au lit du malade, les choses s'avèrent plus complexes.

Car si cette approche qui cherche à identifier le mécanisme causal de la maladie et ainsi à établir un diagnostic est, il est vrai, valide dans un nombre important de situations, ce n'est certainement pas le cas dans les affections dégénératives où s'opèrent des processus morbides beaucoup plus complexes et d'origine multifactorielle. « *Si l'affection peut être considérée comme une atteinte d'une partie bien précise de l'individu, la maladie intéresse la totalité de l'individu* [\[134\]](#) ». Le modèle biomédical a fait perdre aux médecins cette distinction, alors que tous les jours ils sont confrontés à des sujets malades mais ne souffrant d'aucune affection organique bien identifiée, d'aucun désordre physiologique. En se concentrant uniquement sur les anomalies biologiques à corriger, le médecin court le risque de négliger les dimensions psychiques et spirituelles du sujet et donc d'occulter ce qui représente une grande partie de sa vie. Cette démarche réductrice ne permet pas au patient de retrouver la santé qui, d'après l'OMS, est « *un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas en une absence de maladie ou d'infirmité* ». D'où l'importance de retrouver une vision systémique de la santé qui, seule, permettra d'élargir le champ des recherches médicales limité de nos jours, pour l'essentiel, à son aspect biologique.

En regardant le patient comme une machine (même biologique), le médecin se transforme en un technicien qui possède une expertise technique des plus affûtées pour remettre en ordre les mécanismes quand ils sont altérés, mais qui a une grande difficulté à penser le patient dans sa globalité.

De ce fait, la compréhension psychosomatique des maladies chroniques est rendue difficile, comme disparaît la possibilité de définir un rôle au patient dans le processus thérapeutique. De plus, ce réductionnisme nie une qualité fondamentale de l'être humain, soit sa capacité à se transformer sans cesse. Alors que la machine est dotée d'une structure qui détermine et limite son fonctionnement pour remplir uniquement certaines opérations, l'être humain bénéficie de la plasticité du Vivant qui lui permet de s'adapter sans cesse à un environnement mouvant. L'individu bénéficie d'une grande souplesse qui le rend capable d'évolution, d'une actualisation de soi constamment remise à jour, pour se dépasser de manière créative.

Malgré tout, cette vision mécaniste de l'humain est encore très présente jusqu'à nos jours. En 1928, un biologiste nommé Joseph Needham pouvait écrire dans un essai « Man a machine » : « *Pour la science, l'homme est une machine ; et s'il n'en est pas une, alors il n'est rien du tout.* » Le transhumanisme témoigne manifestement que, de nos jours encore, nous continuons à appliquer les concepts dépassés d'une vision mécaniste de l'homme qui accorde une place démesurée à la technologie pour améliorer sa santé ou son bien-être. Il représente l'ultime avatar, la dernière trouvaille, pour convaincre ceux qui hésitent encore à faire le pas de trop ou à changer radicalement de paradigme.

Mais en réalité, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Le transhumanisme n'est que le prolongement d'une logique de pensée qui a conduit les scientifiques depuis quatre siècles à n'étudier que la composante matérielle de l'univers et à privilégier l'étude de la dimension physique de l'être humain. Elle implique le même matérialisme primitif et sans horizon qui détourne l'homme de l'exploration de ses propres pouvoirs.

Cette conception de la réalité voudrait nous faire croire que seul ce qui est mesurable, quantifiable et prévisible et qui donc obéit à des lois

physiques est réel ; tout ce qui est invisible, intangible, immatériel, et donc non mesurable se réduisant à une fantaisie de l'esprit.

Et pourtant... « *il est... en tout être, quelque chose que n'expliquent pas les matériaux qui le composent. Une cathédrale est bien autre chose qu'une somme de pierres. Elle est géométrie et architecture. Ce ne sont pas les pierres qui la définissent, c'est elle qui enrichit les pierres de sa propre signification*^[135] ». Il suffit d'une observation même superficielle pour s'apercevoir qu'il existe une réalité plus profonde que celle que l'approche matérialiste nous propose de découvrir. De la même façon qu'une introspection, même sommaire, suffit pour se rendre compte de l'étendue de la dimension humaine qui ne peut se réduire à un merveilleux Meccano.

Considérer l'individu comme une machine biologique qui fonctionnerait au carburant de la technologie ne nous permet pas, par exemple, de prendre en compte les relations corps-esprit alors que nous en faisons l'expérience à tout moment. De manière plus générale, ce modèle conceptuel réducteur est responsable de l'absence d'intérêt du monde scientifique pour tout ce qui touche à la dimension immatérielle de l'homme, à son intériorité, à ses expériences subjectives, et par conséquent à une notion aussi complexe que celle de la conscience. Cette dernière n'a pas d'existence propre dans l'approche conceptuelle matérialiste pour la simple raison qu'elle ne peut être ni mesurée ni analysée précisément, ne possédant ni substance, ni forme, ni caractéristique, ni commencement, ni fin. Il importe donc de concevoir un nouveau paradigme qui lui redonne toute sa place.

Certes, depuis quelques années l'étude de la conscience revient en force dans le champ scientifique, mais cette étude se fait là encore de façon très restrictive puisqu'elle est considérée comme étant l'aboutissement de processus physiologiques réductibles à la mise en connexion de milliards de neurones. Aux yeux de la plupart des scientifiques du XXI^e siècle, elle est

considérée comme un « épiphénomène » consécutif à des processus physico-chimiques se produisant dans la matière cérébrale et est réduite à un état physique, au même titre que nos sentiments, nos croyances, en un mot, tout ce qui constitue notre vie intérieure.

D'autres avancent l'hypothèse qu'elle est une propriété émergente de l'activité biophysique cérébrale qui se manifesterait lorsqu'un nombre important de neurones s'activeraient simultanément, créant ainsi un degré suffisant de complexité, « *quand bien même cette émergence elle-même ressemblerait au miracle de la transformation de l'eau en vin* ^[136] ». Car une question vient aussitôt à l'esprit : quel est ce niveau de complexité du Vivant qui permet l'émergence de la conscience et qu'est-ce qui nous permet de considérer que seul l'être humain possède une part de conscience ? Ou encore, ce niveau de complexité concerne-t-il uniquement les mammifères, ou bien d'autres êtres vivants comme les oiseaux ou les insectes sont-ils aussi pourvus de cette qualité ? A ces questions, l'approche matérialiste ne fournit aucune réponse.

Pour d'autres encore, la conscience demeure une anomalie, si bien que Peter Russell ^[137] souligne qu'évidemment « *nous savons que nous avons une conscience mais la science ne peut pas l'identifier. Elle serait même heureuse qu'elle n'existe pas !* » Il est quand même curieux d'observer comment cette notion, certes complexe, de la conscience a été occultée par la science occidentale au cours des siècles et peut être encore considérée par certains comme « *une sorte de pollution mentale produite par l'activation de réseaux de neurones complexes* ^[138] ». Pourtant, personne ne peut nier son existence, qui est le fruit d'une expérience universelle.

Malgré tous leurs efforts, il y a toujours quelque chose qui échappe au biologiste comme au neuroscientifique. Ce dernier considère que l'homme est neuronal ou n'est pas, c'est-à-dire que nos états mentaux se réduisent à

des états physiques de notre cerveau. Qu'en est-il alors de l'aspect qualitatif de l'expérience subjective qui dépasse toute description physique ? Pour un physicaliste, la réponse implicite est que toutes les propriétés qualitatives peuvent être en définitive réduites à des propriétés quantitatives. Par exemple, la couleur est réduite à des longueurs d'onde, la colère ou le sentiment amoureux à des modifications chimiques cérébrales.

Il y a donc une forme d'incomplétude dans l'approche de la méthode scientifique qui, cherchant à objectiver des phénomènes avec le plus de précision possible, est amenée à mettre entre parenthèses la réalité subjective vécue par la personne. Cette vision réductrice de l'être humain a privé la médecine occidentale de la possibilité de prendre en considération l'univers complet de l'humain. Car toutes les connaissances que nous apporte la science ne pourront pas combler sa profonde ignorance en ce qui concerne la dimension subjective de l'être humain.

De ce fait, le problème de la nature subjective de la conscience reste un problème difficile que la vision matérialiste n'arrive pas à résoudre. Il convient donc de l'appréhender dans une approche moins restrictive car elle conditionne notre conception de l'humain. La compréhension du mystère de la conscience et de son rapport avec le corps physique, en particulier avec le cerveau, ne pourra être menée à bien qu'au travers d'une approche qui révélera un autre niveau, irréductible à la vision des neurosciences.

L'homme du XXI^e siècle se doit donc de jeter un regard neuf sur sa nature « d'être conscient » pour appréhender toute l'expérience humaine, un regard ouvert libéré de l'approche réductrice du matérialisme qui domine les sciences. Cette approche qui postule que toute réalité est faite de matière, et a pour cause des processus physiques, ou même se réduit à de tels processus, conditionne notre façon d'être, notre façon de nous penser et

de penser le monde, et demande donc à être transcendée car elle n'est pas suffisante pour rendre compte de tout ce qui nous constitue.

Nous sommes confrontés à l'obligation de revoir notre modèle du monde et de trouver une autre approche conceptuelle qui transcende le paradigme physicaliste.

Arthur Eddington^[139] affirmait que la science fonctionne comme un filet de pêche. Si la taille des mailles du filet est de 10 centimètres, celui-ci capture des poissons qui font 10 centimètres ou plus, et laisse passer les plus petits. Il n'est plus temps de recalibrer la taille du filet, c'est-à-dire d'aménager le modèle qui sous-tend notre vision de la réalité, mais nous sommes dans l'obligation de changer de filet, c'est-à-dire de changer de paradigme pour passer d'une vision mécaniste et fragmentaire à une vision systémique de l'être humain dont la santé et le bien-être dépendent non seulement d'un équilibre entre les différentes dimensions de son être, mais aussi d'une relation harmonieuse avec un environnement le plus large possible avec lequel, qu'il le veuille ou non, il est en interrelation. Un modèle conceptuel qui tienne compte de ce que nous connaissons du monde à travers le filtre de la science mais aussi au travers de ce que nous pouvons appréhender grâce à notre propre expérience subjective. Ce modèle doit redonner toute sa place à la conscience pour combler le fossé encore infranchissable entre elle et la matière. Nous devons abandonner définitivement la métaphore de la machine pour en élaborer une autre qui rende compte de cette vérité, à savoir que l'homme est un être vivant et conscient, une métaphore qui nous permette de répondre aux questions suivantes : « Qui suis-je ? Serais-je uniquement de la matière à laquelle tout se réduirait ? Serais-je un corps ? Un esprit ? Ou bien les deux ? Si je suis les deux, comment l'esprit est-il relié au corps et, en particulier, au cerveau ? Existe-t-il vraiment une différence fondamentale entre le corps et

l'esprit ? Autrement dit, ma conscience est-elle le résultat de processus physico-chimiques se produisant dans mon cerveau, ou bien est-elle quelque chose de fondamentalement différent, qui s'étend au-delà de mon corps ? »

Depuis des siècles, les philosophes de l'esprit tentent de répondre à ces questions et réfléchissent aux rapports qui existent entre l'esprit et la matière. L'histoire de la philosophie de l'esprit est émaillée d'épisodes successifs où différents modèles ont été élaborés pour tenter de résoudre cette question du rapport existant entre la matière et l'esprit, que ce soit au travers du matérialisme qui peut être défini comme un monisme^[140] de la matière, c'est-à-dire que seule cette dernière construit la réalité puisqu'il n'existe pas d'autre substance que la matière, ou que ce soit au travers d'une autre approche, le dualisme. Mais, dans les deux cas, l'étude de la conscience est aux abonnés absents depuis plusieurs siècles dans le champ de la science et son mystère persiste encore aujourd'hui. Ces différentes hypothèses ont eu pour résultat de conditionner notre façon de penser le monde et d'influencer notre conception de la nature humaine, car elles représentent des histoires que nous nous racontons. *« En effet, pour être en relation quotidienne avec la nature, les êtres humains ont besoin de se raconter une histoire sur ce qu'est la nature [...] mais le matérialisme est une relique d'un âge ancien qui aidait alors les chercheurs à se séparer de ce qu'ils étudiaient, mais il n'a plus sa place de nos jours^[141]. »*

Aussi est-il intéressant de s'arrêter sur le dualisme, une autre approche conceptuelle qui tente de définir la réalité et qui, même si elle n'est plus soutenue dans le milieu scientifique, demeure emblématique de la façon dont ont été conceptualisés les rapports entre la matière et l'esprit mais aussi, pour l'être humain, entre la conscience et le corps physique.

Le dualisme

Si le monisme matérialiste réduit la conscience à un épiphénomène du monde de la matière et affirme qu'elle est régie par les mêmes lois ou réfute même l'idée de son existence, le dualisme s'oppose à ce dernier dans la mesure où cette approche philosophique considère l'existence de la matière mais aussi celle de l'esprit (ou de la conscience), qui seraient de nature totalement différente. Mais les deux modèles conceptuels appréhendent cette dernière comme une « chose », une substance.

Le point de vue dualiste a été celui qui a été privilégié en Occident pendant des siècles et on peut déjà distinguer cette approche dans les écrits de Platon qui distinguait nettement le corps de l'esprit. Mais pour Ervin Laszlo^[142], le point de vue dualiste est plus précisément un héritage de la distinction qu'opéra Galilée en introduisant la notion de qualités primaires et secondaires. Les qualités primaires sont celles des objets dont la réalité est indépendante d'un observateur. Il s'agit, par exemple, de leur volume, de leur aspect, de leur consistance, de leur mouvement dans l'espace, etc. Les qualités secondaires sont pour leur part introduites par celui qui vit l'expérience et tendent à rendre compte des caractères subjectifs de son expérience. Dénommées *qualia*, elles incluent, entre autres, la couleur, le goût, le son, etc. Quels que soient les mots que l'on emploie pour tenter de définir ces caractéristiques, pour les dualistes l'expérience subjective et le monde matériel objectif sont de nature tout à fait différente.

D'après Laszlo, Galilée introduisit cette distinction, et donc le dualisme, car il pensait (à tort) que cela le protégerait des foudres de l'Inquisition. Lui et ses élèves pouvaient ainsi continuer à étudier les propriétés des qualités primaires, celles des objets de la nature et du corps de l'homme et des animaux, laissant ainsi l'étude des qualités secondaires, celles de l'esprit mais aussi de l'âme, aux hommes d'Eglise.

Cette approche dualiste fut affirmée d'une façon encore plus radicale par Descartes qui, dans sa tentative de développer une description du réel purement « objective » pour échafauder une science cohérente, étendit sa vision mécaniste de la matière aux organismes vivants et à l'être humain en particulier. Il fut le premier à formuler le problème corps-esprit qui continue à préoccuper le neuroscientifique de nos jours.

En effet, c'est lui qui, en avançant l'hypothèse d'un « dualisme de substance », introduisit au milieu du XVII^e siècle la distinction entre deux ordres de réalité, la matière, le monde extérieur qui s'étend dans l'espace, la « res extensa », « la chose qui s'étend », qui peut être étudiée grâce à l'outil mathématique, et l'esprit, le monde des pensées qui représente pour lui une substance immatérielle, la « res cogitans », « la chose pensante », qui permet de faire l'expérience subjective et immédiate du monde.

Mais, en procédant ainsi, Descartes a tenté de « chosifier » l'esprit (qu'il assimilait à la conscience) et à en faire une substance qui pense. Pour cet auteur, la matière et l'esprit sont donc deux réalités totalement distinctes et ayant chacune une existence propre. Quant à l'être humain, il est lui aussi constitué d'une double nature :

- un corps pourvu de dimensions physiques dont le fonctionnement est expliqué en ayant recours à un modèle mécanique obéissant aux lois de la physique,
- et l'esprit, entité immatérielle de nature radicalement distincte du corps physique que Gilbert Ryle^[143] dénommait, pour se moquer du dualisme, « *le fantôme dans la machine* ».

Il y a dans l'esprit de Descartes une absence d'interdépendance entre l'esprit et la matière. « *Rien de ce qui constitue le corps n'appartient à l'esprit et rien de ce qui constitue l'esprit n'appartient au corps* », écrivait-

il. Leur nature est si différente (l'une est solide et tangible, tandis que l'autre est immatérielle et intangible) qu'une interaction est difficilement concevable. Il est en effet ardu pour le dualisme de concevoir la présence d'un lien entre le monde abstrait de l'esprit, cette « substance pensante » qui n'a pas de réalité spatiale et qui possède donc des caractéristiques qui sortent du champ de la physique, et celui de la matière et donc du corps constitué d'une « substance non pensante » mais qui possède une réalité dans l'espace. Les deux mondes semblent de nature totalement différente puisqu'ils possèdent des propriétés irréconciliables, l'expérience de la conscience renfermant une qualité subjective dont ne disposent évidemment pas les phénomènes physiques du monde de la matière.

On pourrait résumer le dualisme par cette formule : « Je suis une chose pensante et j'ai un corps. » Il y a donc une stricte division entre la matière et l'esprit puisqu'ils n'ont rien en commun et il manque une notion d'interdépendance, cette approche philosophique ne donnant aucune réponse sur la façon dont peuvent interagir deux domaines de nature totalement différente.

Seule est envisagée une cohabitation dans le dualisme. Aussi, cette approche ne permet pas de rendre compte de l'interface qui peut exister entre l'animé et l'inanimé et donc de répondre à la question : comment se peut-il que l'expérience consciente ait le moindre effet physique et interagisse avec le corps, une entité matérielle pourvue de propriétés physico-chimiques ? Comment, en effet, une conscience immatérielle peut-elle réagir avec un corps physique ?

Pour trouver une solution au problème de la relation entre l'esprit et le corps Descartes avança l'hypothèse qu'ils interagissent au niveau de la glande pinéale^[144] ! Cette réponse totalement discréditée de nos jours était dans tous les cas notoirement insatisfaisante puisqu'elle ne répondait pas à

la question : comment quelque chose de purement immatériel peut-il affecter quelque chose de purement matériel comme la glande pinéale ? Le problème de l'interaction causale reste entier.

Cette absence de réponse a profondément discrédité le dualisme aux yeux des philosophes. Quant à la science occidentale, elle a été amenée à nier pendant longtemps une quelconque influence de l'esprit sur le cerveau, ce qui n'a pas été sans conséquence dans l'Art de guérir. Certes, en considérant le corps et l'esprit comme deux entités indépendantes, cela a permis de mener une étude précise du corps, et des avancées techniques importantes ont pu ainsi être réalisées dans le champ médical, mais en faisant fi de l'expérience globale de l'individu. Car *« en adhérant au modèle cartésien qui envisageait une séparation nette entre le corps et l'esprit, les médecins furent amenés à focaliser leur intérêt sur le corps-machine et donc à relativiser, si ce n'est à négliger ou même à nier, les aspects psychologiques, sociaux et environnementaux de la maladie^[145] »*.

Pourtant, l'être humain est bien un être conscient et le sens commun nous amène à considérer que notre façon d'être, notre façon de vivre, notre état d'esprit, nos pensées, nos émotions, en un mot les expériences que nous vivons ont bien des répercussions sur le fonctionnement cérébral et par conséquent conditionnent notre homéostasie en influençant grandement l'activité des systèmes physiologiques, comme les systèmes immunitaire, endocrinien ou cardiovasculaire. D'autre part, les imageries médicales ont mis en évidence comment l'autorégulation émotionnelle provoquée par une psychothérapie ou par un effet placebo affecte l'activité du cerveau. Inversement, le fonctionnement cérébral exerce des contraintes sur notre champ d'expérience.

Il y a donc bien une interaction entre ces deux entités même si elles sont de nature différente. Le Prix Nobel de médecine Sir J. Eccles est l'un de

ceux qui ont tenté de valider cette hypothèse. Pour lui, il y a bien une organisation hiérarchique entre l'esprit et le cerveau, avec un contrôle descendant du premier sur les connexions neuronales, qui s'expliquerait par les lois régissant le monde subatomique. Cet auteur suggère même que « *la concentration mentale qu'accompagne une intention ou une pensée méthodique peut produire des événements neuronaux par l'intermédiaire d'un processus qui est analogue aux champs de probabilité de la mécanique quantique* [\[146\]](#) ». Un champ qui peut avoir une action sur les microsites que représentent les synapses. Dans son livre [\[147\]](#), Jean Staune donne l'image suivante pour expliquer l'hypothèse d'Eccles : « *Pour Eccles, l'esprit est comme un scanner qui lit l'état d'activation des neurones et qui influence cette activation de façon analogue à un champ d'activation quantique, champ qui n'a ni masse, ni énergie, mais exerce pourtant une influence causale en modifiant la probabilité que certains événements se produisent. En physique quantique, tout le monde admet l'existence d'un tel champ déterminant les états de la matière et de l'énergie, mais ne s'y réduisant pas. Alors pourquoi ne pas admettre cela en neurosciences demande Eccles ?* »

Le philosophe des sciences Henry Margenau envisage lui aussi l'éventualité d'une action des processus mentaux sur des phénomènes neurologiques en se servant de l'outil de la physique quantique.

Quoi qu'il en soit et malgré ses limites, l'approche dualiste a permis à la science de s'affranchir des croyances distillées par les religions dogmatiques au sujet de la compréhension du monde et a ainsi facilité l'étude de la réalité objective. Car la difficulté à résoudre le problème de l'interrelation entre l'esprit et le corps a conduit inévitablement à l'élimination de l'étude de l'un ou l'autre des constituants du couple corps-esprit. Les matérialistes ont privilégié l'étude de la « chose » matérielle et

donc du cerveau en considérant que les qualités de nos expériences se réduisaient à des stimulations neuronales. Certes, les neurosciences parviennent à établir des corrélations entre des stimuli et des processus neuronaux localisables dans certaines zones du cerveau. Mais ces corrélations ne nous disent rien de l'aspect qualitatif de l'expérience que nous vivons. Un fossé important entre la description neurologique et la façon de vivre l'événement est corrélé à cette modification neuronale. Le matérialisme qui affirme que « tout est physique^[148] » est incapable de déterminer la place de la conscience dans un monde régi par des lois physiques, car « *la seule entité que la science peut installer effectivement sous sa loupe grossissante est la matière, distribuée dans l'espace-temps, et gouvernée par les lois de la physique^[149]* ».

Il n'en reste pas moins que la dichotomie corps-esprit, conscience-cerveau, monde intérieur-réalité extérieure, reste toujours un sujet d'interrogations et de controverses en neurosciences et témoigne bien de la persistance d'une forme de dualisme, même lorsque les scientifiques prétendent la rejeter.

Cette réflexion sur l'existence d'un lien entre l'esprit et le corps opposa aussi les matérialistes aux spiritualistes partisans d'une certaine autonomie de l'esprit. Elle continue à alimenter des débats animés, mais, au fur et à mesure du développement de la science, la position des matérialistes est devenue prépondérante, car ces derniers ont su établir une méthode qui, grâce à une approche objective, a révélé les lois les plus mystérieuses de l'univers physique. Si bien qu'à la suite de Descartes, Newton pouvait affirmer que l'univers était un gigantesque mécanisme fonctionnant selon des lois qu'il était possible de formuler mathématiquement. Les succès technologiques résultant de cette approche, accumulés au cours des siècles levèrent tout doute sur le fait que ces lois reflétaient bien la réalité.

Mais ce modèle matérialiste suscite de nombreuses interrogations comme : qu'est-ce qu'une pensée pour un matérialiste ? Ou encore peut-on réduire la conscience à un simple phénomène physique et doit-on s'en tenir à l'observation des mécanismes neuronaux pour répondre à cette question en considérant qu'il est légitime de réduire les états mentaux (nos pensées, nos désirs, nos réflexions) à une activité neuronale descriptible en processus physico-chimiques ? D'autre part, est-il justifié de faire abstraction de la dimension subjective de l'être humain ou d'affirmer qu'elle ne représente qu'un épiphénomène sans importance pour le fonctionnement de l'organisme ? Bref, est-il juste de soutenir le fait que de ressentir une émotion est sans conséquence et qu'à terme la psychologie va se fondre dans la neurobiologie ?

De cette distinction fondamentale entre les démarches objective et subjective est née une vision purement mécaniste de l'univers mais aussi de l'être humain selon laquelle tout se réduit à un monde matériel soumis à des forces et des lois naturelles que le scientifique peut observer de l'extérieur et donc de manière parfaitement objective.

Enhardis par toutes ces prouesses techniques dont notre société occidentale profite sans compter, de nombreux scientifiques restent néanmoins conscients que le paradigme physicaliste ne nous fournit pas un modèle abouti de la dimension humaine, puisqu'il fait totalement abstraction de la vie intérieure, de la dimension subjective de l'existence. Ce modèle, encore appelé monisme matérialiste, rejette en effet tout un pan de l'expérience humaine puisque seule l'approche objective est considérée comme valide pour acquérir des connaissances, que ce soit sur le monde matériel ou sur l'être humain réduit à une machine. Tout sentiment de subjectivité est totalement banni dans cette tentative scientifique pour comprendre le monde. Par conséquent, que ce soit l'approche dualiste ou

celle du monisme matérialiste, aucune des deux ne permet de répondre aux questions du rapport entre l'esprit et le corps. L'énigme de la nature de la conscience et de sa relation avec le corps reste toujours aussi grande.

Le monisme transcendantal ou monisme idéaliste

Pour tenter de résoudre cette énigme, il existe une autre approche qui modifie radicalement notre façon de penser le monde et appréhende la nature de la conscience d'une manière totalement opposée au monisme matérialiste. On la définit comme étant le monisme transcendantal ou encore l'idéalisme, une approche qui considère la conscience comme étant prééminente par rapport à la matière et représentant la réalité fondamentale : tout est l'expression de la conscience. Cette approche se décline sous différentes formes. Certains ne remettent pas en cause l'existence des objets matériels, d'autres pensent que cette existence est dépendante de la perception humaine. Dans tous les cas, les idéalistes défendent l'hypothèse que c'est bien la conscience qui nous permet de faire l'expérience de notre corps, de notre environnement et de vivre toutes les expériences subjectives qui sont autant de nuances du Vivant que nous pouvons expérimenter. C'est grâce à notre conscience que nous pouvons rencontrer le monde dans toutes ses manifestations. Sans conscience il n'y a rien, car l'expérience est par définition consciente. Les idéalistes voient donc la conscience comme l'étoffe du Vivant à partir de laquelle les choses surgissent, et elle représente le socle à partir duquel nous faisons l'expérience de la réalité.

Cette approche conceptuelle qui envisage la conscience comme étant la réalité première est totalement irréconciliable avec la vision matérialiste des transhumanistes. Pourtant, c'est bien cette approche idéaliste qui est reconnue en Extrême-Orient. On la retrouve par exemple dans le taoïsme, qui pose comme postulat que le Tao purement immatériel précède et génère

le matériel, que l'Esprit précède et génère le monde. C'est de l'Esprit qu'émane la matière sous toutes ses formes, il anime tout ce qui existe. La prééminence de l'idéalisme en Extrême-Orient explique certainement que dans cette contrée du monde il est tout à fait naturel de considérer l'importance des modifications des niveaux de conscience. Il est reconnu depuis longtemps qu'elles impactent le fonctionnement cérébral, d'où la nécessité de mieux les connaître et d'apprendre à les cultiver comme dans la pratique méditative.

* * * * *

Ces différentes approches philosophiques qui représentent des façons de penser le monde présentent toutes des limites.

Le monisme matérialiste qui définit l'univers comme un merveilleux mécanisme d'horlogerie et explique tout par l'agencement de morceaux de matière minuscules, agencement réglé par diverses forces d'interaction, n'est plus acceptable. Malgré l'extraordinaire capacité de la compréhension du monde qu'elle a permise et le développement technologique considérable qui résulte de l'application des lois définissant la réalité objective, cette conception mécaniste de la réalité souffre de la difficulté à expliquer comment les *qualia* (qualités) d'une expérience peuvent être réduites à une réalité matérielle totalement dépourvue de subjectivité. Elle nie donc l'existence de toute dimension non matérielle.

De plus, cette conception de la réalité est battue en brèche depuis le développement de la mécanique quantique dans les années 1920. La réalité physique est de nature moins physique et ne se réduit pas à une interaction entre des objets matériels que l'on comparait à des boules de billard. La carte du monde qui émerge peu à peu ressemble plus à un ensemble d'ondes s'étendant sur tout l'espace. Un physicien de renom comme Sir James Jeans

va encore plus loin, puisqu'il écrit : « *Le flux de connaissances se dirige vers une réalité non mécanique ; l'Univers commence à ressembler davantage à une grande pensée qu'à une grande machine. L'esprit ne semble plus être un intrus accidentel dans le domaine de la matière, nous devrions plutôt le saluer en tant que créateur et gouverneur du domaine de la matière.* » La réalité paraît moins objective que ce que l'on pensait, la conscience de l'observateur prenant une place essentielle dans le déroulement des expériences en mécanique quantique. L'intervalle entre la matière et la conscience devient inexorablement de plus en plus étroit.

Néanmoins, c'est encore l'hypothèse matérialiste qui domine en neurosciences, l'idée que « *le cerveau ne serait rien d'autre qu'un tas de ferraille entièrement mécanique, comme un moteur de voiture mais plus humide, et qu'il ne fonctionnerait entièrement et explicitement qu'avec des connexions mécaniques*^[150] », malgré son incapacité à expliquer comment les phénomènes de la conscience, que ce soit un sentiment, une prise de décision, un souvenir... peuvent être réduits à des processus physiques ou physico-chimiques totalement dépourvus de subjectivité. Rien ne nous dit que les neuroscientifiques y parviendront un jour. A l'opposé, le monisme idéaliste qui prétend que le monde matériel émane d'un champ de pure conscience ou même qu'il n'est qu'illusion échoue à expliquer comment le monde matériel constitué d'objets définis par leur volume et leur masse peut naître d'une réalité immatérielle et indifférenciée comme la conscience.

Quant aux dualistes, ils reconnaissent l'existence de l'esprit et de la matière mais en considérant leur nature ontologique comme totalement différente, ils se trouvent confrontés à la difficulté d'expliquer leur interrelation. Ils ne donnent donc aucune explication satisfaisante quant à la façon dont le monde matériel et la conscience peuvent interagir. On ne sait

toujours pas quel peut bien être le point de rencontre entre le royaume intangible de la conscience et « *la soupe biochimique électriquement chargée* ^[151] » qui bouillonne dans le cerveau.

Face à la persistance obstinée de ce problème difficile, on peut légitimement se poser la question de la validité du fondement de ces différentes thèses pour comprendre la relation entre l'esprit et le corps. Certains chercheurs ou philosophes des sciences pensent qu'il existe une alternative entre un monisme réducteur et un dualisme séparateur. Le neurologue Dominique Laplane, par exemple, propose un modèle dans lequel existe une conscience universelle qui est de nature totalement différente de celle de la matière et de l'énergie, et qui offre la possibilité d'interaction et même de transformation d'une entité en une autre. Il y a d'un côté la matière et l'énergie et de l'autre la conscience, qui a la possibilité de transformer ces deux entités. Le philosophe américain, John Searle, un philosophe de l'esprit, rejette aussi bien le dualisme que le réductionnisme matérialiste : « *Toutes les tentatives réductionnistes pour éliminer la conscience sont aussi désespérées que le dualisme qu'elles étaient censées supplanter ; en un sens, elles sont pires parce qu'elles nient l'existence réelle des états de conscience qu'elles étaient supposées expliquer... Les matérialistes veulent aussi, en règle générale, nier que la conscience soit une partie réelle et irréductible du monde réel. Ils veulent soutenir que ce n'est "rien que..." , puis ils choisissent leur candidat favori pour remplir le blanc ; le comportement, les états neurochimiques du cerveau, les programmes d'ordinateurs, etc.* » Reste à trouver la réponse à cette question : comment expliquer l'émergence de la conscience ? John Searle avoue son ignorance.

Enfin, d'autres auteurs avancent l'hypothèse d'un « monisme à double aspect » encore appelé « monisme neutre ».

Le monisme à double aspect

Observant que les deux monismes, matérialiste et idéaliste, ont la même difficulté à expliquer comment matière et conscience peuvent dériver l'une de l'autre, des scientifiques comme Harald Walach ou des penseurs comme Whitehead et Bertrand Russell avancent une autre hypothèse, qu'ils nomment « monisme à double aspect », lequel envisage la conscience et la matière comme étant toutes deux aussi primordiales l'une que l'autre.

Dans cette éventualité, la conscience n'est pas une propriété émergente de la matière comme le soutient le monisme physicaliste, pas plus que la matière est secondaire à la conscience comme l'avance le monisme idéaliste. Toutes deux constituent deux aspects de la réalité et résultent de la manifestation d'une réalité sous-jacente à laquelle nous n'avons d'habitude aucun accès direct. Elles représenteraient les deux faces d'une même pièce, deux aspects complémentaires d'une réalité holistique plus fondamentale, *« la conscience et l'univers physique sont des aspects co-éternels de la même réalité, à la manière dont le concave et le convexe sont des aspects de la même courbe »*^[152]. Ces deux aspects de la réalité nous apparaissent de nature totalement différente quand nous les étudions séparément, mais au travers d'une perspective plus large, ils peuvent être considérés comme possédant une intime relation du fait qu'ils sont reliés en totalité ou en partie à la même réalité sous-jacente.

Dans l'approche du monisme neutre, s'il persiste une notion de dualisme c'est un dualisme de propriétés et non pas un dualisme de substance comme le proposait Descartes. Il existe ici une seule et unique entité de laquelle émaneraient la matière et la conscience. Ces dernières sont donc phénoménologiquement secondaires à une réalité primaire unitaire qui, d'ordinaire, se situe en dehors de notre champ de connaissances. Elle

n'apparaît à l'être humain que sous les deux aspects que sont la matière et la conscience.

Cette hypothèse rappelle celle du docteur Carl Gustav Jung qui suggérait de considérer la conscience et la matière comme deux aspects d'une unité sous-jacente dans laquelle l'esprit et la matière existeraient sous une forme indifférenciée qu'il appelait, en s'inspirant de la tradition alchimiste, l'*unus mundus*. Pour lui aussi, cette réalité transcendante ultime nous est inaccessible, sauf dans certaines conditions pendant lesquelles nous pouvons en faire l'expérience mais de façon éphémère. D'autres penseurs, comme des physiciens éclairés, se sont penchés sur elle et un nombre incalculable de termes ont été employés pour tenter de la définir, comme le Tao, l'Un, le Vide, le champ du point zéro, la mémoire akashique, la *terra incognita*, l'ordre caché, l'ordre implicite, la réalité primordiale... et bien d'autres encore qui tentent de rendre compte de la nature insaisissable de cette réalité.

Jung a partagé ses réflexions avec le Prix Nobel de physique Wolfgang Pauli qui écrivait en 1952 : « *Il serait plus juste de considérer la matière et la psyché comme étant deux aspects complémentaires de la même réalité* », une réalité ultime qui reste difficilement accessible à partir d'une approche rationnelle. Ce physicien a été soigné pendant plusieurs années par Jung et tous les deux ont eu par la suite de nombreux échanges épistolaires au sujet de la relation entre la matière et la psyché. On retrouve chez Jung la formulation de la même hypothèse : « *Comme psyché et matière sont contenues dans un seul et même monde, qu'elles sont en outre en contact continuel l'une avec l'autre..., il n'est pas seulement possible, mais, dans une certaine mesure vraisemblable, que matière et psyché soient deux aspects différents d'une seule et même chose* ^[153] ».

Ces deux penseurs émettaient donc la même hypothèse, celle de l'existence d'un seul domaine unitaire qui donnerait naissance d'une part à la dimension physique et d'autre part à la dimension psychique de notre monde. Le monde de la matière est expérimenté par nos organes sensoriels ou les instruments qui en sont les prolongements ; la conscience, par un autre mode d'expérience, l'expérience intérieure induite par exemple par la méditation, la contemplation ou les expériences transpersonnelles. Ce sont ces expériences qui sont de nature à privilégier les valeurs nécessaires à l'expression de toute notre humanité, mais aussi la découverte de la structure la plus profonde de la réalité, inaccessible à nos organes sensoriels. Le physicien David Bohm partageait aussi cette hypothèse de l'existence d'un fondement commun à la matière et à l'esprit.

Il existerait donc pour ces auteurs une réalité qui est « une », sous-jacente à la réalité ordinaire et qui se révèle sous les aspects du monde de la matière et celui de la conscience. Même s'il reste difficile de définir cette dimension qui serait à l'origine des phénomènes objectifs et subjectifs (car elle n'a jamais été observée et le sera-t-elle un jour ?), cette hypothèse permet de résoudre l'antagonisme entre le monisme matérialiste et le monisme idéaliste. Pour autant, elle ne reprend pas l'approche cartésienne ; il n'y a pas deux « substances » différentes mais une seule qui revêt deux caractéristiques particulières, la matière et la conscience. C'est pour cette raison que certains auteurs parlent d'un « dualisme phénoménologique associé à un monisme ontologique ».

« Le monisme à double aspect » représente donc la thèse métaphysique qui décrit la nature ultime de la réalité – au-delà de la distinction entre la matière et la conscience – sous une forme unitaire, indivisible, mais dont l'expression se ferait sous deux formes différentes. Cette indivisibilité

originelle de la psyché et de la matière permet d'envisager que l'esprit puisse influencer les phénomènes physiques et biologiques.

Cette thèse corrobore aussi l'intuition que l'on peut avoir (et ce, malgré la conviction qui habite la majorité des scientifiques occidentaux de la prééminence de la matière sur cet « objet non identifié » que l'on nomme l'esprit ou la conscience), intuition que la conscience ne peut pas être réduite à un état neuronal, fruit d'une activité neurophysiologique et donc à une réalité matérielle. En nourrissant l'illusion que tout ce qui existe répond aux lois de la physique, le monisme matérialiste étouffe toute tentative d'élaboration d'une nouvelle approche dans l'étude de la conscience. Il désenchante le monde et ne peut en aucun cas satisfaire la soif de connaissance de l'être humain. Celui-ci perçoit bien que sa grande complexité ne peut être appréhendée uniquement au travers d'une approche matérialiste et que son destin ne peut être régi par des agencements neuronaux. Dès que nous commençons à reconnaître les limites du matérialisme, nous devinons la réalité immense qui se profile au-delà et nous nous éveillons à la découverte d'un univers réenchanté, univers auquel nous appartenons.

Qui choisissons-nous d'être ?

En médecine, il ne fait plus aucun doute que le point de vue des dualistes qui considèrent une séparation entre le corps et la conscience est non seulement erroné mais a aussi longtemps affecté la représentation que l'on peut se faire de l'être humain. Pour autant, le modèle moniste matérialiste qui prévaut en neurosciences n'est pas, comme je viens de le souligner, satisfaisant. Celui-ci n'oppose pas l'esprit au corps puisque dans ce modèle tout se réduit à la matière et il existe une identité (plus ou moins parfaite suivant les différentes approches matérialistes) entre l'esprit et le cerveau.

Tous nos états mentaux (la pensée, les émotions, les sentiments, la conscience) correspondent à des états cérébraux. Ils sont donc des produits de la matière cérébrale et considérés comme des qualités émergentes des circuits neuronaux. L'imagerie cérébrale^[154] semble corroborer ce modèle et montre qu'une partie du cerveau est mobilisée lorsque nous effectuons un calcul, nous nous remémorons un souvenir heureux ou nous visionnons une scène chargée émotionnellement. C'est ainsi que l'on a pu repérer le dysfonctionnement d'un réseau neuronal particulier, le « réseau par défaut » dans les états dépressifs.

Les avancées considérables réalisées depuis une vingtaine d'années dans la connaissance du fonctionnement cérébral, grâce aux imageries médicales, laissent à penser qu'il « suffit » de décrypter les circuits neuronaux pour comprendre la logique de nos états mentaux. Mais en procédant ainsi, les scientifiques envisagent une identité entre un état psychique et une activation de certains réseaux neuronaux, et ignorent toute la dimension subjective de l'expérience humaine alors qu'elle « *entre toujours de quelque façon dans notre description du monde – et tout particulièrement dans notre appréhension du vivant* »^[155].

Cette approche matérialiste ne prend donc en compte qu'une infime partie de l'expérience de la vie. Elle semble détachée du Vivant et induit une perception et une compréhension très réductrices et déformées de la dimension de l'être humain et de ses rapports avec la nature. Elle conduit à amputer l'être humain d'une partie de lui-même et à le considérer comme un petit soldat mécanique, un incident fortuit se produisant dans un univers où tout est réglé telle une horloge.

Il est urgent pour l'équilibre de l'être humain qu'il soit considéré dans sa globalité, au travers de toutes les dimensions de son être. Toutefois, il n'est pas toujours aisé de s'interroger sur notre nature profonde, car nous sommes formatés par notre culture ultra matérialiste et aveuglément

attachée à la technologie. Le transhumanisme en est, encore une fois, un exemple emblématique ; il s'enracine profondément dans le paradigme matérialiste et n'est que le dernier soubresaut d'une approche réductrice de la réalité qui nous imprègne depuis si longtemps que nous sommes, pour la plupart, incapables d'envisager d'autres points de vue.

Et pourtant, on ne peut que constater le degré de souffrance qui imbibe notre société matérialiste et l'impasse conceptuelle dans laquelle nous nous trouvons. De trop nombreuses questions ne reçoivent pas de réponses satisfaisantes : l'objectivation opérée par la science rend-elle compte avec pertinence de ce que nous éprouvons, ressentons, et de ce dont nous faisons l'expérience ? Peut-on décrire précisément nos expériences intérieures en s'intéressant uniquement au fonctionnement cérébral ? Est-ce que la subjectivité (sensation de douleur, impression de beauté, sentiment de colère, etc.) pourrait être supprimée dans l'esprit du sujet sans que cela change ses réactions ? Il semble que la réponse à toutes ces questions soit négative et que tout le pan subjectif de l'expérience humaine, qui pourtant représente la pièce centrale de notre compréhension du monde, ne puisse pas entrer dans le cadre de cette objectivation opérée par les matérialistes.

Plus nous avançons dans cette réflexion et plus se précise la nécessité d'une étude et d'une meilleure compréhension de notre monde intérieur, car celle du monde extérieur n'est pas suffisante pour notre épanouissement. Nous avons besoin d'une autre forme de connaissance, celle de la dimension subjective des expériences que nous vivons pour permettre à notre humanité de prospérer. Voilà pourquoi j'invite le lecteur à se poser la question qui ouvre un nouveau chapitre.

« Quel effet cela fait-il d'être une chauve-souris ? »

« Dans une description du monde où seule la réalité objectivable, mesurable, chiffrable, analysable est prise en considération, le Réel – c’est à dire l’espace entre les choses et les êtres, l’insaisissable, le mouvant, le vide, l’obscur... l’invisible respiration qui tient ensemble l’univers – n’a pas sa chance. Décrété comme insignifiant et “subjectif” il est tout simplement radié^[156]. »

Dans un article paru en 1974 dans *The Philosophical Review*, le philosophe T. Nagel se demandait quel effet cela ferait de voir le monde comme une chauve-souris, interrogation qui avait pour but d’appréhender l’articulation entre le monde objectif et la subjectivité de nos expériences. Car si les scientifiques savent parfaitement décrire le fonctionnement perfectionné du sonar qui permet à la chauve-souris de se diriger dans le noir en émettant des ultrasons et en percevant l’écho en retour, lui donnant ainsi la possibilité d’explorer son environnement, il en est tout autrement quant à la connaissance de l’expérience intime de la chauve-souris.

Aucune connaissance scientifique ne nous permettra d’éprouver précisément ce que ressent la chauve-souris, car nous autres humains ne possédons pas la capacité d’écholocation. Aussi, l’expérience sensorielle de la chauve-souris demeurera toujours un mystère pour nous puisque nous sommes dans l’incapacité de connaître « l’effet que cela fait d’être une chauve-souris ».

Cet article avait donc pour but d’amener une réflexion sur la réalité de l’expérience subjective de la perception, mais aussi de montrer comment l’expérience intérieure échappe à toute objectivation alors que le matérialisme se veut une théorie explicative exhaustive et complète du réel. Ce dernier soutient que toute expérience intérieure découle par nécessité de faits physiques, mais ne présente aucun « *argument convaincant contre le sentiment intuitif selon lequel ce n’est pas le cas*^[157]. ».

La démarche des matérialistes est donc erronée puisqu’elle ne parvient pas à échafauder une articulation cohérente entre le monde intérieur et le

monde extérieur. De ce fait, une grande partie de notre expérience d'être vivant se soustrait à leur étude. De la même façon que ce que « *la biologie moléculaire explique n'est pas le tout de la vie* [\[158\]](#) », les neurosciences ne nous disent pas tout sur nos expériences conscientes. « *En effet, la vie n'est pas seulement un phénomène "là dehors", ou un quelque chose qui peut être observé au microscope. Elle inclut le fait que lorsque vous êtes vous-même un être vivant, vous vivez une expérience* [\[159\]](#) ». ».

L'approche réductrice de la biologie moléculaire comme celle des neurosciences et, d'une façon plus générale, celle qui sous-tend le paradigme de la science matérialiste, amène à ignorer « *le fait capital que pour comprendre un être vivant, il faut aussi se demander "quel effet cela fait d'être cet être vivant"* [\[160\]](#) ». ».

Une simple introspection suffit pour nous rendre compte que toutes nos joies, nos peines, nos souvenirs, tout ce qui constitue l'aspect qualitatif de notre monde intérieur, sont essentiels et ne peuvent se réduire à un feu d'artifice neuronal. « *Nous ne pouvons comprendre la nature de nos expériences si nous éliminons d'elles le point de vue ou la perspective qui fait qu'elles sont, précisément, des expériences et non pas seulement des processus physiques (neurologiques en l'occurrence)* [\[161\]](#) ». ».

Les expériences « intérieures » semblent donc posséder des qualités qui sont tout à fait différentes des propriétés que le scientifique attribue aux constituants physiques du monde de la matière. Le sentiment amoureux ou une sensation de douleur insupportable n'ont rien de commun avec le poids, le volume et l'espace occupé par un rocher ou les propriétés physiques de l'eau qui s'écoule. Les propriétés que nous attribuons aux objets physiques « *peuvent être exprimées en termes mathématiques. Cependant, l'expérience que nous avons d'eux, leur aspect qualitatif, est au-delà de la description mathématique* [\[162\]](#) ». ».

Alors que l'approche mathématique demeure à l'extérieur de l'objet à étudier dans une perspective quantitative, l'état dont nous faisons l'expérience quand nous éprouvons un sentiment amoureux, par exemple, possède des caractéristiques qualitatives particulières, impossibles à quantifier.

Notre perception du monde est donc soumise à notre expérience subjective qui nous donne à ressentir des qualités particulières, les *qualia* qui représentent les aspects expérientiels de notre vie auxquels nous accédons par l'introspection. Négliger la dimension subjective de l'expérience humaine conduit inévitablement à une perception déformée et appauvrie de nous-mêmes et de notre place dans le monde.

L'histoire de Mary : « Tout est-il physique ? »

« Le matérialiste qui est convaincu que tous les phénomènes proviennent d'électrons et de quanta contrôlés par des formules mathématiques, doit par conséquent penser que sa femme est une équation différentielle certes plutôt élaborée, mais il a probablement assez de tact pour ne pas soutenir cette opinion dans la vie domestique. »

– A. S. Eddington [\[163\]](#)

Un argument similaire à celui de Thomas Nagel a été avancé par le philosophe australien Frank Jackson, qui édifia « une expérience de pensée », un scénario imaginaire, mettant en jeu un personnage dans une situation extrême pour valider l'hypothèse que les expériences que nous vivons sont de nature différente des processus neuronaux qui y sont associés. Il imagine une neurophysiologiste prénommée Mary, « *brillante scientifique qui est forcée, peu importe pour quelle raison, d'étudier le monde depuis une chambre noire et blanche par le moyen d'un écran de télévision en noir et blanc* ». Elle se spécialise en neurophysiologie de la vision en potassant tous les traités neurophysiologiques traitant de la

perception des couleurs, et en visionnant toutes les émissions programmées à la télévision à ce sujet. *« Nous supposons donc qu'elle acquiert toutes les informations physiques qu'il y a à recueillir sur ce qui se passe quand on voit des tomates mûres ou un ciel bleu, et quand nous utilisons des termes comme "rouge", "bleu", etc. Par exemple, elle découvre quelle combinaison de longueurs d'onde provenant du ciel stimule la rétine, et comment exactement cela se produit, via le système nerveux central... Que se produira-t-il quand Mary sortira de sa chambre noire et blanche ou si on lui donne un écran de télévision couleur ? Apprendra-t-elle quelque chose, ou non ? Il semble tout à fait évident qu'elle apprendra quelque chose sur le monde tout comme de notre expérience visuelle du monde. On doit alors conclure que ses connaissances précédentes étaient incomplètes. Mais nous avons posé au départ qu'elle possédait toutes les connaissances physiques. Il s'ensuit que les connaissances physiques n'épuisent pas l'ensemble des connaissances et que le physicalisme est faux*^[164]*».*

En effet malgré une connaissance exhaustive de la neurophysiologie de la vision des couleurs qui lui permettait de savoir précisément tout ce qui se produit dans l'appareil visuel lorsque nous voyons des tomates mûres ou le ciel bleu, Mary n'avait jamais fait l'expérience de voir ces couleurs de ses propres yeux. Certes, elle possédait toutes les connaissances théoriques, mais ne possédait pas pour autant une compréhension globale car elle n'avait jamais eu accès aux *qualia*^[165] de l'expérience de la couleur.

Les *qualia* caractérisent l'aspect qualitatif de l'expérience consciente, ses propriétés intrinsèques, et désignent donc les impressions directes que nous avons des choses. Elles définissent les particularités de l'expérience subjective et répondent donc à la question « Qu'est-ce que cela fait de percevoir ceci ou cela ? ». Ce sont donc les effets des sensations sur l'expérience vécue, son contenu qualitatif, comme l'effet du doux, du goût du sucré, de l'amer, de la perception du rouge... mais aussi ce que l'on

éprouve lorsque l'on ressent des émotions et des sentiments, le plaisir ou la douleur.

En ce qui concerne la douleur, par exemple, l'aspect qualitatif de l'expérience, et donc son vécu, dépassera toute forme de connaissance de la physiologie de la douleur.

La façon dont chacun d'entre nous fait l'expérience de la douleur, son mode privé d'expérience, l'emporte sur toute compréhension des mécanismes. Par exemple, les observations innombrables de personnes souffrantes ne me donneront jamais la même connaissance de la douleur que lorsque je la ressens moi-même, que j'en fais moi-même l'expérience. Un état mental comme la douleur n'est donc pas réductible aux simples critères extérieurs ni aux événements neuronaux qu'un neuroscientifique pourrait observer à l'IRM cérébral. L'étude et la connaissance des processus neuronaux qui sont en corrélation avec la perception de la douleur ne nous apprennent rien sur la qualité des sensations ou des émotions éprouvées par celui qui souffre et donc sur l'expérience de son vécu.

Imaginons un savant fou qui parviendrait à explorer le cerveau de Mary afin de comprendre tous les processus neurologiques qui s'y déroulent. Ce savoir serait à jamais tronqué, car la connaissance qu'acquiert Mary en découvrant « l'effet-que-cela-fait » de percevoir la gamme chromatique des couleurs fera toujours défaut à l'observation du savant fou.

En effet, l'expérience de Mary est de nature subjective, elle est foncièrement intime, n'est accessible qu'à son introspection et personne d'autre qu'elle ne peut nous renseigner sur la sensation qu'elle est en train de vivre. Elle est la seule à avoir un accès direct à l'expérience et à la connaissance des couleurs qui transcendent la connaissance la plus étendue des processus neurologiques qui se déroulent au moment de l'expérience. Ces derniers ne sont que des corrélations à l'expérience perceptuelle.

Un autre auteur, Herbert Feigl^[166], évoque à son tour une expérience de pensée impliquant un Martien savant auquel on aurait appris tous les faits physiques concernant l'organisation et le comportement des organismes vivants. Malgré sa connaissance complète de ces informations traduisibles en faits physiques, le Martien sera dans l'impossibilité d'éprouver l'expérience qualitative qui accompagne la vue des couleurs, le son de la musique ou le parfum d'une rose.

Ce sont par conséquent les effets subjectifs associés aux expériences que nous vivons et représentant les propriétés phénoménales de l'expérience de la conscience qui seront perçus différemment par chaque individu. Appréhendées directement par la conscience, les *qualia* forment l'essence même de l'existence. Elles témoignent des modalités du mouvement de la vie dans tout son dynamisme.

En imaginant cette expérience de pensée, Frank Jackson voulait lancer un défi aux matérialistes en mettant en évidence l'irrecevabilité de leur slogan « Tout est physique » et en pointant leur difficulté à prendre en compte les *qualia* qui ne peuvent en aucune façon être ramenées à une réalité physique. Elles échappent au modèle explicatif physicaliste et témoignent de l'existence d'une réalité subjective impossible à appréhender par un tiers. On décrit alors une perspective appréhendée à la première personne, alors que la science ignore cette perspective pour privilégier celle à la troisième personne car elle ne sait comment la subjectivité peut être objectivement rendue.

L'expérience subjective

« Depuis Galilée, Descartes et Newton, notre culture est à ce point obsédée par la connaissance rationnelle, l'objectivité et la quantification que nous sommes arrivés à nous

sentir très mal à l'aise quand nous sommes confrontés aux valeurs et à l'expérience humaine^[167]».

Il est évident que le domaine de la connaissance relève de deux approches : une approche objective et une approche subjective. La première s'opère en orientant son attention sur les objets extérieurs, les événements, les autres êtres, leurs apparences et leurs actions. La connaissance subjective est le fruit d'une expérience intime lorsque notre attention se porte sur notre vécu, nos pensées, nos émotions, nos sentiments, notre état d'être. Elle se traduit donc en termes d'expérience vécue.

L'expérience humaine résulte de l'association de ces deux approches, l'une objective qui résulte de la perception d'une réalité « consensuelle », ce qui signifie qu'il y a un consensus pour dire que tous les individus observent peu ou prou le même monde extérieur. Cette réalité dont la perception fait consensus est donc indépendante de la qualité de la perception. Dans le même temps, tout individu fait une expérience « privée » très intime qui lui est propre, celle d'un monde intérieur dont il a beaucoup de difficultés à partager la profondeur et la valeur, mais qui revêt pour lui une grande importance dans sa quête de connaissance. Elle représente une expérience directe d'un monde vivant ayant une profonde signification. Seuls les poètes savent décrire de tels instants : « *Un événement extraordinaire venait de se dérouler, l'efflorescence d'un univers parallèle, l'épiphanie d'une manière d'exister différente, dense et éthérée, riche et volatile, frêle et forte, laquelle tout en se donnant, conservait la profondeur d'un mystère*^[168] ».

En Occident, la compréhension du monde extérieur revêt une plus grande importance et l'accent a été mis principalement sur l'étude du monde physique. Elle se réalise en faisant appel de façon rationnelle à la méthode scientifique basée sur l'observation, l'analyse et la mesure. On parle d'une

perspective élaborée par un tiers, une expérience effectuée « à la troisième personne ». Mais l'approche scientifique ignore le vécu de celui qui éprouve l'expérience, sa qualité subjective et cherche à tout prix à le réduire à une perspective qui peut être prise en compte par une tierce personne, car l'objectivité est un des piliers du fondement de la connaissance scientifique. Certes, cette expertise du monde de la matière a donné naissance à une prodigieuse compréhension de la réalité physique, mais ne nous permet pas d'accéder à une connaissance des phénomènes qui sont accessibles uniquement par l'introspection qui, elle, se conjugue à la première personne. Indubitablement, nous sommes bien des êtres conscients capables de faire l'expérience d'un monde intérieur riche de processus imaginaires, de sensations, de pensées, de sentiments... et il importe donc de prendre en compte cette expérience intime, l'expérience subjective, pour avoir une connaissance plus globale et plus juste de la réalité. Devant cette évidence, le scientifique répond en affirmant que la subjectivité est le fruit d'une élaboration cérébrale. Mais ni la chimie, ni la physique, ni la neurobiologie n'ont réussi à élucider les mystères de l'expérience subjective : « *L'expérience subjective est tellement différente d'un sujet à un autre qu'elle ne peut être un phénomène émergeant d'un cerveau*^[169]. » Elle renferme donc une information essentielle (sous la forme des qualités des sensations) qui dépasse celle que nous donne la description physique la plus exhaustive, car l'expérience de la perception ne se limite pas à l'activité de certaines zones cérébrales en réponse à un stimulus sensoriel.

Déjà, Gottfried Wilhelm Leibnitz, au XVIII^e siècle, écrivait : « *En feignant qu'il y ait une machine dont la structure fasse penser, sentir, avoir perception, on pourra la concevoir agrandie en sorte qu'on puisse y entrer comme dans un moulin. Et cela posé, on ne trouvera en la visitant au-dedans que des pièces qui se poussent les unes les autres, et jamais de quoi*

expliquer une perception^[170] », perception qui dépend aussi de la qualité de l'expérience.

Henri Bergson posait le problème en ces termes : « *Quelle analogie entre des vibrations se communiquant à la rétine, au nerf optique et au centre nerveux d'une part, et, d'autre part, la sensation qui l'accompagne ? Tout ce que l'on peut en dire, est que ce dernier phénomène se produit à la suite ou à l'occasion des premiers. Mais comment se produit-il ? C'est une question qui ne sera jamais résolue*^[171]. »

La conclusion est peut-être quelque peu hasardeuse, mais il semble sans conteste que les réponses à ces questions nécessitent un autre cadre conceptuel que celui dont disposent les neurosciences pour prendre en compte les deux paysages : le premier, interne, accessible au seul sujet, le second, externe, observable par tous.

La science a su élaborer des protocoles de plus en plus sophistiqués pour mener à bien une perception objective dans tous les domaines de la vie ; ce succès lui a permis de rendre compte parfaitement de l'évolution de l'univers depuis le Big Bang. Par contre, elle reste totalement muette, ou avance des hypothèses très réductrices, quand il lui est demandé d'expliquer l'expérience subjective et donc d'éclaircir comment chacun de nous peut faire l'expérience subjective de la conscience. Cet échec à définir la nature de la conscience est dû au fait que la science est placée devant une difficulté d'ordre épistémologique. Le fondement sur lequel elle repose veut que la connaissance ne soit atteinte qu'objectivement, c'est-à-dire indépendamment du point de vue ou de l'état de conscience de l'expérimentateur. Celui-ci doit maintenir une position d'observateur détaché, objectif et laisser toute approche subjective à la porte du laboratoire. Or, l'expérience de la conscience est dotée de qualités qui sont rebelles à toute mesure et à toute quantification. Cette particularité fait du

phénomène de la conscience l'aspect de notre être le plus intime, le plus familier, mais aussi celui qui reste le plus mystérieux pour l'observateur.

Seule notre propre conscience peut appréhender la nature et la qualité de l'expérience subjective ; l'expérience de la conscience présente la seule connaissance directe que nous puissions avoir et toutes les validations scientifiques de la conscience sont déductives et donc indirectes. Nous sommes là très loin du dogme qui sous-tend toute la démarche scientifique et qui se révèle donc être incomplète puisqu'elle écarte délibérément l'expérience subjective et ne considère qu'un niveau de la réalité, celui « *des phénomènes d'où on soustrait autant d'éléments de notre subjectivité et de notre situation que possible* ^[172] ». Il y a quelque chose d'illusoire à revendiquer une totale objectivité et il est donc tout à fait fallacieux de l'ériger en critère absolu de vraisemblance alors même que l'expérience que nous faisons du monde, et en particulier celle du Vivant, influence de quelque façon sa description.

Comment en effet percer les mystères du Vivant sans tenir compte de notre propre expérience d'être vivant qui nous permet justement de les identifier ? Comme le décrit la métaphore de la caverne de Platon, nous ne pouvons pas observer la réalité objective mais seulement le reflet de la réalité qui se déploie dans notre expérience subjective. Michel Bitbol en arrive au constat suivant : « *Objectif est le nom que l'on donne à un squelette structural, extrait de la "chair" d'une expérience "subjectivement" située. Comment est-il possible de retrouver l'expérience subjective à partir de ce matériau résiduel qui a été obtenu en mettant de côté la subjectivité ?* »

Dans son livre *La redécouverte de l'esprit*, John Searle attire notre attention sur le fait que notre expérience est ontologiquement subjective, c'est-à-dire qu'en tant qu'êtres nous pouvons approcher le Vivant, avant

tout, grâce à l'expérience que nous en faisons depuis une perspective intérieure. La réalité de l'être se définit avant tout par l'expérience privée du « Je » qui vit l'expérience, réalité totalement impénétrable à l'observation pratiquée par une tierce personne.

Rien ne pourra remplacer l'expérience des couleurs, des sentiments, des *qualia* dans la connaissance que nous pouvons avoir du monde mais aussi pour embrasser la totalité de l'expérience humaine. Pour cet auteur, cette réalité subjective ne pourra jamais être réduite à des phénomènes appréhendés par un tiers, et donc l'explication « physicaliste » des expériences subjectives de la conscience n'est pas recevable. Le biologiste Thomas Henry Huxley exprime cette difficulté de la science en ces termes : « *Considérer que quelque chose d'aussi remarquable qu'un état de conscience résulte d'une stimulation des tissus nerveux est tout aussi mystérieux que l'apparition de Djinn après qu'Aladdin [sic] eut frotté sa lampe* [\[173\]](#). ».

Aussi, je ne peux que souscrire aux propos d'Erwin Schrödinger quand il écrivait : « *Le portrait scientifique du monde réel qui m'entoure est très déficient. Il donne beaucoup d'informations factuelles...(mais) il ne peut pas nous dire un mot sur le rouge et le bleu, l'amer et le doux, la douleur ou le plaisir physique... Bref, nous n'appartenons pas à ce monde matériel que la science construit pour nous* [\[174\]](#). »

Dans d'autres cultures, il en est tout autrement, car il est établi depuis longtemps que la connaissance de la nature de la réalité ne peut être atteinte en faisant l'impasse sur l'expérience subjective que chacun de nous peut vivre. Elle représente un potentiel de connaissance reconnu comme étant essentiel. En Orient, par exemple, le processus de connaissance privilégie l'expérience directe de la personne elle-même, son expérience intérieure plutôt que les faits physiques, et s'appuie sur le processus d'introspection,

véritable stratégie de recherche qui s'opère dans une perspective élaborée par la personne elle-même et se traduit par une expérience vécue à « la première personne du singulier ».

Cette expérience intérieure débouche sur une connaissance plus globale. car elle amène celui qui se familiarise avec elle à prendre en compte un ensemble de données qui témoignent d'une réalité plus riche que celle révélée par nos cinq sens ou par les outils qui en sont des prolongements.

Cette divergence d'approche de l'expérience humaine que l'on observe entre l'Occident et l'Orient est notoirement marquée dans la prise en compte d'un phénomène aussi complexe que celui de la conscience. Pendant que certains l'étudient, d'autres en font l'expérience.

Objectivité, subjectivité et conscience.

« Un homme capable de connaître le monde par la seule raison objective serait privé de toute pensée personnelle^[175] ».

En Orient, la méthode préférée pour l'étude de la conscience est donc l'introspection, qui permet d'avoir une perspective « à la première personne ». En Occident, il en va autrement. L'accent est mis sur l'étude des processus neuronaux qui apparaissent en corrélation avec l'expérience de la conscience, processus qu'une tierce personne peut observer grâce aux imageries médicales, et mesurer. Et même « *lorsque l'on utilise une méthodologie à la première personne, telle que l'introspection, le souci (en Occident) est d'observer et non d'expérimenter. La tentative est d'obtenir un compte rendu impersonnel et objectif de ce qui se passe en soi. L'individu qui se prête à l'introspection est idéalement celui qui signale un état d'esprit donné de la même manière qu'une machine enregistre ce qu'elle surveille*^[176] ».

Aussi, la science occidentale se trouve confrontée à une grande difficulté pour définir la conscience, car cette dernière présente les traits d'une expérience subjective et semble manquer de critères objectifs pour être identifiée et observée avec précision, alors que le parti-pris de la science occidentale est précisément de chercher une base physique à la conscience. Certes, la science a su découvrir un nombre considérable de corrélations entre le fonctionnement cérébral et les capacités cognitives, mais elle reste incapable d'expliquer comment une expérience subjective nourrie de sensations, d'émotions, de sentiments... comment tout ce qui rend cette expérience si intime et si vivante peut émerger de processus neuronaux.

« Ils (les neuroscientifiques) pensent, mais sans justification, que quelque chose d'encore inconcevable aujourd'hui permettra à la connaissance objective d'expliquer la subjectivité dans le futur. Cette croyance infondée ressemble à celle de quelqu'un qui dirait : "Marche suffisamment loin, et tu atteindras finalement l'horizon !" À mon sens, le projet d'atteindre notre expérience au moyen d'une structure qui a été méthodiquement vidée de l'expérience, est exactement aussi absurde que le projet d'atteindre l'horizon en marchant suffisamment loin dans sa direction [\[177\]](#). ».

Les neurosciences mettent entre parenthèses l'existence de la subjectivité pour concentrer leurs efforts sur l'objectivité des mécanismes cérébraux et des comportements auxquels ils sont corrélés. Mais personne ne sait comment des réactions chimiques, une activité électrique ou encore des mouvements ioniques peuvent se combiner dans le cerveau pour donner naissance à une expérience subjective de douleur, de colère ou d'amour... bien structurée autour de sensations qualitatives qui constituent une forme de connaissance. Comment les neuroscientifiques peuvent-ils alors rendre compte de cette subjectivité qu'ils ont délibérément écartée de leur champ d'investigation en postulant son identité à des mécanismes objectifs ?

Thomas Nagel, une figure contemporaine importante qui domine la philosophie de l'esprit, a répondu à cette question en soulignant cette évidence : s'il n'est pas possible d'expliquer les aspects subjectifs de notre vie en considérant les processus neuronaux, alors cela signifie que notre vie subjective ne peut en aucun cas être réduite à ceux-ci. Elle doit être au contraire considérée comme « *une caractéristique irréductible de la réalité* ».

Il n'est pas question pour moi de renoncer au bien-fondé de la méthode scientifique, mais il me paraît tout à fait illégitime de se rallier aveuglément à l'idée que le réductionnisme matérialiste possède le sésame qui va ouvrir toutes les portes de la connaissance. On ne peut que constater une forme d'incomplétude de cette approche en particulier en ce qui concerne l'expérience de la conscience. En l'appréhendant comme si elle était un phénomène biologique parmi d'autres, ce modèle conceptuel ne parvient pas à en percer son mystère. Se saisir de l'expérience de la conscience semble un défi impossible à relever par les tenants du réductionnisme matérialiste.

Faut-il que les neuroscientifiques persévèrent dans l'approche réductrice, persuadés que grâce au développement de la science ils perceront « un jour » les mystères de la conscience (même si aucun neuroscientifique n'a encore pu montrer comment les qualités d'une expérience subjective pouvaient émerger de processus neuronaux), ou doivent-ils changer radicalement de paradigme, changement qui leur permettrait de dépasser l'approche réductrice qui sous-tend cette vision de l'ancien monde ? A mon sens, la connaissance de la conscience nécessite de renoncer au dogme sacro-saint qui voudrait que l'approche réductrice soit la seule pertinente. Elle demande une autre démarche, un nouveau paradigme qui se doit de réconcilier une expérience qui se conjugue à la première personne avec

celle qui se conjugue à la troisième personne. « *Cultivez l'attention à l'expérience autant que vous cultivez les structures de l'expérience* », nous exhorte Michel Bitbol^[178]. « *Reliez, par exemple, votre connaissance en troisième personne des processus cérébraux à votre connaissance en première personne des moments de l'expérience, puis construisez à partir de là un nouveau genre de savoir, qui ne se limite plus au domaine objectif, mais qui inclut le fait même de savoir au sens plein et entier de "faire l'expérience"*. » Car l'expérience subjective de la conscience donne un accès direct à la réalité par le processus d'introspection.

Jusqu'à ce jour, l'asymétrie entre l'approche objective et l'approche subjective est telle, dans le modèle présenté par les physicalistes, que non seulement toute connaissance de l'expérience de la conscience s'avère illusoire, mais que les physicalistes se trouvent en grande difficulté pour expliquer l'action de l'esprit sur le corps. Comment une pensée, une croyance, une suggestion peuvent-elles créer un changement non seulement fonctionnel mais aussi structurel au niveau cérébral et donc influencer son activité dans la durée en provoquant, par exemple, un effet placebo ou au contraire un effet nocebo qui se traduit par l'apparition d'effets indésirables, voire de véritables désordres organiques ? Aucune réponse ne nous est donnée. Car dans ce type de situations le rapport causal entre l'esprit ou la conscience et le cerveau est inversé. Ce n'est pas une stimulation de certains circuits neuronaux qui produit des représentations mentales ; au contraire, ces dernières impactent les connexions neuronales et donc la matière cérébrale. On a pu ainsi mettre en évidence grâce à l'IRM comment un stress de longue durée ou encore une rumination incessante pouvait conduire à une trop grande sollicitation d'un réseau neuronal particulier, le réseau « mode par défaut » et donc finir par « l'user » en ayant pour conséquence l'apparition de symptômes en particulier dépressifs.

Il ne fait donc aucun doute que l'esprit influence le fonctionnement cérébral et d'une façon générale notre corps. Dans son livre *L'Ultime convergence*, Jocelin Morisson s'appuie sur les travaux du neuropsychiatre Jeffrey Schwartz sur les TOC (troubles obsessionnels compulsifs) et les phobies pour mettre en exergue comment la conscience modifie le fonctionnement cérébral grâce à l'attention dirigée. Il rapporte les propos de ce scientifique qui, lors d'une conférence donnée en 2008 sur la relation entre le cerveau et la conscience, expliqua comment, après le tournage du film *Aviator*, Leonardo DiCaprio présenta des TOC. Ce film relate la vie du célèbre industriel Howard Hughes, qui était lui-même atteint de TOC très invalidants. L'acteur s'était tellement immergé dans le rôle, s'était imprégné avec une telle force des troubles d'Howard Hughes, qu'il présenta à son tour des TOC pendant trois mois !

Jeffrey Schwartz est aussi le promoteur d'une thérapie cognitivo-comportementale contre l'arachnophobie, la phobie des araignées. Il a identifié le dysfonctionnement cérébral responsable de ces différents troubles qui se traduit par une suractivation d'un circuit neuronal spécifique. D'habitude, cette activation se déclenche dans les situations d'un réel danger, mais chez ces patients, elle tourne en boucle ne faisant que renforcer le sentiment d'angoisse de la personne. La métaphore qui est souvent utilisée pour décrire cette modification des circuits neuronaux est celle de l'autoroute : un circuit sain est comparable à un petit sentier sur lequel circulent des informations à vitesse raisonnable, alors qu'un circuit pathologique devient une véritable autoroute neuronale sur laquelle circule à grande vitesse l'information, laquelle se traduit par des troubles invalidants tels que les TOC ou les phobies.

En s'appuyant sur la notion de neuroplasticité, qui est donc cette capacité de l'être humain de modifier non seulement le fonctionnement mais aussi la

structure cérébrale, Jeffrey Schwartz apprend à ses patients à faire appel à l'attention pour contrôler leurs pensées et se libérer ainsi des pensées intrusives et obsédantes qui envahissent la personne souffrant d'un TOC. La même approche est utilisée dans le traitement de la phobie. Cette substitution de pensées se traduit par l'élaboration d'un nouveau circuit neuronal qui va remplacer le circuit entretenant les troubles. Grâce à son approche thérapeutique, ce neuropsychiatre permet au patient d'effacer le fonctionnement automatique « en boucle » qui touche certains circuits cérébraux, et ainsi de moduler le fonctionnement cérébral en modifiant la chimie cérébrale sans faire appel à la prise de médicaments.

D'autres expériences menées en particulier par Mario Beauregard^[179] ont permis de mettre en évidence qu'en tant qu'êtres conscients nous avons la capacité d'apprendre à maîtriser nos émotions, maîtrise qui se traduit sur l'IRM fonctionnel par un contrôle de l'activation des régions appartenant au cerveau émotionnel. Par ailleurs, de nombreuses études concernant les effets de la méditation ont été réalisées pendant les deux dernières décennies. Elles témoignent de ce que l'expérience subjective générée par l'attention consciente entraîne des changements structurels dans le cerveau, en particulier dans le cortex préfrontal, et module son activité.

Les arguments soutenant l'hypothèse que l'expérience subjective impacte la matière cérébrale sont donc légion.

Il ne fait aucun doute que le paradigme matérialiste est décidément trop réducteur pour appréhender la totalité de l'expérience humaine et nous permettre, plus particulièrement, d'avancer dans la compréhension de la conscience.

**Sommes-nous vraiment témoins
de la fin d'un paradigme ?**

« Le matérialisme est mort. Cependant les os du matérialisme continuent à cliqueter le long des couloirs du monde académique [\[180\]](#). »

En 1960, Thomas S. Kuhn, philosophe des sciences, affirmait dans son livre *The structure of scientific revolutions* que les paradigmes qui représentent les cadres conceptuels dans lesquels les théories des disciplines scientifiques sont formulées et les expériences réalisées, sont tôt ou tard abandonnés quand les scientifiques n'arrivent pas à y intégrer toutes les données collectées dans leurs observations, car ces dernières ne cadrent plus avec l'hypothèse qui sous-tend ce modèle. Tout d'abord, elles sont considérées comme des « anomalies » sans importance et les scientifiques ont tendance dans un premier temps à en faire abstraction puis à ridiculiser et à ostraciser ceux qui auraient l'audace de les mettre en avant. L'histoire des sciences regorge de scientifiques considérés comme de véritables hérétiques et mis au ban des sociétés savantes pour avoir eu l'impertinence et l'imprudence d'avoir raison trop tôt. Au lieu d'être honorés et couverts de lauriers pour leurs découvertes, ils sont bannis par les spécialistes qui s'étaient faits une réputation en défendant l'ancien paradigme et qui ont l'impression que leur compétence est remise en cause.

Mais lorsque les observations expérimentales révèlent trop « d'anomalies » que les scientifiques ne peuvent décidément pas faire entrer dans le cadre théorique explicatif, le paradigme est alors mis en cause et une période de crise s'ensuit pendant laquelle, malgré les lacunes de l'ancien paradigme, le nouveau a de la difficulté à s'imposer aux yeux des scientifiques, car un nouveau paradigme ne représente pas une extension de l'ancien mais une vision du monde radicalement différente.

Un paradigme est donc conditionné par le degré d'ouverture que l'on a sur le monde. Si l'on pense qu'une hypothèse est invraisemblable parce qu'elle n'est pas en cohérence avec le modèle explicatif qui domine alors la science, il y a de fortes chances qu'elle reste pendant de longues années une

anomalie. Aussi, dans un premier temps du moins, le changement de paradigme n'est pas accueilli comme une nouvelle avancée dans la compréhension du monde, mais comme une hypothèse qui dérange. Elle est impossible à prendre en considération, car elle se trouve en totale opposition avec les croyances de l'ancien monde.

Toutefois, après plusieurs années le nombre « d'anomalies » relevées devenant de plus en plus important, le cadre conceptuel consacré par le temps n'est alors plus considéré comme pertinent et est abandonné au profit d'un nouveau cadre plus cohérent. C'est généralement sous la pression d'une nouvelle génération de chercheurs qui s'autorisent à sortir des sentiers battus et démontrent que l'ancienne vision du monde était incomplète ou incorrecte, que la communauté scientifique est amenée à changer de paradigme. Le plus souvent, ce changement ne se fait pas sans résistance ; une nouvelle vision du monde demande du temps, parfois plus d'une vie. Max Planck^[181] en était parfaitement convaincu lorsqu'il affirma, lors d'une interview effectuée par le journal britannique *Observer* : « *Une nouvelle vérité scientifique ne triomphe jamais en convainquant les opposants et en leur faisant voir la lumière, mais plutôt parce que ses opposants finissent par mourir, et qu'il naît une nouvelle génération à qui cette vérité est familière.* »

C'est ainsi que l'histoire de la science est marquée par des ruptures conceptuelles particulièrement importantes, comme lorsque fut abandonnée l'idée que la Terre était le centre du système solaire. Ce modèle du monde, le géocentrisme, soutenu par des penseurs aussi éclairés qu'Aristote ou Ptolémée, fit place à la Renaissance à l'héliocentrisme quand Copernic plaça le soleil au centre de l'univers. Quant à Newton, il fit faire des bonds considérables dans la compréhension du monde physique, mais il considérait l'espace et le temps comme définissant un cadre de référence

absolu, alors qu'Einstein prouva par la théorie de la relativité que cette approche était erronée.

Depuis quelque temps, des scientifiques de plus en plus nombreux avancent l'hypothèse que nous sommes actuellement dans une de ces périodes de rupture où s'annonce un changement de paradigme crucial. Ce constat peut sembler un lieu commun tellement il est répété depuis quelques années, mais plus le temps passe plus il s'impose car l'approche conceptuelle qui régit notre façon d'appréhender la réalité détermine l'expérience que nous pouvons en faire. Or, celle-ci est imprégnée du paradigme matérialiste qui, comme tout paradigme, dessine les limites de ce qui est pensable à une époque donnée et détermine une certaine représentation de la réalité.

Louis de Broglie^[182], par exemple, était très conscient de l'importance des présupposés sous-jacents à une observation quand il écrivait : « *L'histoire de la science montre que les progrès de la science ont été constamment entravés par l'influence tyrannique de certaines conceptions qui ont finalement été considérées comme des dogmes.* » Et pour Alfred North Whitehead^[183], la connaissance procède de l'association de deux ordres d'expérience : d'un côté les observations, de l'autre notre façon de concevoir l'univers qui va déterminer l'interprétation des observations. Pour cet auteur, « *notre façon de prendre en compte les données scientifiques est soumise aux conceptions métaphysiques véhiculées à notre époque* », soit, au XXI^e siècle, au paradigme physicaliste. En d'autres mots, croire c'est voir ; la croyance détermine ce que nous appréhendons. Malheureusement, de nos jours, peu de scientifiques sont aussi des métaphysiciens capables de transcender ces croyances.

De façon plus imagée, l'adage attribué à Abraham Maslow : « *Il est tentant, si le seul outil dont vous disposez est un marteau, de tout*

considérer comme un clou », reprend cette même idée et dépeint bien la situation dans laquelle nous nous trouvons. Si nous nous limitons au modèle que nous propose le paradigme matérialiste, tout se résume au monde de la matière régi par des lois physiques et tout ce qui ne rentre pas dans ce cadre explicatif est réduit à « ce n'est rien de plus que... ». En ce qui concerne la conscience, elle n'est « rien de plus que » le fruit de processus physiques reliés au cerveau.

Cette impossibilité à définir l'expérience de la conscience témoigne du fait que nous atteignons les limites du modèle physicaliste et que nous devons donc changer le cadre conceptuel qui sous-tend notre vision du monde. Cette conviction est partagée par les scientifiques post-matérialistes. Ils soulignent la nécessité de développer un modèle qui embrasse la réalité d'une façon suffisamment large et prenne en compte le monde de la matière, tout en reconnaissant aussi une place à l'expérience vécue, l'expérience subjective de l'être humain, pour que soit apporté un éclaircissement sur une notion aussi complexe que celle de la nature de la conscience. Il est temps d'accepter « *que le monde matériel des objets n'est plus la norme ultime en matière d'être, et que l'objectivité n'est plus la norme ultime en matière de méthode* [\[184\]](#). »

Ce nouveau paradigme doit donc transcender l'approche matérialiste dont l'influence a été aussi déterminante dans tous les domaines de la connaissance. Même le champ de la psychologie en a été imprégné en donnant naissance à la thèse du béhaviorisme qui a été prédominante durant la première moitié du XXe siècle. Cette thèse considérait que la psychologie constituait une branche de la science et pouvait être étudiée de façon totalement objective. La notion de psychisme était inutile pour étudier le comportement, de même qu'il était superflu de donner une quelconque place à l'introspection. La psychologie devait se limiter aux événements

observables et mesurables en se débarrassant des notions telles que la conscience.

De nos jours, il est manifeste que l'étude de la conscience représente un des plus grands défis scientifiques du XXI^e siècle. Certains philosophes comme Michel Bitbol pensent que la science actuelle ne pourra pas le relever. Lorsqu'ils sont confrontés à la question « La science peut-elle appréhender la conscience ? », ils répondent par la négative. Pour Michel Bitbol, « *la conscience est comparable à une fenêtre qui nous ouvre au monde, si transparente que nous ne la voyons pas. Elle n'est pas quelque chose qui apparaît, mais ce par quoi les choses apparaissent. Or, la science néglige l'existence de cette fenêtre, ne regardant que les objets qu'elle laisse voir.* » Il est donc possible que la compréhension de la conscience se trouve au-delà des limites de la science actuelle, mais cela ne diminue en rien l'intérêt de sa prise en compte. Nous ne pouvons douter de son existence car nous en faisons tous une expérience intime. Elle demeure essentielle pour éprouver toute notre humanité car elle représente le début et la fin de tout ce que nous connaissons de la réalité du monde mais aussi de nous-mêmes. Son étude doit donc occuper une place centrale, même s'il n'y a rien de plus déconcertant que son exploration. Cette difficulté peut paraître vertigineuse, mais elle peut tout aussi bien représenter une invitation à rencontrer le réel avec un autre regard en nous poussant à envisager un nouveau paradigme dans lequel sera révisée la perception fondamentale que nous avons de l'homme et de l'univers. Cette perception plus vaste créée par l'étude des possibilités de la conscience induit l'émergence d'une nouvelle image de l'être humain en nous donnant l'occasion de mieux comprendre ce que cela signifie d'éprouver toute son humanité, et ne peut que susciter un réel enchantement.

IV

La conscience dans tous ses états

« Partir en quête de la conscience, c'est s'aventurer dans un labyrinthe hanté par une entité indéfinissable [\[185\]](#) ».

Avant d'enterrer définitivement le matérialisme et de me pencher sur l'hypothèse des post-matérialistes qui pensent le monde de façon totalement différente, je voudrais revenir plus précisément sur cette notion complexe qu'est la conscience et que j'ai déjà tenté d'approcher dans les précédents chapitres. Elle représente en effet la clef de voûte sur laquelle s'appuie la construction d'un nouveau paradigme, l'élaboration d'une nouvelle vision du monde. Pour que cette construction soit solide, il me semble important de partir de ce que nous connaissons, c'est-à-dire de l'hypothèse qui est la seule reconnue en Occident. Je vais donc en premier lieu parcourir à nouveau les couloirs du monde académique pour écouter ce que les physicalistes ont à nous dire sur la conscience. Les insuffisances de leurs discours nous amèneront alors à nous interroger sur une autre manière de considérer l'expérience de la conscience. Mais avant tout, comment la définir ?

Qu'en est-il de la nature de la conscience ?

« La conscience est une véritable énigme car elle est le seul instrument que nous ayons pour l'évaluer. »

– Michel Talbot

Tenter de résoudre cette énigme n'est pas chose facile. De nombreux hommes de science, des philosophes, des psychologues ont tenté, au fil des siècles, de s'y risquer, souvent sans succès. La première difficulté que rencontre tout explorateur de la conscience réside dans le fait que nous ne pouvons pas l'observer de l'extérieur car elle est le fruit d'une expérience intérieure, la conscience étant le seul instrument que nous ayons pour évaluer la conscience ! Alain Damasio souligne cette difficulté en écrivant : *« Qu'y a-t-il de plus étourdissant que de s'apercevoir que c'est le fait même d'avoir une conscience qui rend possibles et même inévitables nos questions sur la conscience ? »* Un autre chercheur, Francis Crick^[186], employait un langage plus métaphorique pour rendre compte de cette difficulté et comparait le problème de la compréhension de la conscience à la situation d'un homme qui chercherait à se soulever en tirant sur les lacets de ses chaussures. *« Nous sommes très exactement dans la même situation : comment comprendre la conscience de l'intérieur de la conscience ? »* puisque *« pour se comprendre et s'observer, la conscience se sert d'elle-même »*^[187].

Malgré tous les efforts déployés par la science, la conscience demeure donc l'aspect le plus mystérieux de notre vie. Et pourtant, toute expérience humaine est véhiculée par l'intermédiaire de la conscience, que ce soit l'expérience de la douleur, d'une émotion ou d'une sensation.

En général, le mot « conscience » fait référence à la connaissance suscitée par une expérience vécue et désigne tous les états mentaux qui y sont associés. On est conscient quand cela nous fait quelque chose d'exister plutôt que rien, comme c'est le cas des robots.

Dans cette tentative de résoudre cette énigme, il est peut-être intéressant de se pencher quelques instants sur la définition qu'en donne la langue anglaise. Dans cette langue, il existe deux termes pour définir cette notion. Il y a d'abord le terme « awareness », qui recouvre l'ensemble des capacités cognitives, comme la faculté de penser, d'être attentif, de mémoriser, de percevoir, mais aussi de s'identifier et de réagir de manière adaptée à l'environnement. C'est cette notion de conscience qui a été retenue par les transhumanistes qui caressent l'espoir (ou l'illusion) qu'un jour l'intelligence artificielle sera tellement développée qu'elle pourra imiter et même dépasser les capacités de l'être humain. Mais c'est aussi celle qui est prise en compte par les neuroscientifiques qui ont « *vidé la conscience humaine de sa dimension d'intériorité et de sa profondeur* [\[188\]](#) ». ».

Le deuxième terme qui définit la notion de conscience en anglais est « consciousness ». Ce mot est moins réducteur et tente de recouvrir ce que chaque individu éprouve. Il prend en considération la façon d'appréhender avec subjectivité les phénomènes extérieurs (par exemple sous la forme de sensations) ou les états émotionnels provoqués par certaines expériences intérieures. Ce terme recouvre aussi la conscience de soi, de sa propre existence.

Seule une définition embrassant ces deux approches peut rendre compte de notre manière d'appréhender le monde dans lequel nous vivons. En outre, une définition exhaustive de la conscience comme celle donnée par l'American Psychological Association englobe aussi bien les capacités cognitives de l'individu qui peuvent être étudiées objectivement, que l'appréhension subjective de nos expériences.

Etant donné cette difficulté à définir la conscience, cette dernière est souvent source de malentendus ou de raccourcis. Les neuroscientifiques, par exemple, la considèrent comme un sous-ensemble accessoire de

l'activité neuronale et réduisent leur champ d'étude au cerveau. Pour eux, la conscience fait référence aux capacités cognitives que nous possédons et que nous perdons quand nous nous endormons ou lorsque nous sommes anesthésiés. C'est donc une version « simplifiée » de la conscience qu'étudient les scientifiques. Ils la considèrent comme une propriété émergente d'un système physique, le cerveau. « *Nous sommes faits de matière, et c'est de cette matière que naît la conscience* », affirme de façon lapidaire le neurologue Richard Frackowiak.

Quoi qu'il en soit, au jour d'aujourd'hui les neuroscientifiques « *sont dans l'étrange position d'être quotidiennement confrontés au fait indiscutable de posséder leur propre conscience, sans posséder un quelconque moyen de l'expliquer* [\[189\]](#) ». Ils ne savent toujours pas décrire comment la conscience peut émerger de la matière, et ne parviennent toujours pas à élucider l'hypothétique métamorphose du substrat matériel, neuronal, en une expérience phénoménale qualitative. Ils n'ont aucune idée précise de la façon dont les processus mentaux comme la perception, l'intelligence, le langage, le calcul, le raisonnement émergent de l'organisation fonctionnelle du système nerveux. Aucune preuve montrant que la conscience soit réductible à des processus neuronaux n'a pu être apportée par la science. Si bien que l'on pourrait très bien souscrire aux propos du dalaï-lama : « *La thèse selon laquelle tous les processus mentaux sont forcément physiques est une supposition métaphysique, pas un fait scientifique* [\[190\]](#) ».

Il existe donc un hiatus, un « fossé explicatif » séparant la connaissance de la nature intrinsèquement qualitative de l'expérience vécue et celle des structures et des fonctions cérébrales. Ce constat nous amène à la conclusion qu'aucune explication physique ne peut rendre compte de l'expérience de la conscience, même si les neuroscientifiques, pétris de ce

que le philosophe des sciences Karl Popper nomme le « matérialisme de promesse », ont l'intime conviction que les progrès de la science permettront dans un avenir proche de montrer comment toute expérience vécue se réduit à des processus neuronaux.

Certes, les fonctions cognitives peuvent faire l'objet d'études précises et rigoureuses, mais le champ de la conscience ne se limite pas à ces seules fonctions. La conscience est décidément bien plus qu'un phénomène et est irréductible à la matière, car elle fait aussi référence aux contenus d'une expérience vécue subjectivement par une personne, dans l'intimité de son être. Et quand la plupart d'entre nous emploient ce mot, c'est pour se référer à une expérience éprouvée par la personne elle-même, par l'intermédiaire des sensations, des émotions et des pensées. C'est une expérience très familière, si familière qu'il est impossible de l'ignorer. Toutefois, elle est trop complexe et trop intime pour être expliquée et définie avec précision à l'aide des outils développés à partir du cadre conceptuel de la science matérialiste. Si bien que l'expérience vécue reste, écrit Michel Bitbol, le « *point aveugle de la science... et comme tout point aveugle, il n'est pas reconnu par le sujet aveuglé* », au risque de devenir le « *problème fondamental irrésolu de la science matérialiste* ». Cet auteur souligne combien cultiver ce que nous apporte l'expérience vécue est aussi important que d'objectiver une connaissance, car elle « *est ce qui nous est donné de la manière la plus immédiate, la plus fondamentale, la plus radicale*^[191] ». ».

Donner une définition exhaustive de la conscience représente donc un problème pour la science, car une expérience intime est par définition inabordable par un tiers et n'est donc pas directement accessible à l'investigation scientifique qui se voit donc incapable d'appréhender l'expérience de la conscience et sa qualité. Une boutade que l'on attribue à William James, le fondateur de la psychologie américaine, dépeint bien

cette difficulté. Sollicité pour donner une définition de la conscience, il répondit : « *On sait ce qu'est la conscience tant qu'on ne nous demande pas de la définir* ».

Comme je l'ai déjà souligné précédemment, le paradigme sur lequel repose la science occidentale voudrait que le monde matériel, le monde de l'espace, du temps et de la matière soit la réalité première, primordiale. De ce fait, la conscience ne peut qu'émerger de ce monde de la matière et donc du fonctionnement cérébral, et par conséquent les états mentaux sont identiques aux états neuronaux. Le prix Nobel de médecine, Francis Crick, écrivait en 1994 dans son livre *L'hypothèse stupéfiante* : « *Vous, vos joies et vos peines, vos souvenirs et vos ambitions, l'idée que vous vous faites de votre identité personnelle et de votre libre arbitre ne sont en fait rien de plus que le comportement d'un vaste assemblage de cellules nerveuses et des molécules qui leur sont associées... Vous n'êtes rien d'autre qu'un paquet de neurones.* »

Pour les tenants du réductionnisme matérialiste, les émotions comme la colère, le chagrin ou l'amour se réduisent à des influx nerveux circulant dans des ensembles définis de cellules nerveuses qui libèrent des neurotransmetteurs. Il ne s'agit pas de nier le rôle de la chimie dans l'apparition de nos états émotionnels, mais réduire ces derniers à une soupe de molécules est un peu court... d'autant plus que personne ne sait comment des réactions chimiques et des courants électriques se combinant dans le cerveau peuvent créer une expérience subjective de douleur, de colère ou d'amour. « *On a cette merveilleuse chaîne d'explications dont on a l'habitude : la physique explique la chimie, la chimie explique la biologie, la biologie explique une partie de la psychologie. Mais la conscience ne semble pas avoir sa place dans ce schéma. D'un côté : c'est un fait, nous*

sommes conscients. De l'autre côté : on ne sait pas comment l'accorder avec notre approche scientifique du monde^[192] ».

Quant à Jean-pierre Changeux, il défend la thèse de l'identité psychoneuronale, à savoir qu'il existe une identité entre l'activité mentale et l'activité neuronale : l'esprit et le cerveau, c'est la même chose et « *le clivage entre activités mentales et activités neuronales ne se justifie pas. Désormais à quoi bon parler d'esprit*^[193] ? ».

Il existe donc une forme de réductionnisme ontologique à affirmer que la conscience c'est le cerveau, puisqu'il aboutit à considérer qu'il est inutile de s'embarrasser d'un phénomène aussi complexe que celui de la conscience pour comprendre le monde et l'être humain.

Avant d'envisager l'impasse dans laquelle nous mène cette hypothèse et donc la nécessité d'examiner d'autres alternatives, je vais considérer les arguments qui semblent accréditer le point de vue des physicalistes.

Arguments en faveur du point de vue des physicalistes sur la conscience

« Les états mentaux ne sont pas simplement déterminés par des états de fonctionnement du cerveau, mais il y a identité totale avec ceux-ci car le fonctionnement du cerveau n'implique rien d'autre que des propriétés physiques^[194] ».

Le point de vue des physicalistes, partagé par la plus grande partie de la communauté scientifique, place ainsi le cerveau au centre de la question de la conscience en considérant qu'elle n'est que le fruit de processus physiques se déroulant au niveau neuronal. La conscience n'est alors « *qu'un orage de neurones sous notre scalp*^[195] », elle est un épiphénomène en rapport avec des processus complexes localisés dans le cerveau.

Cette hypothèse, qui voudrait que la conscience soit produite par le cerveau, semble à première vue très convaincante et s'appuie sur une observation simple : quand le cerveau cesse de fonctionner, il n'y a plus de conscience. Et il est vrai qu'il existe un nombre considérable de données qui laissent à penser qu'une certaine activité cérébrale est nécessaire pour être conscient. Si, par exemple, le cerveau souffre d'un dysfonctionnement sévère, ou lors d'une anesthésie générale, des connexions neuronales sont interrompues et la conscience disparaît. Cette constatation justifie aux yeux des neuroscientifiques l'identification de la conscience avec le fonctionnement cérébral. De plus, le fait qu'un dysfonctionnement cérébral puisse affecter l'expérience consciente donne, il est vrai, une présomption forte quant à la dépendance de la conscience au fonctionnement cérébral. La longue histoire de la neuropathologie nous montre bien que des lésions observées chez différents patients dans la même aire cérébrale occasionnent inéluctablement les mêmes déficits cognitifs bien précis. Cela a pu être constaté à maintes reprises. En outre, si l'on étudie l'activité cérébrale, on peut constater des corrélations au moins partielles entre cette activité et des changements dans les performances cognitives, l'état émotionnel ou l'activité corporelle.

Erwin Laszlo propose la métaphore suivante pour illustrer cette hypothèse. Le cerveau génère la conscience comme une turbine génère de l'électricité. Quand la turbine tombe en panne, la production d'électricité cesse. De même, quand le cerveau ne fonctionne plus, le traitement du flux des sensations disparaît. Tous ces faits tendent donc à prouver que le cerveau génère bien de la conscience. Cependant, quand les neuroscientifiques se penchent sur le cerveau, observent-ils vraiment la conscience ? Non, pas vraiment. L'observation met en évidence des phénomènes électriques, ioniques ou biochimiques complexes. Depuis une

vingtaine d'années les neurosciences se sont attelées à en percer les mystères et ont réussi à décrire précisément les processus neurologiques qui sont en corrélation avec les processus mentaux définissant la cognition, comme la perception, l'attention, la façon dont nous pouvons apprendre à assimiler des informations et les mémoriser, le langage, le raisonnement, mais aussi les émotions. Certains pensent que l'énigme de la conscience sera résolue grâce à la compréhension de ces mécanismes chimiques ou ioniques à l'échelle des connexions neuronales. D'autres, comme Roger Penrose et Stuart Hameroff, s'appuient sur la physique quantique et émettent l'hypothèse qu'un effet quantique se déroulant dans de minuscules microtubules trouvées dans les neurones serait susceptible de contribuer à la naissance de la conscience. D'autres encore avancent des théories informatiques et pensent que la conscience pourrait émerger de l'unité centrale de traitement d'informations que représente le cerveau.

Mais... car il y a un mais, en procédant ainsi ils ne résolvent que quelques questions soulevées par la notion de conscience sans apporter, encore une fois, aucune explication sur la façon dont la matière cérébrale pourrait produire des expériences subjectives. Il ne fait aucun doute que les neuroscientifiques ont la capacité d'étudier très précisément le fonctionnement cérébral grâce à l'utilisation d'outils technologiques de plus en plus sophistiqués et de mettre en évidence des processus neuro-électro-chimiques extraordinairement complexes, mais la conscience ne se limite pas à des fonctions cognitives et ne peut donc être expliquée quand seules ces dernières sont prises en compte. Elle ne peut être réduite aux processus physiques que décrivent les physicalistes, car elle est irréductible à ces processus. Aussi, ce modèle physicaliste qui a fait ses preuves pour comprendre les processus cognitifs témoigne-t-il d'une certaine indigence lorsqu'il tente d'aborder la qualité de l'expérience intime de la conscience

qui accompagne la vie intérieure d'un sujet et lui donne toute sa texture. Personne n'a pu démontrer le processus grâce auquel les neurones pouvaient produire la qualité de notre expérience consciente lorsque nous ressentons des sensations ou des émotions aussi complexes que celles provoquées par la couleur rouge, un coucher du soleil, la rencontre avec une personne que l'on aime... Les fameuses *qualia* déjà mentionnées représentent le petit caillou dans la chaussure des physicalistes.

La conscience garde donc tout son mystère et aucun neuroscientifique n'a pu encore répondre à cette question si épineuse : comment la conscience immatérielle peut-elle naître de la matière ?

L'argumentation des physicalistes s'appuie pourtant sur des outils de plus en plus performants. Grâce au progrès de la technologie, divers appareils d'imagerie médicale sont capables d'enregistrer des activités neuronales lors d'une expérience consciente. Lorsque, par exemple, on demande à un sujet d'effectuer certaines tâches mentales, les techniques d'imagerie cérébrale montrent des zones activées dans le cerveau. De plus, cette technologie de pointe a permis la réalisation de circuits électroniques qui miment certains aspects de l'architecture neuronale. Elle produit ainsi des robots qui simulent certaines activités cognitives, comme l'apprentissage ou la possibilité de choisir parmi des alternatives complexes.

Forts de toutes ces constatations, les physicalistes affirment avec autorité qu'il existe suffisamment de preuves suggérant, avec une très forte vraisemblance, que l'activité cérébrale et l'activité consciente sont si fortement dépendantes l'une de l'autre qu'une relation de causalité entre les deux est plausible, voire inéluctable. Il s'agit là, comme nous le verrons plus loin, d'un raccourci bien présomptueux. Si la fonction pulmonaire consiste bien à effectuer des échanges gazeux entre l'environnement et le courant sanguin, il est très hasardeux d'affirmer qu'une des fonctions

cérébrales les plus importantes consiste à produire une forme de conscience. Suffisamment de faits^[196] infirment cette hypothèse et malgré tous les efforts des physicalistes, nous en sommes toujours au même point : « *La conscience pose le problème le plus déroutant dans la science de l'esprit. Rien n'existe que nous ne connaissions plus intimement que l'expérience consciente, et pourtant, il n'y a rien de plus difficile à expliquer*^[197]. ».

Arguments qui s'opposent à l'approche des physicalistes.

« Nul n'a jamais vu apparaître la conscience dans les conditions expérimentales, ni même posé les principes d'une théorie sur la façon dont cela pourrait arriver^[198] ».

Face à ces solides arguments qui, encore une fois, sont défendus par la majorité des neuroscientifiques, persistent tout de même des interrogations importantes.

Tout d'abord, s'il existe une dépendance entre l'activité cérébrale et la conscience, quelle est la nature de cette dépendance et comment l'activité neuronale produit-elle l'expérience de la conscience ? Quelles sont les structures cérébrales nécessaires pour avoir une expérience consciente ? Ces structures sont-elles localisées ou réparties d'une façon globale dans le cerveau ? Emmanuel Ransford apporte un début de réponse à ces questions en écrivant : « *Conscience et mémoire sont sans domicile fixe dans notre cerveau ; ils [sic] « flottent » partout et nulle part... L'évidence est là, incontournable : les données anatomiques et physiologiques ne permettent pas d'expliquer la cohérence globale de notre perception et de notre identité subjective qui est pourtant notre expérience de tous les instants*^[199]. » On peut aussi se demander si l'activité cérébrale est pour autant suffisante pour être conscient ? Il persiste par exemple une forte

activité neuronale pendant le sommeil et pour autant nous ne sommes pas véritablement conscients de ce qui se déroule dans notre environnement. Ou encore, dans la situation d'un patient plongé dans un coma profond on peut noter une activité cérébrale alors que le patient est totalement inconscient.

De plus, quand on constate une activité dans certaines zones cérébrales chez le sujet conscient, cela ne signifie pas qu'elle soit responsable de l'expérience de la conscience. Aucune relation de causalité entre une activité cérébrale et une forme de conscience n'a jamais été démontrée ; seule l'a été une corrélation. On ne peut donc pas affirmer que le cerveau soit la source de la conscience. Effectivement, il existe bien une interdépendance entre le cerveau et la conscience et il ne s'agit donc pas en aucune manière de nier l'incidence du fonctionnement cérébral dans l'expérience de la conscience. Il ne fait aucun doute qu'il existe une forte corrélation entre les deux, mais le cerveau n'est pas pour autant responsable de l'expérience intérieure elle-même, sinon à penser « *que toutes nos expériences conscientes ne seraient que l'expression de mécanismes déterminés par la physique et la chimie de notre cerveau* [\[200\]](#) ». ».

Oui, le cerveau est indispensable à l'expression de la conscience, il facilite l'expérience subjective de la conscience puisque certaines zones cérébrales jouent un rôle dans l'élaboration des pensées, des sensations ou des souvenirs, mais les produit-il ? « *Les mesures de l'activité cérébrale indiquent que les réseaux neuronaux jouent un rôle dans la manifestation des pensées, des sensations et des souvenirs, mais pas nécessairement qu'ils les produisent et les emmagasinent.* [\[201\]](#) » Le cerveau ne produit donc pas la conscience ; il la rend possible.

Malgré l'utilisation d'outils de plus en plus performants, aucune théorie scientifique ne peut transformer l'hypothèse soutenue par les neuroscientifiques en une démonstration convaincante. Ces derniers ont

d'abord fait appel à l'électro-encéphalogramme, qui donne des indications sur l'activité électrique se déroulant dans le cortex, puis ils ont utilisé l'IRM fonctionnel, la tomographie par émission de positrons... Ils ont donc accumulé des données neurophysiologiques importantes sans pouvoir y trouver un début d'explication quant à la production de la conscience par le cerveau. Le credo neuroréducteur qui prétend que la conscience peut être décrite sous forme de données neurophysiologiques est donc obsolète.

En réalité, les travaux de neurosciences qui s'appuient sur les imageries cérébrales ne mesurent, là encore, que des corrélations, mais ils ne peuvent en aucun cas établir une relation de causalité. Une région cérébrale active lors d'une expérience indique seulement *« qu'elle est impliquée dans la fonction étudiée mais pas forcément qu'elle est responsable de la fonction. Il y a souvent une confusion entre le principe de corrélation et celui de causalité*[\[202\]](#) *».*

Pour discerner la notion de corrélation de celle de causalité, Harald Walach[\[203\]](#) donne la comparaison suivante. Des études scientifiques montrent une forte corrélation entre l'accroissement de l'utilisation des réfrigérateurs et le déclin de la courbe des naissances en Occident. Personne pour autant ne se hasarderait à affirmer que le déclin du taux de natalité est dû à l'utilisation des frigos ! L'explication est beaucoup plus complexe et doit plutôt être recherchée dans les changements sociaux, plus particulièrement ceux qui résultent de l'amélioration de la condition de la femme initiée au progrès technique.

La corrélation peut être très forte, mais cela reste une corrélation et aucune preuve n'a encore été apportée d'une relation causale entre le fonctionnement cérébral et la production de la conscience. *« Les neurosciences restent une science des corrélations. Ce n'est pas une science d'explications. Nous savons que des zones du cerveau s'activent avec*

certains types d'expériences conscientes, mais nous ne savons pas pourquoi^[204]. »

Harald Walach avance un autre argument : le langage du cerveau est très pauvre en comparaison de la richesse des expériences que nous pouvons vivre et ressentir. Si nous pensons à des éléphants roses, à un beau coucher de soleil ou à l'être aimé, nous n'avons rien d'autre dans notre cerveau qu'une activité électrique. Le langage du cerveau se traduit toujours par des différences de potentiel des connexions neuronales qui libèrent à ce moment-là différents neuromédiateurs. Alors que toutes les expériences subjectives que nous pouvons vivre se traduisent par des « qualités » de perception chaque fois différentes. Les données neurophysiologiques concernant les différents modes de fonctionnement du cerveau et les données phénoménologiques concernant l'expérience de la conscience sont tellement dissemblables qu'elles semblent provenir de deux mondes distincts. Les données neurophysiologiques font référence au monde objectif de la biologie, de la chimie et, en dernier recours, au monde de la physique, alors que les données phénoménologiques font référence à l'expérience subjective de la conscience.

Quant à l'argument avancé par les physicalistes soutenant que la mise au point de robots « intelligents » mimant certains aspects du fonctionnement cérébral prouve bien la relation entre ce dernier et la conscience, cet argument ne peut être retenu. Certes, la technologie va continuer à mettre au point des robots doués d'intelligence artificielle, une intelligence toujours plus performante qui va leur permettre d'effectuer des tâches de plus en plus complexes et (l'expérience le démontre déjà) plus rapidement qu'un cerveau humain. Mais l'intelligence n'a rien à voir avec la conscience. Le robot ne se pose aucune question métaphysique. Comme tout dispositif physique, il ne s'intéresse d'aucune manière au sens ou au non-sens de

l'existence et il est dans l'incapacité d'éprouver une émotion, exceptées peut-être celles qui auront été programmées pour répondre à des situations prévisibles. Il ne réalise que des calculs selon une programmation préétablie et ne possédera aucune conscience, car si l'on considère que la conscience ne se limite pas à une propriété émergente des réseaux neuronaux, il est totalement illusoire de penser qu'elle puisse émerger du réseau électronique d'un robot. Le robot ne partagera donc pas l'expérience de la conscience avec l'être humain ; il n'est d'aucune manière un être de chair capable d'échanger ses rêves, ses émotions ou ses désirs. L'être humain et le robot seront toujours de nature différente, à moins que nous ne soyons prêts à considérer qu'un robot ou un zombi doté d'une vie biologique et de capacités cognitives, mais sans vie intérieure, soient l'avenir de l'homme.

Cette référence au zombi a été développée par David Chalmers, ce philosophe dont je préciserai la pensée dans le prochain chapitre. Il inventa, pour montrer l'insuffisance du modèle physicaliste, une expérience de pensée. Dans cette expérience, il met en scène un zombi, un être dont l'existence est purement fictive mais dont la description découle en toute logique du modèle que nous proposent les physicalistes. Le zombi est un être physiquement et extérieurement identique à un individu ordinaire. Il est soumis aux mêmes processus biologiques et physiques et son fonctionnement neuronal est le même que le nôtre, mais sans aucune expérience consciente. Ses capacités à agir ou à penser sont identiques aux nôtres, si bien que l'on pourrait le prendre pour le clone d'un individu ordinaire, mais il n'éprouve aucun ressenti, aucun vécu personnel : il est dépourvu de *qualia*, de qualités vécues et ne peut donc pas accéder à l'expérience phénoménale qui fait la richesse de nos vies. Il est certes capable de sourire, mais sans ressentir « l'effet que cela fait » d'avoir envie de sourire. Il a le même comportement qu'un individu ordinaire, les mêmes

réactions, mais sans l'expérience consciente qui les accompagne. D'une façon générale chez le zombi n'existe en aucun cas « l'effet que cela fait d'être » un zombi. Or, un organisme est conscient uniquement si « cet effet que cela fait » d'être l'organisme en question existe. Voilà ce que serait un être humain dépourvu de conscience phénoménale.

En réalité, l'expérience du zombi, et donc le point de vue des physicalistes, diffère en tout point (et heureusement !) de notre expérience humaine. Quand nous avons faim, nous avons soif ou nous avons envie de faire l'amour, ces sensations sont très prégnantes. Elles se traduisent certes par des modifications neuronales clairement identifiables, mais ces processus cérébraux ne déterminent pas notre attitude pour autant. Nous pouvons, par notre libre arbitre, décider de répondre ou non à de telles impulsions. Nous avons la faculté de choisir, et grâce à cet attribut de l'homme conscient, nous agissons sur le fonctionnement de notre cerveau, ce qui serait impossible si la conscience n'était rien d'autre que le fruit d'un arrangement complexe de la matière ou un phénomène émergent de l'activité cérébrale.

Et pour finir, le point de vue des physicalistes ne peut être maintenu qu'en niant l'existence de nombreux phénomènes bien documentés qui sont des faits vécus par des millions de personnes et qui font donc bien partie de l'expérience humaine, mais que la science ne peut toutefois pas prendre en compte car le paradigme sur lequel elle s'appuie ne peut les expliquer. Ce sont des expériences sur lesquelles je m'arrêterai plus longuement dans un autre chapitre, les expériences de conscience élargie ou transpersonnelles, mais aussi mystiques, pendant lesquelles l'individu semble avoir accès à des informations qui ne sont pas accessibles par les canaux habituels des organes sensoriels.

Encore une fois, il ne fait aucun doute que la science dominée par le modèle physicaliste nous fournit un cadre explicatif fort pertinent du monde de la matière, et en neurosciences les chercheurs ont opéré des avancées considérables dans la compréhension des processus neuronaux. Mais quand il s'agit de notre expérience d'être conscient qui vit des émotions, ressent des sensations, a des intuitions, elle a très peu à nous apprendre. Et cela n'est pas près de changer car *« aussi longtemps que le ressort intime de la méthode scientifique consistera à ignorer la situation de celui qui connaît au profit du seul objet de sa connaissance, les sciences ne pourront que se heurter à ce même mur à un moment ou à un autre de leur développement^[205] »*.

La science a donc réussi à résoudre « le problème facile » de la conscience en mettant en lumière les phénomènes cognitifs, mais par contre s'avère incapable de rendre compte du « problème difficile de la conscience » parce que ce dernier renvoie à une expérience subjective propre à chaque individu.

Conscience cognitive – conscience phénoménale

« Lorsqu'une souris est effrayée, il ne me semble pas qu'un petit bout de matière soit effrayé^[206]. »

Parmi tous ceux qui ont tenté de résoudre le problème de la conscience, David Chalmers^[207] est celui qui a identifié avec le plus de perspicacité ce qui a été résolu par les neurosciences et ce qui leur reste difficile à résoudre. Lui aussi reconnaît que la science a su effectuer des avancées considérables dans la compréhension de notre façon de construire une représentation du monde grâce aux informations qui sont traitées par notre cerveau. Il souligne également les progrès réalisés en neurosciences quant à la

compréhension du fonctionnement du cerveau et à l'élaboration des fonctions cognitives. Pour cet auteur, les neurosciences savent appréhender parfaitement la dimension fonctionnelle de la conscience et donc résoudre « les problèmes faciles » de la conscience. Elles peuvent de nos jours étudier, mettre au jour, et décrire précisément les rouages complexes des mécanismes qui expliquent nos capacités cognitives comme celles de discriminer les stimuli que nous recevons de notre environnement, la capacité à rapporter verbalement les états mentaux que nous éprouvons, celle de contrôler notre comportement ou encore les mécanismes de l'apprentissage... On sait maintenant déterminer avec précision ce qui se passe au niveau neuronal lorsque nous parlons, lorsque nous jouons aux échecs ou encore lorsque nous souffrons d'une rage de dents, car ces données peuvent être investiguées par les hommes de science.

Mais les neurosciences circonscrivent l'étude de la conscience à cette seule approche et ignorent totalement l'expérience phénoménale de la conscience qui renvoie à l'expérience subjective dont chacun peut témoigner à sa manière, à « l'effet que cela fait ». En procédant ainsi, les neuroscientifiques ne sont pas en mesure de répondre aux questions fondamentales que soulève la conscience, par exemple : comment avons-nous une expérience consciente du monde ? Il n'y a en effet aucune raison que des millions de neurones qui interagissent ensemble donnent naissance à une expérience subjective.

Subsiste donc à résoudre « le problème difficile de la conscience », celui qui traite de la dimension phénoménale de la conscience, dimension qui demeure inaccessible à la science matérialiste mais ô combien essentielle puisque si nous sommes privés de conscience phénoménale, nous sommes réduits à être des zombis.

« Le problème difficile de la conscience », qui concerne notre expérience intime du monde, mais aussi les valeurs qui nous animent, notre spiritualité, tout ce à quoi nous accédons grâce à l'introspection, reste non résolu car *« de quoi a-t-on rendu réellement compte dans les cascades de réductions réalisées par la science ? Est-ce d'une expérience vécue ? Ou quelque chose d'autre ? Je soutiendrai que dans tous les cas on a en vérité rendu raison de quelque chose d'autre que de l'expérience^[208] »*.

Néanmoins, aucune définition exhaustive de la conscience ne peut négliger « l'expérience vécue de la conscience ». Michel Bitbol souligne à nouveau le point aveugle de la science en écrivant : *« Nous ne trouverons pas la solution du problème de l'origine de la conscience dans quelque formule abstraite, ou dans quelque théorie élaborée. »* Le problème difficile de la conscience sera résolu *« en adoptant une certaine attitude de familiarité parfaite avec l'expérience^[209] »*.

Dans une de ses conférences^[210], David Chalmers dit ceci : *« En ce moment même, il y a un film qui passe dans votre tête. C'est un incroyable film multi-pistes. Il vous passe ce que vous voyez et entendez en ce moment... Votre film a l'odorat, le goût et le sens du toucher. Il vous fait ressentir votre corps, la douleur, la faim, les orgasmes. Il a des émotions : la colère et le bonheur. Il a des souvenirs, comme des scènes de votre enfance qui se jouent devant vous. Et il a cette voix off permanente dans votre flux de pensées conscientes. Le centre de ce film, c'est vous, en train de faire l'expérience directe de tout ceci. Ce film, c'est votre flux de conscience... La conscience est l'un des faits essentiels de l'existence humaine. Nous sommes tous conscients. Nous avons tous notre propre film intérieur... Il n'y a rien d'autre dont nous ayons une connaissance aussi directe. La conscience est aussi ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue. Sans conscience, rien dans nos vies n'aurait de sens ou de valeur.*

Mais, en même temps, c'est aussi le phénomène le plus mystérieux de tout l'univers. Pourquoi sommes-nous conscients ? Pourquoi avons-nous ces films intérieurs ? Pourquoi ne sommes-nous pas de simples robots qui traitent toutes ces données, produisent ces résultats, sans faire l'expérience de ce film intérieur ? »

Les neuroscientifiques sont incapables de répondre à ces questions et sont donc totalement désarmés pour résoudre le problème difficile de la conscience. Mais comment pourrait-il en être autrement alors que le modèle physicaliste est dans l'incapacité de prendre en compte l'intégralité de l'expérience humaine ? En effet, comme je l'ai déjà souligné, il élimine de son champ d'étude la nature de nos expériences conscientes, les *qualia* qui définissent les qualités expérientielles que nous éprouvons et qui font qu'elles sont précisément des expériences. Les neuroscientifiques ont bien tenté de réduire les qualités d'une expérience consciente à des processus complexes dans le cerveau et espèrent toujours que des investigations de plus en plus poussées en neurosciences nous permettront dans l'avenir de résoudre ces énigmes. Mais au jour d'aujourd'hui, cela demeure une simple profession de foi.

Ils ont donc totalement échoué dans leur tentative visant à expliquer le « problème difficile » de la conscience phénoménale, c'est-à-dire l'aspect expérientiel de la conscience qui repose sur un vécu spécifique à chaque individu, l'expérience « privée » que ce dernier vit lorsqu'il ressent un sentiment ou éprouve une sensation qualitative particulière – comme lorsqu'il écoute son morceau de musique préféré ou qu'il déguste avec gourmandise un mets raffiné. Ils sont dans l'incapacité de répondre à cette question : pourquoi et comment les *qualia* pourraient-elles résulter d'activités neuronales ? Cette incapacité résulte du fait que la dimension subjective ne semble pas pouvoir être intégrée dans une théorie biologique

de la conscience. Pour le philosophe Michel Bitbol, « *la capacité majeure des neurosciences consiste à prévoir ce que l'on tient pour des manifestations extérieures de la conscience, comme les comportements organisés ou les rapports verbaux, à partir d'une bonne connaissance du fonctionnement neurophysiologique... Mais le "gouffre explicatif" entre le fonctionnement neuronal et le fait d'une expérience vécue n'a pas été comblé pour autant*[\[211\]](#). »

Aucun relevé des processus neuronaux ne pourra rendre compte précisément de l'intensité de la sensation de paix provoquée par une expérience qui nous transporte ou de celle d'une douleur, car la qualité de l'expérience elle-même ne se prête pas à des mesures quantitatives, elle est du domaine de l'expérience intime. L'expérience de la conscience ne peut donc être réduite à des processus neuronaux sans perdre quelque chose d'essentiel comme le caractère subjectif de la douleur, ou du sentiment de paix. Aussi complète soit-elle, « *la connaissance des événements neuronaux ne permet pas en soi de décrire ou de prédire l'expérience consciente... L'expérience subjective de la conscience et les processus neuronaux sont phénoménologiquement indépendants*[\[212\]](#). »

David Chalmers, dans la conférence que j'ai citée plus haut, s'appuie sur un exemple concret, celui de la douleur. Il explique comment les neurosciences peuvent, par exemple, expliquer précisément les mécanismes neurophysiologiques qui sous-tendent l'apparition de la douleur. On a là affaire à des problèmes « faciles » concernant la conscience, mais l'expérience phénoménale de la douleur vient en surcroît de toute explication neurophysiologique ; elle dépasse toute explication physique. Selon cet auteur, le véritable « côté difficile » du mystère de la conscience réside dans le problème de l'expérience phénoménale et donc les qualités de cette expérience. Cette connaissance expérientielle qui est pourtant

indispensable à la compréhension intime des choses échappe aux neurosciences car le paradigme qui les sous-tend nous ferme cognitivement et intellectuellement à sa compréhension. Investiguer l'expérience phénoménale demande donc un élargissement de notre champ de perception.

La conscience représente-t-elle le fondement de la réalité ?

« Je considère la conscience comme quelque chose de fondamental. Je regarde la matière comme un dérivé de la conscience. Nous ne pouvons pas contourner cette question. Tout ce dont nous parlons, tout ce que nous considérons comme existant postule la conscience^[213] ».

Devant l'impossibilité de la science à prouver que la conscience puisse être réduite à des processus plus simples, plus élémentaires, comme le sont les processus neuronaux, David Chalmers envisage une autre alternative. Il prend en considération l'hypothèse qui voudrait que la conscience ne soit pas le produit du monde matériel mais représente un des fondements à partir desquels se construit une représentation de la réalité. Puisqu'elle ne peut être réduite en des termes plus basiques, on doit l'envisager comme étant aussi fondamentale que le sont l'espace, le temps et la matière. Elle reflète quelque chose d'intrinsèque sur la façon dont la nature est organisée qui se manifeste aussi en l'homme et représente donc un caractère profond et fondamental. « *L'intégralité du cosmos regorge de conscience. Nous sommes entourés et immergés dans la conscience. Elle est dans l'air que nous respirons, le sol que nous foulons, et le cerveau qui nous permet de penser*^[214]. » La conscience serait donc universelle et omniprésente, et infuserait aussi bien le cœur de chacun d'entre nous que la nature. Elle n'est ni un accident ni un complément mais revêt bien un caractère universel.

Si la conscience est aussi fondamentale que l'espace et le temps, elle n'est donc pas limitée au cerveau mais représente plutôt une propriété primordiale de l'information qui sous-tend le monde physique, de la même façon que le champ gravitationnel imprègne tout l'espace, et ses origines prendraient racine dans un domaine qui précède l'émergence de l'espace et du temps. Dans ce cas, nous habitons une matrice de conscience que nous partageons avec les autres êtres vivants, un champ unifié de conscience qui nous contient tous mais qui aussi nous transcende.

L'idée que la conscience soit une qualité fondamentale de l'univers peut nous sembler un peu étrange à nous Occidentaux mais l'est beaucoup moins dans d'autres cultures, où la nature est gorgée de conscience. Elle représente même la perspective la plus répandue dans le monde. En réalité, c'est uniquement dans la culture occidentale que prévaut aujourd'hui l'hypothèse que nous vivons dans un univers dépourvu de conscience.

Il est évident que ce modèle qui reconnaît une place essentielle à la conscience n'est pas sans conséquence sur la façon dont on envisage les rapports entre le cerveau et la conscience, car si cette dernière n'est pas la résultante de processus physiques cérébraux mais une propriété fondamentale, comment l'intelligence artificielle pourrait-elle créer un robot qui puisse en être doté ? Mais si ce modèle qui donne une place essentielle à la conscience demeure le plus souvent réfuté dans les pays occidentaux, cela provient de son éloignement avec le paradigme qui sous-tend l'approche de la conscience dans ces pays. Néanmoins, si l'on se penche sur l'histoire des sciences, on constate que l'avancement de la science s'est toujours traduit par la prise en compte d'un nouvel élément fondamental pour élaborer une représentation de la réalité qui soit la plus cohérente possible. Ainsi, lorsque les lois de la physique newtonienne se sont avérées incapables d'expliquer les phénomènes électromagnétiques, de

nouvelles lois furent requises et émergea alors la notion de charge électrique comme un élément fondamental. Sommes-nous rendus au même point puisque la conscience ne peut pas être expliquée au travers des lois existantes définissant l'espace, le temps et l'énergie, et faut-il de nos jours l'envisager comme élément fondamental ? *« Si on ne parvient pas à l'expliquer en termes de lois fondamentales existantes – espace, temps, masse, charge –, logiquement il faudrait donc agrandir la liste. Il est alors naturel de postuler que la conscience elle-même est un composant fondamental, un élément essentiel de la construction de la nature*^[215]*. »*

Erwin Schrödinger était on ne peut plus clair quand il écrivait : *« On ne peut pas rendre compte de la conscience en termes de physique. Car la conscience est absolument fondamentale. On ne peut en rendre compte en termes de quoi que ce soit d'autre. »*

En retenant ce modèle, la conscience devient un trait inhérent de la nature et il y aurait une certaine continuité entre cet aspect fondamental de la réalité et notre conscience individuelle. Sous l'effet de processus cérébraux complexes se transformerait chez chaque individu ce vaste champ de conscience illimité en une expérience individuelle. Le philosophe Adrian David Nelson^[216] soutient l'idée que nous pouvons alors définir la nature fondamentale de l'être humain comme résultant de l'expression d'une conscience irréductible qui fait l'expérience de notre histoire personnelle. La conscience humaine refléterait ainsi un aspect fondamental de la réalité de l'univers et serait une extension de la dimension intrinsèque de l'univers ou encore, comme le souligne le psychiatre Olivier Chambon : *« Il n'y a qu'une seule Conscience et notre individualité ne serait qu'un "point de condensation" momentané de celle-ci »*, suivant en cela l'opinion du physicien Erwin Schrödinger, qui écrivait : *« La conscience est une singularité dont le pluriel est inconnu. Il n'y a qu'une chose, et ce qui*

ressemble à une pluralité n'est qu'une série d'aspects différents de cette chose là^[217]. [sic]... » Jocelin Morisson exprime la même idée d'une façon plus métaphorique dans ce qui suit : « *La conscience individuelle est une manifestation d'une conscience unique, absolue, tout comme le soleil se reflète mille fois dans mille seaux d'eau*^[218]. »

La conscience formant un continuum qui nous imprègne comme elle imprègne tout l'univers, il y aurait donc chez chacun d'entre nous une réelle continuation du fondement de l'univers. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Toutes les traditions orientales décrivent la conscience comme « le fondement dans lequel la danse de la vie peut se déployer. » Dans un poème mystique rédigé en sanskrit à une époque mal définie, il est écrit : « *Notre véritable nature est la conscience dans laquelle la totalité du monde s'élève comme les vagues dans la mer.* » Cette approche de la conscience nous conduit naturellement à envisager des expériences de conscience élargie dans lesquelles cette dernière semble s'affranchir des limitations de son support physique. Il en existe de plusieurs types et je ne vais pas procéder à un inventaire exhaustif, mais décrire celles qui me paraissent les plus significatives. En premier lieu, je vais décrire celles dans lesquelles la conscience semble s'étendre au-delà du cerveau et opérer une action sur le monde de la matière.

V

Expériences de conscience élargie

« La solution de l'énigme de la vie dans l'espace et le temps se situe hors de l'espace et du temps. »

– *Ludwig Wittgenstein, Tractatus logico-philosophicus.*

Quel serait votre point de vue si je vous informais que la CIA a financé pendant vingt ans des études montrant que certains sujets, les « remote viewers », avaient la capacité de laisser leur esprit voyager hors du cadre habituel dans lequel nous vivons, soit le cadre spatio-temporel, pour accéder à des informations inaccessibles à nos sens ? Ou si je vous relatais que certains patients, à la suite d'un arrêt cardiaque et donc alors que tout fonctionnement cérébral était impossible à mettre en évidence, témoignaient avoir bénéficié pendant cette situation de capacités cognitives plus importantes que lorsque leur cerveau fonctionnait parfaitement ? Ou encore, si je vous suggérais de concentrer votre attention sur un appareillage électronique appelé « générateur de nombres aléatoires » qui produit au hasard des 0 ou des 1, et que vous vous aperceviez que votre attention modifie son fonctionnement, et ce, même si vous vous trouvez à des kilomètres de distance de l'appareil ?

Tous ces « faits » ont été validés par des études scientifiques répétées de nombreuses fois depuis plus de trente ans et les résultats ont été publiés dans des revues à comité de lecture. Je pense que la première réaction du plus grand nombre d'entre vous serait l'incrédulité. Vous vous demanderiez peut-être aussi ce qui peut bien relier ces faits si disparates et si invraisemblables. En réalité, il existe bien un point commun à toutes ces expériences que je vais maintenant évoquer. Elles laissent à penser que le rapport entre le cerveau et la conscience n'est pas aussi univoque que le voudrait l'hypothèse soutenue par les neurosciences. Ces faits nous amènent à formuler des questionnements qui, en réalité, nous ouvrent à une autre compréhension de la relation entre le cerveau et l'expérience de la conscience. Ils ont pour objectif d'explorer si, par exemple, le cerveau est nécessaire pour faire l'expérience de la conscience, ou s'il est un filtre de conscience, ou mieux encore une antenne qui capte, transmet, traite et filtre les signaux provenant d'une conscience « non locale » ; ce qui laisse à penser que la conscience existe au-delà du cerveau...

Toutes ces hypothèses d'une ampleur quelque peu vertigineuse nous permettent d'entrevoir l'étendue des capacités étonnantes de l'être humain.

Est-ce que la conscience existe au-delà du cerveau ?

« Je n'ai aucun doute que la plupart des gens vivent, physiquement, intellectuellement ou moralement, dans un cercle très restreint de leur être potentiel. Ils utilisent une très petite partie de leur conscience possible... comme un homme qui, de tout son corps, devrait prendre l'habitude de n'utiliser et de ne déplacer que son petit doigt... Nous avons tous des réservoirs de vie dont nous ne pouvons pas rêver. »

– William James, *The Letters*, volume 2.

Si les matérialistes ont échoué à rendre compte de la richesse et de la complexité de la réalité, il est d'autres scientifiques, les post-matérialistes,

dont les études rendent compte d'expériences qui restaient jusque-là inexpliquées. En reconnaissant la conscience comme étant ontologiquement première, ils nous permettent de répondre à cette question quelque peu provocante : « La conscience existe-t-elle au-delà du cerveau ? » En y répondant positivement, ils sont conduits à élargir le champ d'investigation de la science sur des phénomènes aussi déconcertants pour un esprit rationnel que celui de l'étude de l'impact de la conscience d'un être vivant sur le monde matériel. En effet, de nombreuses recherches tentent d'apporter des explications à ce phénomène. Beaucoup d'entre elles ont été menées dans le cadre du Programme de recherche des anomalies, de l'Université de Princeton (PEAR). Parmi les expériences menées figure celle de la mécanique dite « à cascade aléatoire ». Elle a pour but de déterminer si l'intention humaine peut affecter le mouvement d'objets. Le dispositif expérimental permet à 9 000 billes de polystyrène de tomber dans une matrice pour rebondir sur des chevilles en nylon disposées en ligne, les répartissant dans 19 boîtes. Au fur et à mesure que les billes entrent dans les boîtes, les comptes exacts sont accumulés grâce à un procédé photoélectrique, affichés en retour à l'opérateur et enregistrés par un ordinateur. On demande au sujet de se concentrer pour déplacer la moyenne de la distribution des billes vers la droite ou la gauche. Les résultats obtenus s'avèrent différents de ce qui était prévisible en considérant uniquement l'effet aléatoire. Ils montrent que la répartition des billes dévie de la courbe attendue et qu'il existe bien une interaction entre la conscience de l'expérimentateur et la matière.

Une autre expérience a été menée en France. C'est celle du docteur René Peoc'h.

L'expérience de René Peoc'h

Le docteur René Peoc'h a mis en place en 1985 un dispositif expérimental pour explorer l'influence de la conscience sur une machine. Comme dans l'expérience précédente, ce dispositif allait permettre de savoir s'il était plausible que l'effet de la conscience dépasse les limites du corps, ou si cela était totalement farfelu. Ce travail a été le sujet de sa thèse de médecine qui s'intitule *Mise en évidence d'un effet psychophysique chez l'homme et le poussin sur le tychoscope*^[219].

Son travail se divise donc en deux approches. Dans la première, il cherche à déterminer si l'esprit d'un sujet peut avoir une action sur un robot qu'il appelle « tycho-scope » et qui se déplace de façon aléatoire. Ce robot est dirigé par l'intermédiaire d'un générateur numérique aléatoire, un complexe électronique qui émet aléatoirement des combinaisons de chiffres et va générer autant de 0 que de 1 pendant une période donnée. Ceux-ci se traduisent ensuite en mouvements du robot qui se déplace « au hasard ». Cet appareillage électronique a donc pour but de simuler la production du hasard.

Le robot est muni d'une pointe traceuse en son centre qui va ainsi dessiner ses mouvements sur une feuille recouvrant la surface de l'enceinte dans laquelle il est placé. Le dessin prend la forme d'une ligne brisée et témoigne des déplacements anarchiques du robot. Ce robot est déposé dans une enceinte circulaire de 15 millimètres d'épaisseur placée sur une table face à laquelle se trouve une chaise. Dans la première partie de l'expérience, aucun sujet n'occupe la chaise et le rôle de l'expérimentateur se limite à relever le déplacement aléatoire du robot sur toute la surface circulaire de l'enceinte. Puis, un sujet est installé sur la chaise et il lui est demandé d'avoir l'intention de voir le tychoscope se déplacer préférentiellement dans la partie de l'enceinte qui se trouve la plus près de lui (la partie inférieure de l'enceinte). Les résultats sont très significatifs et ne peuvent être rattachés à l'effet du hasard : le tychoscope ne se déplace

plus de façon aléatoire, mais incontestablement se dirige vers le pôle inférieur du cercle, suivant en cela l'intention de l'expérimentateur.

La deuxième partie de l'expérience vise à mettre en évidence un éventuel effet des poussins sur le tychoscope. Pour cela, l'expérimentateur, s'appuyant sur la théorie du mécanisme inné de l'empreinte élaborée par Konrad Lorenz^[220], fait adopter le tychoscope par des poussins. La thèse de Lorenz rend compte du processus d'attachement des poussins à leur mère qui peut s'exercer envers tout objet pourvu qu'il bouge et qu'il les accompagne dès les premiers instants de leur vie. Ils sont ainsi « empreints » de cette présence qu'ils considèrent alors comme indispensable à leur survie.

Une fois que l'attachement entre le robot et le poussin est acquis, on place le tychoscope dans un cadre en bois disposé à côté de la cage dans laquelle se trouve le poussin afin d'observer les mouvements du robot et de constater si les déplacements du robot vont continuer à s'effectuer aléatoirement ou au contraire vont être influencés par le poussin. Étonnamment, en présence du poussin le robot se dirige préférentiellement vers lui, comme s'il était attiré par ce dernier. Cette expérience a été répétée des centaines de fois, et les résultats ont été identiques chaque fois.

Une contre-expérience a aussi été pratiquée en mettant en présence du robot des poussins qui n'avaient pas subi d'« empreinte » du tychoscope auparavant, par exemple des poussins qui avaient été élevés par leur mère. Dans ce cas, les déplacements du robot restent aléatoires. Ce n'est donc pas la seule présence des poussins qui perturbe le mécanisme aléatoire du robot. Il y a quelque chose d'autre... Pouvons-nous affirmer comme le fait Edouard Collot^[221], psychiatre et psychothérapeute, que « ... *le dedans de l'homme puis plus largement le dedans du vivant communiquent avec le dedans de la matière* » ?

De nombreuses autres expériences témoignent de cette qualité de la conscience. Parmi elles, certaines font encore appel à un générateur de nombres aléatoires. Dans les années 1970, des chercheurs du laboratoire PEAR (Princeton Engineering Anomalies Research) ont utilisé ces dispositifs pour savoir si un individu était capable de les influencer. A leur grande surprise, ils ont constaté que c'était bien le cas.

Les effets de la conscience sur le générateur de nombres aléatoires

Un jour, Imants Baruss^[222] participait à un congrès qui avait lieu près du lac Huron. A la fin de la journée, il suggéra aux participants de se rendre sur les rives du lac, dans ce lieu qu'il affectionnait particulièrement pour se ressourcer. Il leur proposa de s'octroyer quelques instants pour admirer le coucher du soleil. Une quinzaine de participants au congrès se retrouvèrent sur la plage et, dans un profond silence, fixèrent leur attention sur le soleil qui se couchait à l'horizon.

Parmi les participants se trouvait Roger Nelson^[223], qui avait en sa possession un générateur portatif de nombres aléatoires. Il s'agit d'un appareil électronique qui, comme je l'ai précisé plus haut, produit aléatoirement des pics d'activité électronique des centaines, voire des milliers de fois par seconde. Cette activité électronique est ensuite convertie en séquences de bits qui se traduisent par des 0 ou des 1. Au bout d'un temps déterminé, on se retrouve toujours avec le même résultat de 50 % pour chaque nombre. De nombreuses expériences ont été réalisées dans lesquelles on demandait aux participants d'influencer intentionnellement ce fonctionnement aléatoire pour que le dispositif électronique génère plus de 1 que de 0, ou l'inverse. Une méta-analyse portant sur douze années d'expérimentations a été menée par le laboratoire PEAR et publiée en 2000.

Elle montrait des résultats très significatifs : les processus électroniques n'opéraient plus de façon aléatoire.

Mais, ce jour là, l'objectif était différent. Roger Nelson voulait vérifier l'existence d'un « effet de conscience de groupe » sur le générateur de nombres aléatoires. Il procéda à un enregistrement qui dura une heure (trente minutes avant le coucher du soleil et trente minutes après). Imants Baruss fut stupéfait des résultats obtenus par Nelson à la suite de l'expérience. Au lieu d'une répartition égale entre le nombre 1 et le nombre 0 comme c'est le cas lorsque le générateur est isolé de toute influence extérieure, la courbe montrait une déviation très significative, beaucoup plus importante que celle qui aurait été due au simple hasard.

Les résultats de cette simple expérience montrent qu'un groupe de personnes focalisant son attention sur un coucher de soleil influence le fonctionnement d'un générateur de nombres aléatoires ! Ils mettent donc en évidence l'existence d'une relation entre une activité consciente et un dispositif informatique fonctionnant au hasard. En d'autres termes, il semblerait que cette attention partagée dans « *un environnement favorisant une résonance subjective relativement intense*^[224]. » crée un état de cohérence, un état d'être qui n'a, par définition, aucun support matériel, mais qui se reflète dans le monde de la matière. D'autres expériences menées par différents chercheurs sur des groupes de personnes en train de méditer aboutissent aux mêmes résultats. « *Dans de pareils moments, c'est comme si l'attention normalement dispersée des membres du groupe se focalisait et qu'une cohérence mentale collective s'installait. Durant de tels moments, il semble que les changements microphysiques dans l'environnement local puissent être détectés*^[225]. » L'attention et l'intention créent donc un état de cohérence de la conscience qui introduit un arrangement de la structure de la matière.

Evidemment, des relevés ont aussi été effectués quand un groupe de personnes se réunit dans une salle mais n'effectue aucune activité qui les unisse dans une expérience émotionnelle collective. Dans ce cas, les générateurs continuent à produire des données de façon totalement aléatoire.

Ce type d'expériences pose de nombreuses questions aux physicalistes. Ces derniers sont dans l'incapacité de donner une quelconque explication à cet effet sur les générateurs de nombres aléatoires observé lors d'une contemplation d'un coucher de soleil, d'une méditation partagée par un groupe de méditants ou encore lors d'événements dont la charge émotionnelle a été éprouvée par de nombreuses personnes. Un des exemples les plus célèbres est celui du procès de l'ancien joueur de football américain O. J. Simpson. Très médiatisé, le procès fut suivi par un public important. Là encore fut observée une modification significative des relevés des générateurs lorsqu'un nombre considérable de personnes passionnées par le procès se précipitèrent sur leur poste de télévision pour suivre son déroulement avec beaucoup d'attention.

Ces résultats ont été confortés par d'autres expériences menées par Roger Nelson. Celui-ci disposa des générateurs de nombres aléatoires sur différents sites dans le monde entier, tous reliés à un terminal à Princeton. Les données analysées montrèrent qu'un réseau de systèmes aléatoires situés tout autour de la planète répondait mystérieusement à l'attention focalisée de populations entières lors de certaines situations dramatiques ou d'événements empreints d'une forte charge émotionnelle comme le 11 septembre, la mort de Lady Diana ou le passage au nouveau millénaire... Dans ces situations, un certain schéma d'ordre apparaît dans les données : *« Les variables aléatoires n'étaient pas aussi aléatoires qu'elles auraient dû l'être... Les évènements de grande envergure suscitant beaucoup*

d'attention créent une certaine cohérence mentale qui semble se répercuter à l'intérieur de générateurs de nombres aléatoires installés en plusieurs endroits du monde^[226]. » Il semble donc qu'il existe un effet de résonance entre la conscience et la matière, effet impossible à concilier avec une compréhension matérialiste de la conscience.

Dans ce type de phénomènes, on peut envisager raisonnablement que quelque chose d'immatériel comme « un champ de conscience collectif » affecte l'ordre sous-jacent au monde physique. Ces phénomènes suggèrent l'existence d'une profonde relation entre la conscience humaine et le monde de la matière : la barrière entre eux n'est pas aussi étanche que le prétendaient les matérialistes. Leur interconnexion est si profonde qu'une action de la conscience sur des processus microphysiques ne semblent pas si absurde.

Au contraire, ces expériences mettent en évidence une influence indubitable d'actions infinitésimales de la conscience sur la matière. Plus précisément, cette dernière affecte l'état du monde physique de manière non locale, c'est-à-dire que son action n'est pas confinée à des points spécifiques dans l'espace tels que le cerveau et le corps, mais dépasse ces limites spatiales. L'hypothèse avancée par Nelson serait que les événements mondiaux touchant émotionnellement suffisamment de personnes provoquent une ondulation dans l'océan de conscience, ondulation qui est enregistrée dans les générateurs de nombres aléatoires. Un dialogue intime s'engage donc entre la conscience et la réalité matérielle quand se produit un changement d'ordre de la conscience provoqué par l'attention et l'intention.

Avant de mieux définir ce champ de conscience illimité, je vais décrire quelques situations qui mettent en évidence son existence. Il s'agit du *remote viewing*, des expériences de mort imminente, de celles résultant de

la prise de substances psychoactives, et de deux témoignages, dont celui d'une neuroscientifique, Marjorie Woollacott.

Toutes ces expériences révèlent des aspects importants de la nature de la conscience. Elles tendent à montrer que notre conscience individuelle est en réalité un îlot de conscience localisé dans un océan de conscience. Comme le poisson qui est incapable de voir l'eau dans laquelle il nage, il est souvent difficile pour nous autres humains de discerner l'existence d'un prolongement de notre conscience individuelle sous la forme d'un champ d'information illimité, un champ « non localisé » dans lequel notre conscience individuelle peut s'absorber. « *Nous pouvons vivre toute une vie sans la voir, et oublier que c'est elle qui nous relie, nous porte, nous nourrit. Elle est présente partout, infuse tout et relie tout, elle est à la fois immanente et transcendante*^[227]. »

Depuis des millénaires, et dans toutes les cultures, ont été rapportées des expériences qui laissent entrevoir la possibilité pour la conscience de s'étendre au-delà du temps et de l'espace, jusqu'à donner à l'être humain le sentiment d'identification avec tout l'univers. Ces expériences qui ouvrent l'être humain à un « au-delà de soi » sont des expériences d'hyperconscience et non pas celles d'un état altéré de la conscience. Elles sont riches de sens pour ceux qui les vivent et représentent des moments importants, si ce n'est déterminants, de leur existence. Prendre en compte ces expériences qui nous amènent légitimement à nous interroger sur les limites de la conscience est sans aucun doute déterminant pour élargir notre champ de compréhension de la psyché humaine, mais aussi de la compréhension de l'univers.

Certaines conditions, ou une forme d'apprentissage, sont souvent nécessaires pour pénétrer dans ce domaine étranger à l'espace-temps et éprouver notre véritable nature intemporelle. Il est en effet intéressant

d'observer que ce sont précisément les qualités opposées à celles que sollicite l'intelligence rationnelle, en l'occurrence l'intuition et la sensibilité, qui vont nous permettre de laisser émerger une connaissance plus globale de l'humain comme de l'univers. Ces conditions expliquent peut-être pourquoi, aujourd'hui encore, peu de scientifiques se penchent sur ces expériences. Mario Beauregard^[228] souligne dans un article^[229] combien est centrale la question « *de savoir jusqu'où les chercheurs sont prêts à accepter les données scientifiques dont on dispose. La réflexion est limitée quand, par exemple, on ne considère pas comme valides les données issues des expériences transpersonnelles, des états modifiés de conscience, ou encore de la recherche sur la perception extrasensorielle. On peut comprendre qu'on se limite à des phénomènes comme la perception visuelle ou auditive, simples en apparence. Mais en faisant cela, on donne l'impression que la question est réglée, alors qu'on laisse de côté tout un pan de l'expérience humaine.* » De toute évidence, peu de scientifiques sont prêts à abandonner le matérialisme et le réductionnisme qui « *sont en quelque sorte internalisés par les scientifiques au cours de leur formation, par osmose... Le modèle matérialiste serait en effet implicite et sa remise en cause taboue.* » Les scientifiques semblent en quelque sorte piégés par leurs propres hypothèses qui les empêchent de considérer ne serait-ce que les faits dont l'interprétation risquerait de s'opposer à ces hypothèses. Seuls les post-matérialistes se risquent à prendre en compte ces faits qui représentent des moments d'ouverture exceptionnelle de la conscience individuelle à un flux, à un courant de conscience qui représente l'étoffe du monde.

Ils participent donc à élargir ainsi le champ de la connaissance...

La perception à distance

« Chaque homme prend les limites de son propre champ de vision pour les limites du monde. »

– Arthur Schopenhauer

Hérodote^[230] raconte dans ses *Histoires* comment le roi lydien Crésus qui régna de 560 à 546 avant notre ère, plongé dans une profonde dépression à la suite du décès de son fils, prit connaissance d'informations lui annonçant une attaque imminente des Perses. Comme le voulait l'usage à l'époque, il décida d'aller consulter un oracle pour savoir comment agir. Mais à quel oracle pouvait-il faire confiance ? Pour trouver la perle rare, il envoya des messagers auprès de tous les oracles célèbres de l'époque, et à tous ces messagers il confia la même tâche : partir le même jour de la ville de Sardes, capitale du royaume de Lydie, et compter les jours pour qu'au bout de 100 jours chacun d'entre eux consulte l'oracle qui lui avait été attribué et lui demande ce que Crésus était en train de faire ce jour-là. Chacun devait consigner par écrit les dires de l'oracle et les rapporter à Crésus. Ce dernier mit ainsi en place une expérience de ce que nous appelons aujourd'hui la perception non locale. « *C'est à dire [sic] la capacité à décrire des personnes, des lieux ou des événements qui sont inconnus en raison de l'espace, ou du temps, parfois des deux*^[231]. »

Hérodote rapporte dans son livre une seule réponse, celle donnée par la Pythie de Delphes en vers hexamètres :

*« Il est venu à moi l'odeur d'une tortue au cuir épais
en train de bouillir dans l'airain avec des chairs d'agneau ;
l'airain est étendu sous elle et l'airain la revêt. »*

Cette réponse très énigmatique est la seule que Crésus considéra comme recevable. Pour lui, seule la Pythie de Delphes avait donné une réponse

satisfaisante, car effectivement, nous dit Hérodote, ce jour-là, « *il avait coupé une tortue et un agneau en morceaux et les avait fait bouillir ensemble personnellement dans un chaudron d'airain sur lequel il avait mis un couvercle d'airain* ».

De tout temps, l'être humain a cherché à étendre sa conscience pour explorer la réalité inaccessible à sa perception ordinaire. Dans ce type d'expériences, la conscience est élargie ; elle transcende l'espace et le temps et « *rend donc impossible de maintenir la conviction que votre conscience existe **uniquement** dans les limites de votre crâne*^[232]».

* * * * *

En 1972, en pleine guerre froide, Harold Puthoff et Russell Targ, physiciens travaillant dans le domaine des lasers au SRI (Stanford Research Institute), furent contactés par la CIA pour développer un projet de recherche, le projet Stargate, dans le but de conduire une recherche scientifique sur les phénomènes de perception extrasensorielle. Ce terme étant connoté négativement dans la communauté scientifique, les chercheurs définirent ce type d'expériences sous le terme de vision à distance (*remote viewing*) ou encore de perception à distance, car la collecte d'informations ne se limite pas uniquement aux impressions visuelles. Cette recherche fut menée pendant treize ans et reproduite par d'autres équipes de chercheurs. Ces expériences avaient pour but de vérifier si une personne pouvait donner des détails suffisamment précis sur une cible inaccessible aux organes sensoriels, en mettant en œuvre une attention focalisée.

La perception à distance est donc la capacité à connaître et à décrire des sujets, des événements et des lieux distants dans l'espace et dans le temps en focalisant son attention. L'expérimentateur se trouve donc dans un lieu et est capable de recevoir des informations provenant d'un lieu à distance qui

ne sont pas accessibles par les mécanismes sensoriels habituels. Dans le projet Stargate, par exemple, l'expérimentateur situé aux Etats-Unis avait pour tâche de décrire des sites militaires situés en Union soviétique dont l'existence était ensuite confirmée par des photographies prises par satellite. L'expérimentateur était capable de se mettre très facilement dans un état de calme mental, un état méditatif, et il enregistrait alors directement les impressions provoquées par la cible qu'il décrivait oralement ou qu'il dessinait sans chercher à les analyser et à les interpréter, en s'attachant donc à réduire au maximum « le bruit mental », le bavardage incessant de l'esprit qui risquait d'entacher la qualité de l'information reçue.

Dans son livre *L'esprit sans limites*, Russell Targ reprend les conseils de Patanjali qui, dans *Yoga Sutras*, précise que pour voir se refléter la lune dans un seau d'eau, il faut attendre que toute ondulation disparaisse à la surface de l'eau. C'est à ce moment seulement qu'une image claire peut être perçue. Il en est de même pour la vision à distance, où la première opération à effectuer est de calmer son esprit.

Une autre forme de perception à distance requiert la présence d'un agent émetteur sur le lieu de la cible. Celui-ci va s'efforcer de relever le maximum de données qu'il va ensuite envoyer mentalement à un agent récepteur qui, à son tour, va tenter de restituer les éléments reçus pour identifier la cible qu'il ne connaît évidemment pas.

En d'autres termes, la perception à distance peut être considérée comme un processus de perception d'un signal non sensoriel pendant lequel l'interférence causée par l'interprétation et la recherche de compréhension du signal doit être aussi minime que possible, car une telle interprétation viendrait polluer la qualité du signal. Au fil du temps, les protocoles furent affinés pour respecter les normes les plus strictes de la recherche. Ces protocoles furent en particulier utilisés par l'armée américaine afin de

recueillir des informations très sensibles, par exemple celles se rapportant à des sites d'armement.

L'intérêt de l'expérience du *remote viewing* réside dans le fait qu'au cours de celle-ci se dévoile la conscience non locale. En s'entraînant, l'expérimentateur développe la faculté de changer de bande passante, de changer de fréquence, de passer d'une fréquence qui nous permet d'accéder habituellement à des informations locales à une autre fréquence qui nous offre la possibilité de dépasser les limites de l'espace et du temps. Il est alors capable d'accéder à « *une conscience non obstruée* [\[233\]](#). » par les signaux intenses qui bombardent sans cesse nos organes sensoriels pour capter des signaux plus faibles. Cette situation représente donc une possibilité à s'exclure temporairement de l'espace-temps et témoigne là encore du fait que la conscience n'est pas limitée au corps.

La capacité de percevoir à distance est, comme d'autres capacités humaines, répartie dans l'ensemble de la population selon une courbe de Gauss, une courbe en cloche. Cette courbe montre qu'il existe d'un côté un petit groupe de personnes particulièrement douées pour percevoir à distance et, de l'autre côté, un autre groupe qui est réfractaire à l'expérience. Entre les deux, une grande majorité de personnes est capable de percevoir à distance. Tout en ignorant comment expliquer ce phénomène de perception à distance, il paraît évident que la majorité d'entre nous est capable d'obtenir des informations sur des lieux et des événements que le temps et l'espace séparent de nos corps physiques. Mettre en œuvre le *remote viewing* nécessite une certaine assiduité, comme lorsque l'on apprend à pratiquer un art martial ou à faire de la musique. C'est en persévérant que l'on pourra progresser, car le facteur principal de cet apprentissage est la faculté de soutenir une attention focalisée sur l'objectif tout en évitant toute

forme de tension psychique. Cette condition explique que les personnes pratiquant la méditation ont de meilleurs résultats.

Stephan Schwartz, l'un de ceux qui se sont livrés pendant de nombreuses années à des recherches sur la perception à distance, a aussi rapporté l'existence de deux autres éléments importants qui facilitent l'émergence de cette capacité. Le premier est la qualité « numineuse » de la cible à percevoir, c'est-à-dire qui lui donne un caractère sacré. Un ancien sanctuaire ou une église sera ainsi plus facile à percevoir qu'un simple entrepôt. Le deuxième élément est lié au contexte, à la charge émotionnelle qui est associée à la cible. Il sera plus facile de percevoir une personne souffrante ou mourante qu'une personne simplement allongée sur son lit.

Les expériences de perception à distance se dérouleront également plus facilement si la cible présente un caractère inattendu ou change brutalement. Enfin, la règle la plus importante à respecter est celle de faire cesser « *le bruit mental que constituent la mémoire, l'imagination et l'analyse... C'est le fait de nommer inconsciemment les images dans notre esprit qui génère ce bruit mental*^[234]. »

D'autres expériences furent menées pour vérifier l'existence d'un transfert d'informations entre deux personnes isolées dans deux pièces différentes. L'une des personnes est l'émettrice et va tenter de transmettre mentalement à un receveur une image cible placée devant elle. Pour ce faire, l'émetteur doit être parfaitement concentré et immergé dans l'image pour transmettre tout ce qu'elle lui évoque : les impressions, les émotions... Une fois le transfert réalisé, on présente au récepteur quatre images et il doit les classer de 1 à 4 en donnant la première place à celle qui correspond aux impressions subjectives ressenties pendant l'envoi de l'image cible. La qualité méthodologique de ces expériences sur les phénomènes de

télépathie a été de plus en plus affinée en mettant en place des protocoles totalement automatisés pour éviter les biais expérimentaux.

Des études sur les phénomènes de prémonition ont aussi été menées en particulier par Dean Radin^[235]. L'expérience consiste à faire visionner à des participants placés devant un ordinateur des images de deux ordres. Certaines (des images érotiques ou de violence) vont provoquer une forte réaction émotionnelle alors que d'autres (des images de paysage par exemple) vont provoquer des sensations de calme. Pour mesurer la réaction émotionnelle sont alors enregistrés la pression artérielle, le pouls et la conductance cutanée, soit l'activité électrique à la surface de la peau, qui reflète l'activité du système nerveux autonome. Cet enregistrement de la conductance est réalisé grâce à un capteur placé sur le majeur de la main gauche. L'ordinateur sélectionne de façon aléatoire des images qui apparaissent sur l'écran toutes les cinq secondes. Conformément aux résultats des recherches précédentes, la conductance cutanée se modifie lors du visionnage des images chargées émotionnellement, mais étonnamment cette modification se produit avant que l'image soit choisie aléatoirement par l'ordinateur et qu'elle soit projetée sur l'écran, sans bien sûr que le sujet soit conscient de l'image qui allait être visionnée. « *Plus l'image montrée **ultérieurement** à un sujet sera chargée émotionnellement et plus grande sera la magnitude de la réponse de ce participant **avant** qu'il ou qu'elle [sic] observe cette image*^[236]. » Alors que cette réaction d'anticipation n'existe pas si l'image qui va être visionnée dégage une sensation de quiétude. Une autre expérimentation sur la prémonition a été réalisée par une autre équipe de chercheurs en utilisant l'IRM fonctionnelle. Cette étude a montré que certaines régions du cerveau étaient stimulées **avant** que les images soient visionnées.

Les résultats de ces expériences montrent que nous sommes capables de percevoir inconsciemment notre futur. Ils « *nous amènent à nous interroger sur la notion de temps, suggèrent que certaines zones de la psyché humaine peuvent “voyager” le long du continuum temporel* [\[237\]](#). ».

Les expériences de perception à distance comme celles portant sur la télépathie ou les impressions de prémonition présentent des conséquences multiples :

- elles montrent qu’il est possible d’acquérir mentalement des informations sans l’utilisation des sens ordinaires, et ce, quelle que soit la distance existant entre l’expérimentateur et la cible ou l’émetteur et le récepteur ;

- les résultats de ces expériences témoignent d’un impact de la conscience d’un individu sur la conscience d’un autre individu ;
- elles permettent d’apprendre à contrôler notre bavardage mental, contrôle qui se traduit aussi par une plus grande sensation de paix ;
- en ce qui concerne plus spécifiquement les expériences de perception à distance, elles rendent notre cerveau plus « ondoyant », plus flexible, pour faire des allers-retours entre deux ordres de la réalité. Cette compétence, fruit d’une forme de yoga mental, permet non seulement d’acquérir des capacités particulières mais nourrit aussi l’expérimentateur d’une plus grande confiance en son propre être.

Mais ces expérimentations présentent un intérêt plus fondamental. Elles valident l’hypothèse de la possibilité pour l’être humain de faire l’expérience d’une conscience élargie et nous amènent donc à entrevoir un autre modèle conceptuel de la réalité. Au cours de ces expérimentations, on découvre un aspect de la conscience humaine : sa capacité à se glisser dans un autre ordre de la réalité qui ne connaît pas de limites d’ordre spatial ou

temporel. Russell Targ souligne dans son livre^[238] que « *notre capacité à déplacer délibérément notre conscience à travers le temps et l'espace permet de vivre des expériences intenses de nature à changer nos vies car elles démontrent clairement que nous ne sommes pas simplement des corps mais plutôt des consciences éternelles présentes dans un corps* ». Effectivement, rares sont les expérimentateurs qui sont sortis indemnes de ces expériences, car non seulement elles bouleversent leur vision du monde mais en outre nombreux sont ceux qui ressentent un sentiment de paix et de réconfort en ayant l'impression de renouer avec une dimension plus vaste de la vie. Certains ont même l'impression « *de voir la conscience à la manière de ce que les bouddhistes appellent "la conscience nue ou intemporelle", c'est à dire [sic] d'accéder à une dimension de la conscience qui correspond à notre essence la plus fondamentale et la plus profonde*^[239] ». ».

Mais, pour autant, je ne pense pas que la perception à distance doit être considérée comme une capacité surnaturelle ou qu'elle s'inscrit dans un cheminement spirituel. Elle n'atteste pas d'une forme d'extase spirituelle mais est « simplement » une faculté que nous possédons tous à des degrés divers. Nous pouvons nous entraîner à l'acquérir et à l'approfondir en pratiquant un art martial mental qui favorise le maintien de notre attention et de notre intention. Ce sont les seules conditions pour créer une forme de cohérence mentale qui nous amène à faire l'expérience d'une réalité élargie en nous ouvrant à une forme de conscience que l'on pourrait appeler « conscience non locale ». La perception à distance se révèle donc une capacité à s'ouvrir à cette dimension de la conscience.

Les recherches sur la perception à distance nous permettent donc d'affirmer que la conscience n'est pas limitée au corps physique. Il existe en effet d'autres situations où la conscience semble non locale, c'est-à-dire

qu'elle semble s'étendre au-delà des limites spatio-temporelles et former un continuum de conscience. Je vais en donner quelques exemples, car l'étude de ces expériences représente une prise en compte d'une des facettes de la nature de la conscience et témoigne du vaste potentiel expérientiel que nous possédons pour nous accomplir. Aucune étude de l'expérience humaine ne peut être complète si elle les ignore car elles nous ouvrent les yeux sur les perspectives d'un vaste champ de conscience.

Le qualificatif de transpersonnel est donné à ces expériences que je vais maintenant relater. Ces dernières se caractérisent par un ensemble de traits bien particuliers qui renforcent la conviction que la réalité ne se cantonne pas à celle que nous révèlent nos sens.

Les peuples premiers l'affirment : ce qui est invisible à nos yeux, imperceptible à nos instruments de mesure est plus réel que la réalité perceptible. Ce que nous discernons d'habitude n'est qu'une des facettes que ce monde aux multiples aspects nous donne à voir, mais que notre niveau de conscience habituel nous voile. Les expériences transpersonnelles permettent d'approcher ce monde invisible et de témoigner de sa réalité vertigineuse. Elles modélisent un aperçu plus complet de la réalité et, en cela, transforment la vie de ceux qui y accèdent.

Lors de telles expériences, la personne ressent un profond sentiment d'unité avec l'univers, un sentiment de joie et d'amour intense, une distorsion de la perception du temps, le sentiment d'accéder à une profonde connaissance, mais aussi le sentiment que l'expérience est bien réelle et n'est donc pas le fruit d'hallucinations ou d'illusions. Ces expériences, qui peuvent survenir dans des conditions très variées, changent radicalement la perception de la réalité de l'individu et transforment donc sa façon de vivre car elles permettent au sujet d'accéder à des dimensions de la réalité qui

transcendent ce qu'il connaît habituellement de lui-même comme du monde.

Elles ont aussi pour caractéristiques de dépasser le cadre explicatif construit par la science pour définir la réalité que nous vivons. Non seulement elles permettent de mieux préciser la relation qui peut exister entre le cerveau et la conscience, mais de plus elles nous amènent à nous interroger sur la perception de la réalité et plus particulièrement – comme le *remote viewing* – sur l'existence d'une perception non sensorielle. Elles disent donc de l'homme et de la réalité à laquelle il peut accéder une histoire beaucoup plus riche que celle qui est définie par l'approche scientifique matérialiste. Pour autant, elles ne sont pas des illusions mais des faits partagés par des millions de personnes qui en ont témoigné sous toutes les latitudes depuis la nuit des temps. L'extraordinaire expansion de la conscience qu'elles permettent font qu'elles représentent des sujets d'étude incontournables.

On retrouve la possibilité de vivre ces expériences de conscience élargie dans d'autres situations, comme au cours d'une méditation profonde, d'une transe de type hypnotique après la prise de substances psychoactives, ou lors d'une expérience de mort imminente. Mais je vais d'abord relater le témoignage d'un état de lucidité terminale qui confronte le sujet « *au mystère de la conscience au-delà du cerveau et au-delà du corps*^[240] ».

L'état de lucidité terminale

Le père de Tim était atteint de la maladie d'Alzheimer depuis dix ans^[241]. Il était réduit à un état presque végétatif. Certes, il pouvait encore faire quelques mouvements mais ne pouvait plus communiquer avec qui que ce soit, ni s'habiller ou se nourrir seul. Un dimanche soir, alors que Tim et son frère aîné étaient en train de regarder un match de football à la télévision,

leur père, assis dans un fauteuil à leur côté, s'effondra en avant et tomba sur le sol. Quand il vit le visage de son père devenir gris, sa respiration se faire de plus en plus irrégulière, le frère aîné demanda à Tim d'appeler les urgences. Avant que celui-ci n'ait pu répondre, une voix qu'il n'avait plus entendue depuis dix ans, une voix dont il pouvait à peine se souvenir, l'interrompit : « *N'appelle pas les secours, mon fils. Dis à ta mère que je l'aime. Dis-lui que je vais bien.* » Et le père de Tim mourut.

En raison de la survenue de sa mort à son domicile, une autopsie du corps du père de Tim fut pratiquée. Elle montra que son cerveau était presque totalement détruit par la maladie. Naturellement, la question qui poursuivait Tim pendant de nombreuses années fut de savoir comment expliquer qu'un patient atteint d'une maladie dégénérative sévère qui l'isole du monde extérieur et le mure dans un silence total pendant des années peut tout à coup, juste avant de mourir, s'exprimer à nouveau. Tim devint plus tard médecin mais aucune connaissance médicale ne put lui fournir l'explication qu'il recherchait. Il avait été « *confronté au mystère de la conscience au-delà du cerveau et au-delà du corps* ».

Il existe de nombreux témoignages analogues à celui-ci recueillis chez des sujets atteints de troubles neurologiques ou psychiatriques sévères et donc très diminués sur le plan cognitif. Tout à coup, ils retrouvent une clarté mentale et font preuve à nouveau de réflexion et d'échanges avec ceux qui les entourent, alors qu'ils en étaient incapables depuis longtemps. Un des plus célèbres est celui de Nancy Reagan qui relata l'épisode au cours duquel son mari, Ronald Reagan, souffrant d'une démence profonde du fait d'une maladie d'Alzheimer très avancée, redevint lucide juste avant de mourir.

Ces phénomènes sont qualifiés d'« expériences de lucidité terminale », lesquelles rapportent l'amélioration soudaine et temporaire de l'état d'un

patient quelque temps avant de mourir alors que son cerveau est considéré comme irrémédiablement lésé depuis longtemps.

Ce sont Michael Nahm, Bruce Greyson et Emily Williams Kelly qui ont entrepris les premières études sur ce phénomène en collectant 83 comptes-rendus de lucidité terminale^[242] dont certains datent de l'Antiquité grecque. Dans 90 % des cas, ce phénomène se produit moins d'une semaine avant la mort, et pour près de la moitié, le jour même.

Alors qu'il n'était plus lucide, qu'il était même inconscient depuis un temps plus ou moins long, le sujet retrouve ses capacités de réflexion et d'échange quelque temps avant de mourir : « *Tout à coup juste avant de mourir, un patient peut dire au revoir à ses proches, se souvenir de leurs noms, peut-être même évoquer un événement après une dizaine d'années de perte de ses facultés cognitives, après avoir perdu d'abord sa mémoire à court terme, puis sa mémoire à long terme. C'est un mystère complet. [...]* Mais il est indéniable que cela se produit^[243]. » Chez un sujet souffrant de la maladie d'Alzheimer, ce phénomène est d'autant plus déconcertant que l'on sait que la perte de mémoire qu'elle occasionne est directement corrélée à la destruction de structures cérébrales spécifiques.

Michael Nahm précise que « *la ré-émergence des capacités mentales est accompagnée d'une amélioration considérable de l'humeur et de l'inclination spirituelle, ou de la faculté à parler d'une façon spiritualisée et exaltée auparavant inexistante*^[244]. ».

Pour expliciter cette « inclination » soudaine, Michael Nahm et Bruce Greyson ont relaté dans un article^[245] comment une patiente, Anna Katharina Ehmer (1895-1922), souffrant de déficience mentale sévère depuis sa naissance, avait vécu ses derniers instants alors qu'elle était âgée de vingt-six ans. C'est grâce au témoignage du médecin psychiatre

Friedrich Happich, qui soigna cette jeune femme dans une institution où elle était internée depuis 1901, que cet article a pu être écrit.

Ce psychiatre souligne en premier lieu que cette patiente « *faisait partie des patients souffrant des plus sévères infirmités mentales que notre institut n'ait jamais hébergées [sic]. Depuis la naissance elle était sévèrement handicapée. Elle n'avait jamais pu apprendre à parler un seul mot. Elle fixait du regard pendant des heures un même point, puis gigotait des heures durant sans aucun répit. Elle engouffrait sa nourriture, se souillait jour et nuit, proférait des sons bestiaux, et dormait. Tout le temps qu'elle vécut avec nous, nous n'avons jamais constaté qu'elle remarquait son environnement, même pas une seule seconde.* » Son état de santé se dégrada peu à peu, si bien qu'un jour Friedrich Happich fut appelé auprès de Käthe, qui était mourante. « *En entrant ensemble dans la chambre, nous ne pûmes croire ni nos yeux ni nos oreilles. Käthe, profondément handicapée mentale depuis la naissance, qui n'avait jamais prononcé un moindre mot, se chantait à elle-même des chants funèbres. Tout particulièrement, elle chantait en boucle "Où l'âme trouve-t-elle son foyer, sa paix ? La paix, la paix, paix céleste !" Elle chanta pendant une demi-heure. Son visage, jusqu'alors figé, était transfiguré... Puis elle partit tranquillement. Moi-même, et le médecin et les infirmières qui l'avaient soignée, étions en larmes.* »

Les médecins ne purent fournir aucune explication médicale à ce phénomène, d'autant plus que Käthe avait souffert par le passé de sévères méningites tuberculeuses à répétition « *et du fait des altérations anatomiques des tissus cérébraux il n'était pas compréhensible que cette femme mourante ait pu soudainement chanter si clairement et intelligiblement* ».

Prudents, Michael Nahm et Bruce Greyson considèrent qu'il est difficile de juger rétrospectivement de la valeur de ce témoignage. Toutefois, ils soulignent qu'il vient corroborer d'autres cas similaires et qu'il serait donc utile de les étudier, car la lucidité terminale reste à ce jour une énigme médicale peu documentée. Par ailleurs, les chercheurs Brayne, Lovelace et Fenwick ont effectué une autre étude en 2008 qui avance que, sur une période de cinq ans, 70 % des soignants en soins palliatifs, ont été confrontés à ce phénomène.

Ces faits mettent à mal les théories matérialistes d'une conscience produite par le cerveau, car comment expliquer la reprise d'une activité intellectuelle ordinaire, de capacités cognitives perdues depuis longtemps, alors que le cerveau des patients est lourdement lésé ?

Michael Nahm conclut son étude en écrivant que considérer la conscience comme un épiphénomène du fonctionnement cérébral est quelque peu simpliste. Il considère qu'il y a suffisamment d'indices dans ce phénomène pour affirmer qu'au moins une partie de la conscience n'est pas dépendante du fonctionnement cérébral et qu'il est donc opportun d'étudier d'autres hypothèses comme celles qu'avancent les post-matérialistes. Certains mettent en avant l'éventualité que la lucidité terminale correspondrait au moment où débute le désengagement de la conscience des limites du fonctionnement cérébral ; celle-ci peut ainsi se déployer pleinement. Quoi qu'il en soit, son étude devrait aider à percer les mystères de la conscience. D'autant plus que la lucidité terminale fait partie des expériences profondes qui semblent impacter l'expérienceur mais également les témoins. La transfiguration qu'elle opère est loin de laisser indifférent aussi bien les proches que les soignants. Elle relève d'expériences riches d'enseignement qui nous sont données de vivre et nous pousse à nous interroger sur des sujets métaphysiques comme celui de la mort.

L'état de lucidité terminale s'ajoute donc aux expériences de vision à distance ou de télépathie qui, elles aussi, ne trouvent aucune explication dans le cadre conceptuel fourni actuellement par les neurosciences pour rendre compte de l'expérience de la conscience. Toutes nous amènent à nous interroger sur son origine et sa nature. Mais il existe une autre expérience essentielle qui va permettre d'approfondir cette interrogation et qu'il est donc important de prendre en considération : l'expérience de mort imminente.

A-t-on vraiment besoin du cerveau pour faire l'expérience de la conscience ?

Pour tenter de répondre à cette question, je vais relater l'histoire d'une Américaine nommée Pamela Reynolds. Cette femme avait 35 ans quand, en 1991, elle présenta des symptômes qui l'amènèrent à consulter un médecin. Le bilan effectué mit en évidence un anévrisme cérébral très important dans le tronc basilaire. Une intervention chirurgicale était donc incontournable car, à tout moment, l'anévrisme risquait de se rompre et de provoquer une hémorragie cérébrale fatale. Mais cette intervention se révélait être très dangereuse vu la taille et l'emplacement de l'anévrisme. Après avoir consulté plusieurs chirurgiens, Pamela Reynolds se décida à faire confiance à l'un d'eux, qui lui proposa une technique opératoire particulière. Cette technique consistait à mettre en place un dispositif appelé « circulation extracorporelle » et à faire chuter la température corporelle pendant l'intervention pour que le cerveau ne subisse pas de lésions irréversibles pendant le moment où il ne serait plus irrigué. Rapidement, l'enregistrement de l'électro-encéphalogramme mit en évidence un tracé plat. Autrement dit, il n'y avait plus d'activité électrique décelable. Pourtant, comme elle le rapporte dans le livre écrit par la suite par le cardiologue Michael Sabom, *Light and death*, elle eut conscience de détails

très précis de l'intervention alors que son cerveau ne manifestait aucun signe d'activité. Ceux-ci furent confirmés par la suite par les soignants qui étaient présents dans la salle d'opération.

En relatant son « expérience de mort imminente » (EMI), Pamela décrivit précisément la salle d'opération, l'instrument utilisé par le chirurgien pour découper l'os du crâne dont le bruit lui rappelait celui de la roulette du dentiste, ses gestes qu'elle observait comme si elle était au-dessus de son corps, la musique qui était diffusée dans la salle d'opération, les commentaires des soignants qui se trouvaient autour de son corps... Puis, elle eut conscience de planer hors de la salle d'opération et de traverser un tunnel baigné de lumière au bout duquel l'attendaient des proches décédés et qui lui manifestèrent beaucoup d'amour. L'expérience prit fin lorsque son oncle décédé la reconduisit jusqu'à son corps. Elle ressentit alors la sensation de « *plonger dans une piscine d'eau glacée* ».

Il existe de nos jours de nombreux autres témoignages d'expérience de mort imminente relevés de par le monde, et de nombreux chercheurs, dont le cardiologue Pim van Lommel, ont publié des études à leur sujet. Mais le témoignage de Pamela Reynolds revêt une importance particulière en raison de la surveillance médicale à laquelle elle fut soumise qui atteste son état de mort clinique. Il n'y avait plus aucune activité électrique décelable, et pourtant Pamela décrivit un état de conscience dans lequel elle développa des capacités cognitives particulièrement élaborées.

Dans ces expériences on retrouve souvent le même déroulement^[246], mais surtout l'impression de vivre une expérience extraordinaire pendant laquelle les capacités de la conscience semblent décuplées. De plus, les personnes qui vivent une EMI, quelles que soient les conditions de la survenue de cette expérience (à la suite d'un arrêt cardiaque causé par un infarctus myocardique, d'une hémorragie lors d'un accouchement, d'un

choc septique ou anaphylactique, d'une électrocution, d'une hémorragie intracérébrale), témoignent le plus souvent de ce que celle-ci a eu des répercussions importantes sur leur vie. Parce qu'elle permet d'expérimenter des événements libérés des contraintes spatio-temporelles, l'accès à d'autres niveaux de réalité, une compréhension plus élaborée de la nature de l'existence, ainsi qu'un nombre important d'autres phénomènes insondables, l'expérience de mort imminente modifie profondément le sens que l'on peut donner à sa vie, la façon de vivre ses relations, et provoque aussi une manière différente d'appréhender le processus de la mort.

En toute logique, les neuroscientifiques ont tenté d'expliquer les phénomènes qui se déroulent lors d'une expérience de mort imminente en faisant appel à des modèles explicatifs existants. Ils ont donc avancé différentes hypothèses, comme de considérer que l'expérience de mort imminente se produirait en réalité peu de temps avant que le cerveau ne devienne inactif, ou qu'il s'agirait d'hallucinations provoquées par un manque d'oxygène au niveau cérébral. De ce fait, il en résulterait une « désinhibition corticale » et une activité cérébrale intense et incontrôlée. La vision des tunnels et de l'intense lumière dont témoignent les expérienceurs pourrait par exemple être expliquée par la « désinhibition » du cortex visuel, et le sentiment intense de bien-être serait quant à lui causé par la libération d'endorphines. Mais cette explication est peu convaincante. Une activité cérébrale intense et incontrôlée devrait en toute logique se traduire par une expérience chaotique, confuse et incohérente, alors que les EMI sont le plus souvent caractérisées par une impression de sérénité et de cohérence. En outre, alors qu'un état d'anoxie cérébrale se traduit par une grande agitation, à l'opposé, le sentiment de quiétude et de paix domine dans l'expérience de mort imminente. En réalité, si les modèles proposés par les neuroscientifiques expliquent certains aspects très fragmentaires de

l'expérience de mort imminente, aucune explication physiologique n'a pu rendre compte de la totalité d'une expérience aussi complexe et aussi riche en termes de capacités perceptives décuplées alors qu'aucun fonctionnement cérébral n'est décelable. Certes, on ne peut éliminer totalement l'existence d'une activité cérébrale si faible qu'elle ne peut être décelée par les moyens techniques dont nous disposons actuellement, mais dans tous les cas cette faible activité ne pourrait expliquer une expérience aussi complexe et aussi riche, beaucoup plus complexe et beaucoup plus riche que lorsque le cerveau fonctionne parfaitement.

Ces recherches montrent au moins une chose : les EMI sont maintenant prises au sérieux par le milieu scientifique. Après avoir été moquées pendant longtemps, les personnes qui ont vécu ce type d'expériences trouvent une oreille plus attentive à leurs témoignages et osent les révéler. Certains scientifiques commencent donc à s'intéresser à ces expériences transpersonnelles qui paraissent très structurées et cohérentes et donnent un sentiment non pas d'hallucination mais au contraire d'hypperréalité. Cet intérêt est d'autant plus légitime que ces expériences pendant lesquelles la conscience ordinaire semble mise entre parenthèses, permettant dès lors au sujet d'avoir accès directement à un champ d'informations inaccessibles habituellement, s'accompagnent de changements profonds chez les expérienceurs. Ils semblent en effet bénéficier d'un regain de sérénité, de paix et de joie, ils savent créer plus facilement un lien harmonieux avec leur environnement immédiat et sont convaincus que le monde ne se réduit pas à son versant matériel mais qu'il existe une autre dimension qui le transcende.

Tous ces témoignages nous amènent à envisager d'autres rapports entre le cerveau et la conscience. Ils nous fournissent un ensemble de données particulièrement convaincantes pour affirmer que l'expérience de la

conscience peut être éprouvée indépendamment de l'activité cérébrale puisqu'elle est présente alors qu'aucune activité neuronale n'est plus détectable. Ils corroborent donc l'hypothèse que la conscience non seulement ne peut être localisée exclusivement dans le cerveau mais qu'elle représente une composante fondamentale de l'univers.

A la lumière de ces témoignages, les post-matérialistes utilisent souvent la métaphore du poste de télévision pour rendre compte du rapport entre le cerveau et la conscience. Tout comme les signaux de transmission existent quel que soit l'état de fonctionnement du poste récepteur de télévision, et que ce n'est pas celui-ci qui crée les programmes, la conscience est toujours présente quel que soit l'état de fonctionnement du cerveau car ce n'est pas le cerveau qui la produit. Au contraire, ce dernier filtre et restreint la conscience comme nos organes sensoriels réduisent notre expérience à ce à quoi ils ont accès.

L'intérêt des études des EMI réside donc dans le fait qu'elles permettent d'élaborer « *un modèle solide et cohérent qui associe l'altération ou la réduction du métabolisme cérébral à une expansion de la conscience, à un enrichissement des contenus expérientiels et de leur intensité ressentie. Il est pour le moins difficile de comprendre comment l'hypothèse matérialiste selon laquelle toutes les expériences sont générées par le métabolisme cérébral pourrait expliquer cela*^[247] ». En effet, lors des expériences de mort imminente, tous les outils qui nous permettent de mesurer le fonctionnement cérébral montrent qu'il est fortement dégradé, voire totalement absent, alors que l'expérimenteur témoigne de capacités cognitives plus importantes que lorsque son cerveau fonctionnait parfaitement. Ces expériences vécues par près de neuf millions de personnes aux USA et documentées par de nombreuses études, dont la principale est celle du cardiologue Pim van Lommel publiée dans *The*

Lancet en 2001, devraient donc logiquement nous amener à entrevoir la possibilité de l'existence d'une forme de conscience qui, de toute évidence, s'affranchit des processus neuronaux.

Certes, il est difficile d'admettre qu'un bon fonctionnement cérébral ne soit pas nécessaire pour vivre des expériences cognitives conséquentes, et pourtant les preuves de la réalité des expériences de mort imminente continuent d'être recueillies dans le cadre de protocoles scientifiques élaborés avec rigueur et ne cessent de s'accumuler. Elles témoignent bien de situations dont le contenu expérientiel est plus riche que lorsque le fonctionnement cérébral est optimal, des situations qui montrent qu'il est possible de faire l'expérience d'une réalité transcendant la réalité ordinaire. L'hypothèse matérialiste de la conscience ne peut rendre compte de ces situations.

Les expériences provoquées par les substances psychoactives

« Le désir de se transcender... est et a toujours été l'un des principaux appétits de l'âme. »

– Aldous Huxley, *Les portes de la perception*.

J'avais rencontré Vincent^[248] lors d'un séjour au Pérou en 2011. C'était un être très attachant, mais il émanait de lui une grande souffrance et il n'était pas nécessaire d'être un thérapeute expérimenté pour s'apercevoir que cet homme avait été blessé par la vie.

Manifestement, nous avions su, mon épouse et moi, créer une relation de confiance suffisamment forte pour qu'il puisse se confier et partager avec nous son profond désarroi. Agé d'une trentaine d'années, il venait de se séparer de sa compagne, faisait un travail qui ne le satisfaisait absolument pas, n'y trouvant aucun sens, et était dépendant au cannabis dont il était

obligé de prendre plusieurs doses quotidiennes. Nous avons échangé sur nos trajets de vie respectifs et c'est ainsi qu'il nous avait appris que son père s'était suicidé en sa présence alors qu'il était jeune adolescent. Depuis, il était habité par une profonde colère qui pouvait le conduire à être très violent et rendait toute relation affective ou professionnelle très problématique. Il avait entrepris depuis son adolescence de nombreuses psychothérapies mais sans aucun résultat.

Devant ses multiples échecs et décidé à trouver un équilibre de vie plus harmonieux, il s'était mis à la recherche d'autres solutions que celles proposées par la médecine occidentale. Sur les conseils d'un ami psychothérapeute, il s'était intéressé à l'indication de l'ayahuasca pour les problèmes de toxicomanie mais aussi pour soigner les troubles de l'humeur. C'est ainsi qu'il s'était retrouvé dans la forêt amazonienne auprès d'un curandero pour suivre une diète et prendre le breuvage que les peuples indigènes appellent « la liane des morts », l'ayahuasca. Une médecine dont l'utilisation est prohibée en France, car considérée comme une drogue, mais qui est pour tous les peuples du bassin de l'Amazonie une plante sacrée utilisée depuis plus de 5 000 ans pour « l'enseignement » qu'elle procure.

Je me souviens parfaitement de ce jeune Parisien pour qui la nature était un milieu étrange si ce n'est dangereux et qui, effrayé de se retrouver seul en pleine forêt amazonienne dans son « tambo » – un simple abri ouvert aux quatre vents et recouvert d'un toit de feuilles –, s'était empressé, avant de s'y rendre, d'acheter une machette pour se protéger de l'attaque éventuelle d'un animal sauvage. Mais à peine l'avait-il sortie de son sac que le curandero l'avait saisie. Peu rassuré de se voir ainsi dépossédé de son arme, il avait alors bougonné quelques mots mais avait dû s'incliner devant la détermination intransigeante du guérisseur qui, nullement impressionné, refusa d'obtempérer, lui faisant remarquer qu'elle ne serait d'aucune utilité

pour lutter contre les moustiques ou les différents insectes de toute taille qui ne manqueraient pas de se glisser sur sa couche. Ces propos quelque peu provocateurs n'avaient rien de rassurant pour lui. Malgré tout, il réussit à surmonter sa peur et resta dans la forêt tout le temps requis.

L'année suivante, lors d'un nouveau séjour à Tarapoto, nous avons eu la surprise de le rencontrer une autre fois. Avant même qu'il ne se livre à nouveau, nous avons été alors frappés par le changement d'expression de son visage et d'une façon générale par son comportement. Plus avenant, plus souriant, et manifestement très heureux de nous retrouver, il nous avait alors appris qu'à son retour d'Amazonie, il avait réussi à réaliser des changements qu'il n'avait cessé de repousser depuis de nombreuses années. Il n'était plus dépendant au haschich, avait changé de travail et entrepris des études pour devenir psychologue.

* * * * *

Ce récit n'a aucune valeur scientifique et pourrait même paraître très anecdotique s'il ne venait corroborer d'autres témoignages relevés depuis une quarantaine d'années et qui ont amené les scientifiques à s'intéresser à l'effet thérapeutique non seulement de l'ayahuasca mais d'une façon plus générale des substances psychoactives.

En février 2019, une thèse en médecine a été soutenue à l'université de Toulouse par le psychiatre Sami Sergent. Le titre était : *Intérêt de la psilocybine, de l'acide lysergique diéthylamide (LSD) et de la diméthyltryptamine (DMT) dans la dépression : une revue de la littérature*. Cette thèse avait donc pour objectif de présenter l'ensemble des travaux scientifiques relatant les effets de ces molécules sur l'homme afin d'en dégager un intérêt thérapeutique dans la dépression. La soutenance de cette thèse témoigne de l'intérêt suscité à nouveau par les substances

psychoactives en médecine. Elles avaient totalement disparu du champ médical dans les années 1960 du fait de leur utilisation quelque peu débridée dans un but récréatif avec toutes les dérives et les conséquences dommageables que cela a entraînées. David E. Nichols, professeur émérite de pharmacologie à l'université Purdue (USA) regrette le temps perdu et est convaincu que « *si nous n'avions pas cette diabolisation (des substances psychoactives), nous en saurions beaucoup plus sur ce qui rend les gens heureux, tristes, déprimés* ». Toutefois, depuis quelques années des études sont à nouveau menées sur leurs effets thérapeutiques.

Elles sont conduites évidemment dans des conditions de sécurité maximale pour éviter tout effet préjudiciable au patient, d'autant plus que le déroulement de ce type d'expériences est souvent imprévisible et diffère grandement selon la personne, le contexte environnemental et la dose de la substance. Leur prise se réalise donc dans un cadre psychothérapeutique élaboré avec rigueur par des professionnels expérimentés et ayant reçu une formation particulière. Ces professionnels insistent plus précisément sur deux éléments : le *set* et le *setting*. Le *setting* fait référence à l'environnement immédiat mis en place pour créer un espace sûr dans lequel le patient va pouvoir vivre son expérience en toute sécurité. Le *set* fait quant à lui référence à l'état d'esprit du patient qui doit être aussi serein que possible pour que l'expérience lui soit bénéfique.

Ces études sont déjà très avancées et il ne fait aucun doute que, dans les années qui viennent, la prescription sur ordonnance de ces substances sera derechef autorisée tellement leurs effets sont prometteurs dans des situations où les médecins ne disposent plus de traitement efficace, comme les formes de stress post-traumatique sévères, ou les états mélancoliques profonds... et il est vrai qu'une étude menée à l'hôpital Johns-Hopkins sur des sujets qui avaient vécu une expérience de conscience élargie sous l'effet

de substances psychoactives a montré que 94 % des sujets la décrivaient comme l'une des cinq plus importantes, ou comme l'expérience la plus importante de leur vie.

En France, alors qu'elles ne présentent aucun caractère addictif, elles sont toujours considérées à ce jour comme des stupéfiants et leur utilisation est interdite même à titre expérimental^[249]. Il ne s'agit pas pour moi d'encourager leur consommation mais plutôt de montrer ce qu'elles apportent dans la compréhension de l'expérience de la conscience. Certains auteurs comme le psychiatre Stanislas Grof pensent qu'elles constituent pour l'étude de la conscience ce que le microscope a été pour la biologie : un outil pour mieux percer ses mystères.

Il existe de par le monde plus d'une centaine de plantes psychoactives différentes qui ont été identifiées dans des fouilles archéologiques. Cela indique que les peuples indigènes connaissaient leurs vertus. On s'en servait pour leur pouvoir thérapeutique mais aussi pour leur capacité à relier l'homme au monde des esprits, au monde invisible, peuplé de forces qui le dépassent. En réalité, en se penchant une fois de plus sur ces substances, la science occidentale redécouvre ce qui est certainement la pratique médicale la plus ancienne. Dans toutes les civilisations, à l'exception de la civilisation préindustrielle, l'accès à des états modifiés de conscience obtenu par des plantes psychoactives était considéré comme essentiel aussi bien dans un but thérapeutique que pour se relier à d'autres dimensions de la réalité. La prise d'une substance psychoactive était même le plus souvent la norme dans le cadre thérapeutique, que ce soit pour le guérisseur, quelquefois pour le patient ou même à certaines occasions pour la totalité de la communauté concernée par le problème à traiter. Accéder à des états de transe demandait pourtant un investissement important aussi bien en temps qu'en énergie pour installer un rituel qui soit sécurisant et permettre à

l'effet de la substance psychoactive de se déployer à son maximum. Ce qui prouve l'intérêt que portaient nos ancêtres à ce type d'expériences qui revêtent un caractère universel puisqu'elles sont observées sous toutes les latitudes.

On retrouve de tels rituels en Egypte ancienne, mais aussi lors des mystères dionysiaques et des mystères d'Eleusis en Grèce antique. Lors de ces derniers, auxquels ont été initiées des personnalités aussi prestigieuses que Pindare, Platon, les empereurs Auguste et Hadrien, ainsi que Cicéron (qui en témoigna par ces mots : « *Nous y avons appris non seulement à vivre heureux, mais à mourir avec une meilleure espérance*^[250] »), il était absorbé en un breuvage, le kikéon, dont la composition reste encore imprécise^[251] mais qui était constituée de substances psychoactives. En Inde était utilisé le soma, un breuvage qui contenait d'après les ethnobotanistes, une plante psychoactive dont la nature est restée secrète.

De nos jours est utilisé en Amazonie – et ce, depuis plus de 5 000 ans – un breuvage appelé ayahuasca. C'est une décoction préparée à partir de différentes plantes. On retrouve le plus souvent des feuilles de *Psychotria viridis*, aussi appelée la chacruna, et des morceaux de liane (*Banisteriopsis caapi*) appelée elle aussi ayahuasca. La chacruna apporte la diméthyltryptamine (DMT) qui possède un puissant effet psychotrope et augmente la concentration de sérotonine dans les synapses^[252]. Ce neuromédiateur est réputé pour avoir un effet antidépresseur. Mais la DMT est inactive par voie orale car elle est dégradée par un enzyme, la monoamine oxydase (MAO) largement répandue dans notre organisme. Il faut donc la présence d'un inhibiteur de la MAO (un IMAO) pour que la DMT puisse être absorbée par voie digestive. C'est précisément l'action de la liane qui est riche en bêta-carboline, un puissant alcaloïde, inhibiteur de l'enzyme monoamine oxydase (IMAO), permettant ainsi à la DMT présente

dans la chacruna d'être active par voie orale. C'est donc l'association des deux plantes qui va rendre le breuvage efficace et provoquer des expériences curatives et même spirituelles, d'où leur nom de plantes enthéogènes^[253].

D'une façon générale, les tryptamines que l'on retrouve dans l'ayahuasca, la psilocine, principe actif du champignon psilocybe, l'ibogaïne issue de l'écorce d'un arbre, l'iboga, mais aussi les substances synthétiques comme le LSD, et d'autre part les phénéthylamines que l'on retrouve dans la mescaline issue du peyotl ont tous en commun une action sur les voies sérotoninergiques. Il existe donc une parenté moléculaire forte entre le neurotransmetteur, la sérotonine, dont les récepteurs sont distribués dans tout le cerveau (mais aussi dans le système digestif) et ces substances psychoactives. Cette proximité expliquerait l'efficacité de ces substances dans le traitement des troubles de l'humeur, du syndrome post-traumatique ou des dépendances.

Il est donc tout à fait légitime que les scientifiques aient tenté de percer le mystère de ces différentes molécules pour enrichir la pharmacopée, en particulier dans le traitement des affections que je viens de citer. Mais cette approche est uniquement pharmacologique et demeure très réductrice par rapport à la façon dont elles sont considérées par les peuples premiers. Leurs guérisseurs, qui savent par expérience que le monde physique n'est qu'une partie infime de la réalité, font appel à des plantes psychoactives pour accéder aux domaines de l'invisible, de l'intemporel, de l'illimité et percevoir cette dimension qui reste inaccessible à notre conscience de veille habituelle.

En ce qui concerne l'ayahuasca par exemple, les peuples amazoniens la considèrent comme une plante sacrée qui éclaire la conscience et apporte une forme de connaissance grâce à des expériences transpersonnelles qui

donnent l'occasion de contacter un autre que soi, l'esprit de la plante, de la nature...

Il en est de même pour les champignons sacrés à psilocybine dont la consommation par l'homme remonte à plus de 7 000 ans. On retrouve dans le désert du Sahara, sur le site du Tassili, en Algérie, des fresques datant de 7 000 à 9 000 ans sur lesquelles sont représentés des hommes et des psilocybes.

L'effet de la psilocybine a été le sujet de deux études randomisées en double aveugle publiées en novembre 2016 dans la revue *The Journal of Psychopharmacology*. Ces études avaient pour objectif de tester son efficacité dans le traitement de l'anxiété et de la dépression chez des patients confrontés à un cancer incurable. Les résultats montrent qu'une seule dose de psilocybine réduit ces troubles de 60 à 80 % chez des patients résistant à tout traitement antidépresseur, et que les effets bénéfiques peuvent persister plusieurs mois après la prise. De plus, ces patients décrivent cette expérience comme de type « mystique ». Ils témoignent d'une sensation d'infini qui transforme durablement leur vision de leur propre mort.

Une autre étude publiée en février 2020 a eu pour but de mesurer la réponse à l'IRM fonctionnelle chez des patients dépressifs après la prise de la psilocybine. On constate, lors de cet examen pratiqué vingt-quatre heures après la prise de la substance, une modification des connexions entre l'amygdale, une structure cérébrale profonde liée aux réactions de peur, et le cortex préfrontal. On note que plus la modification de cette connectivité est grande, plus le patient a des chances de voir ses symptômes disparaître par la suite.

D'autres expériences ont été vécues après une seule prise de psilocybine ou de LSD au cours desquelles le sujet voit disparaître les frontières entre le

soi et le non-soi et ressent un sentiment de fusion avec un « tout » illimité, des expériences que l'on peut là encore définir comme « mystiques ». Toutes ces expériences occasionnent de surcroît une augmentation significative de l'ouverture d'esprit (tolérance, curiosité, intérêt et compréhension pour des idées qui diffèrent des siennes) persistant au moins un an après la prise.

Mais le point commun de tous ces témoignages est leur caractère ineffable. Les sujets sont convaincus d'avoir vécu une expérience essentielle, plus réelle que la réalité de leur quotidien, mais sont incapables de trouver les mots appropriés pour décrire l'étendue de cette expérience.

D'autres recherches ont été réalisées au Canada, en Israël, aux Etats-Unis et en Suisse au sujet de l'effet de la MDMA^[254] dans le traitement des troubles dus au stress post-traumatique consécutifs à des événements particulièrement douloureux (accident, deuil, agression, ou catastrophes naturelles) qui mettent le sujet en état de sidération. Le recueil des informations fournies par l'imagerie médicale montre que la prise de cette substance « éteint » l'amygdale et favorise la sécrétion de la sérotonine, qui améliore l'humeur. Accompagné et assisté là encore par un professionnel compétent, le sujet peut alors « digérer » le souvenir de l'expérience traumatisante pour la dépasser. Les premiers résultats publiés en 2015 montrent que *« deux tiers des 90 sujets ayant pris de la MDMA trois fois au cours des premières séances d'une psychothérapie ayant duré plusieurs mois ont été considérés comme guéris par la suite »*, déclare Rick Doblin, directeur général de MAPS^[255]. *« Après le traitement et ensuite pendant des années, ils sont restés complètement asymptomatiques. »* D'où le lancement des essais cliniques avec davantage de patients en 2018.

Quelles que soient les substances psychoactives, elles agissent sur presque toutes les dimensions de la cognition et de la perception, interfèrent

avec presque tous les réseaux cérébraux et seraient plus particulièrement capables de réparer les circuits dysfonctionnels dans les troubles de l'humeur et de l'anxiété. Mais il se dessine un mode d'action spécifique qui a pour cible un réseau particulier de neurones : « le réseau du mode par défaut ». Ce réseau désigne les régions qui restent actives lorsque le cerveau ne « fait rien », que l'attention n'est pas focalisée. Sa fonction reste encore mystérieuse mais il semblerait qu'il soit impliqué dans le phénomène de la conscience de soi et il est aussi associé à la survenue de pensées introspectives et aux ruminations que l'on retrouve fréquemment dans la dépression. Dans ce cas, on constate une suractivation et une hyperconnectivité de ce réseau.

L'hypothèse qui est retenue actuellement est que les substances psychoactives mettent au repos le réseau du mode par défaut (RMD) et induisent au contraire une augmentation globale de la connectivité fonctionnelle du cerveau. Cette hyperconnectivité intéresse même des zones cérébrales qui, d'ordinaire, ne communiquent pas ensemble. D'habitude, des groupes de neurones indépendants les uns des autres effectuent différentes fonctions spécifiques, comme la vision, l'ouïe, le mouvement... Sous l'effet des substances psychoactives, la neuroplasticité cérébrale est renforcée, le fonctionnement cloisonné de ces groupes de neurones disparaît et on obtient un cerveau plus intégré, plus unifié dont les neurones communiquent en réseau hyperconnecté. Cette mise en réseau expliquerait l'effet de synesthésie – mélange des perceptions sensorielles qui conduit à entendre des couleurs ou à voir des sons par exemple – rapporté par les expérimentateurs.

Cette hyperconnectivité se fait donc au détriment de la connectivité fonctionnelle au sein du RMD, ce qui pourrait expliquer la diminution de la rumination anxieuse sous l'effet des substances psychoactives. Ce

processus pourrait être assimilé à un mécanisme de « réinitialisation » du RMD qui induit une meilleure cohérence de ce réseau et donc la reprise d'un fonctionnement normal. En mettant au repos ce réseau, les substances psychoactives facilitent sa reconfiguration. Elles fragilisent en quelque sorte l'architecture des structures du soi, responsable de ruminations de pensées déplaisantes, de répétitions de comportements qui sont source de souffrance, et provoquent alors chez le sujet l'impression d'être une entité moins isolée, d'être plus relié aux autres et à l'environnement. Pour caractériser cette sensation on parle d'« assouplissement des mécanismes de défense de l'ego » ou encore de « dissolution de l'ego » associée à un sentiment de connexion accrue avec les autres et le monde extérieur.

Certains auteurs définissent l'impact des substances psychoactives par le terme de « sismothérapie chimique et consciente », une forme d'électrochoc qui modulerait la plasticité cérébrale en favorisant la réorganisation des connexions entre différents réseaux neuronaux.

Les substances psychoactives ont donc pour effet d'augmenter la connaissance de soi, corrélée à une augmentation des capacités d'adaptation. De plus, leur effet se traduit par une préoccupation plus importante pour des questions d'ordre spirituel qui, encore une fois, ne renvoient aucunement à une pratique ou à une croyance religieuse.

Pour les neuroscientifiques, observer comment ces substances psychoactives modifient le fonctionnement du cerveau revient donc à étudier la conscience comme phénomène biologique. Mais, encore une fois, considérer l'expérience de la conscience comme étant uniquement la résultante d'un phénomène biologique est désespérément réducteur. Bien évidemment, il ne fait aucun doute que les substances psychoactives ont un effet sur la physiologie cérébrale, mais elles ne se réduisent pas à ce seul facteur. Les neuroscientifiques – sauf les rares qui ont vécu l'expérience –

se trouvent dans la même situation que la scientifique Mary imaginée par Franck Jackson, qui connaissait parfaitement la physiologie de la vision mais était incapable de préciser « ce que cela fait » de percevoir un ciel bleu. Ils sont aussi incompetents pour définir « ce que cela fait » que de vivre l'expérience créée par une plante psychoactive. Tout un pan de l'expérience leur échappe, en particulier la dimension spirituelle ou transpersonnelle de cette expérience, et son caractère initiatique dont témoignent un nombre important de ceux qui ont pris des substances psychoactives. Les témoignages de ces derniers valident l'hypothèse que ces substances ne sont pas réductibles à un simple remède qui provoque des modifications cognitives ou émotionnelles conduisant le patient à être mieux avec lui-même, mais aussi à mieux « fonctionner » dans notre société.

On peut donc affirmer que l'effet de la prise de substances psychoactives se manifeste sur deux plans différents. D'une part, en produisant un effet cognitif et une amélioration de l'état émotionnel qui se révèle par l'émergence de matériaux inconscients se dévoilant souvent sous la forme de visions (et non pas d'hallucinations !). Cette émergence facilite un processus d'individuation, c'est-à-dire la possibilité d'atteindre un état d'être que Jung définissait comme étant le Soi^[256], une forme d'unité intérieure. D'autre part, ceux qui en font l'expérience soulignent comment elle leur a permis d'accéder à d'autres dimensions de la réalité, d'où le caractère transpersonnel de cette expérience.

Le sujet voit donc se modifier l'image qu'il se faisait de lui-même, et en outre il s'affranchit des limites du champ d'expérience vécu d'ordinaire pour accéder à une dimension subtile de son être, une dimension qui est difficile à définir précisément et dont la connaissance est le fruit d'une expérience ineffable. C'est pourquoi le terme enthéogène est attribué à ces

substances, qui favorisent la libération de la force créatrice en soi^[257] et créent la possibilité de dialoguer directement avec elle. Ces expériences transpersonnelles se traduisent aussi par la sensation de se relier plus facilement à l'ensemble des formes de vie et de ressentir de manière intime, derrière l'apparente dualité de l'existence, une forme d'unité avec toute l'humanité et le cosmos dans son ensemble.

Les substances psychoactives nous introduisent donc à cette dimension plus profonde de notre être et nous permettent d'en faire viscéralement l'expérience. Elles ouvrent les portes de la conscience. Mais comment partager cette conviction alors que celui qui n'a pas vécu l'expérience la juge incompréhensible, sinon délirante, et la déprécie en la définissant d'un terme très péjoratif, celui d' hallucination ?

Il n'empêche, ces expériences transpersonnelles me semblent essentielles. Elles amplifient un mouvement naturel qui pousse l'humain à écouter cette aspiration existentielle venue du plus profond de lui-même et à exprimer la totalité de son être dans un dépassement de lui-même, qui lui permet de découvrir des aspects de la réalité restés invisibles jusque-là. En effet, ces expériences donnent accès à des aspects de la réalité auxquels nos organes des sens ne nous permettent pas d'accéder d'ordinaire. L'analogie qu'emploient certains auteurs est celle du spectre de la lumière : nous ne sommes capables d'avoir accès qu'à une infime partie des fréquences lumineuses, les autres demeurant imperceptibles. Pourtant, elles nous affectent bien comme les rayons X ou les ultraviolets.

La connaissance de notre nature transcendante comme celle d'une dimension illimitée au-delà de l'espace-temps devient alors naturellement un chemin de vie... Chaque pas effectué dans le but d'étancher cette soif de connaissance représente une étape vers la réalisation de soi, mais aussi une compréhension de plus en plus élaborée de la réalité du monde.

Les tenants d'un rationalisme pur et dur auraient tendance à penser que ces expériences ne sont que le fruit de l'imagination, des hallucinations, ou au mieux le fruit de processus neuronaux, mais qui en réalité ne nous apprennent rien de ce que peut être la réalité ultime. Par contre, celui qui fait l'expérience d'expansion de conscience la vit comme une forme d'initiation. Elle lui permet de le révéler à lui-même mais lui offre aussi une voie de connaissance qui lui fait approcher et sonder ce qui, au cœur de la réalité, ne peut être vu, senti ou touché. En donnant la possibilité à l'être humain d'accéder à des niveaux de conscience différents de celui de l'état de veille, ces expériences de conscience élargie sont l'occasion de contacter cette dimension au-delà de l'espace-temps et ainsi d'éprouver la profondeur de l'expérience humaine. Ces situations constituent donc un acquis essentiel dans le processus de connaissance de la véritable nature de l'être humain.

Le matérialisme avait réussi à convaincre l'homme occidental qu'il n'était qu'un dispositif mécanique, un homme-machine dénué de toute signification, vivant dans un univers fonctionnant avec la précision et la cécité d'une machine. Et il est vrai que *« la conception du monde en faveur à notre époque renferme un élément considérable de ce que l'on peut appeler le mode de penser[sic] "rien que". Les êtres humains, admet-on plus ou moins tacitement, ne sont rien que des corps... les seuls éléments véritables sont la matière et l'énergie sous leurs aspects mesurables ; les valeurs ne sont rien que des illusions... ; les événements mentaux ne sont que des épiphénomènes produits par la physiologie et reposant entièrement sur elle ; la spiritualité n'est rien que des désirs pris pour la réalité, et que du sexe mal dirigé; et ainsi de suite*^[258]*»*... Là réside une méprise fondamentale du paradigme matérialiste, car ce sont justement les expériences transpersonnelles ou spirituelles qui nous enseignent la nature de la réalité et sa dimension la plus profonde dont la nôtre serait issue. Elles

sont le plus souvent ineffables, mais voilà que les substances enthéogènes nous permettent d'en faire l'expérience et de découvrir une autre perspective, celle d'un monde porteur de sens, un monde qui ne procède pas d'une somme d'objets sans rapport les uns avec les autres, et organisée de façon aléatoire, mais qui est un ensemble cohérent d'événements et de processus étroitement liés se produisant de manière coordonnée. Nous soulevons alors le voile d'illusions qui nous cachait le Réel et nous faisait percevoir une réalité fragmentée pour découvrir enfin une dimension définie par une profonde interdépendance entre soi et les autres mais aussi entre soi et l'univers. Tout est interconnecté. Le prisme que représente notre système de référence à la réalité cessant temporairement de fonctionner produit une ouverture de la conscience facilitant l'accès à des aspects invisibles ou cachés de la réalité. Se dévoile alors une vision organique du monde qui considère tous les constituants de l'univers comme les parties intégrantes d'un tout harmonieux. Nous faisons alors l'expérience de « *voir l'univers dans un grain de sable, un paradis dans la fleur sauvage, tenir l'infini dans la paume de la main et l'éternité dans une heure*^[259] ». ».

Ce vécu comble les aspirations existentielles les plus profondes de l'être humain en lui donnant non seulement l'occasion de se retrouver, de se repenser, de se reconnaître dans une perspective qui dépasse la vision mécaniste, mais aussi de percevoir l'univers à travers le prisme de l'unité. La métaphore d'un monde-machine s'éclipse pour laisser place à un monde vivant, conscient, dans lequel tout est relié. Les expériences induites par les substances psychoactives représentent le moment de bascule entre ces deux mondes. Ce qui était caché devient perceptible et nous retrouvons alors tout simplement la faculté de percevoir le Réel, un monde où la conscience préexiste à toute manifestation et imprègne tout.

Tout est alors relié et fait partie d'un tout. Lorsque, d'ordinaire, « *l'être humain s'expérimente lui-même comme quelque chose qui est séparé du reste, une sorte d'illusion d'optique de la conscience*^[260] », il nous est donné dans ces expériences de nous en affranchir, de nous extraire de cette prison mentale dans laquelle nous sommes enfermés, pour percevoir qu'un autre monde respire au-delà, derrière, ou au-dessous de celui que nous connaissons. Il affleurerait dans le monde visible, ce monde du temps, de l'espace et de la causalité, mais nous était caché, et voilà qu'il se dévoile en un instant. Cette expérience bouleverse celui qui la vit et lui fait prendre conscience qu'il fait bien partie d'un tout illimité. Il a alors l'occasion d'éprouver que « *la vie (ordinaire), ce fragment d'existence qui se déroule dans un système à trois dimensions prévues spécialement à cette intention*^[261] », n'est qu'une parcelle de tout ce dont nous pouvons faire l'expérience, car « *la vie de la psyché n'a besoin ni d'espace, ni de temps*^[262] ».

Les substances psychoactives nous donnent l'occasion de nous affranchir de ces limites et représentent un moyen de résoudre l'énigme que représente la connexion avec la réalité fondamentale située hors de l'espace-temps. Cette résolution se traduit par une mise en syntonisation avec la Conscience infinie et insaisissable qui infuse tout et représente la trame de l'étoffe de l'univers.

Mais ne nous leurrions pas. Ceux qui ont pris des substances psychoactives n'ont pas tous eu accès à une compréhension soudaine de l'essence des choses (!), ni même constaté une quelconque réorganisation de leur monde intérieur parfois déstructuré par un vécu douloureux. Car encore faut-il intégrer, digérer, tout ce que ce type d'expérience éveille. L'effet peut tout aussi bien être très volatil et ne pas imprimer d'une façon suffisamment profonde la psyché. L'effet de ces substances pourrait être

comparé à celui de l'ouverture d'une porte, mais cette ouverture nécessaire n'est que le début d'un processus. Elle n'est donc pas la solution en soi mais représente plutôt l'occasion d'accéder à de nouveaux territoires. Reste ensuite à les explorer en toute sécurité pour débiter un processus thérapeutique.

Une transformation qui s'opèrerait dans un instant magique est toujours possible mais l'expérience montre qu'elle est plutôt exceptionnelle. Aussi est-il pertinent de prendre connaissance d'autres voies moins escarpées que celle de la prise de ces substances pour non seulement contacter cette force créatrice et guérissante qui nous habite, mais aussi faire une expérience plus accomplie de la réalité. Il existe en effet des pratiques qui proposent des voies certes moins rapides que celles des substances psychoactives, mais est-ce vraiment un handicap, alors que nous avons le plus souvent besoin de temps pour assimiler, donner corps et sens à de telles expériences ? Ces pratiques que sont la méditation, le yoga, le yoga nidra, l'hypnose représentent même un saut qualitatif dans le domaine que certains définissent par « technologie de la conscience » dans la mesure où elles ne nécessitent pas d'aide extérieure pour ouvrir la conscience à un autre niveau de réalité plus fondamental. De plus, l'expérience montre que ces pratiques sont plus aptes à stabiliser cette ouverture que l'usage qui est fait de nos jours des plantes psychoactives. Il semblerait qu'au fil du temps nous ayons perdu un savoir-faire pour tirer pleinement profit de l'enseignement de ces enthéogènes qui, à n'en pas douter, ont joué un rôle primordial dans la vie spirituelle de nos ancêtres.

Toutefois, même si à première vue les substances psychoactives et ces pratiques semblent procéder d'approches totalement opposées, elles partagent en réalité des points communs. Certes, les premières plongent le sujet dans une expérience très riche, en particulier sur le plan visuel, mais

qui peut paraître très chaotique et pourrait se limiter pour certains à un divertissement de l'esprit, pour d'autres à un voyage hallucinatoire vécu certaines fois de manière déplaisante, voire traumatisante. Alors que l'effet de la méditation, par exemple, considérée en Occident – d'une façon très réductrice – comme une forme d'entraînement de l'esprit, s'opère en prêtant le moins possible attention aux stimuli sensoriels pour se concentrer sur un point d'ancrage simple comme la respiration. Mais, en réalité, les substances psychoactives ramènent le sujet puissamment dans le moment présent. Le sujet dépressif qui suit une séance de psychothérapie associée à la prise de psilocybine est plus enclin à s'intéresser à ce qu'il ressent et à vivre l'instant présent qu'à se focaliser sur son passé douloureux ou un avenir qui ne peut être que problématique pour lui. Cette attention au moment présent est un point commun avec la méditation ou le yoga nidra.

De plus, ces différentes expériences se traduisent par des effets similaires au niveau cérébral et, plus précisément, semblent toutes affecter le réseau du mode par défaut responsable de la pensée réflexive et de la rumination. Au début de la méditation, l'esprit est encore parcouru de pensées répétitives qui reviennent en boucle et nous avons alors tendance à ruminer. Cet entraînement de l'esprit va nous apprendre à nous rendre compte plus facilement et plus rapidement de ce phénomène, à en être donc plus conscient pour rediriger notre esprit sur ce qui se vit dans l'instant présent. Cette attention s'accompagne d'un changement de la structure du cerveau. Outre l'augmentation de la densité de la matière grise dans les zones associées à la conscience de soi, à la compassion et à l'introspection et, d'un autre côté, une diminution de la densité de la matière grise dans la région temporale du cerveau, l'amygdale, région clef de l'anxiété, les études d'imagerie médicale montrent que la pratique de la méditation a un effet régulateur à long terme sur le réseau du mode par défaut et sa

connectivité fonctionnelle avec les autres réseaux neuronaux. Cet effet est donc similaire à celui qui s'opère lors de la prise de psilocybine ou de LSD.

D'autres recherches mettent aussi en évidence l'effet de la méditation sur la sécrétion de la sérotonine et donc son intérêt dans le traitement des états dépressifs. Mais, plus encore, la méditation, comme d'autres pratiques pendant lesquelles le niveau de la conscience est modifié, nous offre aussi la possibilité de vivre des expériences dans lesquelles notre conscience individuelle entre en résonance avec un champ de conscience illimité, au-delà de l'espace-temps. Depuis toujours, aux quatre coins de la planète, l'être humain a cherché à faire l'expérience d'autres réalités que celle vécue dans des modes de conscience ordinaires et, pour cela, à se débarrasser des filtres qui l'empêchent de les percevoir. Il était fondamental pour lui d'apprendre à faire évoluer sa conscience, de cartographier les différents niveaux de conscience, puisque le niveau de conscience est un facteur essentiel dans l'expérience de la réalité. Il a donc développé des pratiques qui favorisent cette capacité à contacter des domaines profonds de l'être mais aussi grâce auxquelles se révèle, derrière la multiplicité apparente de l'univers, une dimension de la réalité dans laquelle tout est interconnecté.

Ces pratiques qui permettent de vivre des expériences d'unité se combinent de multiples façons en faisant appel non seulement à la méditation, au yoga nidra, mais aussi au chant, à la danse, à des techniques de respiration, à l'utilisation du tambour, au jeûne, à l'isolation sensorielle, ou encore à certains exercices physiques proposés par différents systèmes philosophiques comme le taoïsme, le bouddhisme, l'hindouisme et d'autres encore.

La première étape de ces pratiques (en particulier dans la méditation et le yoga nidra) consiste à stabiliser l'attention, car lorsque l'on est capable de calmer l'esprit, « *les portes de la perception sont nettoyées* ^[263]. » et les

dimensions profondes de la réalité sont alors accessibles. Mais il est vrai que cet accès peut aussi se produire spontanément (dans la nature par exemple) ou lors de processus de création artistique, ou encore lors de rencontres... Il me paraît intéressant de lire le témoignage de certains de ceux qui ont vécu ce type d'expériences. Car, en général, ces témoignages représentent une forme d'épiphanie pour eux, c'est-à-dire une prise de conscience soudaine et lumineuse de ce qui leur était caché jusqu'alors.

Témoignage de D.

« Il n'y a que deux façons de vivre sa vie : l'une en faisant comme si rien n'était un miracle, l'autre en faisant comme si tout était un miracle. »

– *Albert Einstein*

D. est un ancien toxicomane maintenant âgé de 50 ans qui a été aussi longtemps porteur du virus de l'hépatite C. J'ai eu l'occasion de le soigner dans les années 1980, puis il est parti s'installer en Martinique. C'est lors d'un séjour dans un hôpital ayurvédique en Inde que j'ai eu la surprise de le retrouver. Pour être franc, lorsque je l'ai reconnu, je n'étais pas particulièrement enchanté car j'appréhendais que sa faconde, mais aussi ses angoisses, ne viennent troubler le calme nécessaire au bon déroulement du traitement que je suivais pour me soigner. Mais rien de tel ne se produisit. Cet homme était resté le méridional exubérant qu'il était, mais depuis notre dernière rencontre il avait gagné en profondeur. C'est lors de ce séjour et des balades que nous partagions dans les rizières autour du centre de soins qu'il me décrit l'itinéraire de vie qu'il avait accompli.

Il avait été pendant de nombreuses années héroïnomane. Trente ans après, du groupe qu'il formait avec ses compagnons de galère dans sa petite ville du Vaucluse et dont le nombre se situait autour de la trentaine, il est le seul

rescapé. Tous les autres sont passés de vie à trépas. Quand il n'eut plus assez d'argent pour se payer sa dose quotidienne, il décida de se faire aider pour se sevrer de son addiction en se faisant prescrire de la méthadone, mais continua à consommer du cannabis à fortes doses quotidiennes jusqu'à ce jour de 2008.

Ce jour-là, une « amie » sur Facebook lui envoya une vidéo d'un gourou indien. En la visionnant, D. vécut ce qu'il nomme « un état d'extase ». Quand je lui demande de préciser ce que ce terme recouvre pour lui, il est dans l'incapacité de me donner plus de détails ; les mots lui manquent. *« L'expérience est indicible. Cela transcende tout ce que je pouvais connaître. J'étais dans un autre monde »*, me répond-il. Ce qu'il peut décrire par contre, ce sont les changements qui se sont opérés très rapidement. Non seulement il arrêta séance tenante de prendre toute substance psychotrope, mais surtout cette expérience provoqua en lui un véritable retournement, un tsunami intérieur qui se traduisit par *« la sensation physique de reliance avec la nature et la perception d'un autre niveau de la réalité »*. Il découvrit aussi un sentiment profond de paix qui lui était resté jusque-là totalement inaccessible.

« J'ai eu l'impression de me retrouver, de restaurer un lien profond avec moi-même qui s'était rompu depuis bien longtemps. C'est comme si je me révélais à moi-même. Vivre ce type d'expérience est magique ; j'avais accès à une perception totalement différente de la vie, comme si un voile avait toujours été présent devant mes yeux et que d'un seul coup, il se déchirait. J'avais la capacité de regarder ce que j'étais d'une façon totalement différente. J'étais, par exemple, plus conscient de la mauvaise relation qui s'était établie avec ma mère qui m'avait détruit et je suis devenu peu à peu un fin connaisseur de ma névrose ! J'étais enfin moi-même et en même temps plus conscient de tout ce que la vie pouvait m'apporter. J'avais le

même regard que celui de l'enfant qui, émerveillé, ouvre de grands yeux sur le monde. Je n'avais de cesse d'honorer la vie. »

Cette expérience dura six mois, puis la vie reprit son cours. « Ce n'est pas la réalité qui a changé mais c'est moi et ma façon de la percevoir. Ce n'est pas parce que j'avais fait cette expérience que tout était résolu. Tous les jours je dois faire la vaisselle, m'occuper de mes filles, trouver du travail pour subvenir à mes besoins même s'ils sont minimes. En tant que fils d'agriculteurs, je sais parfaitement que la vie demeure un grand champ que je dois labourer sans cesse pour pouvoir récolter des fruits et des fleurs. Il faut du temps pour que ce processus puisse arriver à son terme. »

« Tu connais certainement cet ouvrage de Jack Kornfield, Après l'extase, la lessive », me dit D. en me tendant le livre. « J'ai noté ces quelques lignes qui résonnent encore en moi et que je vais te lire : "Auparavant, ma vie ressemblait à un garage encombré dans lequel je passais mon temps à me cogner contre les étagères et à me juger moi-même ; aujourd'hui, c'est comme si j'avais déménagé dans un hangar à avion avec les portes ouvertes. Toutes mes vieilles affaires sont là mais elles ne m'encombrent pas comme avant... maintenant je suis libre de bouger et même de voler." Aujourd'hui, je ne cesse de remercier la vie pour tout ce qu'elle m'apporte et je me dis que j'ai eu beaucoup de chance. Depuis 2018, à la suite d'un nouveau traitement, je ne suis plus porteur du virus de l'hépatite C. Tout baigne pour moi. Je voudrais te préciser encore une chose. J'ai essayé plusieurs fois de visionner à nouveau cette vidéo je ne l'ai jamais retrouvée. Elle a disparu de YouTube ! »

** * * * **

On attribue à Tchouang-tseu, philosophe taoïste du IV^e siècle av. J.-C., ce commentaire : « Confucius alla rendre visite à Lao Tseu... Ce dernier se

tenait immobile, il n'avait pas l'air d'être un homme. Confucius se plaça hors de sa vue et attendit. Puis il se présenta devant lui et lui dit :

– Je ne sais pas si je dois croire ce que j'ai vu. Tout à l'heure, vous étiez comme un arbre mort, comme si vous eussiez oublié les choses et quitté le monde humain, vous êtes maintenant dans une absolue solitude. »

Lao-tseu lui répondit :

« J'évoluais à proximité du début des phénomènes. »

Confucius :

« Que voulez-vous dire ? »

Lao-tseu lui répondit :

« Il s'agit de quelque chose que notre esprit est impuissant à saisir et devant quoi nous restons bouche bée. »

Le témoignage de D. et ce commentaire de Tchouang-tseu relatent des expériences qualifiées de spirituelles ou de mystiques. Elles semblent bien énigmatiques, mais vu leur nombre important, elles représentent des données de grande valeur pour percer le mystère de la nature de la conscience. Elles se produisent dans des conditions diverses et, le plus souvent, nous ne savons pas comment les provoquer. Toutefois, qu'elles apparaissent spontanément ou au cours d'une méditation, d'une séance de yoga ou d'hypnose, leur étude contribue à nourrir une véritable méthodologie de l'expérience intérieure. Malheureusement, la plupart des personnes qui vivent ce type d'expériences restent silencieuses car elles craignent de ne pas être comprises. Elles savent pertinemment que la lecture qu'elles font de la carte du monde ne correspond pas à celle élaborée par les scientifiques, qui seuls sont habilités à le faire. Aussi est-il intéressant de prendre en considération ce type d'expériences lorsqu'elles touchent les

scientifiques. C'est pour cette raison que je vais relater maintenant celle qui est survenue, un peu malgré elle, à Marjorie

Woollacott, d'autant plus qu'elle va me permettre de mieux préciser la relation entre le cerveau et la conscience.

Expérience mystique

« L'expérience humaine, dans sa vivante réalité, me pousse irrésistiblement à sortir des étroites limites où prétend nous enfermer la science. Le monde réel est autrement constitué, bien plus riche et plus complexe que celui de la science. »

– William James : *L'expérience religieuse : essai de psychologie descriptive.*

Marjorie Woollacott est une neuroscientifique auteure de plusieurs livres, dont l'un a pour titre *The infinite Awareness*^[264]. Dans ce livre, elle relate comment une expérience un peu particulière a changé irrévocablement sa carrière professionnelle en déclenchant une remise en cause de sa façon d'envisager les rapports existant entre le cerveau et la conscience.

Quand elle était jeune étudiante, Marjorie souffrait d'une aviophobie. Un jour, alors qu'elle est à l'aéroport, sur le point de se présenter au guichet d'enregistrement, elle fait part de ce trouble à sa sœur, qui l'accompagne. Celle-ci lui propose alors de l'aider. Marjorie s'attend à ce que sa sœur lui suggère de prendre une pilule miracle, mais il n'en est rien. Sa sœur vivait déjà depuis plusieurs années dans un autre monde que celui de Marjorie. Elle avait emprunté un chemin totalement différent et s'était intéressée à la pensée hindouiste au point de suivre l'enseignement d'un swami^[265]. Elle pratiquait régulièrement la méditation et avait l'habitude de réciter des mantras. Elle en révéla donc un à sa sœur, lui conseillant de le répéter au moment de monter dans l'avion et pendant le vol quand elle en ressentirait

le besoin. Marjorie n'était vraiment pas convaincue et l'accepta pour ne pas blesser sa sœur, qui cherchait à l'aider. Mais, une fois installée dans l'avion, elle ressentit la peur l'envahir, sa respiration devenir de plus en plus courte, son rythme cardiaque s'accélérer et elle commença à transpirer à grosses gouttes. Faute de mieux, elle décida de suivre le conseil de sa sœur. Contre toute attente, elle réussit à dominer sa phobie, à profiter du paysage qu'elle pouvait admirer à travers le hublot et à observer les formes étranges des nuages survolés par l'avion.

Intriguée par ce résultat inespéré et quelque peu déconcertant pour la cartésienne qu'elle pensait être, elle s'interrogea pour tenter de trouver une explication à cet effet. Où était passée sa peur ? Comment avait-elle pu être remplacée par le plaisir de pouvoir profiter de ce vol ? Comment deux simples syllabes avaient-elles pu la libérer de sa terreur ?

Quand elle arriva chez elle, elle décida de continuer à répéter ce mantra et remarqua que rapidement elle s'installait alors dans un état de calme profond. Elle en déduisit que c'était l'attention mise en œuvre lors de cet exercice qui en était responsable et se rendit compte qu'en réalité elle pratiquait une forme de méditation. Mais, très vite, sa vie stressante reprit le dessus et elle oublia de s'adonner à cette pratique jusqu'au jour de son anniversaire, où sa sœur lui proposa de rencontrer son « maître » pour s'exercer à la méditation. Sa première réaction fut de refuser, elle n'était pas du genre à fréquenter des personnages de ce type et considérait que leur enseignement se cantonnait à des boniments sans aucun intérêt. Mais se rappelant l'effet du mantra sur sa phobie, elle décida finalement de s'inscrire au séminaire tout en étant sur la réserve. En arrivant dans l'hôtel où se tenait le séminaire, elle décida de mettre de côté son scepticisme pendant tout le week-end pour que celui-ci lui soit profitable et que sa curiosité soit ainsi satisfaite.

Pendant la première journée, alors que chacun des participants tentait de s'installer dans un calme intérieur, le swami se mit à parcourir l'assistance, s'approcha d'elle et vint toucher le milieu de son front. Elle ne sut pas très bien ce qui se produisit, et aujourd'hui encore ne peut donner aucune explication rationnelle, mais elle ressentit aussitôt une sensation de douce énergie se propager dans tout son corps en même temps qu'une impression de quiétude l'envahissait. Rentrée chez elle, elle n'eut de cesse de comprendre cette expérience qui, pour elle, dépassait à tout point de vue les expériences sensorielles qu'elle avait pu vivre jusque-là. Jamais un toucher de son front n'avait entraîné une sensation aussi importante dans tout son corps ! Sa tentative de compréhension rationnelle s'avéra vaine ; elle ne trouva aucune explication à son ressenti, si ce n'est que l'action du « gourou » avait peut-être pu amplifier l'intensité de l'expérience intérieure qu'elle était en train de vivre. Par contre, elle fut convaincue, grâce à cet événement, de l'importance de développer une exploration qui se déroule non pas dans une perspective d'observation, comme elle savait si bien le faire en tant que scientifique, mais grâce à une pratique qui allait lui permettre d'accéder à un vécu intérieur. Elle fut donc persuadée qu'elle devait continuer à pratiquer la méditation.

Cette décision lui fit prendre un virage à 180 degrés dans sa vie professionnelle. En tant que spécialiste des neurosciences, elle tentait d'élucider le déroulement des processus neuronaux observés chez des sujets placés dans des situations expérimentales particulières. A partir de cet instant, elle décida d'étudier sa propre expérience de la conscience au moyen de la méditation pour en déceler la nature. *The infinite Awareness*, paru en 2015, est le fruit de ses recherches, qui durèrent quarante ans.

Dans la préface de ce livre, Pim van Lommel écrit dès les premières lignes cette question essentielle : que se passe-t-il pour un neuroscientifique

qui vit une expérience de conscience élargie, une expérience qui ne peut être expliquée par le paradigme dominant les neurosciences ? Tenter de répondre à cette question eut deux conséquences pour Marjorie Woollacott. La première fut de constater qu'elle était tout à coup détentrice d'un secret impossible à partager avec ses collègues, car si elle le dévoilait elle était inévitablement déconsidérée et dès lors exclue par ses pairs de la communauté scientifique. Il est vrai que dans les années 1970, peu de scientifiques s'intéressaient à la méditation et il leur était inconcevable d'envisager un quelconque effet de l'esprit sur le corps et donc sur la physiologie cérébrale, effet que révèle pourtant la pratique de la méditation.

La deuxième conséquence fut un bouleversement important dans sa carrière professionnelle. Son déroulement se trouva tout à coup perturbé car, à partir de cette expérience, Marjorie Woollacott n'eut de cesse de vouloir comprendre un fait totalement inattendu et inexplicable dans le modèle scientifique qui lui permettait jusque-là d'appréhender la réalité. Chaque fois qu'un scientifique se confronte à une telle expérience qui ne rentre pas dans le cadre explicatif proposé par la science pour décoder la réalité, il se trouve dans une situation très déstabilisante car il ne sait comment la considérer et surgit alors naturellement ce questionnement : est-ce que ce changement de perspective relève de l'illusion ? Est-ce que notre cerveau nous induit en erreur lorsque nous méditons ou, au contraire, dans ce type d'expériences nous est-il offert la possibilité d'élargir notre champ de conscience ? Il en fut ainsi pour Marjorie Woollacott qui, de plus, ne put compter sur le soutien de ses collègues, lesquels refusaient d'étudier des expériences de conscience élargie qui sont pourtant des « faits d'expérience » dont peuvent témoigner des milliers de personnes. Mais les témoignages n'ont aucune valeur scientifique car ils sont par nature subjectifs et tout scientifique s'efforce

d'écarter toute forme de subjectivité de toute expérience. Celle-ci doit être reproductible dans les mêmes conditions et observée objectivement, c'est-à-dire non pas au travers du prisme de la perception de celui qui vit l'expérience, mais au travers du celui qui observe de l'extérieur d'une manière la plus neutre possible.

A la suite de son expérience, Marjorie Woollacott vit s'ébranler sa conviction de femme de science, celle qui voudrait que seule la matière représente le fondement de la réalité. Le paradigme matérialiste s'effondrait. Elle réalisa dans sa pratique de la méditation que la conscience n'est pas simplement le fruit de processus neuronaux, et ce, quelle que soit la position défendue par les plus grands spécialistes des neurosciences qui soutiennent le contraire. Pour eux, des phénomènes comme l'intuition, l'inspiration, les émotions, nos capacités cognitives résultent de l'activité cérébrale, même si cela n'a jamais été clairement prouvé. Mais, pour Marjorie Woollacott, la valeur de son expérience fut la plus forte, c'est elle qui prévalait. Elle était maintenant convaincue qu'en vivant des expériences de conscience élargie elle allait mieux comprendre les rapports entre le cerveau et la conscience.

Dans ses recherches, elle fut amenée à s'intéresser à des textes philosophiques orientaux qui relatent comment la nature de la conscience peut être approchée grâce à une observation de sa propre conscience. Elle se pencha plus particulièrement sur les écrits de tradition philosophique, le shivaïsme [\[266\]](#), plus précisément sur un de ses textes majeurs : les Shiva sutras. Ecrits il y a plus de mille ans, ces textes suggèrent que la conscience est première et constitue le fondement de l'univers. Mais le fonctionnement habituel du cerveau entrave l'accès à ce type d'expériences. D'où l'intérêt de respecter les recommandations des maîtres de la méditation qui, depuis des millénaires, nous conseillent en premier lieu d'apprendre à mettre notre

esprit au repos. Ce type d'expériences n'a rien d'extraordinaire ; nous avons tous la capacité de les vivre en amenant notre cerveau à changer de fonctionnement. Mais ce changement a pour conséquence non seulement de faire taire le brouhaha incessant qui nous habite mais aussi de faire l'expérience de niveaux de conscience qui nous permettent d'entrevoir une réalité beaucoup plus vaste que celle que nous percevons d'habitude. Frederic William Henry Myers^[267], contemporain de William James, décrit cette amplitude d'expériences en la comparant au spectre de fréquence des couleurs. Il existe des expériences dont nous sommes inconscients qui seraient analogues à des fréquences situées en deçà de la fréquence de la couleur rouge. Mais la partie la plus intéressante des expériences qui nous soit accessible et pourtant la moins étudiée est celle provoquée par une telle extension de la conscience que nous accédons à la fréquence des ultraviolets. Myers la nomme « extension de l'ultraviolet ».

Dans un de ses livres, Olivier Chambon reprend une des métaphores que l'on cite souvent en Extrême-Orient : « *En état de conscience ordinaire, c'est comme s'il y avait un brouillage interne qui empêche notre conscience de "voir", de capter certaines informations. Quand les ondes cérébrales se ralentissent, le silence s'installe et permet plus de clarté. Pour être plus explicite, j'utiliserai l'allégorie suivante : quand on remue l'eau sans arrêt on ne peut pas voir ce qu'il y a au fond d'une mare. Si on arrête de remuer, en revanche, les sédiments vont se redéposer, l'eau va s'éclaircir, et l'on verra ce qu'il y a au fond. Eh bien la conscience c'est pareil.* »

Depuis des millénaires ont été conçues de véritables méthodologies pour que l'être humain voie le bavardage incessant de l'esprit s'interrompre, donnant ainsi la sensation d'accéder à un espace intérieur plus vaste. Mais ces pratiques sont aussi l'occasion de nous interroger sur les fondements de la réalité : le monde que nous percevons autour de nous est-il bien réel ?

Cette approche méthodologique a donné naissance à des pratiques diverses et variées dans lesquelles l'attention demeure le maître mot. Ce sont, entre autres, la méditation, le yoga, le yoga nidra et le tai-chi. Non seulement ces pratiques ont un intérêt thérapeutique, mais elles sont susceptibles de nous permettre de déchirer le voile qui recouvre notre perception habituelle et de nous libérer ainsi d'une forme d'illusion.

D'autres sont basées sur l'utilisation de plantes psychoactives, la récitation de textes sacrés, ou encore sur la lecture de koans, brefs textes utilisés dans certaines écoles bouddhiques qui semblent absurdes pour un esprit rationnel. La sensation de confusion qu'ils créent conduit l'esprit rationnel à capituler pour permettre au sujet de faire l'expérience d'un niveau de conscience plus élevé, d'un état « trans-rationnel ».

Marjorie Woollacott étudia aussi les expériences de mort imminente ou d'autres expériences « extraordinaires » comme les sorties hors du corps qui témoignent de l'accès direct à un champ de conscience infini. Elles confortent à ses yeux l'hypothèse de l'existence d'une forme de conscience qui n'est pas le fruit de processus neuronaux, mais semble au contraire avoir une origine au-delà du cerveau. L'observation de tous ces faits expérimentaux fit naître chez elle la conviction que l'hypothèse matérialiste du rapport entre le cerveau et la conscience émise par la plupart des scientifiques, des philosophes et des psychologues est trop réductrice pour comprendre ces phénomènes qui mettent en évidence un aspect élargi de la conscience.

D'après elle, les neuroscientifiques, à de rares exceptions près, envisagent une relation uniquement ascendante (*bottom up*) entre le cerveau et la conscience. Cela signifie que nos émotions, ce qui nous inspire, nous amène à développer telle ou telle capacité, ou au contraire nous en empêche, tout cela peut être parfaitement expliqué et mesuré en considérant la dimension

physiologique de notre cerveau. En d'autres mots, seule l'activation de certains processus neuronaux est responsable de la conscience. Le cerveau est donc considéré comme une machine particulièrement performante qui a pour but de remplir certaines fonctions.

Mais ce dont Marjorie Woollacott fit l'expérience fut pour elle l'illustration d'une relation descendante (*top-down*) entre la conscience et le cerveau qui contredit le point de vue des neuroscientifiques. Cette perspective est celle qui est appréhendée par les mystiques, mais vécue aussi par des millions de personnes de par le monde. Elle nous amène à considérer d'une part que l'esprit a un impact sur le fonctionnement de notre cerveau. Cette affirmation n'a rien d'un *scoop*, mais il y a encore peu, il était difficile pour un esprit rationnel d'envisager que les pensées, les émotions pouvaient modifier non seulement la physiologie mais aussi la structure cérébrale. De nos jours, des milliers de publications scientifiques confirment les effets de la méditation, de l'hypnose ou encore comment nos pensées, nos émotions peuvent grandement influencer l'activité des systèmes physiologiques – immunitaire, endocrinien, cardiovasculaire – connectés au cerveau.

D'autre part, cette relation descendante entre la conscience et le cerveau explique que l'expérience de la conscience peut s'opérer dans certaines conditions indépendamment du fonctionnement neuronal et que la source de la conscience se trouverait donc au-delà du cerveau. Si je m'en tiens au point de vue scientifique, aucun modèle ne rend compte de l'existence de la conscience au-delà du cerveau. Par contre, de nombreux témoignages suggèrent que l'être humain a la capacité de faire l'expérience d'une conscience illimitée qui interagit avec le monde grâce au fonctionnement cérébral. Pourquoi évacuer d'un revers de la main ces faits expérimentaux ?

Ils doivent être pris en compte pour appréhender d'autres facettes de la réalité.

* * * * *

Le point commun à tous ces « faits expérimentaux » que je viens de décrire et qui, il est vrai, peuvent sembler bien disparates, est d'alimenter ma réflexion sur l'expérience de la conscience et par conséquent sur l'expression de notre humanité.

Ils témoignent en premier lieu de l'existence de niveaux plus subtils de la conscience individuelle que ceux auxquels nous accédons dans l'état de veille ordinaire. Ceux qui parviennent à de tels niveaux de conscience voient leur capacité de perception et de réflexion accrue. Dans ces circonstances, leur expérience et leur savoir ne sont pas limités par les barrières espace-temps ni par leurs seuils sensoriels habituels. Lors de ces expériences, ils accèdent donc à d'autres niveaux de réalité que ceux dont ils font l'expérience habituellement.

En conséquence, ils appréhendent autrement l'univers. Celui-ci n'est plus considéré alors comme un mécanisme d'une grande complexité, mais plutôt comme un organisme vivant où tout est interconnecté et où disparaît la dichotomie sujet-objet.

Enfin, ces expériences donnent des arguments forts pour affirmer que l'essence de l'être humain est la conscience. Quoique notre conscience individuelle semble limitée dans notre état de veille habituel, elle représente une part d'un champ de conscience plus étendu. Nous avons la possibilité de dépasser les limites de cette conscience individuelle, permettant ainsi l'accès à une conscience infinie avec laquelle nous sommes connectés et qui constitue notre fondement et représente la caractéristique fondamentale de l'univers. Cette conscience infinie peut être considérée sous la forme d'un

champ non matériel et non local, et utilise le cerveau de chacun d'entre nous pour générer de multiples consciences individuelles.

Ces faits pris en compte par des chercheurs comme Marjorie Woollacott nous permettent d'avancer d'autres hypothèses concernant le rapport entre le cerveau et la conscience. Si nous n'acceptons que la seule réponse que nous propose le paradigme actuellement dominant dans notre culture, nous perdons la possibilité de découvrir d'autres perspectives. Alors que les « faits » dont je viens de vous faire part, observés de multiples fois et étudiés dorénavant par les post-matérialistes, contribuent à développer des hypothèses beaucoup plus abouties que celles avancées par le modèle physicaliste. Ces faits suggèrent que dans un état de fonctionnement ordinaire le cerveau non seulement n'est pas un producteur de conscience, tout au plus un facilitateur, mais que le plus souvent il inhibe l'accès à des niveaux de conscience élargie. Les « faits » étudiés par les post-matérialistes tendent à montrer que notre conscience individuelle peut s'affranchir des mécanismes de réponses chimiques ou électriques cérébraux pour interagir avec un champ de conscience illimité.

Il me semble important de développer maintenant plus précisément cette hypothèse émise par les post-matérialistes. Car, si longtemps le cerveau a été considéré comme une « machine biologique » et donc la conscience comme un produit, cette analogie est de plus en plus contestée.

Le cerveau est-il un filtre ou mieux encore une valve réductrice ?

« Être secoué hors des ornières de la perception ordinaire, avoir l'occasion de voir pendant quelques heures intemporelles le monde extérieur et l'intérieur, non pas tels qu'ils apparaissent à un animal obsédé par la survie... mais tels qu'ils sont appréhendés, directement et inconditionnellement par l'Esprit en général c'est là une expérience d'une valeur inestimable... »

Ce sont William James et Frederic Myers qui, à la fin du XIX^e siècle, cherchant à résoudre le problème de la relation entre le cerveau et la conscience, avancent l'hypothèse que le cerveau est plutôt un receveur et transmetteur de conscience mais ne la produit pas. Il opèrerait en réalité comme un filtre de conscience. Celle-ci aurait une origine extra-cérébrale, c'est-à-dire qu'elle ne serait pas le fruit de processus neuronaux. Cette hypothèse allait déjà à l'époque à l'encontre de celle défendue par les matérialistes.

Pour ces deux auteurs, la conscience existe par elle-même. Elle représente un aspect fondamental, irréductible de la nature humaine et se révèle un acquis préalable pour notre expérience de la réalité, car sans elle on ne peut avoir d'expérience ni du monde physique ni de notre monde intérieur.

En outre, ils considèrent qu'elle s'étend au-delà de l'espace-temps puisqu'elle est illimitée. Toutefois, le plus souvent, l'être humain ne peut en faire l'expérience que sous une forme limitée (la conscience individuelle), et ce, justement du fait du fonctionnement cérébral qui, bloquant la plus grande partie du champ informationnel qui lui parvient, n'autorise que la perception d'une bande étroite de la réalité et réduit donc le champ de notre expérience.

Comme je l'ai déjà souligné dans le précédent chapitre, la métaphore souvent utilisée par les auteurs post-matérialistes est celle de l'appareil de télévision. Si on endommage les composants électroniques d'un appareil de télévision, on n'obtient plus d'images ni de sons, ou tout au moins la réception est sérieusement brouillée. Cependant, le signal restera intact puisqu'il n'est pas produit par le poste de télévision. Celui-ci est un

récepteur et un décodeur de signaux électro-magnétiques de fréquences différentes qu'il convertit en images et en sons. De même, notre cerveau est un récepteur de conscience. Dans les conditions habituelles, son activité limite notre expérience de la conscience car il érige une barrière suffisamment efficace pour nous empêcher de faire l'expérience de la conscience illimitée. Chercher cette dernière dans le cerveau revient à chercher le présentateur du journal télévisé dans le poste de télévision.

Le cerveau est donc un mécanisme de localisation de la conscience et constitue le dispositif qui permet l'individuation du flux de conscience illimité en le circonscrivant dans l'espace-temps. Plus précisément, le fonctionnement cérébral crée l'illusion que le champ de la conscience se limite à cette conscience individuelle.

Celle-ci peut être comparée au « filtrat » de la conscience illimitée qui lui préexiste et qui est passée au crible du fonctionnement cérébral. Ce filtrat est donc le résultat du « tamisage » opéré par le cerveau. Il sera donc différent selon les individus mais aussi selon les expériences qui modifient les qualités et les propriétés du tamis. Dans son livre *De l'immortalité humaine*, William James compare l'activité cérébrale qui limite les propriétés et la puissance du flux de conscience à celle des cordes vocales qui modulent l'impact de l'air : « *L'air qui traverse actuellement ma glotte est déterminé et limité dans son intensité et sa qualité de vibration par les particularités de ces cordes vocales qui forment son couloir d'échappement et le matérialise sous la forme de cette voix qui est la mienne.* »

Cette métaphore dépeint comment l'activité cérébrale transforme le vaste champ de conscience en une conscience individuelle dont l'émergence est la conséquence du processus de filtration d'un champ de conscience illimité, et donc comment le cerveau représente un obstacle à l'expérience d'une conscience élargie.

Cette hypothèse du filtre de la conscience qui envisage la fonction du cerveau comme étant principalement éliminatrice plutôt que productrice de conscience est avancée actuellement par de nombreux chercheurs post-matérialistes (Mario Beauregard, Pim van Lommel, Olivier Chambon, Jean-Jacques Charbonier, Eben Alexander, et d'autres encore) qui reprennent une idée déjà défendue dans les années 1980 par le Prix Nobel de médecine John C. Eccles, qui écrivait : « *Le cerveau est le messenger de la conscience* ». Autrement dit, le cerveau est un organisme complexe qui enregistre et transmet la conscience mais ne la génère pas. Tous ces auteurs (avec quelques nuances dans leur approche) décrivent donc la conscience sous deux formes différentes. L'une, qui est première, se présente sous la forme d'un champ de conscience illimité s'étendant au-delà de l'espace et du temps ; l'autre, sous l'action de processus physiologiques, prend la forme d'une conscience individuelle. Entre les deux formes de conscience se trouve le cerveau. C'est lui qui transcrit la conscience illimitée dans le monde de la matière défini par l'espace et le temps. Le cerveau est donc nécessaire pour la manifestation de la conscience dans notre réalité, mais cela ne signifie pas qu'il en soit à l'origine. Il est un mécanisme très performant façonné tout au long de l'évolution pour que nous soyons pleinement adaptés au monde physique dans lequel nous vivons en ne captant et ne filtrant qu'un faible filet de cette conscience illimitée, filtrat qui devient notre perception du monde. William James avançait l'hypothèse que les fonctions cérébrales tamisent, canalisent ce champ de conscience illimité qui existe au-delà de nous pour ensuite l'émettre et le localiser dans notre réalité contrainte par les lois de l'espace-temps en le transformant en une conscience individuelle. Il faisait l'analogie avec un prisme qui ne produit pas la lumière mais la réfléchit pour produire un spectre lumineux.

On peut légitimement se poser la question de savoir quelle est la finalité de cette limitation. Henri Bergson, un ami de William James, tente d'apporter une réponse en précisant lui aussi que le cerveau est un récepteur de stimuli – dirait aujourd'hui un récepteur de données – qui fonctionne comme un filtre qui n'en laisse passer qu'une infime partie. Chaque instant, il filtre toutes les informations reçues pour sélectionner celles qui sont nécessaires à notre survie. Car sinon nous serions submergés d'informations et cela freinerait notre capacité à nous adapter à ce monde. Le cerveau a donc une fonction utilitaire, celle de ne traiter que les données nécessaires pour que nous soyons aptes à agir efficacement dans la réalité ordinaire.

Ce processus de filtrage et de réduction dessine une carte du monde qui définit la réalité consensuelle, celle que nous partageons avec ceux qui nous accompagnent dans le voyage temporel. *« Ce qui sort de l'autre côté (du filtre), c'est un égouttement parcimonieux de ce genre de conscience qui nous aidera à rester vivants à la surface de cette planète particulière*^[269]*. »* Il nous permet donc de bien nous intégrer dans le monde dans lequel nous vivons et de partager ainsi avec les autres une perception commune de la réalité. Mais quelque chose d'une importance capitale nous échappe lorsque notre expérience se limite à une conscience individuelle.

Heureusement, il se trouve que nous pouvons moduler le fonctionnement du filtre, agir sur ce que Aldous Huxley nommait « la vanne de réduction » qui diminue habituellement notre ouverture à un champ de conscience plus étendu. Nous changeons alors les capacités réceptrices de notre cerveau en modifiant le niveau de notre conscience et élargissons ainsi notre champ de perception et d'expérience. Car il n'existe pas de frontières infranchissables entre le niveau de notre conscience ordinaire et celui qui nous dévoile de nouveaux pans de la réalité, et nous avons tous la capacité de vivre

différents niveaux de réalité. Ervin Laszlo suggère que nous sommes des êtres amphibiens par rapport à la réalité. Comme eux, nous pouvons faire l'expérience de différents milieux. Soit demeurer dans l'espace-temps, soit aller au-delà de cette dimension. Nous nous éloignons alors de l'expérience vécue à un niveau de conscience ordinaire et accédons à d'autres niveaux de réalité. C'est une potentialité tout à fait naturelle que nous partageons tous, certes à des degrés différents, mais il ne fait aucun doute pour la plupart d'entre nous que la vie nous offre bien davantage que ce que nous sommes capables de percevoir.

L'hypothèse du filtre donne une explication cohérente à de nombreuses expériences – comme les EMI – qui, mettant partiellement ou temporairement les mécanismes de filtrage hors-jeu, sont à l'origine d'expériences d'expansion de conscience. En effet, pour permettre à la conscience de s'étendre au-delà de la localisation spatio-temporelle du corps, il suffit « *d'intervenir sur la qualité ou les caractéristiques de ce filtre : sa porosité, sa "pureté", la netteté de ses limites* [\[270\]](#) ».

La méditation profonde et la prise de substances psychoactives créent le même mécanisme, mais il existe d'autres façons de créer des moments pendant lesquels le sujet transcende son individualité pour retrouver le flux de conscience illimitée qui est toujours présent mais le plus souvent inaccessible.

Tout au long de l'histoire humaine, que ce soit dans diverses traditions mystiques ou chez les peuples premiers, des techniques ont été développées pour modifier ce filtre qui définit un seuil de conscience de telle façon que les individus puissent vivre des expériences de conscience élargie. Mais de nos jours, l'opinion qui domine est de nier cette possibilité. Elle est le plus souvent considérée comme un pur fantasme par ceux qui n'ont pas vécu de telles expériences. Et comme ils sont convaincus que les expériences de

conscience élargie n'existent pas, ils ne pourront les vivre. Il est évident que nous ne vivons le plus souvent que ce que nous croyons pouvoir être vécu. Si nous sommes persuadés qu'une telle expérience est impossible à vivre, nous avons peu de chance de la vivre ; la réalité que l'on vit dépend de la façon dont on se la représente. D'autant plus que ces expériences ne peuvent être expliquées par le modèle matérialiste et sont par conséquent facilement écartées. Toutefois, on retrouve dans la littérature de nombreux récits d'expériences qui témoignent de la mise en place de pratiques qui, en réduisant l'activité du filtre cérébral, donnent accès à la connaissance d'un monde subtil et à des informations du domaine de la transcendance. En Grèce, par exemple, étaient pratiqués des rituels d'incubation^[271] qui consistaient à descendre dans une salle obscure des sanctuaires dédiés à Asklépios ou dans la profondeur d'une grotte sombre et à s'allonger sur le sol totalement immobile dans le silence des profondeurs de la terre. Cette expérience qui induisait un niveau de conscience différent de celui de l'état de veille avait pour but de contacter plus facilement Asklépios, le dieu grec de la médecine, ou Apollon, pour recevoir des informations du monde invisible. D'autres expériences se révélant des épreuves physiques, comme de longues séances de hutte de sudation par exemple, se caractérisent aussi par une désactivation partielle de certains processus cérébraux, permettant ainsi à la conscience individuelle de retrouver le flux de conscience primordial.

Paul Marshall^[272] affirme dans son livre *Mystical Encounters* que « les contenus de la conscience ordinaire sont sélectionnés, filtrés, à partir de la conscience transcendantale ou extra cérébrale, mais si ce filtre devient moins efficace, des contenus qui étaient jusqu'alors retenus émergent à la conscience ». C'est ce qui se déroule lors des expériences mystiques. Lorsque des événements perturbent le fonctionnement habituel du cerveau,

le changement peut réduire le mécanisme de filtre du cerveau et précipiter une expérience mystique qui conduit à approcher la plénitude de la conscience unifiée.

Cet auteur considère qu'il existe différents niveaux d'expérience mystique : le plus élémentaire se caractérise par un sentiment de paix intérieure et une profonde sensation de reliance avec l'univers. Il s'opère lorsque le filtre du cerveau n'est que modérément ouvert et se caractérise par une diminution de la distinction entre soi et les autres ou entre soi et l'environnement, si bien que l'on peut alors avoir le sentiment de n'être qu'une partie d'un immense courant de conscience. Néanmoins, celui qui vit ce type d'expérience vogue encore à la surface de ce courant, car il n'a pas encore accès à toute sa profondeur. Cet accès demande une ouverture plus grande du filtre cérébral et se caractérise par une sensation d'unité et même d'identification avec tout l'univers associée à la connaissance ultime de la nature des choses. Cette expérience constituerait donc l'apogée de l'expérience de la conscience.

William James suggérerait, lui aussi, que les expériences mystiques dépendaient du seuil de conscience maintenu par le cerveau. Plus ce seuil serait bas, plus la conscience individuelle pourrait se plonger dans le flux de la conscience originelle. Il considérerait qu'il y a « *entre notre conscience et cette mer originelle, une continuité qui permet à ces vagues exceptionnelles de passer par-dessus le barrage*^[273] », barrage que représenterait le fonctionnement cérébral.

Si je reprends la métaphore du poste de télévision, je peux affirmer que nous sommes capables de capter des fréquences différentes de celles que nous captons d'habitude, des fréquences qui se traduisent par des expériences donnant accès à une qualité d'être beaucoup plus riche que les expériences sensibles auxquelles nous pouvons goûter d'ordinaire. William

Strassman, qui a effectué de nombreux travaux sur l'effet des substances psychoactives, reprend lui aussi la métaphore du poste de télévision en écrivant que les expériences que procurent ces substances permettent de changer de chaînes et ainsi de modifier le niveau de conscience.

Pendant ces expériences, les neuroscientifiques ont la capacité d'enregistrer une activité neuronale. Pour les post-matérialistes, celle-ci reflète le phénomène de filtrage qui est en cours. Ces derniers décrivent les techniques traditionnelles de méditation comme étant un moyen de désactiver momentanément le système de filtrage et de localisation de la conscience, permettant ainsi au sujet de faire l'expérience d'être conscient de tout ce qui est dans l'espace-temps et même au-delà. Il en serait de même pour l'effet des substances psychoactives. Une étude menée par Robin Carhart-Harris en 2012 a montré que, de manière contre-intuitive, l'effet des substances psychoactives est corrélé à une réduction globale de l'activité cérébrale, là où l'on s'attendrait à un véritable feu d'artifice synaptique, compte tenu de la richesse du vécu subjectif. En effet, dans cette étude, les participants qui ont pris des substances psychédéliques ont montré une réduction de l'activité cérébrale par rapport aux personnes qui ont reçu un placebo. Mais ils avaient des expériences d'un contenu plus riche sur les plans sensoriel et émotionnel. En d'autres termes, l'intensité de l'expérience est inversement proportionnelle à l'activité cérébrale ; les expériences transpersonnelles les plus remarquables sont corrélées avec une réduction ou même, dans le cas des EMI, une élimination de l'activité cérébrale.

Ces résultats vont donc à l'encontre de l'hypothèse matérialiste qui considère l'expérience de la conscience comme étant seulement le fruit d'une activité cérébrale, mais confortent bien celle des post-matérialistes

qui envisagent le cerveau comme un filtre confinant la conscience dans les limites définies par les besoins de notre vie quotidienne.

Pour étayer cette hypothèse, Bernardo Kastrup^[274] cite l'expérience de la scientifique Jill Bolte Taylor. Celle-ci décrit précisément son vécu lors de l'hémorragie cérébrale importante dont elle a été victime^[275]. Alors que cette hémorragie se répandait dans son hémisphère droit, elle eut un sentiment d'expansion qu'elle décrit ainsi : « *J'ai senti que je m'expansais au-delà de mon corps, comme un génie qui sortirait de sa bouteille et se libérerait de l'étroitesse de ce récipient. Et mon esprit monta dans les airs totalement libre comme une formidable baleine glissant dans une mer d'euphorie silencieuse.* » Dans son ouvrage, l'auteure (qui était par ailleurs anatomopathologiste du tissu cérébral !) décrit comment elle fit alors l'expérience de l'ubiquité de la conscience. Bernardo Kastrup considère cette expérience comme étant un exemple particulièrement significatif du bien-fondé de l'hypothèse suggérant que le cerveau est un récepteur d'une partie d'un champ de conscience illimité et crée l'illusion d'une conscience individuelle. Les post-matérialistes ne soutiennent donc pas l'hypothèse qu'il n'existe aucune relation entre le cerveau et la conscience. Par contre, ils s'opposent aux physicalistes quant à la nature de la relation qui existe entre eux. Les matérialistes affirment que si les fonctions mentales sont affectées lorsque le fonctionnement cérébral est mis à mal, cela prouve bien que cet organe produit la conscience. Cet argument ne peut être retenu puisque l'hypothèse des post-matérialistes qui voudrait que le cerveau agisse comme un filtre de conscience est aussi compatible avec ce fait.

Au contraire, si l'on retient l'hypothèse que certaines lésions cérébrales désactivent le filtre cérébral et induisent des expériences transpersonnelles, on est incapables à ce jour de décrire exactement quelle sont les altérations du filtre ou de la vanne réductrice et donc de la physiologie cérébrale qui

sont nécessaires à l'accès à cette conscience illimitée, sachant que de nombreuses lésions cérébrales ne s'accompagnent pas de telles expériences.

Il n'empêche, lors de certains dysfonctionnements cérébraux spécifiques, l'illusion d'une conscience individuelle disparaît et le sujet accède alors momentanément à l'expérience d'une conscience illimitée. Dans un de ses livres^[276] cet auteur cite l'étude d'une équipe italienne^[277] effectuée sur 88 patients qui avaient subi une intervention chirurgicale pour l'ablation d'une tumeur cérébrale et dont le fonctionnement de certaines aires cérébrales avait été endommagé par l'opération. L'aptitude à vivre des expériences transpersonnelles avait été mesurée avant et après l'intervention. Plus particulièrement avait été prise en considération leur habilité à vivre des situations dans lesquelles leur conscience individuelle était transcendée et au cours desquelles ils développaient une capacité à se relier à l'univers qui leur apparaissait alors comme un Tout. En procédant à cette évaluation avant et après l'intervention, les chercheurs mirent en évidence que dans un nombre de cas statistiquement significatif, il existait une corrélation entre les lésions cérébrales affectant des régions très localisées du lobe pariétal inférieur gauche et la survenue dans un délai très court après l'intervention d'expériences transpersonnelles. Ces résultats semblent à première vue corroborer l'hypothèse matérialiste qui voudrait que ce soit bien le cerveau qui produit la conscience puisqu'une lésion cérébrale crée des modifications quant à l'expérience que l'on peut en faire. Toutefois, relève Bernardo Kastrup, l'interprétation de ces résultats n'est pas si évidente. Car si l'expérience subjective est produite dans le cerveau comme le soutiennent les physicalistes, comment des lésions à cet endroit pourraient-elles permettre de dépasser l'expérience que le cerveau est censé engendrer habituellement ? Cet auteur se pose aussi la question de savoir comment un cerveau présentant des lésions peut générer le sentiment de

fusionner avec quelque chose qui se trouve au-delà de lui. Par contre, précise-t-il, les post-matérialistes, qui émettent une hypothèse selon laquelle le cerveau serait un filtre de conscience, donnent une explication plus satisfaisante : en réduisant l'activité de certaines zones du cerveau, le système de filtre est alors hors d'usage, permettant ainsi à la conscience de la personne de retrouver le champ de conscience illimité, retrouvailles qui donnent naissance à ces expériences transpersonnelles.

Il est évident que cette conception de la conscience nous oblige à nous poser des questions d'ordre métaphysique. Elle nous amène à nous interroger sur la persistance de la conscience après notre mort et à envisager qu'une certaine forme de conscience, indépendante du cerveau, persiste après l'arrêt définitif du fonctionnement de ce dernier. Dans cette perspective, la mort ne signifie pas la fin de la conscience mais sa libération des contraintes cérébrales et l'accès à un champ de conscience plus profond et plus fondamental. Une forme de retrouvailles avec ce que l'on nomme maintenant la conscience non locale.

La conscience non locale

« La conscience est un singulier dont le pluriel est inconnu. Il n'existe qu'une seule chose, et ce qui semble être une pluralité n'est simplement qu'une série d'aspects différents de cette chose unique, produits par une illusion... comme dans une galerie de miroirs. »

– Erwin Schrödinger

« Très loin dans la demeure céleste du grand dieu Indra se trouve un filet qui a été tendu de manière à s'étirer dans toutes les directions à l'infini. Pour répondre aux goûts extravagants des dieux, un joyau étincelant a été placé à chaque noeud du filet, et comme le filet lui-même est infini dans ses dimensions, le nombre de joyaux l'est tout autant. Si nous choisissons

n'importe lequel de ces bijoux, afin de l'examiner, nous verrons que sur sa face polie se réfléchissent tous les autres bijoux infinis en nombre. Non seulement cela, mais chacun des bijoux ainsi réfléchis dans celui que l'on observe reflétera également tous les autres, de telle sorte que le processus de réflexion est infini^[278]».

Cette métaphore du filet d'Indra est pour Russell Targ^[279] une description holographique de la non-localité de la conscience sachant que la caractéristique essentielle d'un hologramme est que chacun de ses éléments renferme une image complète de l'ensemble. Notre conscience fait partie d'un réseau de vie qui l'informe. Nous sommes nous-mêmes les bijoux de ce filet dans lesquels se réfléchit la conscience infinie, dite encore non locale. Elle est indépendante du temps, s'étire à l'infini et constitue le fondement de la réalité. Notre véritable nature réside dans le fait qu'elle soit liée et entrelacée dans un réseau où chaque point reflète le tout et nous permet donc d'y être connectés.

L'être humain se situe donc à la frontière de l'espace-temps. Suivant le pas qu'il effectue, soit il y demeure, soit il se libère des contraintes inhérentes à cette dimension et se met en résonance avec une dimension immatérielle de la réalité, la conscience non locale qui correspond à un champ d'informations sans localisation précise dans l'espace (comme dans le cerveau) ni dans le temps comme le moment présent. Nous sommes donc des êtres vivants ayant la capacité de faire l'expérience de deux dimensions mais nous l'avons oublié. Nous pensons être définitivement contraints par l'espace et le temps, localisés dans cette dimension, mais en réalité nous pouvons aussi vivre des expériences dans lesquelles nous nous en échappons ; nous avons alors l'occasion de voir notre conscience se fondre dans une conscience élargie. Nous sommes donc susceptibles de faire l'expérience de deux formes de conscience complémentaires, une forme

individuelle et une forme non locale, et il existe des états de conscience particuliers que nous pouvons apprendre à cultiver pour faire taire le système de brouillage du cerveau et faciliter ainsi un phénomène de sympathie entre notre conscience individuelle et la conscience non locale dans laquelle elle peut alors se fondre.

Le cerveau reçoit les informations de la conscience non locale, mais d'ordinaire son rôle est celui d'un transducteur d'informations qui va localiser, réduire, contraindre la conscience non locale en une conscience individuelle pour épouser les limites d'un monde structuré par les lois spatio-temporelles. *« Alors elle perd le “Un”, le “partout”, le “toujours” et se vit comme une forme différenciée dans l'espace-temps*^[280]*. »* Pour désactiver ce rôle de filtre rempli par le cerveau, nous sommes le plus souvent obligés de mettre en place des pratiques, mais l'accès à la conscience non locale peut aussi se faire spontanément, comme lors de l'expérience dont témoigne Jean Houston^[281].

Quand elle avait 19 ans, Jean se prit de passion pour le parachutisme, qui devint pendant quelque temps son activité du week-end jusqu'au jour où, l'ayant certainement mal replié la fois précédente, le parachute refusa de s'ouvrir. Jean eut beau tirer sur les sangles, rien n'y fit et, inexorablement, elle se rapprochait du sol à grande vitesse quand tout à coup son esprit entra dans un vaste état de sérénité : *« L'éternité était entrée dans le temps local, et j'avais l'impression d'être enveloppée d'un vaste champ de conscience qui pénétrait tout. J'étais un petit point de ce champ et en même temps j'étais le champ »*. Défila alors une revue des principaux événements de sa vie, mais selon une perspective particulière : *« J'avais l'impression d'avoir un point de vue hors de l'espace-temps pour considérer l'histoire de ma vie dans l'espace-temps... L'impact de cette étonnante expérience s'inscrit en*

moi pour toujours. Puis le parachute dut finalement s'ouvrir puisque je me retrouvai sur le sol avec une douleur à la cheville ».

Jean Houston termine le récit de son expérience en écrivant que celle-ci fit naître en elle la certitude que « *nous ne sommes pas des machines biochimiques destinées à se délabrer et à dépérir, mais des êtres dotés d'une conscience infinie et d'un corps fini* ».

Une démarche anthropologique nous permettrait de constater que nombreux sont les humains qui semblent fascinés par un niveau de réalité hors de leur portée et comme habités par un puissant désir de faire l'expérience des profondeurs de ce champ de conscience. Dans de multiples cultures, cette reliance représente même le but essentiel des individus, car ces derniers ont l'intuition que l'accès à ce niveau de réalité représente l'essentiel.

Ce désir n'implique pas pour autant de se confronter à des obstacles insurmontables, car nous sommes tous porteurs de cette dimension. « *Nous sommes comme des éponges remplies de conscience de vie flottant dans un vaste océan de conscience qui nous imprègne tous* ^[282] ». Elle fait partie intrinsèque de ce que nous sommes, tout comme nous faisons partie d'elle. Il ne s'agit donc pas de partir à sa découverte mais de reconnaître que la vague que représente la conscience individuelle n'a d'autre futur que de retrouver et se fondre dans l'océan qui représente la conscience illimitée. Effectivement, la simple vague que nous croyons être fait partie intrinsèque de l'océan, elle en émerge et y retournera. Malheureusement, le plus souvent, l'individu ne fait l'expérience que de la vague, et non celle de l'océan.

Cette métaphore de la vague et de l'océan est souvent employée pour dépeindre les rapports entre une conscience individualisée sous la forme de la vague et une conscience illimitée sous celle de l'océan. Cette dernière a

donc pour propriété « *la fluidité d'une mer primordiale qui sous-tend le monde des formes et donne naissance, dans un souffle éternellement renouvelé à une multitude de formes et d'incarnations (les vagues) ... La conscience individuelle est une version localisée et réduite du champ de Conscience infiniment plus vaste*^[283]». ».

Pour prendre conscience de cette réalité, il suffit de changer notre point de vue. Quand nous sommes dans l'espace et le temps, notre conscience est évidemment celle d'individus séparés les uns des autres, mais quand nous passons au-delà de l'espace et du temps, toutes ces consciences individuelles se fondent dans le flux continu d'un champ de conscience illimité. Nous portons tous en nous ce potentiel de réalisation, mais le plus souvent nous le négligeons car le réductionnisme scientifique dont nous sommes abreuvés depuis notre plus jeune âge est devenu implicite et nous conduit à considérer comme inacceptables les données relevées au cours des expériences transpersonnelles, des états modifiés de conscience, ou encore de la recherche sur la perception extrasensorielle, et donc à réprimer ces expériences qui nous transcendent. Il n'en demeure pas moins que l'ouverture à une forme de conscience non locale est une aptitude de l'être humain. Et si nous nous demandons s'il existe malgré tout une base biologique à la conscience, Pim van Lommel répond par un « oui, mais » : « *Oui, il y a bien une base biologique à notre conscience vigile, puisque notre corps physique fonctionne comme une interface. Mais non, il n'y a pas de base biologique à notre conscience globale et indivisible, ou élargie, qui est enracinée dans une dimension spatiale supplémentaire sous forme de champs informationnels de conscience. Ainsi notre conscience élargie ne réside pas dans notre cerveau et n'est pas limitée à lui, puisque notre conscience est non-locale [sic].* »

La conscience dont nous pouvons faire l'expérience « *n'est localisée que temporairement dans le cerveau. Elle peut s'en éloigner à l'occasion de certaines pratiques*^[284]... », le cerveau représentant plutôt la lentille grâce à laquelle la conscience plus large se localise dans une forme physique.

Pour expliciter cette hypothèse, Bernardo Kastrup^[285] emploie la métaphore du tourbillon ou encore du vortex observé dans le flux d'une rivière. Ce dernier a une position bien définie dans l'espace et dans le temps et cependant il n'a pas d'existence vraiment séparée du flux de la rivière qui le génère et grâce à qui il peut se maintenir un certain temps. Si l'on considère que la conscience est fondamentale et peut-être assimilée au flux de la rivière, notre conscience individuelle et donc nos perceptions se limitent au vortex localisé dans ce flux. Mais lorsque ce dernier disparaît, notre conscience individuelle n'est plus localisée, nos perceptions ne sont plus limitées au domaine du vortex et nous avons alors accès au flux de la conscience. Nous faisons alors l'expérience de la conscience non locale.

On peut imaginer qu'un processus de délocalisation temporaire peut rendre compte des expériences relevées dans ce livre. Celles-ci représentent une déchirure dans le tissu de l'univers – une ouverture du filtre – plutôt que de simples hallucinations causées par la physiologie du cerveau.

L'intérêt de l'approche des post-matérialistes est donc double.

En prenant en compte ces situations, ils mettent en évidence combien la maîtrise des niveaux de conscience influence la qualité de notre vie. De plus, en s'appuyant sur ces faits expérimentaux qui mettent en évidence deux aspects complémentaires de la conscience, ils abattent les limites de la compréhension de la conscience et font émerger une nouvelle science de la conscience qui s'intéresse à cette interconnexion.

A contrario, le déni de ce qui représente la totalité de l'expérience humaine est donc très dommageable psychologiquement d'une part, car non

seulement il nous empêche de développer une partie de nos capacités cognitives mais de plus, en refusant d'admettre l'existence de cette conscience non locale, nous nous empêchons de troquer la peur et l'angoisse qui sont souvent associées à la conscience limitée avec la paix qui imprègne celui qui vit de telles expériences et qui réalise qu'il n'est pas un être isolé mais qu'il fait partie d'un champ de conscience qui imprègne ce lieu d'interaction et de connexion qu'est l'univers.

D'autre part, ce déni a aussi des répercussions sur l'évolution des sciences, car le paradigme physicaliste a réussi à inhiber le développement d'une conception scientifique qui rende compte de « la conscience dans tous ses états ». Mais il est en train de se fissurer et peu à peu des scientifiques s'attèlent à étudier tous les aspects de la conscience à partir de FAITS qui nous conduisent à une vision de la réalité tout à fait différente et nous amènent à penser que nous avons la capacité d'entrer en résonance avec l'intelligence du monde. Une mise en résonance dans laquelle le sujet s'affranchit des contraintes de l'espace et du temps, dépassant ainsi l'expérience perceptuelle ordinaire pour appréhender la nature ultime des choses. C'est ce phénomène de résonance qui pourrait expliquer, par exemple, les intuitions des découvreurs ou des créateurs.

* * * * *

Parvenu à la fin de cet ouvrage, je m'aperçois qu'il persiste plus de questions ou d'hypothèses que de réponses précises sur la nature de la conscience. Néanmoins, à partir des faits relatés dans ce livre, nous pouvons envisager l'existence d'un continuum de conscience et admettre que la conscience de veille, dont nous faisons l'expérience quotidiennement, n'est qu'une infime partie d'un champ de conscience illimité. Ce constat campe le décor de la scène qu'il nous reste à jouer pour

embrasser et exprimer tout le potentiel dont nous disposons. Être encore plus humain est décidément plus excitant que d'être transformé en un post-humain, car « *ce que nous sommes ne peut être limité à un corps physique. Nous sommes plutôt une conscience non locale résidant temporairement dans un corps physique. Le corps est juste une sorte d'adresse temporaire*^[286] ». ».

OceanofPDF.com

VI

Conclusion

« Dans notre société, toute l'ambition, toute la concentration est de détourner notre attention de tout ce qui est important. C'est la plus gigantesque conspiration d'une civilisation contre l'âme, contre l'esprit. Dans notre société où tout est barré, les chemins ne sont pas indiqués pour entrer dans la profondeur, il n'y a que la crise pour pouvoir briser ces murs autour de nous. »

– *Christiane Singer*

Le monde de demain

« La conscience précède l'Etre, et non l'inverse. Pour cette raison, le salut de ce monde n'est nulle part ailleurs que dans le cœur humain... »

– *Vaclav Havel* [\[287\]](#).

Dans les mois qui ont précédé la pandémie du COVID-19 se précipitaient sur les plateaux de télévision ceux qui voulaient nous vendre une société algorithmique où tout, nous promettaient-ils, était prévisible grâce à des modélisations dont les résultats étaient savamment étoffés par de belles courbes et de beaux schémas étalés à l'écran. Mais ces prévisionnistes aux têtes bien pleines avaient omis d'inclure dans leurs équations un facteur essentiel, si ce n'est le plus important, à savoir que nos sociétés sont constituées d'êtres vivants et que la spécificité du Vivant est d'être

imprévisible. Le devenir de l'homme échappe à toute prévision probabiliste. Les devins ont donc, une nouvelle fois, échoué à modéliser le Vivant et celui-ci, sous la forme d'un virus infiniment plus petit qu'un grain de sable, est venu contrarier leurs projets un peu fous, mais a aussi mis en lumière l'impasse dans laquelle nous nous trouvons.

Quelques mois ont passé et nombreux sont ceux qui s'interrogent sur l'avenir qu'ils voudraient voir se bâtir pour sortir du chaos dans lequel nous a plongés la façon ubuesque de gérer cette épidémie. Certains veulent revenir au plus vite à l'ancien monde, d'autres nous disent que rien ne sera plus comme avant. Mais est-ce une simple incantation ou sommes-nous vraiment prêts à renverser la table pour reconstruire un monde plus juste, plus respectueux de l'humain comme de la nature, un monde qui ne serait plus régi par la rentabilité, le consumérisme, le productivisme mais privilégierait d'autres valeurs comme la fraternité, l'entraide, la coopération plutôt que la compétition, un monde dans lequel serait aussi prise en considération l'urgence de sauver notre planète ? Si l'espèce humaine veut survivre, il ne nous reste plus beaucoup de temps pour changer radicalement la représentation que nous avons de nous-mêmes et du monde, car notre vision du monde détermine notre façon de penser et d'agir. Certes, ceux qui prônent une humanité sauvée par les technosciences, ceux qui sont fascinés par la possibilité, jusque-là inconnue, de modifier et de manipuler notre environnement mais aussi le Vivant, si bien que nous pouvons réaliser pratiquement tous nos rêves démiurgiques, au risque de perdre toute humanité, ceux qui sont dans une attente messianique d'un médicament qui les sauverait du mal-être d'être vivant, tiennent encore la dragée haute et traînent toujours leurs basques et leur suffisance sur les plateaux de télé, mais peut-être plus pour très longtemps. Les médias les encouragent toujours à pérorer avec condescendance sur les bienfaits d'un progrès technologique sans fin, mais leur slogan « tuer la mort » fait de moins en

moins recette. Car tout un chacun est en train de se rendre compte qu'à force de courir vers toujours plus haut, toujours plus loin, toujours plus grand... la souffrance est grande. L'être humain a oublié l'essentiel : cultiver son jardin intérieur. Pour s'en guérir, il n'existe pas de pilule miracle ni de prothèses électroniques et la foi en une technologie toute-puissante ne pourra pas le sauver. Il doit effectuer une seule chose, retrouver toute son humanité.

Cette nécessité va l'amener inéluctablement à s'interroger sur la notion de progrès illimité que l'on ne cesse de nous faire miroiter depuis des siècles et par conséquent à se demander de quel progrès il s'agit. Faisons-nous un bon ou un mauvais usage des prouesses technologiques qu'il nous permet de réaliser ? Cette interrogation n'implique nullement, aux yeux de ceux qui désirent soulever quelques réflexions, de vouloir revenir au temps où l'on s'éclairait à la bougie. Il n'y a donc aucune raison de les qualifier d'amish, ce qui, visiblement, était peu flatteur pour celui qui a employé publiquement ce mot il y a peu, un mot qui définissait à ses yeux des individus totalement désemparés dans un monde où règne le progrès salvateur. Ce regard très condescendant sur ceux qui refusent de se laisser griser par le développement de l'innovation technologique à tout crin et qui se révoltent face à cette marche forcée vers le progrès fantasmé qu'on leur impose représentait une fin de non-recevoir : circulez, il n'y a rien à discuter. Et pourtant...

Certes, on peut toujours croire naïvement que ceux qui prétendent savoir sont les bienfaiteurs de l'humanité et travaillent pour notre bien. Mais l'expérience d'une courte vie m'amène à penser que ceux qui « savent » sont souvent incompetents pour peser les conséquences de ce qu'ils font. Nous devons donc pratiquer la prudence à leur place puisqu'ils sont incapables de recourir à cette vertu contraire à l'idéologie de la toute-

puissance technologique. Il est donc tout à fait légitime de s'interroger sur leurs véritables intentions et « *de soumettre les découvertes scientifiques aux valeurs qui nous semblent essentielles. Nous sommes les drogués d'un destin jamais pensé dont nous faisons mine d'être les maîtres* ^[288] ». Tout progrès et toute innovation qui nous sont vendus comme étant la solution miracle à nos insuffisances doivent donc être accompagnés d'une profonde réflexion sur les bénéfices qu'ils prétendent nous apporter et sur les valeurs qu'ils vont mettre en exergue. D'autant plus que les panégyristes de la technologie, pour qui ce qui est réalisable grâce au progrès de la science est évidemment propice à notre bien-être et à notre bonheur, ne rêvent certainement pas à l'humanité dont nous souhaitons l'avènement. Est-il donc si réactionnaire ou même complotiste – c'est la nouvelle injure employée par ceux qui sont à court d'arguments contre ceux qui tentent de réfléchir – de manifester une certaine vigilance face au progrès technologique et de se poser les questions essentielles pour faire des choix et ne pas accepter tout ce qu'il nous permet de réaliser ? Faisons-nous preuve d'obscurantisme si nous décidons de réfléchir sur les valeurs que nous voulons voir s'épanouir dans le monde futur que nous rêvons de construire ?

Evidemment, la réponse est négative, car laisser l'expertise scientifique décider de notre sort représente un véritable danger. Il y a un peu plus de cinq siècles Rabelais écrivait que « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Cette maxime est d'une grande actualité, car si l'expertise est sans égale pour innover sans cesse et nous émerveiller des prouesses techniques qu'elle nous offre, elle risque de nous mener à une déshumanisation, voire à une véritable barbarie, si elle n'est pas accompagnée et encadrée par une profonde réflexion sur l'usage que l'on peut en faire.

Cette réflexion est d'autant plus nécessaire que le rapport au monde élaboré par le paradigme matérialiste a généré un véritable fiasco qui se répercute de nos jours, en premier lieu par la destruction du milieu naturel dans lequel nous vivons. En raison d'une grande avidité, mais aussi par un manque de discernement, de sagesse et d'éthique, nous avons abusé sans vergogne des pouvoirs que nous procurait la technologie pour piller et empoisonner notre Terre mère. En outre, le peu d'intérêt pour notre monde intérieur et les expériences subjectives que l'être humain est susceptible de vivre s'est traduit par un assèchement de l'âme et donc un nombre croissant d'individus en déshérence et en souffrance dans une société matérialiste où « *le Réel – c'est-à-dire l'espace entre les choses et les êtres, la relation, le tissu de corrélations, l'insaisissable, le mouvant, le vide, l'obscur, l'invisible respiration qui tient ensemble l'univers – n'a pas sa chance* [\[289\]](#) ». Inventer une autre société dans laquelle nous prendrons le temps de capter cette « invisible respiration » est donc vital.

La question impérieuse à laquelle nous sommes confrontés actuellement est de savoir si nous sommes en mesure de casser le miroir aux alouettes que ne cesse de nous tendre la société consumériste (ce miroir qui nous renvoie l'image d'un homme réduit à une machine biologique avide de posséder le plus d'objets possible), pour considérer enfin l'humain dans la globalité de toutes ses dimensions et redécouvrir ce qui en fait toute la richesse.

C'est en effet un truisme d'affirmer que, de nos jours, dans nos sociétés occidentales, le désenchantement, l'ennui existentiel, la dépression, si ce n'est une forme de désespoir, touchent de nombreuses personnes, « *car l'homme s'est lui-même enfermé jusqu'à ne plus rien voir qu'à travers les fissures étroites de sa caverne* [\[290\]](#) ». Les raisons sont certainement multiples, mais une des plus importantes est certainement l'absence de

perspective que leur offre notre société marchande. Seule prime la valeur de l'argent et il faut bien le reconnaître, avoir pour unique objectif de gagner toujours plus pour consommer toujours plus sans avoir le temps de nouer des relations profondes n'est guère exaltant. Il y a peu, un jeune adolescent de quinze ans m'interpellait en me faisant remarquer que « *travailler toujours plus pour avoir une belle maison, une belle voiture, mais épuisé et stressé par ce rythme infernal, être incapable de profiter de la vie, pour in fine, au moment de la retraite, mourir d'un cancer ou d'un accident cardiaque ne présente vraiment aucun intérêt* ». Si jeune, il niait déjà la possibilité d'être heureux, ratifiant ainsi les sombres pronostics de l'OMS qui prévoyait dès 2012 que la dépression serait la deuxième maladie la plus invalidante dans le monde à partir de 2020 et que son impact ne cesserait de croître dans les années à venir dans une proportion de 5 % par année.

Il est vrai qu'il est difficile de donner du sens à sa vie en souffrant de cet aveuglement qui conduit à s'intéresser uniquement au monde matériel et donc à rejeter l'hypothèse de l'existence de toute forme de monde intelligible, tout comme celle d'une dimension immatérielle de l'être. « *La réalité a une origine métaphysique et pas simplement matérielle* », écrit Bertrand Vergely^[291] « *Quand on est dans l'homme extérieur, l'homme qui veut tout dominer, tout maîtriser, on passe à côté. Cette idée insupporte.* » Cette cécité sur la véritable nature de la réalité laisse l'être humain réduit à sa seule matérialité physiologique, enfermé dans un corps sans âme à tenter de survivre dans un monde hostile. Il y a plus de cent ans, William James alarmait déjà ses lecteurs du danger de cette perspective qui nous rend incapables d'épouser toute « l'épaisseur » de la nature humaine.

Si seule la dimension matérielle existe, « *nous vivons alors à la périphérie de notre être*^[292] » et il manque dans ce cas quelque chose pour nourrir l'âme humaine et répondre à ses besoins fondamentaux. Il est alors

difficile de répondre à la question « Quelles sont les raisons de vivre ? » En effet, ces raisons ne se révéleront que si nous sommes prêts à vivre les expériences intérieures qui nous mettent en situation d'entendre ce que la vie nous demande, ce qu'elle attend de nous.

Des études^[293] montrent que le manque de sens donné à sa vie et l'aspiration à un style de vie orienté exclusivement vers l'acquisition de richesses matérielles et de prestige social ne sont pas sans conséquence. Ils seraient à l'origine d'effets psychosomatiques préjudiciables en raison d'impacts dans les différents systèmes (nerveux, endocrinien, immunitaire) qui sont intimement interconnectés. Evidemment, aucun traitement ne peut résoudre le mal-être ou la souffrance causés par un manque de sens donné à sa vie. Faire croire qu'un médicament pourrait apporter une solution est au mieux un leurre, au pire un mensonge. Seule l'expérience d'une présence pleinement ouverte à tout ce que lui offre la vie, mais aussi à la façon dont elle nous interroge et nous bouscule parfois, peut nous aider à trouver du sens. « *Il suffit que l'homme rentre dans son corps vivant pour que, dans le corps à corps de l'existence, se révèle l'archi-vivant qui vit en son cœur*^[294]. ». Ce sont donc les expériences intérieures, des expérimentations très intimes et très singulières, qui s'avèrent judicieuses dans cette quête de sens. Elles permettent de répondre à « *la question fondamentale de l'homme (qui) est de savoir s'il est ou non relié avec quelque chose d'infini*^[295]. ». Or, ces expériences transcendent le cadre explicatif que nous soumet le paradigme matérialiste qui sous-tend notre façon d'être et de penser. De ce fait, elles sont reléguées à la marge ou tout simplement ignorées, si ce n'est niées.

**Sommes-nous condamnés à demeurer
« plus desséchés que des briques » ?**

« Le grand défi de l'avenir ne sera pas technique, il sera humain^[296] »

Les expériences que j'ai relatées dans ce livre ébranlent considérablement la vision réductrice du monde qui est dominante dans le monde occidental depuis des siècles. Elles nous interrogent quant à la nature de notre conscience et à sa relation avec le reste de l'univers. Elles nous offrent la possibilité de dessiner une représentation « organique » de l'univers et d'appréhender l'être humain d'une façon beaucoup plus ample. Car leur prise en compte nous montre comment l'être humain est capable de transcender les frontières étroites du monde sensible pour appréhender sa nature la plus profonde, de même que la dimension la plus fondamentale de la réalité. C'est la raison pour laquelle elles sont qualifiées d'holotropiques, soit des expériences qui conduisent à vivre la totalité, la complétude. Leur témoignage nous aide à nous libérer de ce carcan conceptuel qui nous a menés à détruire la planète et à étouffer nos âmes en ne nous préoccupant que de la vie biologique. Seule une approche holistique de l'être humain, une approche qui rende compte de toutes ses dimensions, qui sont par essence inséparables, indivisibles, est susceptible de le « raconter ». Nous autres, hommes du XXe siècle, avons recouvert et « *nous recouvrons (encore) notre nudité antérieure de quelque philosophie – chrétienne, marxienne, freudo-physicaliste – mais par derrière, nous demeurons découverts, à la merci de tous les vents des circonstances*^[297] ». Il est temps de nous débarrasser définitivement de ces faux-semblants qui nous ont corsetés et empêchés d'exprimer ce que nous sommes. Cela demande de s'appuyer sur une nouvelle approche conceptuelle car la science matérialiste a atteint un point critique.

Certes, son efficacité à analyser avec précision et à comprendre les fonctionnements les plus complexes du monde de la matière lui a permis de concevoir une technologie de pointe et ainsi de manipuler le monde physique. Nombreux ont été ceux qui ont eu l'illusion qu'elle était aussi en

mesure de nous fournir une compréhension très précise du mystère de l'homme. Mais quelque chose cloche dans cette approche qui n'accorde aucune place à des sujets pourtant essentiels dans nos vies, telles la créativité, l'intuition, la beauté, et des questions importantes comme les valeurs, le sens de notre vie, nos motivations, les aspirations spirituelles... En réalité, elle ne laisse même aucune place à ce qui nous est le plus familier, notre expérience intérieure et la conscience que nous en avons. Elle omet totalement l'expérience de la conscience ou tente désespérément de l'expliquer en termes réducteurs. En toute logique, en ne prenant en compte qu'une étroite portion de l'expérience humaine, elle échoue à « raconter » tout ce qui en fait la richesse et nous place devant le risque d'être déshumanisés.

Nous sommes aujourd'hui de plus en plus conscients de cette impasse et du légitime désir d'appréhender l'être humain dans toutes ses dimensions pour qu'il devienne « plus finement et plus profondément humain ». L'accomplissement de l'humain nécessite donc une nouvelle approche conceptuelle qui se débarrassera définitivement de la vision mécaniste qui veut nous réduire à des ordinateurs biologiques que l'on améliore et dont on augmente sans cesse la puissance.

L'être humain est évidemment bien plus que cela et son devenir est d'exprimer toute son humanité. Non seulement il est un être sensible qui a la capacité d'éprouver des émotions, de créer des relations sociales, mais aussi de vivre des expériences spirituelles, c'est-à-dire des expériences qui font référence à une réalité immatérielle qui transcende celle qui nous est donnée de percevoir par nos sens. Nous ne pouvons donc rien en dire sur le plan rationnel, mais nous sommes susceptibles d'en faire l'expérience et ainsi d'élucider ce qui, aux yeux d'Antoine de Saint Exupéry, représentait le seul problème de par le monde : « *Rendre aux hommes une signification*

spirituelle, des inquiétudes spirituelles... On ne peut vivre de frigidaires, de politique, de bilans et de mots croisés, voyez-vous... Il n'y a qu'un problème, un seul : redécouvrir qu'il est une vie de l'esprit plus haute encore que la vie de l'intelligence, la seule qui satisfasse l'homme. Et la vie de l'esprit commence là où un être est conçu au-dessus des matériaux qui le composent^[298] ».

Face à « *ce désert de l'homme* » qui est bien manifeste de nos jours, il est tout à fait légitime de partager le sentiment de cet auteur qui écrivait la veille de sa mort : « *Je suis triste pour ma génération qui est vide de toute substance humaine. Qui n'ayant connu que les bars, les mathématiques et les Bugatti comme forme de vie spirituelle, se trouve aujourd'hui plongé [sic] dans une action strictement grégaire qui n'a plus aucune couleur...* » Cependant, je me refuse à perdre tout espoir, même si, pour la plupart, « *aujourd'hui nous sommes plus desséchés que des briques* ». J'ai l'intime conviction que chacun de nous est en mesure de devenir pleinement humain en respectant toutes les dimensions qui définissent notre humanité et en rétablissant un lien fort avec le Vivant. Rien de plus pourrait-on ajouter. Mais en réalité cela nous demande de redécouvrir une familiarité avec l'invisible.

D'où l'intérêt d'être « autrement scientifique » pour placer la conscience, la qualité de l'expérience intérieure et sa dimension subjective, au cœur de la réflexion et voir ainsi s'élargir notre champ de connaissance, car « *la grande force de la science est qu'elle prend ses racines dans l'expérience véritable. Mais la grande faiblesse de la science contemporaine est qu'elle ne reconnaît comme légitimes que certains types d'expériences*^[299] ». Même si les scientifiques qui nient la dimension transcendante de l'expérience humaine sont encore les gardiens de l'orthodoxie scientifique, à ce titre la seule autorité reconnue, un nombre de plus en plus important

d'entre eux osent néanmoins sortir du cadre conceptuel dans lequel la science matérialiste les enferme.

Considérant que l'avenir de notre humanité ne sera en aucun cas uniquement technique, ceux qui avancent l'hypothèse du paradigme post-matérialiste s'ouvrent à une compréhension plus globale et plus intime de l'expérience humaine de telle sorte qu'aucun phénomène ni aucune expérience ne soient ignorés au seul prétexte qu'ils semblent violer le paradigme actuel. Cette compréhension est donc « expérientielle » au sens large, à savoir qu'elle inclut les données subjectives au lieu d'être limitée aux seules données objectives. Elle nécessite une ouverture d'esprit qui conduit les scientifiques post-matérialistes à considérer la conscience comme étant fondamentale et non pas comme un épiphénomène surgissant du monde de la matière, et à reconnaître la dimension spirituelle de l'expérience humaine comme étant essentielle. Ces scientifiques sont prêts à prendre en considération l'expérience intime et donc subjective vécue par celui qui se soumet à l'exercice d'une écoute intérieure et développe une authentique « technologie de l'esprit » qui le conduit ainsi à embrasser toutes les dimensions de son être.

Ces scientifiques sont conscients que « *le monde d'aujourd'hui est suspendu à un fil ténu, et ce fil est la psyché de l'homme* ^[300] ». Ils sont donc prêts à prendre en considération toutes les dimensions de la psyché humaine et les différents niveaux de la réalité qu'elle nous permet de vivre pour écrire de nouveaux projets, inventer de nouvelles perspectives et témoigner ainsi du potentiel de l'être humain. Accomplie à l'échelle individuelle, cette « métanoïa », soit ce changement radical de pensée, transforme notre vie en privilégiant des attitudes plus altruistes et des modes de vie plus respectueux du Vivant. Si elle s'opère à l'échelle collective, elle changera le monde. Il ne fait aucun doute que la prise en

compte de notre monde intérieur ne manquera pas de se refléter dans une nouvelle vision du monde et donc dans la construction d'un nouveau monde extérieur. Car la vision dominante du monde est fortement influencée par la science. Si celle-ci élargit son champ de compréhension cela influencera automatiquement le devenir de notre société. Nous pourrions dès lors assister à la mutation d'une société dans laquelle primaient la productivité et le consumérisme en une nouvelle communauté dans laquelle l'expression du potentiel de chaque être humain sera encouragée. Si la science réussit à se régénérer, une autre vision de l'homme verra le jour. Plus susceptible de nous conduire à trouver du sens, à partager des valeurs, et une éthique, elle contribuera à inventer des solutions plus créatives aux problèmes psychologiques, métaphysiques, sociétaux et environnementaux auxquels est confronté l'homme moderne, qui décidément ne peut être réduit à un automate survitaminé, plus ou moins bien réparé ou augmenté, et si désespéré dans un monde rendu absurde qu'il est obligé de se gaver sans cesse de psychotropes pour rester debout et survivre. Il lui est promis de vivre pleinement dans un monde réenchanté, plutôt que de survivre. Mais pour cela, *« seul un changement de la représentation que nous avons de nous-même et du monde – un changement de paradigme – peut nous faire revenir dans le sillon et retrouver le bon sens. C'est ce que nous enseignent toutes les sagesse et les spiritualités de l'humanité : [...] nous rappeler que le mot "humain" trouve sa racine dans le latin humus qui veut dire "terre" – cette terre où nous sommes nés, à laquelle nous appartenons et qui nous constitue*^[301]*. »*

Bibliographie

Voyage d'un neurochirurgien au cœur de la conscience, Eben Alexandrer, Tredaniel.

Un saut quantique de la conscience, Mario Beauregard, Trédaniel, 2018.

Pourquoi croire encore en l'homme ?, Jean-Michel Besnier, Bernard Bourgeois, Jacques Lecomte, Anne Merker, Sophie de Mijolla-Mellor, Pascal Le Vaou, éditions L'Harmattan, 2016.

La conscience a-t-elle une origine ? Des neurosciences à la pleine conscience : une nouvelle approche de l'esprit, Michel Bitbol, Flammarion, Bibliothèque des savoirs, 2014.

Le temps du changement : science, société nouvelle, culture, Fritjof Capra, Editions du Rocher, 1983.

La conscience immortelle, Olivier Chambon et Marie Odile Riffard, auto-édition, 2019.

Aux portes de la conscience, Edouard Collot, InterEditions, 2016.

Eloge de la singularité : essai sur la modernité tardive, Chantal Delsol, La Table Ronde, 2000.

La fin de l'homme : les conséquences de la révolution biotechnique, Francis Fukuyama, La Table Ronde, 2002.

Pourquoi je ne suis pas mon cerveau, Markus Gabriel, Jean-Claude Lattès, 2017.

Quand l'impossible arrive, Stanislas Grof, Trédaniel, 2007.

Homo deus : une brève histoire du futur, Yuval Noah Harari et Pierre-Emmanuel Dauzat, Albin Michel, 2017.

Une vie pour se mettre au monde, Marie de Hennezel et Bertrand Vergely, Carnets Nord, 2010.

Les portes de la perception, Aldous Huxley, Editions du Rocher, 2000.

De l'immortalité humaine, William James, Editions rue d'Ulm, 2015.

Le défi positif, Thierry Janssen, Les Liens qui libèrent, 2011.

Rationalist spirituality, Bernardo Kastrup, O-Books, 2011.

Why Materialism Is Baloney: How True Skeptics Know There Is No Death and Fathom Answers to life, the universe, and everything, Bernardo Kastrup, Iff Books/John Hunt Publishing, 2014.

Consciousness: Confessions of a Romantic Reductionist, Christof Koch, MIT Press, 2017.

Bouddha : mode d'emploi pour une révolution intérieure, Jack Kornfield, Belfond, 2011.

What is consciousness? Three sages look behind the veil, Ervin Laszlo, Jean Houston et Larry Dossey, Select Book Inc., 2016.

Thinking beyond the brain: A Wider Science of Consciousness, un collectif sous la direction de David Lorimer, Floris Books, 2001.

Penser l'humain au temps de l'homme augmenté : face aux défis du transhumanisme, Magnin Thierry, Albin Michel, 2017.

Covid-19 : anatomie d'une crise sanitaire, Jean-Dominique Michel, HumenSciences, 2020.

L'esprit et le cosmos, Thomas Nagel, Librairie philosophique de Paris, 2018.

Origins of consciousness, Adrian David Nelson, Metarising Books, 2015.

Consciousness Studies: Cross-cultural Perspectives, K. Ramakrishna Rao, McFarland & Company Publishing.

Leurre et malheur du transhumanisme, Jacques Rey, Desclée de Brouwer, 2018.

L'infini dans la paume de la main : du big-bang à l'éveil, Matthieu Ricard et Trinh Xuan Thuan, Nil éditions/Fayard, 2000.

Ouverture sur l'infini : conscience non locale et remote viewing, Stephan A. Schwartz, Trajectoire, 2013.

Où cours-tu ? Ne sais-tu pas que le ciel est en toi ?, Christiane Singer, Albin Michel, 2001.

L'esprit sans limites, Russell Targ, Trajectoire, 2012.

Perceptions extrasensorielles : quand un scientifique prouve la réalité des facultés parapsychiques, Russell Targ, Trajectoire, 2012.

Le spirituel est-il réel ?, Charles Tart, InterEditions, 2010.

Le transhumanisme est un intégrisme, Mathieu Terence, Editions du Cerf, 2016.

Neuroscience, consciousness and spirituality, Harald Walach, Stefan Schmidt, Wayne B. Jonas, Springer Publishing, 2011.

Infinite awareness: The awakening of a Scientific Mind, Marjorie Hines Woollacott, Rowman & Littlefield, 2015.

NOTES

[1] Propos tenus le 6 septembre 2020 lors d'un entretien accordé à Keystone-ATS au festival « Le livre sur les quais » à Morges en Suisse.

[2] Bruno Deniel-Laurent, *Eloge des phénomènes*, Max Milo Editions, 2014.

[3] Yuval Noah Harari, *Homo deus : une brève histoire de l'avenir*, Albin Michel, 2017.

[4] Yuval Noah Harari, *Homo deus : une brève histoire de l'avenir*, Albin Michel, 2017.

[5] Commentaire de Mathieu Terence écrivain, poète et essayiste français, dans un article paru dans le Figaro

[6] William James (1842-1910) est un psychologue et philosophe américain considéré comme le père de la psychologie américaine.

[7] Sylvain Fève, chercheur au CNRS.

[8] Propos de David Chalmers lors d'une conférence.

[9] Marie de Hennezel, *Une vie pour se mettre au monde*, écrit en collaboration avec Bertrand Vergely, Carnets Nord, 2010.

[10] Propos d'Edgar Morin publiés dans le journal *Libération* du 17 mars.

[11] Montaigne écrit dans les Essais: « Tu ne meurs pas de ce que tu es malade, tu meurs de ce que tu es vivant »

[12] Alain Damasio, dans le quotidien *Reporterre*.

[13] Benoit Hamon dans une tribune du Monde du 17 avril 2020

[14] Edgar Morin, dans un article de *Libération* du 17 mars 2020.

[15] Edgar Morin, dans un article de *Libération* du 17 mars 2020.

[16] « Parachute use to prevent death and major trauma related to gravitational challenge: systematic review of randomised controlled trials », article publié le 18 décembre 2003 dans le BMJ (*the British Medical Journal*).

- [17] Pour ceux qui s'intéressent à l'emprise de l'industrie pharmaceutique dans le domaine de la santé, de nombreux livres ont été publiés, en particulier ceux du médecin danois Peter C. Gøtzsche.
- [18] Edgar Morin dans une interview parue le journal du CNRS du 6/4/2020
- [19] André Comte-Sponville sur France Inter le 14 avril 2020.
- [20] Alain Damasio dans une interview du quotidien Reporterre
- [21] Boris Cyrulnik.
- [22] J'aurais envie de préciser qu'être vivant représente un risque !!!!!
- [23] Edouard Philippe devant le Sénat le 4 mai 2020
- [24] Citation provenant de l'article de Charles-Elie Guzman dans l'*UP Magazine* auquel je me réfère pour écrire ce chapitre.
- [25] Ancien responsable scientifique du Centre européen de contrôle et de prévention des maladies, et ex-épidémiologiste en chef de Suède.
- [26] *The Telegraph*, le 16 mai.
- [27] Etude réalisée par le chercheur franco-américain Thomas Meunier et publiée dans MedRxiv : « Full lockdown policies in Western Europe countries have no evident impacts on the COVID-19 epidemic. »
- [28] Sociologue, directeur de recherche au CNRS (Laboratoire méditerranéen de sociologie).
- [29] Pascal Bruckner dans l'ouvrage collectif *Rester vivants*, Arthème Fayard, juin 2020.
- [30] Poète et philosophe allemand (1770-1843).
- [31] Propos du philosophe Abdenour Bidar dans une tribune du journal *Libération* du 4 mai 2020.
- [32] Propos du philosophe Abdenour Bidar dans une tribune du journal *Libération* du 4 mai 2020.
- [33] Blaise Pascal.
- [34] Il s'agit de l'étude intitulée *Épidémiologie et contrôle de l'épidémie de Covid-19 dans une population partiellement vaccinée*, publiée le 28 juin 2021 sur le site de l'institut Pasteur.
- [35] Chantal Delsol, *Eloge de la singularité: essai sur la modernité tardive*, La Table Ronde, 2000.
- [36] *Myth, Consciousness, and Psychic Research*.
- [37] Chantal Delsol, *Eloge de la singularité : essai sur la modernité tardive*, La Table Ronde, 2000.
- [38] *Penser l'humain au temps de l'homme augmenté : face aux défis du transhumanisme*, de Thierry Magnin, chez Albin Michel, 2017.
- [39] Le mot cyborg vient de l'anglais *cybernetic organism*. Un cyborg (que l'on peut traduire par « organisme cybernétique ») est un être humain qui a reçu des greffes de parties mécaniques ou électroniques.

- [40] *Le transhumanisme est un intégrisme*, de Mathieu Terence, éditions du Cerf, 2016.
- [41] *Ainsi parlait Zarathoustra*.
- [42] Nicolas Le Dévédec, sociologue canadien, auteur de *La société de l'amélioration : la perfectibilité humaine des Lumières au transhumanisme*, éditions Liber, 2015.
- [43] Human Genetic Enhancements: A Transhumanist Perspective
- [44] Bruno Deniel-Laurent, *Eloge des phénomènes*, Max Milo, 2014.
- [45] Edgar Morin dans un article du Monde du 17 avril 2020
- [46] Bertrand Vergely, *La Tentation de l'homme-Dieu*, Le Passeur Editeur, 2015.
- [47] Grégory Aimar
- [48] Chantal Delsol, *Eloge de la singularité - Essai sur la modernité tardive*, La Table Ronde, 2000.
- [49] Thierry Magnin, *Penser l'humain au temps de l'homme augmenté. : face aux défis du transhumanisme*, Albin Michel 2017.
- [50] Jean-Michel Besnier.
- [51] Propos attribués à Henri Matisse.
- [52] Ingmar Bergman
- [53] Thierry Magnin, *Penser l'humain au temps de l'homme augmenté. : face aux défis du transhumanisme*, Albin Michel 2017.
- [54] *Ibid.*
- [55] *Ibid.*
- [56] GAFÀ est un acronyme désignant les quatre géants américains de l'Internet que sont Google, Apple, Facebook et Amazon.
- [57] Olivier Rey, *Leurre et malheur du transhumanisme*, Desclée de Brouwer, 2018.
- [58] *Ibid.*
- [59] Francis Fukuyama
- [60] Chantal Delsol, *Eloge de la singularité : essai sur la modernité tardive*, La Table Ronde, 2000.
- [61] Nick Bostrom, *What is transhumanism?*
- [62] Jean Michel Besnier dans l'ouvrage collectif « *Pourquoi croire encore en l'homme* », L'harmattan, 2016
- [63] Mathieu Terence, *Le transhumanisme est un intégrisme*, éditions du Cerf, 2016.
- [64] *Ibid.*
- [65] Chantal Delsol, *Eloge de la singularité : essai sur la modernité tardive*, La Table Ronde, 2000.

- [66] Thierry Magnin, *Penser l'humain au temps de l'homme augmenté. : face aux défis du transhumanisme.*
- [67] Thierry Magnin, *Penser l'humain au temps de l'homme augmenté. : face aux défis du transhumanisme.*
- [68] Conférence de Damasio sur TEDxParis.
- [69] Je reprends ici une citation attribuée à Thomas d'Aquin, par Olivier Rey dans *Leurre et malheur du transhumanisme*, Desclée de Brouwer, 2018.
- [70] Yuval Noah Harari, *Homo deus : une brève histoire de l'avenir*, Albin Michel, 2017.
- [71] *La Fin de l'homme.*
- [72] Olivier Rey, *Leurre et malheur du transhumanisme*, Desclée de Brouwer, 2018.
- [73] Thierry Magnin, *Penser l'humain au temps de l'homme augmenté : face aux défis du transhumanisme*, Albin Michel, 2017.
- [74] *La Fin de l'homme*, La Table Ronde, 2002.
- [75] *Ibid.*
- [76] *Ibid.*
- [77] Je reprends ici la métaphore employée par Pascal Le Vaou dans son article paru dans le livre *Pourquoi croire encore en l'homme*, pour décrire les dangers de l'évolution de la psychiatrie.
- [78] J'ai relevé cette citation du psychiatre américain Allen Frances dans l'article de Pascal Le Vaou paru dans le livre *Pourquoi croire encore en l'homme*, L'Harmattan, 2016.
- [79] Francis Fukuyama, *La fin de l'homme* La table ronde, 2002.
- [80] Marie de Hennezel et Bertrand Vergely, *Une vie pour se mettre au monde*, Carnets Nord, 2010.
- [81] Un cyborg (de l'anglais *cybernetic organism*) est un être humain sur lequel sont greffés des constituants mécaniques ou électroniques.
- [82] C'était l'avis, entre autres, de Stephen Hawking, qui demandait un moratoire sur toute recherche en intelligence artificielle.
- [83] Thierry Magnin, *Penser l'humain au temps de l'homme augmenté : Face aux défis du transhumanisme* , Albin Michel, 2017.
- [84] *Ibid.*
- [85] Jean-Michel Besnier, dans l'ouvrage collectif *Pourquoi croire encore en l'homme*, L'Harmattan, 2016.
- [86] Viktor Frankl (1905-1997) est un psychiatre autrichien qui fut déporté dans un camp d'extermination. Après la guerre, il écrivit plusieurs livres dans lesquels il développe le besoin de

« sens » pour l'être humain. Il est aussi à l'origine d'une nouvelle thérapie, la logothérapie, qui a pour objectif d'aider le patient à trouver un sens à sa vie.

[87] Thierry Magnin, *Penser l'humain au temps de l'homme augmenté : face aux défis du transhumanisme*, Albin Michel, 2017.

[88] Sauf évidemment ceux qui souffrent d'une maladie génétique.

[89] Thierry Magnin, *Penser l'humain au temps de l'homme augmenté : face aux défis du transhumanisme*. Albin Michel, 2017.

[90] Je reprends ici le titre d'un livre de Christiane Singer

[91] Alain Damasio lors d'une conférence organisée par TEDxParis en 2014.

[92] Propos attribués à Woody Allen.

[93] Alain Damasio lors d'une conférence organisée par TED à Paris en 2014

[94] Nicolas Marquis, professeur de sociologie à l'université libre de Bruxelles, dans un article de *Sciences humaines*, no 55.

[95] Marie de Hennezel et Bertrand Vergely, *Une vie pour se mettre au monde*, Carnets Nord, 2010.

[96] Citation de Martin Heidegger, relevé dans le livre de Thierry Magnin

[97] Olivier Rey, *Leurre et malheur du transhumanisme*, Desclée de Brouwer, 2018.

[98] Thierry Magnin, *Penser l'humain au temps de l'homme augmenté : Face aux défis du transhumanisme*, Albin Michel, 2017.

[99] Mathieu Terence, *Le transhumanisme est un intégrisme*. Editions du Cerf, 2016.

[100] Marie de Hennezel et Bertrand Vergely, *Une vie pour se mettre au monde*, Carnets Nord, 2010.

[101] Olivier Rey, *Leurre et malheur du transhumanisme*, Desclée de Brouwer, 2018.

[102] *Ibid.*

[103] Thierry Magnin, *Penser l'humain au temps de l'homme augmenté : Face aux défis du transhumanisme*, Albin Michel, 2017.

[104] Jocelin Morisson, *L'ultime convergence : quelle spiritualité pour éviter le chaos ?*, Editions Guy Trédaniel, 2018.

[105] Olivier Rey, *Leurre et malheur du transhumanisme*, Desclée de Brouwer, 2018.

[106] *Ibid.*

[107] Christiane Singer, *Où cours-tu ? Ne sais-tu pas que le ciel est en toi ?*, Albin Michel, 2001.

[108] *Ibid.*

[109] Jean-Guilhem Xerri, la revue *Sources*, no 43.

[110] *Ibid.*

[111] Marie de Hennezel et Bertrand Vergely, *Une vie pour se mettre au monde*, Carnets Nord, 2010.

[112] Psychiatre qui a travaillé dans un premier temps sur l'intérêt thérapeutique du LSD puis a développé la respiration holotropique. Il a participé à la rédaction de nombreux ouvrages sur la conscience, dont *The new science and spirituality reader*.

[113] Le numineux est l'expérience de l'irruption du sacré dans la vie.

[114] André Comte-Sponville, *L'Esprit de l'athéisme, introduction à une spiritualité sans Dieu*, Albin Michel, 2008.

[115] *Comment peut-on être zen ?*, Le Relié, 2011.

[116] Jean-Guilhem Xerri, revue *Sources*, n° 43.

[117] Thierry Janssen, *Le défi positif*, éditions Les liens qui libèrent, 2011.

[118] Charles Tart : *Le spirituel est-il réel*, InterEditions 2010

[119] Propos d'Eric-Emmanuel Schmitt tenus lors d'une interview parue dans *Le Monde* du 2 septembre 2019.

[120] M. Foucault, « Mais la vie de tout individu ne pourrait-elle pas être une œuvre d'art ? Pourquoi une lampe ou une maison sont-ils des objets d'art et non pas notre vie ? », collection Quarto, Gallimard (1994-2001), « À propos de la généalogie de l'éthique : aperçu du travail en cours », *Dits et écrits*, n° 326, p. 392.

[121] Fable de La Fontaine, *Le bœuf et la grenouille*.

[122] Thomas Nagel, *Qu'est-ce que tout cela veut dire ?*, L'Eclat, 1993.

[123] Chantal Delsol, *Eloge de la singularité - Essai sur la modernité tardive*, La Table Ronde, 2000.

[124] Le terme « paradigme » fait référence au modèle conceptuel de perception, de réflexion, de valorisation qui détermine une vision particulière de la réalité. Il nous imprègne comme tout élément culturel et devient même un système de croyances implicite. En sciences, il définit un cadre théorique qui tente de donner une représentation cohérente du monde dans lequel les expériences scientifiques sont menées. Là aussi, il représente un *modus operandi* plus ou moins conscient qui infuse la communauté scientifique et reste incontesté jusqu'au moment où il se trouve détrôné par un nouveau cadre conceptuel.

[125] Erwin Schrödinger, *L'esprit et la matière* », Seuil, p. 191, 1990,

[126] Jean Michel Besnier dans l'ouvrage collectif, *Pourquoi croire encore en l'homme*, L'harmattan, 2016.

- [127] Citation tirée de l'article du philosophe des sciences Bernardo Kastrup, « Why Materialism is a Dead-End », traduit par Jocelin Morisson et publié sur son blog.
- [128] Arthur Koestler, *Les somnambules : essai sur l'histoire des conceptions de l'univers*.
- [129] Richard Dawkins, *Le gène égoïste*..
- [130] André Comte-Sponville, *Comment peut-on être matérialiste ? Comment peut-on être humaniste ?*, 1998.
- [131] *La solution intérieure*, Fayard, 2006.
- [132] Fritjof Capra, *Le temps du changement*, Editions du Rocher, 1983.
- [133] *Ibid.*
- [134] *Ibid.*
- [135] Antoine de Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*, Livre de Poche, 1963, p. 221.
- [136] Jocelin Morisson, dans l'article « Le matérialisme jusqu'à l'absurde ».
- [137] Auteur anglais qui s'intéresse à la notion de conscience.
- [138] Yuval Noah Harari, *Homo deus : une brève histoire de l'avenir*, Albin Michel, 2018.
- [139] Arthur Stanley Eddington (1882-1944) est un astrophysicien britannique, l'un des plus importants du début du XX^e siècle.
- [140] Le monisme défend l'idée selon laquelle tout ce qui existe est constitué d'une seule substance, en l'occurrence la matière pour le monisme matérialiste. Le monisme s'oppose à l'ensemble des philosophies dualistes, qui séparent le monde matériel et le monde spirituel.
- [141] Citation tirée de l'article du philosophe des sciences Bernardo Kastrup : « Why Materialism is a Dead-End », traduit par Jocelin Morisson et publié sur son blog.
- [142] Auteur de nombreux livres. Ici, je me réfère à *What is reality? A new map of cosmos and consciousness*, Select Books, 2016.
- [143] Philosophe anglais (1900-1976).
- [144] Cette partie du cerveau est appelée de nos jours épiphyse.
- [145] Fritjof Capra, *Le temps du changement*, Editions du Rocher, 1983.
- [146] *Évolution du cerveau et création de la conscience*, Paris, Flammarion, 1994.
- [147] *Notre existence a-t-elle un sens ? Une enquête scientifique et philosophique*, Les Presses de la Renaissance, 2007.
- [148] D'où le terme « physicalisme » que l'on peut aussi employer.
- [149] Anna Ciaunica, *Physicalisme et qualia*, thèse de doctorat de philosophie soutenue en 2011 à l'université de Bourgogne.

- [150] John Searle
- [151] *Que sait-on vraiment de la réalité ?*
- [152] Michel Bitbol s'en réfère à une citation de William James.
- [153] *Les Racines de la conscience*, p. 540, Buchet-Chastel, 1971.
- [154] Ce terme définit les différentes techniques qui permettent d'observer in vivo l'activité des zones concernées par l'exécution d'un certain nombre de tâches chez divers sujets, sains ou malades. Elles ont été développées de telle façon qu'elles offrent une bonne résolution en termes d'images et qu'elles soient aussi peu invasives que possible.
- [155] Olivier Rey, *Leurre et malheur du transhumanisme*, Desclée de Brouwer, 2018.
- [156] Christiane Singer, *Où cours-tu ? Ne sais-tu pas que le ciel est en toi ?*, Albin Michel, 2012.
- [157] Saul Kripke est un philosophe et logicien américain contemporain né en 1940.
- [158] Michel Bitbol, dans une intervention intitulée « À propos du point aveugle de la science » lors du colloque « L'urgence et le droit de n'être pas matérialiste », en 2014 à Lausanne.
- [159] *Ibid.*
- [160] *Ibid.*
- [161] Article de Thomas Nagel, « Quel effet cela fait-il d'être une chauve-souris ? », *The Philosophical Review*, 1974.
- [162] K. Ramakrishna Rao, *Consciousness Studies: Cross-Cultural Perspectives*, McFarland & Company, Inc., 2002.
- [163] *he nature of the physical world* (première édition en 1928).
- [164] Frank Jackson, « *Epiphenomenal Qualia* », *Philosophical Quarterly*, vol. 32, n° 127, avril 1982.
- [165] Le mot *qualia* vient du latin et signifie « quelle sorte » ou « quel type ».
- [166] Philosophe autrichien (1902-1988).
- [167] Fritjof Capra, *Le temps du changement : science, société et nouvelle culture*, Editions du Rocher, 1983.
- [168] Eric-Emmanuel Schmitt, *Madame Pylinska et le secret de Chopin*.
- [169] Christof Koch, *Consciousness: Confessions of a Romantic Reductionist*, MIT Press, 2017.
- [170] Leibniz, *Discours de la métaphysique*.
- [171] Henri Bergson, *Leçons de psychologie et de métaphysique*.
- [172] Propos tenus par Michel Bitbol lors d'une conférence tenue à Lausanne en 2014 qui s'intitulait : « À propos du point aveugle de la science » lors du colloque « L'urgence et le droit de

n'être pas matérialiste ».

[173] Son article « Sur l'hypothèse selon laquelle les animaux sont des automates, et son histoire », 1874.

[174] Erwin Schrödinger, « Why not talk physics? », dans *Quantum questions: Mystical writings of the world's great physicists*, ed. K. Wilber (Boston: hala 2001).

[175] Chantal Delsol, *Eloge de la singularité : essai sur la modernité tardive*, La Table Ronde, 2000.

[176] K. Ramakrishna Rao, *Consciousness Studies*, McFarland & Company, Inc.

[177] Michel Bitbol, « À propos du point aveugle de la science », conférence tenue à Lausanne en 2014 lors du colloque « L'urgence et le droit de n'être pas matérialiste ».

[178] Propos tenus par Michel Bitbol lors d'une conférence tenue à Lausanne en 2014 qui s'intitulait : « À propos du point aveugle de la science », lors du colloque « L'urgence et le droit de n'être pas matérialiste ».

[179] Chercheur en neurosciences et auteur de nombreux livres sur la conscience.

[180] Imants Baruss, *Science as a spiritual practise*, Imprint academic, 2007.

[181] Max Planck (1858-1947), physicien allemand, est l'un des fondateurs de la mécanique quantique. Il reçut le prix Nobel de physique en 1918 pour ses travaux sur la théorie des quanta.

[182] Physicien français (1892-1987), a reçu un prix Nobel en 1929.

[183] Philosophe logicien et mathématicien britannique (1861-1947).

[184] Propos tenus par Michel Bitbol, chercheur en philosophie des sciences, lors d'une conférence tenue à Lausanne en 2014 qui s'intitulait : « À propos du point aveugle de la science », au cours du colloque « L'urgence et le droit de n'être pas matérialiste ».

[185] Laurent Testot, le magazine *Le Monde des religions*, n° 94.

[186] Francis Crick reçut avec James Watson, en 1962, le prix Nobel de médecine pour la découverte de la structure de l'ADN.

[187] Michel Bitbol, *La conscience a-t-elle une origine ? Des neurosciences à la pleine conscience : une nouvelle approche de l'esprit*, Flammarion, Bibliothèque des savoirs, 2014.

[188] Thierry Magnin, *Penser l'humain au temps de l'homme augmenté : faux défis du transhumanisme*, Albin Michel.

[189] Christian de Quincey, philosophe américain.

[190] *Tout l'univers dans un atome*, Robert Laffont, 2006.

[191] Propos tenus par Michel Bitbol lors d'une conférence tenue à Lausanne en 2014 qui s'intitulait : « À propos du point aveugle de la science », au cours du colloque « L'urgence et le droit de n'être pas matérialiste ».

- [192] David Chalmers, lors d'une conférence donnée sur TEDx.
- [193] *L'homme de vérité*, Odile Jacob,. 2002.
- [194] D. M. Armstrong (1926-2014), mort à Sydney, est un philosophe australien chantre du physicalisme.
- [195] Markus Gabriel, *Pourquoi je ne suis pas mon cerveau*.
- [196] Comme les expériences de mort imminente que je décrirai dans un chapitre ultérieur. Lors de ces phénomènes, « l'expérienceur » bénéficie d'une forme de conscience plus élaborée alors qu'aucune activité cérébrale n'est enregistrée.
- [197] David Chalmers.
- [198] Francis Fukuyama, *La fin de l'homme*, Folio, 2004.
- [199] Ecrit en collaboration avec Tom Atham et Olivier Chambon, *L'homme quantique: vers une nouvelle compréhension de nos potentiels de guérison*, éditions Trédaniel, 2017.
- [200] Pim Van Lommel, *Mort ou pas ?*, InterEditions, 2012.
- [201] *Ibid.*
- [202] Mario Beauregard *Le Monde des religions*, janvier-février 2010.
- [203] Dans son livre *Neuroscience, Consciousness and Spirituality*.
- [204] David Chalmers, philosophe des sciences australien.
- [205] Michel Bitbol dans un article intitulé: « À propos du point aveugle de la science »
- [206] T. Nagel, « Le panpsychisme », dans *Questions mortelles*, PUF, 1983.
- [207] Philosophe enseignant à l'Université nationale australienne, il est l'auteur de nombreux livres, dont *L'esprit conscient*, Editions d'Ithaque, 2010.
- [208] David Chalmers.
- [209] Michel Bitbol, dans son article « À propos du point aveugle de la science ».
- [210] « How do you explain consciousness? », 2014, TEDx Talks.
- [211] Michel Bitbol, *La conscience a-t-elle une origine ? Des neurosciences à la pleine conscience : une nouvelle approche de l'esprit*, Flammarion, Bibliothèque des savoirs, 2014.
- [212] Benjamin Libet.
- [213] Max Planck (1858-1947) est l'un des concepteurs de la mécanique quantique. Il reçut le prix Nobel de physique en 1918 pour ses travaux sur la théorie des quanta.
- [214] Christof Koch, *Consciousness: Confessions of a Romantic Reductionist*, MIT Press, 2012.
- [215] David Chalmers.

- [216] Auteur du livre *Origins of consciousness*, Metarising Books, 2015,
- [217] *Ma conception du monde*, éditions le mail, 1982.
- [218] *L'Ultime convergence*, Trédaniel, 2018.
- [219] Définition donnée par l'auteur : tycho signifie « hasard » et scope, « voir ». Par conséquent, tycho-scope signifie « appareil à voir le hasard ».
- [220] Konrad Lorenz (1903-1989) est un biologiste et zoologiste autrichien titulaire du prix Nobel de physiologie ou médecine en 1973.
- [221] Edouard Collot, *Aux portes de la conscience*, InterEditions, 2016.
- [222] Imants Baruss est un chercheur en psychologie. Il est aussi l'auteur de nombreux livres, dont *Science as a Spiritual Practice*, dans lequel il relate ce témoignage.
- [223] Roger Nelson est à l'origine du Global Consciousness Project amorcé en 1998 à l'Université de Princeton aux Etats-Unis. Il a mis en place un réseau mondial de générateurs de nombres aléatoires (GNA) installés sur 65 sites dans le monde entier. Ce dispositif permet de mesurer 200 tirages aléatoires de nombres par seconde (soit le 1, soit le 0). En interconnectant ces GNA par Internet, cette étude a pour but de mesurer d'éventuels écarts statistiques dans la génération de nombres aléatoires, qui seraient corrélés à d'importantes émotions collectives lors d'événements mondiaux.
- [224] Roger Nelson, Robert G. Jahn, Brenda J. Dunne, *Pear Technical Report 97001*.
- [225] Mario Beauregard, *Un saut quantique de la conscience*, Trédaniel, 2018.
- [226] Dean Radin, *Que sait-on vraiment de la réalité ?*, Editions Ariane, 2006.
- [227] Olivier Chambon et Marie Odile Riffard, *La Conscience immortelle*, 2019.
- [228] Chercheur canadien en neurosciences et auteur de plusieurs ouvrages sur la conscience.
- [229] « La conscience au-delà du cerveau », *Le Monde des religions*, janvier-février 2010.
- [230] Historien grec né en 480 av. J.-C., décédé vers 425 avant notre ère, considéré comme le premier historien occidental.
- [231] Stephan A. Schwartz, *Ouverture sur l'infini : conscience non locale et Remote Viewing*, Trajectoire, 2013.
- [232] *Ibid.*
- [233] Terme employé par Ingo Swann, qui fut le participant le plus actif dans les recherches menées par Russell Targ.
- [234] Russell Targ, *L'esprit sans limites*, Trajectoire, 2012.
- [235] Il relate ses expériences dans son livre *The conscious universe: The scientific truth of psychic phenomena*, édité en 1997 par Harper Edge.

- [236] Russell Targ, *Perceptions extrasensorielles : quand un scientifique prouve la réalité des facultés parapsychiques*, Trajectoire 2012.
- [237] Mario Beauregard, *Un saut quantique de la conscience*, Guy Trédaniel, 2018.
- [238] *L'esprit sans limites*, Trajectoire, 2012.
- [239] Russell Targ, *Perceptions extrasensorielles : quand un scientifique prouve la réalité des facultés parapsychiques*, Trajectoire, 2012.
- [240] Jack Kornfield, *Bouddha : mode d'emploi pour une révolution intérieure*, Belfond, 2011.
- [241] *Ibid.*
- [242] Publiés dans la revue *Archives of Gerontology and Geriatrics*.
- [243] Rudolph Tanzi, professeur de neurologie à l'école de médecine de Harvard et responsable du service de gériatrie du Massachusetts General Hospital.
- [244] *Journal of Near-Death Studies*.
- [245] Michael Nahm et Bruce Greyson, *he death of Anna Katharina Ehmer: A case study in terminal lucidity*.
- [246] J'ai décrit plus précisément les différentes phases de cette expérience dans un précédent livre : *Se guérir : un médecin à l'écoute des pouvoirs de la conscience*.
- [247] Article de Bernardo Kastrup : « L'auto-stoppeur illégitime – ou l'impasse du matérialisme », traduit par Jocelin Morisson.
- [248] Le prénom a été modifié pour des raisons de confidentialité.
- [249] Des études sont menées aux USA, en Espagne, au Canada, en Angleterre et en Suisse.
- [250] Le *De legibus* 2,14, un ouvrage de Cicéron.
- [251] L'hypothèse la plus retenue était que ce breuvage contenait un dérivé de l'ergot de seigle.
- [252] Zone entre les cellules nerveuses.
- [253] Ce terme est un néologisme créé par un groupe d'ethnobotanistes, dont Richard Evans Schultes, Robert Gordon Wasson et un spécialiste des mythologies grecque et romaine Carl A. Ruck. Il est construit à partir du grec *entheos*, qui signifie « possédé, inspiré, rempli du divin », et de *genesthai*, qui veut dire « qui engendre ». Traduit par « qui engendre le divin en soi », un enthéogène définit donc une substance qui induit des états mystiques ou extatiques. Robert Gordon Wasson en donnait cette définition : « Libération ou expression du divin au travers de soi ».
- [254] 3,4-méthylènedioxy-N-méthylamphétamine, de son nom chimique.
- [255] Multidisciplinary Association for Psychedelic Studies.

[256] C. G. Jung définit ce concept dans plusieurs de ses ouvrages et en particulier dans son livre *Ma vie*, où il écrit : « J’emploie l’expression d’individuation pour désigner le processus par lequel un être devient un in-dividu psychologique, c’est-à-dire une unité autonome et indivisible, une totalité. »

[257] Certains l’appellent divin.

[258] *Les Portes de la perception*, Aldous Huxley.

[259] William Blake, *Augures d’innocence*.

[260] La citation complète d’Albert Einstein est : « Un être humain est une partie d’un tout que nous appelons: Univers. Une partie limitée dans le temps et l’espace. Il s’expérimente lui-même [ainsi que] ses pensées et ses émotions comme quelque chose qui est séparé du reste, une sorte d’illusion d’optique de la conscience. Cette illusion est une sorte de prison pour nous, nous restreignant à nos désirs personnels et à l’affection de quelques personnes près de nous. Notre tâche doit être de nous libérer nous-même de cette prison en étendant notre cercle de compassion pour embrasser toutes créatures vivantes et la nature entière dans sa beauté. »

[261] C. G. Jung, *Ma vie*.

[262] *ibid.*

[263] Je fais ici référence à un poème de William Blake contenu dans le recueil de poèmes « Le mariage du ciel et de l’enfer » : « Si les **portes de la perception** étaient **nettoyées**, chaque chose apparaîtrait à l’homme telle qu’elle **est**, infinie ».

[264] Edité en 2015 chez Rowman & Littlefield publishers.

[265] Swami est un mot sanskrit qui signifie « maître », « précepteur spirituel ».

[266] Cette tradition philosophique est née dans le nord de l’Inde autour du IX^e ou X^e siècle de notre ère.

[267] Frederic Myers (1843-1901) est un essayiste et poète qui eut une grande influence sur William James, le fondateur de la psychologie américaine.

[268] *Les Portes de la perception*, éditions du Rocher, 2000.

[269] Aldous Huxley, *Les Portes de la perception*.

[270] Dr Olivier Chambon et Marie Odile Riffard, *La conscience immortelle*, auto-édition, 2019

[271] Je décris ces rituels dans un précédent ouvrage, *Un médecin face à l’Invisible*, Le Relié, 2012.

[272] Auteur de plusieurs ouvrages, dont *Mystical Encounters with the Natural World: Experiences and Explanations*, paru en 2005.

[273] William James, *Études et réflexions d’un psychiste*.

[274] Philosophe américain contemporain.

[275] Elle relate son expérience dans *Voyage au-delà de mon cerveau*, Lattès, 2008.

- [276] B. Kastrup, *Rationalist spirituality*, O-Books, 2011.
- [277] Cosimo Urgesi, Salvatore M. Aglioti, Miran Skrap et Franco Fabro, « The spiritual brain: Selective cortical lesions modulate human self-transcendence », publiée dans la revue *Neuron* en 2010.
- [278] Traduction de l'Avatamsaka Sutra cité dans le livre de Russell Targ, *Perceptions extrasensorielles : quand un scientifique prouve la réalité des facultés parapsychiques*, Trajectoire, 2012.
- [279] Un scientifique qui a amorcé sa carrière dans la mise au point de la technologie des lasers et qui s'est intéressé ensuite à la vision à distance, laquelle inclut l'idée d'une conscience non locale affranchie du temps et de l'espace.
- [280] Olivier Chambon et Marie Odile Riffard, *La conscience immortelle*, auto-édition, 2019.
- [281] Jean Houston est une auteure américaine impliquée dans le « mouvement du potentiel humain ». Je relève ici une citation du livre *What is Reality? the New Map of Cosmos, Consciousness, and Existence*, écrit en collaboration avec Erwin Laszlo, et publié en 2016.
- [282] Jane Katre et Russell Targ, *the heart of the mind-using our mind to transform our consciousness*, White Crow Books, 2011.
- [283] Olivier Chambon et Marie Odile Riffard, *La conscience immortelle*, auto-édition, 2019.
- [284] Edouard Collot
- [285] *Why Materialism Is Baloney: How True Skeptics Know There Is No Death and Fathom Answers to life, the universe, and everything*, Iff Books/John Hunt Publishing, 2014.
- [286] J. J. Hurtak et Russell Targ, *La fin de la souffrance*, Ambre Editions, 2008.
- [287] Propos prononcés lors d'un discours devant le Congrès américain le 21 février 1990.
- [288] Jacques Testart, *L'œuf transparent*, Flammarion, 1986.
- [289] Christiane Singer, *Où cours-tu ? Ne sais-tu pas que le ciel est en toi ?*, Albin Michel, 2001.
- [290] William Blake, *the marriage of heaven and hell*.
- [291] Bertrand Vergely, *La destruction du réel*, Le Passeur, 2018.
- [292] José Le Roy, *L'Eveil spirituel*, Almora, 2018.
- [293] Celles menées en particulier par Kruizinga en 2016.
- [294] Michel Henry, *C'est moi la vérité*, Seuil. 1996.
- [295] Carl Gustav Jung, *Memories, Dreams, Reflections*, New York, NY, Random House, 1965.
- [296] Joel de Rosney, *L'homme symbiotique*, Le Seuil, 1995.
- [297] Aldous Huxley, *Les portes de la perception*, Editions du Rocher, 2000.

[298] Antoine de Saint Exupery dans sa dernière lettre, la « Lettre au général X », écrite la veille de sa mort.

[299] David Bohm.

[300] Carl Gustav Jung

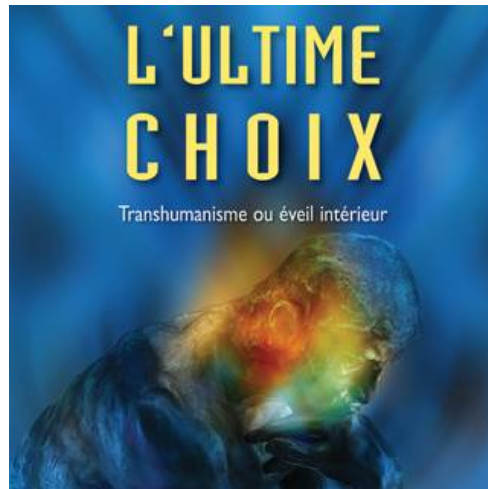
[301] Boris Cyrulnik, *Votre cerveau n'a pas fini de vous étonner*, ouvrage collectif, Albin Michel, 2012.

OceanofPDF.com

Pour obtenir un catalogue de nos publications ou obtenir plus d'information, vous pouvez consulter notre site web ou nous contacter, à l'adresse suivante :

Ariane Éditions Inc.
C.P. 183, Saint-Sauveur
Québec, Canada J0R 1R0
Téléphone: (1) 514-276-2949
www.editions-ariane.com

OceanofPDF.com



Résumé

L'aventure ultime de notre vie est de renoncer définitivement aux fantasmes de l'hubris technologique qui nous réduit à une machine biologique. C'est de décider enfin de nourrir l'humain dans toute sa profondeur (et toutes ses dimensions), de l'éveiller à la réalité du monde invisible et dévoiler l'inconnu grâce à une subtile exploration de la conscience qui reste encore un continent à découvrir.

Dans son nouveau livre, le Dr Gérard Vigneron dénonce les transhumanistes qui, grâce aux biotechnologies, voudraient « augmenter » l'être humain en le transformant en une machine biologique immortelle survivant dans une société sécuritaire où, fiché, pucé, tracé, « code-barré », il aura perdu toute liberté de circuler, de penser... de vivre son humanité.

L'actualité montre que la mise en place de ce projet mortifère se fait jour, mais qu'il est encore temps de s'y opposer.

Pour cela, le Dr Gérard Vigneron souligne l'importance d'abandonner le paradigme matérialiste pour découvrir le paradigme post-matérialiste en lien avec une nouvelle science de la conscience. Celle-ci valide les faits expérimentaux qui témoignent de notre capacité à élargir notre champ de conscience, à nous éveiller, pour vivre pleinement dans un monde ré-enchanté.

Le Dr Gérard Vigneron, médecin hypnothérapeute, a témoigné dans plusieurs ouvrages de son intérêt pour les pouvoirs de la conscience dans le processus de guérison.

OceanofPDF.com